



La Promesse

Paul Benita
Tony Cavanaugh

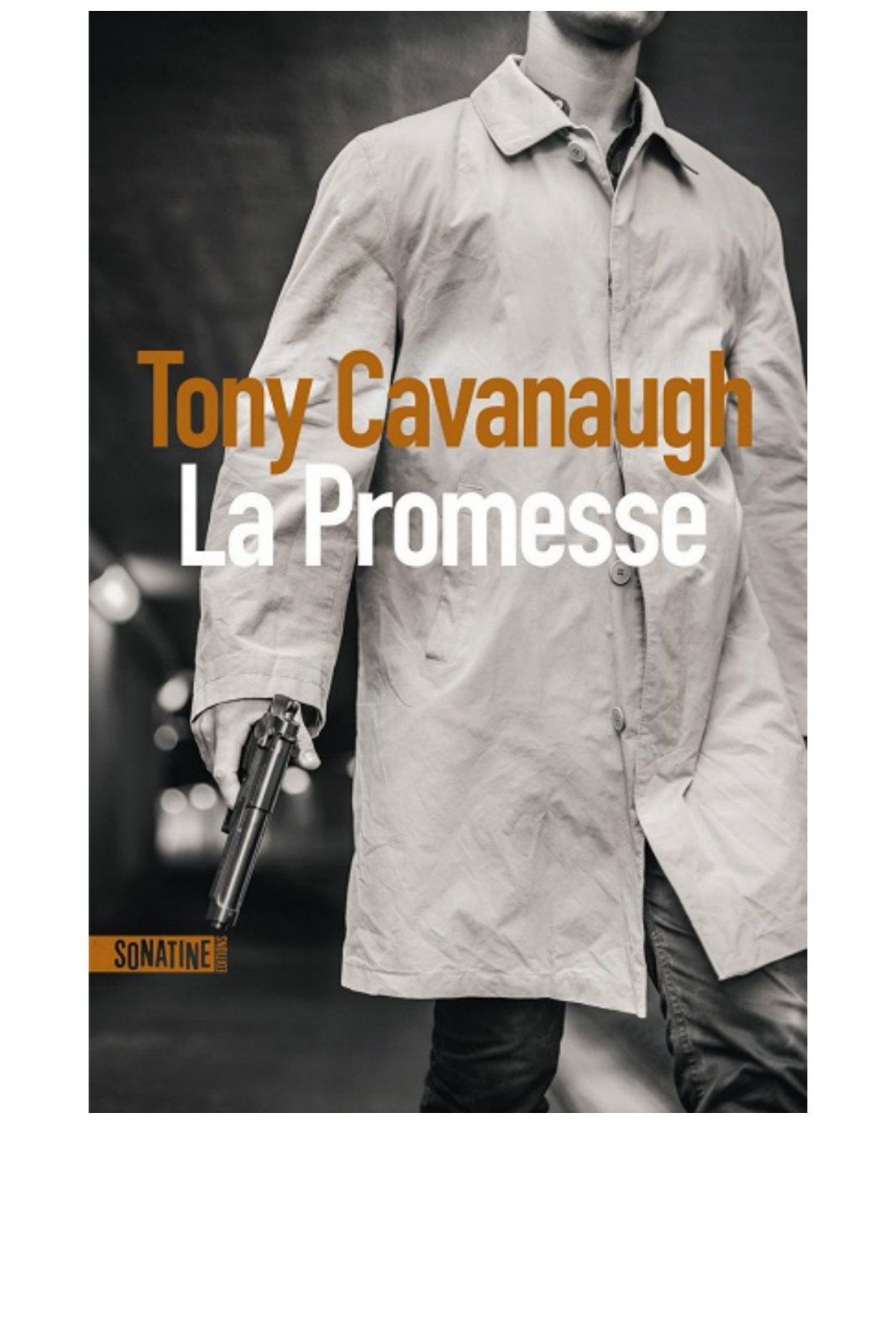
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

A black and white photograph of a man from the chest down, wearing a light-colored trench coat over a dark shirt. He is holding a revolver in his right hand. The background is dark and out of focus, with some bokeh light effects. The title 'Tony Cavanaugh' is in orange and 'La Promesse' is in white, both in a large, bold, sans-serif font.

Tony Cavanaugh La Promesse

SONATINE EDITIONS

The background of the cover is a black and white photograph of a man from the chest down. He is wearing a light-colored, possibly beige or off-white, trench coat over a dark shirt. He is holding a dark-colored handgun in his right hand, which is positioned at waist level. The background is dark and out of focus, with some bokeh light effects. The title 'La Promesse' is written in large, white, sans-serif font, and the author's name 'Tony Cavanaugh' is written in a smaller, orange-brown, sans-serif font above it.

Tony Cavanaugh

La Promesse

SONATINE
EDITIONS

Tony Cavanaugh

La promesse

Traduit de l'anglais (Australie)
par Paul Benita

SONATINE EDITIONS

Du même auteur
chez Sonatine Éditions

L’Affaire Isobel Vine, traduit de l’anglais (Australie) par Fabrice Pointeau, 2017.

Directeur de collection : Arnaud Hofmarcher
Coordination éditoriale : Marie Misandeau et Hubert Robin

Couverture : Rémi Pépin - 2018
Photo de couverture : © Hayden Verry / Arcangel Images

Titre original : *Promise*
Éditeur original : Hachette Australia
© Tony Cavanaugh, 2012

© Sonatine Éditions, 2018, pour la traduction française
Sonatine Éditions
32, rue Washington
75008 Paris
www.lisezsonatine.com

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

La Promesse a paru pour la première fois en Australie en 2012 chez Hachette Australia Pty Ltd et la traduction française est publiée en accord avec Hachette Australia Pty Ltd.

Ouvrage réalisé par Cursives à Paris

ISBN 978-2-35584-681-6

pour
Delaware, Charlie, Scarlet

Première partie

Et là où j'arrive maintenant, rien ne brille. »

Dante Alighieri, *L'Enfer*

Ne pas faire de promesse

Neuf appels ratés.

Mon téléphone et mon arme : ma vie se résumait à ça. Me débarrasser du flingue a été facile. Il m'a suffi de le balancer dans l'océan. Sans me soucier de contempler sa chute depuis le haut de la falaise. J'étais occupé à regarder le téléphone. Il fallait le détruire lui aussi, je le savais, pourtant je l'ai fourré dans ma poche arrière et j'ai continué à marcher. Plus tard, me disais-je.

Neuf appels ratés, toujours le même numéro. J'avais conduit dix-huit heures d'affilée, jusqu'à ce que l'épuisement me force à m'arrêter. Six cafés plus tard, j'étais devant le téléphone que j'avais soigneusement installé face à moi sur la table comme un invité.

Lui et moi étions les seuls clients du resto. Dehors, s'étalant au fond de la nuit, un parking peuplé de camions, de camping-cars et de longs semi-remorques, tous tranquilles, tous silencieux ; ça dormait partout. Une femme usée, Rosie à en croire son badge, m'avait servi depuis un comptoir couvert de fritures de la veille. Maintenant, elle me fixait, comme on le fait en général avec un type qui ne répond pas à son téléphone qui sonne puis vibre, puis resonance et revibre depuis vingt minutes. C'est quoi votre problème ? Répondez, merde. Vous vous planquez, z'êtes en cavale, on vous traque ?

Rosie me tenait à l'œil et cet œil était sombre. Elle avait déjà repéré le moyen de filer au plus vite de son propre resto au cas où ses soupçons se confirmeraient : j'étais bien ce monstre que chaque nouvelle décharge de caféine qu'elle me servait à contrecœur réveillait un peu plus. Ma sonnerie, j'imagine, devait me rendre d'autant plus inquiétant : *Hey Joe*, Jimi Hendrix.

Une chanson que je connaissais bien. Autant que les détails d'autres meurtres conjugaux, ceux-là bien réels. La sonnerie était un code, utilisé sur tous nos téléphones, pour signaler l'appel d'une famille. Pendant de nombreuses années et sur le vaste territoire d'une très grande ville, nous avons eu un nombre incalculable de victimes, mais ça n'y changeait rien ; au bout du compte, les questions étaient

toujours les mêmes.

Rosie commençait à tressaillir dès qu'elle entendait la voix rauque de Jimi expliquer comment Joe avait buté sa femme parce qu'elle en avait regardé un autre.

Toujours le même numéro qui s'affichait. Je l'avais mémorisé depuis très longtemps. J'ai offert un grand sourire à Rosie avant de lui demander si elle aurait la gentillesse de me servir un septième café, puis j'ai pris le téléphone et j'ai répondu, ma voix revenant dix-huit heures en arrière à mille kilomètres de là.

« Salut.

– Vous avez démissionné ? »

J'imagine qu'après neuf appels sans réponse, le choc s'était dissipé ; il ne restait plus que la colère et la trahison. Sa voix était fatiguée. Je savais qu'elle avait pleuré ; et que cet appel allait l'expédier dans un voyage sans espoir. Elle le savait, elle aussi. Je devais juste le lui confirmer, c'est tout.

« Oui », ai-je dit.

Je l'ai entendue inspirer : longuement, lentement, comme une dernière fois avant de se noyer. Crevant de honte, j'ai fermé les yeux et je les ai gardés comme ça en attendant sa réponse. D'un endroit qui semblait bien plus loin que mille kilomètres, elle est arrivée :

« Donc, elle est morte. »

Elle a raccroché avant que je puisse répondre. Si j'avais répondu dès son premier appel, cela aurait été plus facile. Après neuf tentatives inutiles, elle s'était isolée dans un no man's land peuplé de reproches silencieux dans lequel elle allait continuer à errer très longtemps après cet appel.

J'ai regardé par la fenêtre. Il y avait au moins trente semi-remorques et camions sur le parking. Il était près de 4 heures du matin et l'aube guettait. Une voiture passa à toute allure. J'avais suivi son approche depuis que j'avais remarqué une infime lueur au loin. Dehors, au-delà de la flaque du néon du resto, c'était le noir. Pas de lune, pas d'étoiles, pas la moindre forme sur la brousse qui m'encerclait de toutes parts.

J'ai reposé le téléphone. Des centaines de contacts y étaient stockés. J'ai enlevé le capot, retiré la batterie puis la carte SIM. Avant qu'émerge la moindre nuance de doute, de remords ou de culpabilité, je l'ai brisée.

Sur le parking, j'ai écrasé le reste du portable sous le talon de ma botte. J'ai ramassé les morceaux pour les jeter dans une poubelle destinée aux déchets industriels. J'ai entendu le grondement d'un immense camion dont le moteur démarrait. Les crissements du gravier quand un autre a commencé à repartir vers la route.

J'ai rejoint ma voiture. J'avais encore six cents kilomètres à faire.

Je m'appelle Darian Richards. J'ai grandi dans une ferme à moutons, sous une montagne nommée Disappointment, dans les douces vallées du Western District. Toutes les nuits, je me couchais dans mon lit face à Misery, une autre montagne. Le matin, je sortais pour en contempler une troisième : Despair. Elles avaient été baptisées une centaine d'années auparavant par une espèce d'explorateur débile parti à la recherche de la grande mer intérieure qui n'existait pas. Chaque fois qu'il gravissait une de ces montagnes, il était excité. Chaque fois qu'il atteignait son sommet et qu'il découvrait autour de lui la terre à perte de vue, il devenait... pas la peine de vous faire un dessin.

Je ne pensais qu'à me barrer. J'avais des cauchemars, comme si Déception, Malheur et Désespoir s'étaient liguées contre moi. À sept ans déjà, je me croyais maudit. Je savais qu'il y aurait des déceptions. Mais du malheur ? Du désespoir ? C'était ça, l'avenir ?

J'en avais seize quand je suis parti en stop. Sans un regard derrière moi vers les montagnes. Deux heures d'autoroute plus tard, le camion me lâchait au cœur de Melbourne.

Trois ans après, j'étais agent de police de l'État de Victoria ; je le suis resté, grim pant les échelons jusqu'à devenir chef de la brigade criminelle. J'avais la réputation d'être le meilleur enquêteur du pays. À trente ans, j'étais aussi le plus jeune.

La plupart des équipes ont un taux de succès de quatre-vingt-dix pour cent. Le nôtre était de quatre-vingt-dix-huit. J'étais, paraît-il, une légende. La blague. Je faisais mon boulot, c'est tout. Mais ouais, des flics d'autres villes m'appelaient pour me demander mon avis. Des ministres des différents États ¹ harcelaient mon patron pour qu'il m'envoie les aider à virer des unes des journaux des meurtres qui y traînaient depuis trop longtemps.

Je suis resté à ce poste pendant seize ans, jusqu'à ce que je n'en puisse plus, ce qui est arrivé il y a exactement deux semaines ; j'ai démissionné brutalement pour déménager dans un cottage acheté en hâte au bord de la Noosa, c'est-à-dire le plus loin possible au nord sans m'aventurer sur ces derniers milliers de kilomètres de côtes paumées de l'est de l'Australie qui s'étirent jusqu'à la mer de Timor. J'avais assez économisé pour mener une vie frugale et rester assis au bord de l'eau pendant quelques années.

« Vous le promettez ? »

J'entendais encore l'écho de sa voix en montant dans ma voiture. J'ai démarré. C'était une vieille bagnole, importée d'Amérique, avec le volant à gauche.

On le traquait depuis trois ans. Il avait ses habitudes. Une fille

embarque dans un train. Disparaît. Une semaine plus tard, elle est relâchée dans un parking à plusieurs étages, errante, droguée, hébétée, se demandant si elle est encore en vie ; il est plus probable qu'elle se croie morte, damnée dans un enfer de spirales de béton et de véhicules immobiles. Toujours habillée avec les vêtements de sa victime précédente, déchirés, déchiquetés, des haillons qui ne tiennent plus et qui finissent par terre, la laissant nue au moment où on la retrouve. Elle vient de connaître les ténèbres. Il ne lui a rien dit. Il l'a violée de façons répétées, interminables. Et voilà qu'elle se réveille, sept jours plus tard, au milieu de bagnoles garées. Le monde n'est plus celui de la semaine dernière.

Il en était à sa neuvième, Lorna, quand sa mère, Diane, m'a posé la question ; j'étais dans sa cuisine, à l'écart de mon équipe qui cherchait le moindre indice pouvant relier l'univers stable de la victime à celui de son prédateur.

Diane savait comment il fonctionnait. Tout le monde le savait. Les journaux, les télé, les radios ne cessaient de diffuser leurs spéculations haletantes. Il aurait tout aussi bien pu tenir son propre blog. Il était le seigneur de la ville et de tous les foyers qui la composaient.

« C'est *lui*, n'est-ce pas ? » demanda-t-elle d'une voix qui contrôlait tout juste sa terreur.

Elle était forte. Elle allait rester avec nous jusqu'à ce que sa fille lui soit rendue. La plupart des parents n'y arrivent pas. Ils se pétrifient, se renferment sur eux-mêmes ; ils sont déjà détruits.

« Ouais, c'est lui, dis-je.

– Alors, il la relâchera, n'est-ce pas ? Comme les autres, dans à peu près une semaine ? »

Je me suis tourné vers elle alors qu'elle posait déjà une autre question.

« Elle me reviendra, n'est-ce pas ?

– Si c'est lui, et nous avons toutes les raisons de le croire, alors oui, Lorna sera... »

J'en avais déjà trop dit.

« ... probablement relâchée. »

Elle est venue vers moi et j'ai senti sa main se refermer autour de la mienne, la tenir solidement dans une douce étreinte – quelque chose que je n'avais ni prévu ni anticipé ; elle m'avait pris par surprise – et elle a dit :

« Vous le promettez ? »

Je voulais juste que le désespoir s'arrête. Pas seulement le sien. Alors, j'ai répondu.

« Oui. »

Lorna n'est pas revenue au bout d'une ni de deux semaines ; les semaines se sont transformées en mois et elle ne rentrait toujours pas.

À la fin du deuxième mois, j'ai commencé à passer voir Diane. Chaque mois. Elle s'accrochait à moi. Ma promesse la faisait tenir, nourrissant l'espoir que Lorna serait là un jour. Mes visites confirmaient que nous enquêtons toujours. J'étais sur l'affaire. J'étais actif. Nous nous rapprochions du coupable. En vérité, nous étions coincés. Mais j'avais promis.

Un soir, tard, après minuit, après mes mots de réconfort, elle a une nouvelle fois pris ma main et a commencé à m'entraîner vers son lit. Pour des raisons différentes, toutes égoïstes, j'avais autant envie d'elle qu'elle de moi. J'ai retiré ma main et je suis parti. Certains flics couchent avec des victimes ou des membres de leur famille. Peut-être ont-ils besoin de ça pour continuer, pour poursuivre la traque ou juste pour trouver un peu de joie dans ce traumatisme permanent. Pas moi. Mais j'en avais envie.

J'ai quitté le resto, reprenant l'autoroute. Sa voix était toujours dans ma tête.

Elle avait raison : sa fille était morte. Je l'avais su dès la fin de la première semaine, quand elle n'était pas réapparue. Je le savais chaque fois que je lui rendais visite, la rassurant, lui donnant de l'espoir alors qu'il n'y en avait aucun. À cause de ma promesse. Ça aurait pu être pire encore si je n'avais pas retiré ma main, aggravant l'imposture en mêlant mon corps au sien.

Lorna ne reviendrait pas à la maison. Pas plus que les sept autres filles qui étaient montées à bord d'un train après elle. Nous ne l'avons jamais trouvé. Il continue à prendre le train.

Les yeux fixés droit devant, accélérant, j'ai repoussé les images de Diane – nue maintenant, son soutien-gorge dégrafé tombant doucement sur la moquette, son corps se pressant contre le mien – dans l'obscurité. Je ne voulais voir que la route.

1. L'Australie est composée de six États, trois territoires continentaux et quelques autres territoires extérieurs. Tous les États et territoires continentaux disposent de Parlements souverains. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

La fille du vendeur de journaux

Cela faisait un an que j'avais quitté ce resto au bord de la route. Un an que j'essayais de quitter les ténèbres.

Un vent léger balayant la Noosa traversait ma maison, un cottage branlant en bois construit à peu près un siècle plus tôt par un pêcheur. Entre mon salon et la rivière, il n'y a que de l'herbe, quelques palmiers et un hamac. Pendant les orages, les murs qui tremblent me rendent un peu nerveux.

J'étais en train de fixer la photo d'une adolescente en une du journal local. *Nouvelle disparition. Sixième victime du tueur.*

Elle s'appelait Brianna.

J'écoutais le déferlement des vagues sur la plage à un kilomètre en aval, là où l'océan Pacifique s'engorge dans un étroit chenal sur des bancs de sable et un fouillis de mangroves.

Sur la photo, Brianna semblait ne pas avoir encore décidé si elle allait sourire ou être sérieuse. Je me demandai qui l'avait prise et si c'était en intérieur ou en extérieur ; l'arrière-plan était gris et plat. Elle n'était pas destinée à finir en première page d'un journal.

J'ai abandonné la photo pour le téléphone.

« Le Palais des Antiquités de Casey, là où mystères et trésors se rencontrent.

– C'est Darian. Je pensais passer...

– Darian ? me coupa-t-il. Le gros dur de Melbourne ? ajouta-t-il en ricanant.

– ... peut-être un peu plus tard dans la journée. »

Un *tinnee*, un de ces petits bateaux en aluminium qui pullulent dans la région, passait devant moi, dérivant dans le courant en direction des bancs de sable. Debout, ses jambes maigres bien écartées pour assurer son équilibre, le vieux pêcheur m'adressa un signe de la main sans me regarder. Il me vend parfois des crabes de palétuviers.

Je lui rendis son signe.

« Reste dîner », dit Casey.

Je déteste saluer comme ça, mais j'aime les crabes.

« D'accord. Merci. »

Il y eut un silence.

« Cool », dit-il lentement.

Ce n'était pas cool. Je ne restais jamais dîner ; c'était même devenu une constante dans notre amitié : « Reste dîner », et invariablement ma réponse : « La prochaine fois. » Ça se passait comme ça entre nous. Il n'était pas tout à fait sincère parce que sa petite amie ne m'apprécie pas trop, et je ne l'étais pas parce que je n'aime pas dîner chez les gens.

Je préfère que ma vie soit simple et discrète, sans distraction. Ce qui me conduit, à ma plus grande joie, à l'exclusion des autres. Dans la région, on aime bien parler des habitudes des poissons dans la rivière, de la forme des nuages ou, le pire du pire, des bébés qui grandissent et à quel point c'est merveilleux. Ne vous méprenez pas ; j'ai consacré ma vie à la protection de mes contemporains. Je n'ai simplement pas envie de devoir leur parler. J'apprécie les écrits, les chansons, les poèmes et les pensées de certains humains – morts, pour la plupart –, mais pas la fréquentation assidue de mes congénères. Casey était une des deux exceptions.

Il reprit la parole avec prudence.

« Maria rentre à 6 heures. »

Maria était sa copine, brigadier rattaché au service d'enquête criminelle de Noosa. Sa beauté sidérante n'avait d'égale que sa popularité au sein du poste de police ; elle était aussi très intelligente. Les garçons lui disaient des trucs. Pour impressionner la jolie fille. D'une manière générale, les flics masculins sont cons. Certains sont lourds, d'autres vous rongent l'existence. La plupart sont juste cons. Les femmes flics, elles, ne sont pas connes du tout.

Maria se méfie de moi. Tous les policiers de la Sunshine Coast se méfient de moi. Les flics des petites villes ne sont pas portés sur le respect. Ils ont un complexe de supériorité. Ne tenant pas à éveiller des jalousies mesquines dans le commissariat perché là-haut sur la colline, j'ai débarqué en ville le plus anonymement possible, compte tenu de ma Studebaker décapotable rouge sang. J'ai fait profil bas ; je n'ai jamais dit à personne d'où je venais ni ce que je faisais. Résultat : j'aurais aussi bien pu prendre une pleine page de pub dans le journal local.

« Je pense que je serai là vers 4 heures, dis-je à Casey. Je passerai par Tewantin. Je prendrai du vin.

– Elle préfère le rosé. Français...

– Château-saint-paul. Oui, je sais.

– Hé, arrête-toi chez le marchand de journaux, prends-moi *Rolling Stone*, et si tu trouves autre chose. Évite les merdes. »

Les retraités sont des individus bizarres ; ils développent de

curieuses habitudes. Celle de Casey, c'est de ne jamais entrer dans un magasin. La mienne, c'est de ne pas saluer les gens.

Nouveau silence. Il réfléchissait. Je l'ai laissé faire. Puis il a demandé :

« Faut que je me prépare ? »

– Ouais. C'est un problème ? »

Je faisais référence à de nombreuses choses, dont l'une était Maria.

« Non.

– J'ai besoin d'un Beretta.

– À tout à l'heure », dit-il avant de raccrocher.

J'aurais pu aussi bien lui demander un crayon de papier.

Casey Lack dirigeait autrefois une boîte à strip-tease au fond d'une ruelle dans le quartier des docks à Melbourne. Une nuit de janvier, elle s'est transformée en une gigantesque boule de feu qui s'est élevée à trois cents mètres de hauteur avant de cracher une pluie noire ; une explosion si forte qu'elle a réveillé des vieillards à dix kilomètres de là et incité des chiens à aboyer jusqu'à l'aube, à peu près le moment où j'ai repoussé un pompier sous un auvent gris anthracite pour déterrer une nouvelle victime, le corps déchiqueté comme toutes les autres.

Casey et moi sommes devenus amis après qu'il m'a aidé à enquêter sur la mort des onze strip-teaseuses tuées cette nuit-là. Il connaissait les coupables, les Vingt-Quatre, et j'ai procédé à leur arrestation. Casey aimait les filles et il était choqué que quelqu'un puisse leur en vouloir au point de les réduire en miettes. Après avoir dûment témoigné devant le tribunal, il a fui la nasse glaciale de Melbourne, a fait route vers le nord et s'est retiré sur trois hectares de terres dans l'arrière-pays du côté de la Noosa. Comme tous ceux qui prennent leur retraite ici, il n'a pas tardé à s'ennuyer ; il a donc ouvert une brocante, un Palais, un lieu de mystère et de trésors.

J'ai deux voitures. Dans l'une, je suis vivant. Dans l'autre, je roule. J'ai hérité une Studebaker Champion Coupe 64 d'un vieux gangster algérien à qui j'avais sauvé la vie à Melbourne. Elle a des ailerons. Elle fonce comme une balle. À son volant, je suis immortel.

Après avoir compris que les routes locales n'étaient pas toutes lisses et plates, j'ai acheté un Toyota Land Cruiser du début des années 1990. Il est blanc cassé. Il roule. Il grimpe aux arbres. Ou alors, il abat ceux qui ne supportent pas son poids. À son volant, je suis anonyme.

J'ai passé la marche arrière du Land Cruiser et j'ai reculé prudemment pour ne pas érafler mon héritage rouge.

Dans le coin, les gens sont amicaux. Ils vous saluent.

Comme Jacinta-je-sais-pas-quoi était en train de le faire alors que je passais la première pour démarrer en trombe et foncer sur Gympie

Terrace. J'ai fait semblant de ne pas la voir. Ça valait mieux que d'échanger un regard. Les regards conduisent à la familiarité ; et d'ici à ce qu'elle s'imagine qu'elle avait le droit de passer chez moi à l'improviste... Les gens sont comme ça ici. On a intérêt à être sur ses gardes.

Gympie Terrace longe la rivière, à travers Noosaville jusqu'à Tewantin. De vieux *queenslanders* en bois – des cottages surélevés sur d'épais pilotis peints en blanc – bordent des sentiers défoncés, ce jour-là couverts de mares d'eau sale. Il y avait eu un orage la nuit dernière. Les branches des frangipaniers et des jacarandas se tordent et se mélangent, se muant en murs verts décorés de fleurs pourpres et blanches qui parfois se dressent assez haut pour former une canopée au-dessus de la route.

J'ai traversé le pont qui enjambe le lac Weyba, silencieux et calme, lisse comme un miroir. Un demi-kilomètre de large, peut-être. Sur l'autre rive, c'est la Wooroi Forest au milieu de laquelle se dresse une montagne noire, en forme de dague, la Tinbeerwah. Le paysage ne suffisait pas à me distraire.

Six filles avaient disparu au cours des quatre derniers mois. Toutes blondes et jolies. La plus jeune avait treize ans ; la plus âgée, seize. Les flics les avaient déclarées « en fugue » ou « disparues » – c'est ce qu'ils doivent dire quand il n'y a pas de cadavre. Mais je savais qu'elles étaient mortes.

La première, Jenny Brown, avait disparu un peu après 4 heures de l'après-midi le samedi 15 octobre. Tout le monde – sauf ses parents, ses amis et quiconque la connaissait – pensait qu'elle avait fugué. Surtout les flics, qui étaient ceux qui l'avaient décrété. Ils avaient bien dû s'octroyer deux ou trois minutes avant de parvenir à cette conclusion. Au moment où ils avaient repassé le portail au bout de l'allée menant à sa maison et regrimpé dans leurs voitures de patrouille, ils avaient déjà oublié l'existence de Jenny Brown.

C'est le genre de travail de police que j'appelle DD : Débile et Dédaigneux.

Après la disparition de deux autres gamines, elles aussi blondes et jolies, ils avaient compris qu'il était difficile de continuer à parler de « coïncidences ». Il y avait là trop de constantes impossibles à ignorer.

La quatrième s'appelait Jessica Crow. Mercredi 23 février. Partie marcher sur Sunshine Beach puis dans le National Park, une épaisse forêt juchée en travers d'une péninsule entre la paisible Laguna Bay et l'océan. Chaque année, des milliers de touristes y font des excursions sur un chemin de randonnée. Il y a des zones de repos et des pancartes qui vous racontent des faits marquants sur les koalas qui vivent dans les arbres. Tandis que Jessica arpentait ce chemin, je marchais sur la plage, les pieds nus dans le sable. J'avais remarqué une jeune

Asiatique. Elle était dans l'eau et semblait en situation délicate. En Australie, nous perdons régulièrement des touristes japonais ; ils ne savent pas nager. Sous la surface languide, des courants forts circulent. J'ai voulu voir si elle avait réellement un problème.

J'ai enlevé mon tee-shirt et je suis entré dans les vagues, me dirigeant vers elle. Elle ne comprenait pas ce que je disais, alors j'ai essayé le langage des signes, ce à quoi elle a réagi en fonçant comme un jet-ski jusqu'au rivage ; elle a continué à détalier sur le sable, a raflé sa serviette, grimpé les marches en bois et s'est retrouvée sur le parking en un temps record.

Pendant que je pataugeais à nouveau vers le réconfort de la terre ferme, à moins d'un kilomètre de là, Jessica Crow croisait le dernier regard qu'elle verrait jamais. Son corps, comme pour les autres filles, n'avait jamais été retrouvé.

Deux mois après, la cinquième victime était Carol Morales. Je faisais mon possible pour ignorer ces disparitions. Ce n'était pas ce que j'étais venu chercher dans cette région ; un tueur en série n'entrait pas dans mes plans de retraite anticipée. Je me débrouillais plutôt bien à faire semblant que tout ceci ne me concernait pas, mais le nombre de cadavres croissant et la certitude que les flics locaux ne possédaient pas l'expérience nécessaire ont commencé à me hanter la nuit, à s'insinuer dans mon sommeil. Durant la journée, je pouvais éradiquer le problème et contempler mes amis, les pélicans. La nuit, je suis aussi impuissant que ces filles.

Brianna a été enlevée à 15 h 38 un jeudi après-midi en rentrant de l'école. Il y a trois jours. Vue pour la dernière fois au Noosa Civic, le centre commercial. Elle jouait de la musique classique. Du piano. À son concert de fin d'année en terminale, elle avait choqué certains parents par son choix : *Stairway to Heaven*. Mais quand elle a eu terminé, les applaudissements ont duré près de cinq minutes et elle avait les larmes aux yeux devant ses parents, ses professeurs et ses amis. Elle avait fait un malheur. Un gros. Même le proviseur s'était extrait de son siège pour venir la féliciter pour son talent et sa bravoure incroyables. Tant et si bien que le journal local l'avait cité : « Qui aurait pu imaginer ça, Led Zeppelin au concert de fin d'année ? Notre Brianna Nichols ira loin. »

J'étais venu ici prendre une retraite précoce, et ça avait marché jusqu'à 3 heures ce matin, où je n'ai plus pu supporter les cauchemars et les voix qui murmuraient. Alors, maintenant, puisque les flics en étaient incapables, j'allais retrouver ce mec.

Et je ferais en sorte qu'il ne tue plus jamais. J'allais l'effacer de la surface de la terre.

J'ai pris *Rolling Stone*. *The New Yorker* et Q. Lady Gaga en

couverture. Nue. Ce qui avait été le facteur décisif, même si j'allais raconter à Casey que pour un type comme lui, le roi de l'occase, etc., Q était nettement plus cool.

La boutique était bondée. Cliff, le proprio, était occupé à vendre des billets pour un tirage spécial du loto, gros lot à vingt-huit millions de dollars. Avant de prendre sa retraite ici, il gérait une plantation de café. Il n'avait pas tardé à s'ennuyer. Quand le magasin de journaux avait été mis en vente, après une soudaine et spectaculaire crise cardiaque du patron précédent pendant qu'il rangeait les nouveaux numéros de *Playboy*, *Penthouse* et *Hustler* dans ses rayons, il l'avait acheté. Cela, je l'avais appris bien malgré moi de Silvio l'Oignon – « appelez-moi Sil » – qui possède la baraque à *fish and chips* à côté de chez moi. Sil l'Oignon me tient informé, alors que je lui ai expressément demandé de ne pas le faire.

Le magasin de journaux se trouve dans la rue principale de Tewantin, la ville suivante au bord de la rivière après Noosaville. Les touristes ne viennent pas à Tewantin. Mais les bureaux du Sunshine Coast Council s'y trouvent. C'est ici qu'on vous délivre votre permis de conduire.

La fille de Cliff était derrière le comptoir. À peu près quatorze ans. Jolie et blonde. Elle portait une jupe courte et un débardeur coupé en V autour du cou pour révéler les courbes infimes de seins naissants et assez court à la taille pour dévoiler son nombril. Elle m'a souri avec douceur et innocence, le genre de sourire que certains prennent pour une invitation.

« Vous aimez Lady Gaga ? demanda-t-elle en zappant le code-barres.

– Juste le premier album. Dur à trouver.

– Ouais, peut-être, mais elle est fantastique. »

Elle m'a souri à nouveau, mais différemment, comme si nous avions quelque chose en commun. Lady Gaga. Ne cherche pas à faire de l'esprit et ferme-la, me suis-je dit.

« Vous partez dans le bush ? » s'enquit-elle en passant une carte de la région à la zappette.

La seule qui donnait un relevé exact des rivières, ruisseaux, affluents, forêts et parcs nationaux de la Sunshine Coast.

J'ai souri en hochant vaguement la tête et en la payant.

« Bye.

– À bientôt, monsieur Richards », a-t-elle lancé.

Même la fille du vendeur de journaux connaît mon nom. Je me suis retourné pour... quoi ? La saluer ? Elle avait encore ce sourire. Large, ingénu et – je n'ai pas pu m'empêcher de le penser – dangereux. Je suis parti.

« Darian ! »

Cliff courait vers moi. Quoi encore ?

« Je suis désolé », dit-il en me rejoignant.

Nous étions sur le pas de la porte. Désolé de quoi ? me suis-je demandé.

« Mais, vous comprenez... »

Il s'est arrêté, un peu maladroit. Je l'ai fixé. Les gens passaient devant nous. Il faisait chaud. Le soleil était brûlant, le trottoir aussi.

« Que voulez-vous dire ? »

Mais je savais ; j'étais déjà arrivé au bout de la conversation que nous étions sur le point d'avoir.

« Elle. Henna, fit-il en tordant la tête en direction de sa fille. Regardez-la », ajouta-t-il, presque comme une accusation.

Je ne l'ai pas regardée. Il a continué :

« C'est exactement son genre, non ? »

Je n'ai rien dit.

« Regardez-la : elle est blonde, elle a quinze ans, elle est jolie. »

J'ai attendu.

« Je suis désolé, a-t-il répété, d'une voix moins assurée.

– Que voulez-vous me demander ?

– Vous étiez à la criminelle. »

La pleine page de pub.

« Je voudrais juste un conseil. Désolé.

– Arrêtez de dire que vous êtes désolé. Demandez. *Vite.* »

La patience, c'est pas trop mon truc.

Il a pris une profonde inspiration, regardé autour de lui, avant de se pencher tout près, comme si nous étions frères, et il a chuchoté :

« Je ne devrais pas lui procurer une arme ? Un pistolet, un petit qu'elle gardera dans son sac, quand elle sort le soir, ou quand elle est seule, juste pour se défendre. Contre lui. Elle est exactement son genre. Regardez-la, merde : c'est une *vraie cible.* »

Il tremblait.

Autour de nous, les passants nous fixaient. Se doutant probablement de ce dont nous parlions. La peur a tendance à se répandre. Quand un tueur rôde au sein de votre communauté, tout change. Vous ne marchez plus dans les rues comme avant. Désormais, tout le monde se demande : est-ce lui ? Ou lui ? Ou ce type, là, il a toujours été bizarre. La ville était encerclée par la peur et j'étais en plein milieu.

« En portant une arme à feu, elle commettrait un délit grave.

– Je m'en fous. Et s'il s'en prend à elle ? »

Il était en colère.

« Vous lui apprendrez à se servir de l'arme ?

– Oui.

– Vous lui apprendrez à faire la différence entre un ivrogne qui cherche juste à la draguer, un type qui lui fout les jetons *et* un tueur en série ? »

Il n'a rien dit.

« Voilà mon conseil : ne lui achetez pas d'arme. Si jamais elle se retrouve en compagnie d'un tueur en série, elle n'en saura rien, parce qu'il sera comme son oncle préféré ou son grand frère. Et, au cas improbable où elle se *ferait* prendre, elle aurait peut-être dix secondes ; si elle a de la chance. Dix secondes pour agir, et ces dix secondes ne seront remplies que d'une chose : la terreur. D'accord ?

– D'accord, fit-il lentement.

– D'accord. C'est là où l'adrénaline vous inonde. Seule une personne entraînée à agir et à réfléchir avec clarté dans de telles circonstances pourrait se servir d'une arme pour éliminer la menace. »

Il a hoché la tête.

« Faites ce que je vais vous dire. Engagez une boîte de sécurité pour surveiller ses déplacements. Achetez-lui deux puces GPS ; assurez-vous qu'elles restent en permanence sur son corps. La première, *elle* la place. C'est celle qu'il trouvera. La seconde doit être très petite et plus puissante que la première. Fixez-la entre ses orteils. C'est la seule zone de son corps qu'il n'explorera que plus tard. »

Il resta silencieux.

« Vous réfléchissez à combien ça va vous coûter ? » demandai-je.

Il a failli sursauter ; essayé de masquer sa gêne.

« Ne pensez pas au prix. »

Et je suis parti, bien décidé à acheter désormais tous mes journaux à Cooroy, même si c'était beaucoup plus loin.

Territoire

Même s'ils sont cons ou simplement dépassés et désespérément en manque d'aide et de conseils, les flics n'aiment pas qu'on se mêle de leur enquête.

En gardant ça présent à l'esprit, j'ai arrêté le Land Cruiser sous un énorme saule au bord d'une piste en cul-de-sac bordée par une forêt de palmiers et de gommiers, face à la maison dans laquelle avait vécu Jenny Brown. Un cottage en bois fabriqué dans les années 1930, pas plus tard. Soutenu par des poutres, il se dressait assez haut au-dessus du sol et n'avait jamais été repeint depuis sa construction. À l'époque, c'était déjà une maison de pauvres ; elle l'était restée. Sous la baraque, entre les poutres, on avait balancé à peu près n'importe quoi : une télé, un canapé, un assortiment de moteurs de hors-bords rouillés et un petit bateau, la coque en l'air. La cour était couverte d'une herbe drue, de courrier abandonné et de journaux enroulés dans du plastique.

Tout avait commencé ici. Quand les flics étaient venus enquêter sur la disparition de Jenny, il n'était pas encore question de meurtres en série. Leur interrogatoire de la mère, des jours après que le tueur avait examiné cette maison comme j'étais en train de le faire, avait dû être assez sommaire. Incomplet. Inadéquat. Jenny était une fugueuse, une emmerdeuse. Ils auraient dû – mais ne l'avaient pas fait – penser à demander : avez-vous remarqué un inconnu quelconque dans les parages ces derniers temps ?

J'allais devoir revenir, bientôt. La maison semblait vide, mais même s'il y avait quelqu'un, je n'étais pas prêt. J'avais juste besoin de voir où elle vivait, de me faire une première impression ; qui elle était et pourquoi avait-il commencé par elle. Pourquoi elle ? Elle avait tout déclenché chez lui. Pour quelle raison ?

Je suis reparti, passant devant les autres baraques, aussi minables et oubliées que celle de Jenny, jusqu'à ce que la piste s'arrête devant une nuée fantomatique de gommiers et de melaleucas. Elle se terminait par un grand cercle pour faciliter le demi-tour. Je me suis garé.

Il y avait un sentier qui s'enfonçait dans la brousse. Peut-être ne menait-il à rien ou peut-être conduisait-il à un endroit où les gosses fumaient, où les adolescents se tripotaient ; ou alors c'était juste un raccourci pour quelque part. Quoi qu'il en soit, il avait tout d'un chemin menant à des secrets.

Je suis allé voir.

Le sentier s'enfonçait entre des fourrés de broussailles sèches. Au bout de quatre-vingts mètres à peu près, juste après un virage, je suis arrivé à une clairière cachée par un épais buisson et un énorme tronc d'arbre affalé. Franchissant le buisson, je me suis retrouvé dans une sorte de petit campement planqué. Qui avait été visiblement aménagé. Pourquoi ? Cet emplacement avait-il le moindre rapport avec Jenny ou bien étais-je tombé sur le palais d'amour des gosses du quartier ?

J'essayai de me repérer. J'ai un sens de l'orientation effroyable. Aucune notion des distances. Face à moi, un bosquet de palmiers formait un mur naturel. J'ai écarté quelques branches.

La maison de Jenny Brown est apparue. Une vue imprenable. Je me trouvais à l'endroit précis où s'était tenu le tueur. Je le savais.

Maria

J'ai pris Cooroy Road pour quitter Tewantin, dépassant la bretelle vers la North Shore, une île broussailleuse de forêts et de pistes uniquement accessible par ferry. Les touristes en quatre-quatre adorent. Ils peuvent foncer comme des malades sur la plage qui est techniquement une autoroute, et peut-être la seule plage au monde où le Code de la route reste en vigueur.

Je suis passé devant un cimetière, il y en a plein par ici ; un parcours de golf, un parmi des milliers ; un village de retraités, un parmi des centaines de milliers. À mesure que je m'éloignais de la ville, les virages grimpaient à l'assaut d'une montagne volcanique, une masse noire qui s'élève à travers des forêts d'eucalyptus.

Au sommet, j'ai emprunté Sunrise Road qui longe la crête d'Eumundi Range. Des gens très riches vivent sur un des flancs de cette route, dans des résidences qui font à peu près la taille d'un complexe touristique à Bali. De l'autre côté, là où il n'y a pas vue sur l'océan, quelques routes et pistes en terre très étroites sillonnent l'arrière-pays, une région de bush épais, un coin où les habitations et les fermes sont éparées, cachées.

Le Palais de Casey est signalé. « Magique ! Des Antiquités ! Du Mystère ! À ne pas rater ! Tournez à droite ! Suivez les pancartes ! » Ce que j'ai fait, songeant à quel point il était facile de se retrouver au milieu de millionnaires pour, l'instant d'après, se sentir complètement perdu, le dernier homme sur terre. Tout au fond d'une vallée de silence, le Palais de Casey occupe une cour de la taille d'un petit pays. J'avais l'impression de traverser un parc à safari, sauf qu'à travers les vitres de la voiture, au lieu d'animaux, j'admirais de vieilles bagnoles, des planches de bois, des baignoires, de la ferraille et des machines à laver. Des auvents protégeaient des canapés, des fauteuils, des platines 33 tours, un juke-box, des machines à coudre Singer et des piles et des piles de magazines et de bouquins, de quoi fournir à ce même petit pays assez de lecture pendant un an. La maison de Casey était aussi chaotique et incohérente que le Palais ; une *queenslander* en bois, bien

sûr, reposant sur de solides piliers, encerclée par une large véranda.

Il est sorti m'accueillir, vêtu d'un sarong samoan et d'un tee-shirt sur lequel était écrit : « Vous fâchez pas : j'ai voté McGovern ». Casey a de longs cheveux noirs noués en une queue-de-cheval qui se balance quand il marche. C'est le genre de type qui donne l'impression de sortir d'un centre de remise en forme : bronzé et sculpté. Il est couvert de tatouages, souvenirs de ses premières aventures de gangster dans les mauvais quartiers de Fitzroy.

« Fabuleux ! Lady Gaga à poil ! T'as vu les photos d'elle avec ces machins coniques sur les tétons qui crachent du feu ? Elle est bonne, mec ! Mieux que bonne ! »

Nous nous sommes installés sur la véranda avec vue sur la vallée, les montagnes et l'océan ; Casey sur son trône préféré : le siège passager d'un pick-up Dodge des années 1950, moi sur une chaise. Tels deux grands sages se préparant à résoudre les problèmes du monde, nous avons profité de la vue sans rien dire. Tout en feuilletant les magazines et sans lever les yeux, il s'est enfin décidé.

« J'ai dit à Maria que tu venais dîner.

– Ouais, bien sûr.

– Elle a répondu qu'elle ne te dira rien à propos de l'enquête.

– Je ne lui demanderai rien à propos de l'enquête.

– Je sais. Tu crois que *je* crois que t'es débile ?

– J'aime bien Maria... »

Il m'a coupé.

« C'est ça. Le Beretta : la semaine prochaine. »

J'ai hoché la tête.

« Les flics sont paumés. Aucune piste, que dalle. C'est toujours pareil. Ils ne commencent à comprendre qu'au bout du troisième ou quatrième cadavre. Les victimes un, deux et trois, c'étaient juste des disparues, ils ont enterré leurs dossiers quelque part ; faut les ressortir, tout reprendre à zéro. Tu vois le truc ? Une vraie merde. »

J'acquiesçais devant tant de sagacité. Casey avait le savoir. Il l'avait toujours eu. Après que la boule de feu a incinéré ses onze filles, j'ai ordonné à mon équipe d'aller secouer les Perses. C'était l'évidence, pour moi. Une guerre des gangs.

La réaction de Casey :

« Autant prendre un bateau pour Madagascar, ducon.

– Un bateau ? Pour Madagascar ? De quoi tu parles ?

– Je parle du fait que, tes mecs et toi, vous foncez au sud alors que vous devriez aller au nord.

– Madagascar est à l'ouest, ai-je dit, de plus en plus perplexe.

– Tu me prends pour un demeuré ? Je sais où se trouve Madagascar ! C'est pas sur la carte et c'est pourtant là-bas que toi et cette bande de connards qui te servent de collègues, vous voulez

foncer. Ça n'a rien à voir avec les gangs. C'est les Vingt-Quatre, ducon, c'est elles qui ont fait ça !

– Et qui sont les Vingt-Quatre ?

– Enfin ! Le patron de la criminelle pose une question intelligente. »

Et il y a répondu.

Le club était la propriété de douze Grecs, douze gars entre trente et cinquante ans, cheveux brillants et chaînes en or pendant autour de cous épais comme des bites, et c'était ainsi qu'ils se voyaient. Chacun de ces gars avait une épouse. Douze femmes mariées avec des gosses, les yeux braqués sur le flingue de l'âge mûr contre lequel aucune teinture ni aucune implantation mammaire ne pouvait servir de pare-balles. Chaque garçon avait aussi sa maîtresse. Douze maîtresses, enfermées dans de mignons appartements qui ne leur appartenaient pas, contemplant le flingue d'un inévitable remplacement.

Douze femmes, douze maîtresses : les Vingt-Quatre. Le truc marrant : chacune comptait sur l'autre pour garder le bonhomme entre ses pattes. Il se tapait la maîtresse dans sa garçonnière, rentrait chez lui, mangeait ses raviolis avec les gosses avant de regarder *Le Roi lion*. Il ne se tapait pas sa femme, mais elle s'en foutait, ou presque, tant qu'elle savait avec qui il couchait. La maîtresse se foutait qu'il soit chez sa femme, ou pas, tant qu'il ne se tapait pas une plus jeune et plus jolie.

C'est alors qu'un mercredi soir, pendant une des réunions hebdomadaires au club, un des gars a lancé un long regard en coin à une des filles sur scène : Arlene, une petite de dix-neuf ans belle-à-t'en-filer-un-infarctus, le genre pour qui les hommes font la guerre. Casey les avait pourtant prévenues – on touche pas la bite, on la suce pas et on couche jamais avec aucun des proprios –, mais c'était exactement ce qu'avait fait Arlene.

La nouvelle s'était vite répandue. Une menace planait sur les Vingt-Quatre. Il ne s'agissait pas que d'Arlene, la beauté de dix-neuf ans ; les réserves de beautés de dix-neuf ans sont inépuisables. Les Vingt-Quatre ont décidé de faire valoir leur point de vue. Ce qu'elles ont fait avec éclat.

Une voiture s'est arrêtée dans la cour du Palais.

« Faut que j'aille pisser », a annoncé Casey en me laissant seul.

Maria a franchi la porte d'entrée.

« Salut, Darian, a-t-elle dit sans me regarder, en fonçant dans la cuisine.

– Salut, Maria. Ça va ?

– Casey a dit que tu restais dîner.

– Si ça dérange pas.

– Pas du tout. »

Je me suis pointé dans la cuisine pour voir si je pouvais offrir mon

aide pour quoi que ce soit, ranger les fromages sur un plateau, sortir les sauces du frigo. Maria approchait la trentaine. Elle avait de longs cheveux auburn flottants et des yeux gris. Des pommettes hautes et un grand sourire. Elle était splendide, le genre qu'on s'attend à voir dans un numéro de *Sports Illustrated*, quand ils font leur série sur les maillots de bain. Autant Casey avait tout d'un mécano avec le QI d'une canette de bière, autant elle ressemblait à une déesse, faite pour porter des bikinis sur une plage et pas grand-chose d'autre. C'était, du moins, ce que s'imaginaient la plupart des mecs. Ils se trompaient. Casey et elle s'étaient rencontrés devant une salle de gym du côté de Noosa Junction. Maria en sortait, traversant la route en direction d'un parking gardé par des palmiers. Un couple de héros locaux s'est mis à l'emmerder. Il se trouve que Casey passait par là sur une Harley-Davidson qu'il venait d'échanger contre une livraison de meubles balinais. Il a fait demi-tour, visé et roulé sur les deux types. Pas assez vite ni assez fort pour créer de sérieux dégâts, mais suffisamment pour qu'ils comprennent. En vraie flic, elle s'est mise à lui gueuler dessus ; elle aurait parfaitement pu se débrouiller toute seule. Il est descendu de bécane, a enlevé son casque, laissé tomber sa queue-de-cheval et lui a souri. Il a un sourire de vainqueur, et elle aime les types dangereux. Les flics flirtent avec les hors-la-loi. Jusqu'à ce que Casey pose la béquille de son engin dans sa vie, elle n'avait connu que des conversations sur le surf et les bagnoles de mecs pour qui la définition d'une soirée intéressante était une bouffe au chinois du coin.

« Waow, me dit-elle en brandissant la bouteille de rosé. C'est vraiment sympa de ta part. Merci. »

Elle essayait d'être amicale et s'y prenait très mal.

J'ai souri comme pour dire : « Bah, c'est pas grand-chose », au lieu de : « Fallait bien que je te graisse la patte. » Elle a attrapé un tire-bouchon et a commencé à s'en servir avec un air ça-c'est-sacré-faut-pas-m'interrompre.

Les flics ont ce truc à propos de la loyauté. Quand un homme – et désormais, une femme – enfille l'uniforme, c'est comme si elle ou il quittait la race humaine pour rejoindre un autre clan. J'ai été comme ça, moi aussi. Vous vous croyez différent et, en vérité, vous l'êtes. Vous vous imaginez que vous devez votre loyauté à vos collègues, mais c'est faux. Elle est pour les victimes. Parfois, il faut un moment à un policier pour s'en rendre compte. Certains ne le découvrent jamais.

Je savais que Maria comprendrait un jour, mais ce jour n'était pas encore arrivé. Je savais aussi, alors que nous revenions sur la véranda, elle avec son verre de rosé et moi avec mon eau gazeuse, qu'elle était en possession d'informations qu'elle ne voulait pas partager avec moi. Pendant que nous discussions de l'éclectique collection de tee-shirts de Casey sur les campagnes présidentielles américaines des années

1970-1980, je le voyais et je le sentais. Elle jouait la comédie. Il y avait un indice ou une piste ; en tout cas, c'était important. Et secret. Tout chez elle était tendu vers ce but : me cacher ce secret.

Partout, dans chaque maison d'un bout à l'autre de la Sunshine Coast, les gens parlaient de la sixième victime du tueur en série, et nous, un ex-chef de la brigade criminelle, un mec qui avait plus qu'une petite expérience dans le domaine, et Maria, membre de l'équipe chargée de trouver le coupable, nous parlions de tout sauf de ça.

Elle savait que je voulais cette info cachée ; je savais que pour elle me la révéler serait une violation du secret de l'enquête. Cette soirée allait être un ballet élégant. Elle était intelligente. J'avais été le meilleur enquêteur criminel d'Australie. Elle connaissait mon taux de résolution. Elle savait que j'étais fiable. Elle aimait Casey, lui faisait confiance ; elle connaissait notre passé commun et notre lien.

On a mangé du poisson. Casey a mis *Led Zep IV* et s'est mis à chanter « Stairway to Heaven » assez fort pour remplir toute la vallée sous la maison. Maria et moi l'avons imité. Je ne pense pas qu'elle avait lu le journal ce matin.

La nuit, l'arrière-pays est un endroit de formes sombres et d'ombres profondes ; la densité des forêts ne se laisse crever que par des montagnes abruptes de roche lisse et noire. C'est étrange et inquiétant.

Maria a murmuré :

« Il y a quelque chose. »

Nous venions de nous arrêter devant ma voiture garée. J'ai attendu.

« Il frime. »

Je n'ai rien dit, mais je sentais l'excitation familière d'une piste dont, d'après le ton de sa voix, j'allais connaître l'entrée. Je lui ai laissé le silence ; et la place de repartir. Elle ne l'a pas fait.

« Après leurs captures, on retrouve toujours leurs portables.

– Où ça ?

– N'importe où. »

Ce n'est jamais n'importe où. J'ai gardé le silence.

Elle m'a regardé dans les yeux et j'ai vu que les cauchemars et les murmures avaient commencé ; elle était hantée par ces personnes innocentes captives d'un mal qu'elle ne pouvait ni contrôler ni arrêter, un mal qu'elle ne comprenait pas.

« Il prend des photos d'elles. Sur leurs smartphones. Toujours la même mise en scène. Elles sont attachées à une chaise et... il leur a enlevé leurs vêtements. Il n'y a qu'une seule photo sur chaque téléphone. »

Il y eut un long silence. Je savais qu'elle pensait à l'expression du visage de chacune des filles.

Elle a pris une longue inspiration.

« Elles ont l'air... »

Elle n'a pas fini sa phrase. Peut-être essayait-elle de trouver des mots capables de rendre l'image. Il n'y en avait pas.

Ces instants sont des obstacles sur la piste d'endurance du flic qui veut bosser à la criminelle. Si vous parvenez à les absorber – tout le monde se fout de savoir comment – et à continuer le boulot, vous arrivez à survivre. J'ai vu des gens bien s'écrouler dans des moments comme celui-ci ; plus tard, quand je les revoyais et si je tenais à eux, j'essayais de leur faire comprendre que ce n'était pas de la lâcheté, mais une question de survie ; que s'ils n'avaient pas craqué et abandonné leur espoir d'une carrière à la criminelle, ils auraient mis fin à leur vie, par l'alcool ou le suicide.

« Je vais l'avoir », dis-je.

Elle est repartie vers la maison.

« Je sais », l'ai-je entendue répondre au moment où elle franchissait la porte.

J'ai punaisé des feuilles de carton blanc sur un des murs de mon salon. J'ai étalé des photos des six filles. J'ai déplacé les meubles pour épingler la carte de la région sur la paroi voisine. C'était une bonne carte, faite à la main ; un *bushman* local avait pris le temps de marcher et de faire des relevés partout, depuis Tin Can Bay au nord-est jusqu'à Maroochydore au sud-est, depuis la dure et sinistre cité de Gympie – capitale des armes du pays – au nord-ouest jusqu'aux Glass House Mountains et aux forêts tropicales au sud-ouest.

J'en ai ensuite ajouté d'autres : des plans touristiques, des cartes routières, de randos cyclistes. Puis ça a été le tour de pages arrachées dans des guides : les zones réservées aux camping-cars, les motels, les bars, les clubs et les magasins de vêtements, surtout les magasins de vêtements. Ces mecs les adorent ; ils traînent dans les centres commerciaux, rien que pour voir les filles y entrer et en sortir. Tant qu'il y a une cabine d'essayage... Vous n'avez pas idée du nombre de tueurs qui se décident sur une cible en observant des femmes avant, pendant et après une séance d'essayage.

Mon mur était à présent un immense panorama d'informations culturelles, géographiques, touristiques et commerciales. Je me suis reculé pour l'absorber.

Puis j'ai commencé à retracer le dernier voyage de chaque fille.

D'abord, la disparition. Où s'était-elle produite ? Dans un centre commercial, dans une rue ou dans un parc ? Qu'y faisait-elle ? Comment y était-elle arrivée ? Avec qui était-elle ? Qui l'avait vue ? Que venait-elle faire là ? Allait-elle y rencontrer quelqu'un ? Quelle était sa tenue ? Avait-elle un sac ou autre chose ? Était-elle maquillée ?

À chaque question, j'ajoutais les informations dont je disposais pour le moment afin de la ramener à la vie. Puis, après m'être assuré que je n'avais rien oublié, je faisais lentement le trajet inverse. D'où venait-elle ? Était-elle venue seule ? Avait-elle changé son itinéraire habituel ?

Revenant sur ses pas le plus lentement possible, de façon à ne pas manquer la moindre question à poser, la moindre observation à noter, je ramenaï chaque fille au début de sa journée, quand elle s'était réveillée le matin. Chez elle. Où était-ce ? Y avait-il un parc tout près, ou des fourrés, n'importe quel endroit où un type aurait pu se planquer ? À quelle distance sa maison se trouvait-elle de celles des autres victimes ? Y avait-il quoi que ce soit d'inhabituel dans cette maison ? Qui y vivait ? Avait-elle dormi seule dans son lit ?

Et puis plus loin encore dans la nuit précédente. Était-elle sortie ou restée chez elle ? Avait-elle un petit copain ? Et j'ai continué comme ça, jusqu'à remonter deux semaines plus tôt pour chacune d'entre elles.

Quand je me suis enfin reculé pour observer mon mur, j'avais perdu la notion du temps. Je laissais mes yeux suivre chacun des trajets, fixant les points de connexion – les écoles où elles avaient été, les centres commerciaux qu'elles fréquentaient ; n'importe quoi qui puisse me dire quelque chose. Quand je me livre à cet exercice, je dois faire appel à une concentration presque douloureuse afin que rien ne me distraie. Il était ici, sur mon mur. Mon équipe avait l'habitude de plaisanter en disant que c'était comme jouer à *Où est Charlie* ?

Six voyages finals. Six filles. Jenny Brown, Marianne McWinter, Izzie Daniels, Jessica Crow, Carol Morales et Brianna Nichols.

Avant de prendre chacune d'elles, il a fantasmé. Un monde où il est roi et où elle est la reine de ses rêves, une esclave dans son lit. Elle est là pour lui fournir un miroir où se reflètent son pouvoir et sa gloire. Ce n'est jamais une histoire de sexe. C'est toujours pour le pouvoir. Ensuite, il s'est mis en chasse. Il l'a traquée, pendant des semaines peut-être. La traque renforce le fantasme, l'exacerbe. Il l'observe, pendant ses derniers jours, imaginant la gloire qu'ils vont connaître, elle et lui. Puis il passe à l'action, vite. Et elle n'est plus là.

Dans la vraie vie, et surtout pour un tueur en série, les fantasmes ne s'accomplissent jamais. Quand il la ramène dans son repaire, elle est désespérément incapable d'assumer le rôle qu'il a imaginé pour elle. Elle pleure tout le temps, ou alors elle est agressive. Quoi qu'il en soit, elle n'est pas sa reine. Celle-ci n'existe que dans un lieu unique : son esprit ; c'est là qu'elle devient une esclave, une putain qui assouvit ses besoins. Il pense déjà à se débarrasser d'elle. Maintenant, elle n'est guère plus qu'un truc qu'il doit jeter mardi ou mercredi. L'expérience l'a repu, mais pas pour longtemps. Bientôt, les fantasmes reviennent,

un manque qui le brûle comme un junkie sans son fix. Le besoin d'avoir une nouvelle reine, de chercher à nouveau.

Il était là, sur le mur, caché dans le collage de cartes et de brochures, quelque part dans ces détails. Maintenant, le trouver. J'ai fermé les yeux, pris une longue inspiration. Il fallait que je devienne lui. J'ai lâché ma respiration, rouvert les yeux et contemplé la carte dans laquelle il vivait.

L'unique voyage, maintenant.

« Laisse-moi devenir ton ombre. »

Mon salon était une vue précise et complète de son monde.

Jusqu'à présent, je ne m'étais pas rendu compte que la Sunshine Coast était l'endroit idéal pour un tueur en série.

Elle est vaste, remplie de touristes, de plages, de spots de surf, de campings, de motels minables, de terrains de golf, sans oublier un grand aéroport pour les hordes de vacanciers et ces couples de Japonais avec leur package spécial lune de miel de trois jours, d'hôtels aux allées en marbre italien serties de limousines, de sentiers dans le bush et dans des parcs – des zones immenses jamais cartographiées, couvertes de gommiers touffus, de mangroves, de marécages, d'immenses eucalyptus à l'écorce fibreuse, sans la moindre route ni la moindre piste nulle part –, de petits villages avec des galeries d'art, de cafés à *latte*, de voyants qui vous révèlent votre avenir, de champs de cannes à sucre en jachère, de centaines d'hectares de dunes de sable nu ou crevé de broussailles rachitiques jonchés de milliers de bombes intactes de la Seconde Guerre mondiale, quand l'armée américaine se prélassait au bord de l'océan en attendant que MacArthur la renvoie dans les jungles de Guadalcanal ou à Milne Bay, de gosses qui s'éclatent dans les vagues, d'adolescents amoureux qui ont échappé à leurs parents pour se peloter au coin d'un feu de camp ou dans les recoins sombres de bars ouverts toute la nuit, d'une population de serveurs et de barmans avec des passeports canadiens et une innocence suédoise, de routards et de papas et de mamans qui tous écoutent le reflux des vagues, les sons apaisants de la plage, toujours présents, toujours en arrière-fond, et qui vous répètent sans cesse : il n'y a rien à craindre ici, c'est un petit coin de paradis, fait pour les vacances.

Oui, un vrai paradis... pour ce mec.

Les tueurs en série sont des fantômes. Invisibles. Ils mènent des vies secrètes. Seules leurs victimes voient l'intérieur de leurs existences. Ils sont rarement capturés. S'ils le sont, c'est en général parce qu'ils commettent une erreur qui attire les flics vers eux. À la longue, ils deviennent paresseux et distraits ; ou alors, leur ego les déborde et il faut qu'ils émergent, que le monde les admire. Sans cette erreur, il est rare qu'une enquête policière débouche sur une arrestation.

Dans une investigation, les cadavres sont des trésors : ils révèlent les secrets du tueur. On n'en avait retrouvé aucun pour l'instant. Les six victimes de ce type étaient très probablement enterrées très profondément quelque part. Ce qui signifiait qu'il était intelligent. Et aussi que les gros titres ne l'intéressaient pas.

J'avais désespérément besoin de savoir où il avait laissé ces smartphones. Maria ignorait encore que « n'importe où » ça n'existe pas pour un tueur en série. Chaque détail est essentiel.

J'ai regardé ma montre. 2 heures du matin. Isosceles ne serait pas réveillé avant 10 heures. J'aurais dû l'appeler hier.

À 3 heures, le téléphone a sonné.

« Je fais des cauchemars, dit Maria.

– Je sais. Ça veut dire que tu es une bonne flic.

– Est-ce qu'ils s'arrêtent après ? »

Comment répondre à ça ? Le silence s'en est chargé à ma place.

« Donc, c'est non, conclut-elle.

– Non. Ils ne s'arrêtent pas. »

Je contemplais la rivière. Il n'y avait pas de lune ; c'était un flux noir de sons brusques : l'éclaboussement d'un poisson, d'un oiseau d'eau, des crapauds dans l'île en face. J'aurais aussi bien pu me trouver au Congo.

« Viens me voir. Quand tu veux, quand tu peux, à n'importe quelle heure. Je ne pourrai pas vraiment t'aider mais... »

J'ai repensé à Melbourne.

« ... ce dont je suis sûr, c'est qu'on ne peut pas s'en sortir seul. Je sais ce que j'ai fait de travers et ce que j'aurais dû faire.

– Maintenant ?

– Si tu veux. Passe par l'entrée de côté. Je serai dehors, devant la rivière. »

J'ai réfléchi à qui j'étais et à ce que j'avais fait, à qui j'avais espéré devenir et à ce que – maintenant que les hurlements et les yeux m'avaient retrouvé – je pouvais faire. J'ai pensé aux gens que j'avais tués et à ces moments où j'avais pleuré comme un gosse. J'ai pensé à ces autres moments où j'avais fui. J'ai entendu le bruit d'un oiseau qui se posait sur l'eau. J'ai pensé à cette terre de vacances, toujours chaude, au ciel bleu et aux orages tropicaux qui fouettaient ma maison, aux coups de tonnerre et aux pluies torrentielles. J'ai pensé à la vie que j'avais créée ici ; à la tranquillité, au calme, à l'isolement.

J'ai pensé à ce que j'avais laissé derrière moi. Une existence définie par la sauvagerie de tueurs qui désintégraient la vie, qui la fermaient comme on claque une porte, arrachant le souffle des souvenirs, annihilant le son des pas ; une sauvagerie sanglante de chairs tranchées et la mutilation d'un voyage, d'une expédition fallacieuse où

le jour et la nuit ne sont qu'angoisse et désespoir. J'avais passé ma vie à patauger dans le sang, absorbant la vision des morts, retenant les cendres de l'horreur et de l'incrédulité en moi tandis que chaque enquête devenait une longue marche, un sombre tunnel qui m'était réservé, un monde où le grotesque avait l'apparence de l'ordinaire, où le démon vous accueille avec l'air de compatir, une façade de séduction que je devais discerner, un mur que je devais percer et pénétrer avec ma propre sauvagerie.

Un monde dans lequel je devais retourner.

Sous le soleil du geek

« **D'**abord, excuse-toi. »

En fond, j'entendais la rythmique familière de Linkin Park. Ensuite, ce serait Stevie Ray Vaughan. Puis Noël Coward, Erik Satie et Neil Young.

« Désolé.

– Niveau de sincérité assez bas, Darian. Comment dois-je t'appeler, maintenant ? Darian ? Chef ? Monsieur Richards, peut-être ? Il nous faut de nouvelles règles. Au fait, et c'est pertinent *et* intéressant, la Sunshine Coast est une région parfaitement adaptée aux comportements de nos individus. Je postule qu'elle vaut bien le sous-continent. Je suis retourné dans cette forêt au bout de l'impasse où vivait Jenny Brown : un van blanc y était garé deux jours avant son enlèvement.

– Tu m'as tracé ?

– Je commençais à m'ennuyer ; le soir, je suis sujet à de profondes crises de nostalgie. Les prostituées n'y changent rien. Je suis devenu existentialiste ; je prends des cours. Ton départ a été extraordinairement égoïste. Certes, et je le reconnais, tu as pris une balle dans la tête ; c'est significatif. Qui est la fille des mardis soir ? Celica rouge, 2006 ; blonde, un mètre soixante-deux. Ta méthode pour trouver le soulagement sexuel ? Tu veux que je te donne ses déplacements ? Je les ai tous. Tu sais que la Sunshine Coast a été nommée ainsi par des promoteurs immobiliers en 1958 ? Jusque-là, elle s'appelait la Near North Coast. Il va être très difficile à capturer ; je présume que tu aurais pris ta retraite ailleurs si tu avais su qu'il était dans le coin. »

On les appelait des analystes. Puis, pendant un temps, on a parlé de chercheurs. Maintenant, on dit juste geeks. Tout au long de ma carrière à la criminelle, j'ai toujours dit que j'étais la somme de plusieurs parties, la plus puissante étant le génie qui était en train de me répondre au téléphone, assis dans son appartement au dernier étage d'un des plus hauts buildings au cœur de Melbourne, avec ses

vitres sans rideau montant du sol au plafond, son matelas par terre avec la housse de couette Raquel Welch, ses murs cherchant de l'espace entre les deux cents gravures encadrées des *Désastres de la guerre* de Goya et, bien sûr, son bureau supportant le « Pouls », sa batterie d'ordinateurs tous reliés les uns aux autres et au cloud.

Isosceles.

« Parle-moi du van blanc, dis-je.

– Il est blanc.

– Et c'est un van. Quoi d'autre ? »

Isosceles avait une théorie comme quoi l'humour est un outil essentiel et beaucoup trop dénigré dans les enquêtes criminelles.

« Dernier modèle, peut-être un Hilux ; imagerie imprécise. Le fait qu'il soit blanc est, à vrai dire, pertinent, Darian. Il est blanc-blanc ; ce qui signifie neuf ou loué.

– Désolé.

– Tu es pardonné. Tu es rouillé. Tu savais que la retraite calcifie le cerveau ?

– Combien de temps est-il resté là-bas ? Où exactement ? As-tu regardé les maisons des autres victimes pour voir s'il s'y trouvait aussi ? Tu peux fouiner dans les agences locales de location de voitures et aussi dans les ventes récentes, pour trouver les vans blancs neufs ou d'occasion ? Disons sur les deux dernières années.

– Jeudi, 13 octobre : il était déjà garé là à 6 heures du matin, juste en face de la maison de la fille. On dirait qu'il y a un saule, là-bas. Tu savais que le gouvernement du Queensland a interdit les saules, en raison de leur colossale consommation d'eau ? 18 heures, le même jour, plus de van. Je n'ai pas regardé les autres maisons en raison de l'incertitude entourant l'enquête. La vérification est dûment notée et sera effectuée après cette communication... »

J'écrivais pendant qu'il parlait ; lui aussi prenait des notes, d'une seule main, sur un clavier, toujours à sa gauche, tout en scrutant les nombreux écrans devant et autour de lui, se servant de sa main droite sur un autre clavier placé directement face à lui.

« ... tout comme les ventes et locations de vans ; j'aurai cette information d'ici peu.

– Prêt ?

– Commence. »

Nous commençâmes. Exactement comme si j'étais revenu St Kilda Road, au QG du huitième étage.

« Tous les délinquants sexuels connus. Essaie la Sunshine Coast et Brisbane ; ce n'est qu'à une heure et demie de route. Élargis jusqu'à Gympie à l'intérieur des terres et Tin Can Bay, sur la côte occidentale ; inclus l'arrière-pays au-delà des Glass House Mountains. Les flics du coin l'ont probablement déjà fait, mais ils l'ont raté. Il est là quelque

part et ils l'ont sûrement interrogé...

– Très probablement, me corrigea-t-il.

– Très probablement. Nous devons nous concentrer en particulier sur des comportements tout juste obscènes envers des jeunes femmes dans la période des douze mois qui ont précédé l'enlèvement de Jenny. »

Les tueurs en série ne se mettent pas à tuer tout de suite. Ils finissent par le faire. Avant ça, ils laissent des traces, en général des délits sexuels mineurs.

« Noté.

– Tu peux hacker la base de données de la police de Noosa ?

– Je suis en train ; rien, pour l'instant.

– Dis-moi si tu trouves quelque chose.

– Les victimes ?

– Pas encore. Reste sur lui pour le moment ; il se vante.

– Vraiment ? Tant mieux.

– Il laisse leurs smartphones. Après.

– Il me faut leurs numéros.

– Je ne les ai pas encore. Il prend une photo d'elles en captivité, vivantes, avec leur propre téléphone, puis... »

J'ai pensé : que *faisait-il* après ?

« ... je viens tout juste de l'apprendre, conclus-je.

– Attends. »

J'obéis. À l'autre bout de la ligne, j'entendais ses doigts crépiter sur les claviers. Il tape très vite. J'ai continué à attendre.

« Darian ?

– Toujours là.

– Je suis en train de les récupérer. Je n'ai que celui de Jenny Brown, pour l'instant. Il va me falloir quelques heures pour les autres. Les flics sur place ont sûrement déjà vérifié ça.

– Ils ont ton talent et tes logiciels ?

– Bien sûr que non. Une question.

– Ouais ?

– On travaille pour qui ?

– Les victimes.

– Ah. »

Isosceles était très recherché dans l'univers des investigations. Il acceptait des contrats de sociétés privées et de gouvernements du monde entier. Sur celui-ci, il ne serait pas payé. Je savais que je n'avais pas besoin de le lui demander, mais je l'ai quand même fait, juste pour m'assurer qu'on se comprenait bien.

« Ça te va ?

– Faut que tu le demandes ? »

J'ai passé les deux heures suivantes à détailler les profils de chaque

victime, donnant à Isosceles des instructions sur ce qu'il fallait chercher. À la fin de la conversation, alors que nous allions raccrocher, il a dit :

« Un problème mineur.

– À propos de quoi ?

– À propos de tout. Tu n'as pas Internet : tu te souviens, cet outil de communication du ^{xx}e siècle ? On s'en sert encore.

– Pas moi.

– Qu'est-il arrivé à ton portable ?

– Je l'ai jeté.

– Juste une observation, une note en passant ; une gêne mineure pour l'enquête. »

Je n'y avais même pas pensé. Isosceles avait raison, comme d'habitude.

« Je vais appeler des gens et leur dire de faire tout ce qu'il faut...

– Déjà fait. Un type est en route ; il sera là dans une heure. Il a une dette envers moi. Il t'apporte aussi un ordinateur ; et tout ce qu'il te faudra. Ne te plains pas, surtout pour l'ordinateur. Il va le brancher et enfreindre quelques articles de la loi sur les télécommunications, mais tu seras en ligne d'ici midi.

– Faut-il que je l'attende et...

– ... que tu sois gentil avec lui ? Que tu lui offres le thé ? Non. Je n'exigerai pas de toi le moindre contact humain superflu ; tu peux quitter la maison. »

Et c'est ce que j'ai fait, pour rendre visite à la mère de Jenny Brown.

Sentiments

Le zeppelin dit que je dois être adulte.

« Vous n'êtes plus un petit garçon », dit-elle.

Le zeppelin dit que je peux être qui je veux.

« Vous ne voulez quand même pas passer votre vie à jouer à des jeux vidéo, Winston. »

Le zeppelin est une conne et je veux la tuer, mais je peux pas parce que si je fais ça ma mère sera en colère et dira que je suis irresponsable, que je suis redevenu *taré*, et elle arrêtera de me donner de l'argent. Je veux tuer ma mère et lui prendre tout son fric, mais je peux pas parce que les flics considèrent toujours le parent le plus proche, c'est-à-dire moi, comme le suspect principal et je me ferais choper. Donc, je dois supporter que le zeppelin me dise que je suis un enfant alors que je ne le suis pas, pas tout le temps. Parfois oui, parfois non.

Salut mes frères et mes sœurs. Bienvenue dans le Monde Fantastique. Je suis Big Winnie et ici *l'homme* c'est moi. Ravi de vous rencontrer, j'espère que vous allez apprécier la leçon.

Le zeppelin dit que je devrais noter des choses. Mes sentiments. C'est ça qu'on va faire aujourd'hui : les sentiments.

« C'est pour vous aider, Winston. »

Elle dit que je devrais commencer par quelque chose d'important, comme mon premier souvenir heureux, par exemple la première fois où j'ai éprouvé de l'amour... ou pourquoi pas quand j'ai vu bébé Jenny B. – pas bébé Jenny G., elle, c'est après – pour la première fois qui marche sur le trottoir sous ces gros jacarandas qui pendent au-dessus de la route comme des stalactites et cette grosse vague toute chaude qui monte du sol, qui entre dans mon corps et qui monte monte monte comme un bain brûlant, j'en ai des fourmis partout et la queue toute dure, toute droite, toute dressée, là, dans la rue, sans voitures, sans personne, juste moi et Jenny B. avec ses cheveux blonds, son short moulant, son tee-shirt rose, ses pieds nus et moi qui la suis et elle qui sait pas que Big Winnie est derrière elle, son ombre,

qu'il est en train de faire des plans pour elle pendant qu'on descend jusqu'au bout de la rue, qu'on traverse vers l'arrêt de bus sur Gympie Terrace devant le pont sur la Noosa, et là des bagnoles foncent à droite, à gauche, des bateaux traînent sur la rivière, des gosses sur la plage de sable cherchent des crevettes et mon bébé s'assied à l'arrêt de bus, joue avec son téléphone, envoie des textos, sans jamais lever les yeux vers Big Winnie qui est là tout près sous un vieux gommier mort. Elle remarque même pas que je monte dans le bus avec elle, si proche que je sens son odeur. Ça c'est bon, zeppelin, ça c'est important, mon bébé et moi prenant le Sun Bus qui va au Noosa Civic. J'adore le Noosa Civic. Il y a un Big W. Des tas et des tas de magasins de fringues pour filles. Des tas et des tas de filles qui viennent ici après l'école. Aujourd'hui, c'est bébé. Elle ne m'a *toujours* pas remarqué *alors* que je la suis depuis plus d'une heure, que je *sais* qu'elle a une amie qui s'appelle Carol, qu'elle *fait* du trente-huit, et que *bientôt* j'en saurai beaucoup plus et qu'elle *me* connaîtra. Je saurai tout. Mais d'abord, commencer par le commencement.

Étape 1 : s'éloigner de la cible. (Pour qu'elle ne sache pas que je suis là.) Devenir le fantôme.

Étape 2 : suivre la cible. Il faut parfois jusqu'à trois semaines pour que j'en sache assez sur ses habitudes et ses déplacements...

Stop.

Ne bouge plus. Respire. Écoute. Évalue. Reste absolument calme. Considère tout autour de toi.

Y a-t-il un problème ?

ÉCOUTE ! NE LA REGARDE PAS. ISOLE-LA ET ENLÈVE-LA DE TON ESPRIT.

TOUT DE SUITE...

Concentre-toi.

Il y a une voix.

Compris.

Elle est proche.

ESSAIE ENCORE. CONCENTRE-TOI.

Compris.

Ah. C'est le zeppelin. Waow, complètement oubliée, celle-là.

« Salut... »

Vas-y, souris. Compris.

« Winston ?

– Désolé, doc, dis-je, souriant, j'étais ailleurs.

– Quelque chose vous est revenu ? »

Oh oui, absolument. La Trique m'est revenue, avec ces petits seins tout doux, tout roses, tout nus nus nus avec leurs tout petits tétons, les yeux bleus de mon bébé...

« Winston ?

– Désolé. »

Concentre-toi. *Sayonara*, la Trique.

Big Winnie, de retour.

Qu'est-ce que j'étais censé faire ? Doit bien y avoir quelque chose. Le zeppelin a l'air d'attendre que je fasse un truc. Ou alors que je dise un truc ?

« Ah, et si vous m'aidiez un peu ?

– Il ne faut pas nécessairement que ce soit votre tout premier souvenir agréable, il faut juste que ce soit quand vous étiez très jeune. Une journée à la plage, une nuit sous la tente. Aussi loin que ce soit maintenant, quelque chose à quoi vous pouvez repenser en vous disant : c'était bien. »

C'est ça : on est en train de faire un exercice. J'étais censé noter ma première expérience de plaisir. Waow, j'ai même un crayon dans la main et il y a un carnet de notes sur le coin de son bureau.

D'accord : c'est pour ça que j'ai eu la Trique ; je suis pas en train de perdre les pédales. D'accord, faut réfléchir, *faire l'exercice*.

Elle me sourit comme si j'étais un connard d'insecte.

« N'importe quoi, Winston. Peut-être un petit chien que vous avez eu. »

C'est quoi ce mot pour décrire sa façon de me regarder ? Ah ouais, condescendant.

« Bon, je dis, je crois que c'était pendant une excursion avec l'école à Melbourne, on campait près de Daylesford, il a neigé et c'était la première fois de ma vie que je voyais la neige et j'ai fait un bonhomme de neige... ou alors, c'était quand...

... j'ai enlevé la petite Robin devant le vidéo store alors qu'elle passait sous cet énorme vieux figuier, dans l'ombre que ses branches faisaient sur le trottoir... pas un mot, pas un bruit. WHAP. Elle était là. WHAP. Elle était plus là. Si facile, si incroyablement facile. Rapide, le mec. Et si incroyable de voir que je POUVAIS LE FAIRE, yeah, yeah, yeah !

... non, c'était la neige. Froide mais belle, vous voyez ? J'adore la nature. C'est pour ça que je suis venu m'installer ici, sur la Sunshine Coast. Mais y a pas de neige, ici, hein ! Hein ? »

Elle, ah, elle veut me revoir, genre, dans deux semaines.

Elle fixe l'écran de son ordinateur.

Helen. Vingt, peut-être vingt-deux ans. Bague de fiançailles au doigt. Fine chaîne en or autour du cou. Doigts minces. Fuselés. 95-100, bonnet D peut-être. Jolies lèvres. Très bien foutue. Elle s'occupe de son corps. Taille 40, 38 peut-être.

Sensuelle. Elle se maquille pas les yeux pour rien. Je sais pas trop pour les cheveux, châtain foncé. Je veux dire, ça me plaît qu'ils soient aussi épais et comment elle les remonte derrière la tête.

« Jeudi, à 10 heures, ça irait ? »

Ça vous fout pas les boules quand des meufs vous parlent en regardant l'écran de leur ordi ?

« Je crains que non, Helen. Désolé. »

Ah, maintenant, elle lève les yeux vers les miens. Et c'est bien ce que je pensais, ce que je me suis dit la dernière fois que j'étais ici : bleu très pâle. Délavés, presque blancs.

« Vous devez détester les gars comme moi, non ? Désolé.

– Oui, vous avez raison, Winston.

– N'importe quand, en fait, sauf 10 heures. »

Les yeux de retour sur l'écran. Le décolleté *me* plaît. Mais, quand même, elle ne devrait pas ouvrir le premier bouton.

« Midi ? »

Les yeux sur l'écran.

« Bien reçu.

– J'aime comme vous dites ça, Winston. »

Elle rit, toujours en fixant l'écran.

Le décolleté *est* bien, ouais, il me plaît. J'ai appris il y a longtemps que ce qui est caché est excitant. Mystère et questions. C'est ça que le décolleté me refait découvrir : je suis curieux de tout, Helen, de tout. Je flotte. J'aime ça quand je flotte. J'ai envie de voir ses seins.

C'est bizarre, hein ? Parce que, vous savez, je n'ai plus voulu voir ou toucher les seins d'une *femme* depuis...

Depuis que j'ai trouvé cette meuf défoncée bourrée, inconsciente dans le parc, tellement elle était camée, elle était comme morte quand je l'ai baisée, même quand j'ai éjaculé en elle et que je lui ai crié dans l'oreille : « J viens juste de te baiser ; j'ai joui en toi mais pas trop fort parce qu'on est dans un parc, même s'il n'y a personne pour m'entendre », et ensuite quand je lui ai attrapé un sein, que je l'ai écrasé et que j'ai crié, mais comme la dernière fois, pas trop fort, avec ma bouche collée à son oreille : « J'ai encore ma bite en toi », et elle continuait à dormir, alors je me suis mis à crier, mais toujours pas fort : « Maintenant, je vais te trancher la gorge, d'une oreille à l'autre. » Et elle dormait toujours. Alors, ça m'a frappé que ce serait vraiment génial de le faire : lui trancher la gorge d'une main, pendant que ma bite était en elle et que mon autre main lui pressait le nichon ; parce que, vous voyez, je crois bien qu'elle se réveillerait ce coup-là ; elle se réveillerait, WAOW : imaginez un peu. LA sensation : se faire baiser et tripoter le sein en sentant le sang qui coule de son cou, clouée au sol, les yeux plantés dans ceux du conquérant ; trop cool ; la contempler pendant que son sang ruisselle sur elle et sur ma main qui devient toute poisseuse pendant que je serre de plus en plus fort et pendant ce temps-là – pendant tout ce temps-là, elle est en train de mourir. Voir ses yeux devenir tout vitreux et toujours levés sur les miens au moment où ça gicle au bout de ma queue au fond d'elle et qu'elle meurt dans mes bras.

Mais c'était pas arrivé. J'ai bien trouvé la meuf endormie dans le parc, je l'ai bien déshabillée, je lui ai bien tripoté les seins et je l'ai bien baisée, mais je ne l'ai pas tuée parce que je savais que je me ferais prendre. N'ayez crainte, mes frères et sœurs, Big Winnie se comporte et pense comme un enfant, mais il est malin malin malin.

Je suis loin devant les flics. Et c'est une autre raison pour laquelle j'ai envie de toucher et de sentir les gros seins de femme de Helen : les flics vont pas comprendre quand elle disparaîtra et que je laisserai son smartphone, celui que je vois en ce moment sur son bureau tout près d'elle. Parce que Helen est brune et qu'elle est vieille.

« Izzie Gobe-Zobs, la folle du cul »

Je me suis garé sous le saule. Comme la veille, la rue était vide. La maison de Jenny Brown n'avait pas changé depuis hier, comme elle ne changerait pas demain ni pendant un certain temps menant à un futur incertain. Il n'y avait pas de clôture, pas de portail, juste une allée en béton défoncé plaquée dans l'herbe trop haute sur laquelle des lettres non ouvertes et des journaux allaient probablement finir enterrés avant que quelqu'un se soucie de les ramasser. J'ai grimpé les marches en bois qui menaient au porche.

La porte de devant était ouverte. Ici, tout le monde ou presque laisse sa maison grande ouverte. Les gens sont confiants, dans la région. Trop.

Chez moi, c'est toujours verrouillé.

J'ai frappé.

J'ai compté jusqu'à vingt avant de recommencer. J'ai jeté un coup d'œil à travers la moustiquaire, mais je n'y voyais rien.

« Bonjour. Je m'appelle Darian Richards. »

J'ai attendu. Je l'avais peut-être ratée ; Sheryl était peut-être sortie. Elle aimait les *pokies*, les machines à poker. Elle aimait le bingo. Elle aimait le pub. La liste de ses petits copains récents prenait deux pages.

« J'aimerais vous parler de Jenny. Je ne suis pas flic. Je ne suis pas journaliste. Je ne suis pas médium. »

Quand vous devenez famille de victime, vous commencez à voir tout le monde pour ce qu'il n'est pas.

« Z'êtes venu me filer du fric ? »

Une voix à l'intérieur.

« Désolé, non.

– Alors, barrez-vous.

– D'accord. Mais avant de me barrer, je vais vous dire qui je suis. Pourquoi je suis ici. »

J'ai attendu pour voir s'il y aurait un autre « barrez-vous ».

J'ai brisé le silence.

« J'étais autrefois à la brigade criminelle. À Melbourne. »

Nouveau silence. Que j'ai encore brisé.

« Je suis ici pour Jenny. »

J'ai entendu le raclement d'une chaise sur le linoléum, des pas, et puis Sheryl est apparue de l'autre côté du mince grillage.

« Je suis fauchée.

– Je ne veux pas d'argent. Je ne suis pas détective privé. »

La porte s'est ouverte. J'ai voulu entrer...

« Les grolles ! » a-t-elle dit en repartant dans la maison.

En plus de sourire, de vous faire de grands signes de la main et de savoir tout ce que vous avez fait et tout ce que vous ferez à l'avenir, les gens du coin ont d'étranges habitudes. Ils disent « 'alut » au lieu de « salut » et « hooray » quand n'importe quel autre locuteur d'anglais sur la planète dit « goodbye ». Et ils supportent pas de se balader chez eux avec des chaussures. C'est leur truc. Ils les laissent dans l'entrée, devant ou derrière la maison ; n'importe où, pourvu qu'ils ne marchent pas avec dans la baraque. Je déteste me promener en chaussettes ; je me sens en situation de faiblesse. C'est ma seule explication. J'ai cependant appris à ne pas ignorer cette exigence rituelle et j'ai donc retiré mes grolles avant de la rejoindre ; en chaussettes, donc.

Sheryl m'attendait, assise devant une table en formica vert pâle dans la cuisine au fond de la maison, qui donnait sur un jardin enragé et inextricable où un figuier étrangleur se battait avec des manguiers.

Elle me fixait, comme pour essayer de deviner mes intentions réelles. Son visage triste reflétait un esprit fané. Ses cheveux étaient ternes et sales. Elle était pâle malgré une peau tannée par une vie sur la plage. Elle portait une chemise d'homme qui avait été blanche. Trop grande. Certains boutons étaient défaits ou avaient disparu. Quand elle s'est penchée pour attraper le paquet de Camel et la bouteille de mauvaise vodka, j'ai aperçu ses seins. Elle avait dû être très jolie.

« Les flics sont des connards », dit-elle.

Je n'ai rien répondu. Je savais comment ça allait se passer. Il fallait d'abord la laisser se défouler pour qu'elle se sente à l'aise avec moi. Pour qu'elle accepte ce que j'allais lui demander.

« Ils ont rien voulu entendre quand on leur a dit qu'elle avait pas fugué. Connards ! Et puis, v'là que cette salope qui crèche un peu plus bas dans la rue – la numéro trois – disparaît et là ils reviennent, ils nous tombent dessus, ils nous demandent ci et ça. C'était trop tard, je leur ai dit. Beaucoup trop tard, merde. »

Elle s'est arrêtée.

J'ai gardé ça en mémoire : « la salope qui crèche un peu plus bas dans la rue – la numéro trois – disparaît », qu'est-ce que ça pouvait bien vouloir dire ?

« Alors, qu'est-ce qui vous rend si différent ? »

Avant que je puisse répondre :

« Et combien de fois va falloir que je raconte ce qui s'est passé ? Jenny est sortie par cette porte. Celle-là. Vous voyez ! »

Elle a montré la porte.

« Elle dit rien. J'entends la porte qui se ferme. Le bruit d'une porte qui se ferme, c'était ça son "au revoir". »

Elle inspira profondément comme pour avaler des larmes.

« Dites-moi ce que vous voulez savoir.

– Tout. À propos de Jenny. À propos de cette maison, de la rue. Qui vient, qui va. Les coups de téléphone, les visiteurs. Les amis de Jenny. Vos amis, votre copain...

– Allez vous faire voir.

– Que vous ont dit les flics ?

– De ne pas perdre espoir. Qu'elle est probablement encore en vie. Comme cette fille en Autriche. Des tas de filles se font kidnapper puis elles s'échappent.

– Ils mentent », dis-je.

Elle me regarda, étonnée. Elle ouvrit la bouche, mais elle ne parvint pas à parler. Les larmes étaient dans ses yeux, maintenant.

« Elle n'est pas en vie. Il a pris six filles. Aucune n'est encore en vie. »

Repoussant brutalement sa chaise, elle s'est levée. Pour se planter face à l'évier et au jardin. J'ai vu une balançoire, faite avec un vieux pneu, qui pendait du figuier. La vérité peut faire mal, mais c'est la vérité.

« Alors, pourquoi êtes-vous là ? »

Elle avait retrouvé une voix. Pas la sienne.

« Pour l'empêcher d'en prendre une autre. »

C'était un sacré pari de ma part, mais je n'avais rien à perdre. J'ai quitté ma chaise pour venir derrière elle. Tout près. J'ai parlé avec douceur.

« Je trouverai votre petite fille, là où il l'a mise, et je vous la ramènerai à la maison. »

Elle pleurait pendant que je continuais :

« Il faut qu'elle revienne à la maison. Elle en a besoin. Vous en avez besoin. Ce ne sera pas une fin en soi. Ça n'enlèvera pas la douleur. La douleur ne part jamais. Mais vous vous serez occupée de son esprit. »

Entre sanglots et hoquets déchirants :

« Vous savez combien de gens sont venus dans cette maison me dire qu'ils allaient la trouver ?

– Non. Mais ce que je sais, c'est que vous avez appris à les repérer. C'est pour ça que vous restez assise ici en les écoutant parler sur le pas de votre porte. Vous entendez les conneries et les promesses, les

mensonges, les journalistes, les flics qui prétendent avoir quelque chose à dire. Vous n'avez même pas besoin de les regarder dans les yeux. Je parie que vous savez même à quoi vous en tenir au son de leurs pas et à leur façon de frapper à la porte. »

Elle acquiesça.

« Ouais. »

Elle regardait toujours le jardin.

« Je ne suis pas comme ça », dis-je.

Elle hocha de nouveau la tête.

« C'est parce que je sais comment pense ce type. Je sais qu'il est resté assis devant votre maison pendant des jours. Il observait, attendait. Il a suivi votre fille. Et vous aussi, sans doute. Après avoir ciblé Jenny, elle est devenue son obsession, jour et nuit ; il a noté et relevé tout ce que Jenny, votre ami et vous faisiez. Il voulait s'assurer de ne prendre aucun risque. Que son plan se déroule sans problème. Quand il s'est senti sûr, il a agi. Vous n'auriez rien pu faire pour l'en empêcher. »

Sheryl m'a raconté tout ce dont elle se souvenait à propos des jours qui ont mené à la disparition de Jenny. Elle m'a laissé visiter sa chambre. Elle a ouvert sa garde-robe, sorti ses vêtements, les a étalés sur le lit. Je lui ai demandé ce que Jenny aimait porter ; je lui ai dit d'être sincère avec moi. Elle a pris deux paires de shorts moulants, qu'elle trouvait dégoûtants, comme le string qu'elle m'a aussi montré. Je lui ai dit que rien de tout ceci ne signifiait que Jenny était une provocatrice. Ou que si c'était le cas, ça ne comptait pas. C'étaient peut-être les shorts moulants ou alors les fringues qu'elle portait un soir dans une boîte de nuit à Noosa. Ou encore, ce qui avait tout déclenché chez lui, c'est qu'elle était simplement passée devant lui au mauvais moment.

Je l'ai interrogée sur ses amis. Sur sa vie hors de la maison. Facebook, la plage, l'école, le centre commercial local. Je l'ai interrogée sur son docteur et sur son dentiste, sur tous les endroits où il aurait pu la repérer ; son trajet jusqu'à l'école, ses itinéraires en bus.

Elle m'a tout dit, tous les détails de la vie d'une adolescente. Cheeseburgers chez McDonald's ; frites chez KFC ; poulet au Red Rooster. Sorties. Garçons.

Sheryl n'avait pas remarqué de van blanc garé devant chez elles.

J'ai senti le vibreur dans ma poche arrière. Mon nouveau portable. Une seule personne en connaissait le numéro. J'ai regardé le message en vitesse.

à la pêche

C'était notre ancien code pour « j'ai une piste ». Je le rappellerais dès que j'en aurais terminé. Il me manquait quelque chose ici. Je

venais d'obtenir un accès total au monde de Jenny, même à ses derniers posts Facebook, mais rien qui me menait à lui, même de loin. Qu'est-ce que j'espérais ? Un échange de mails de drague entre une jeune fille innocente et un psychopathe ? Est-ce que j'y croyais trop ? Est-ce que je me prenais pour un sauveur alors qu'en fait j'étais rouillé ? Dépassé ? Après tout, j'avais foncé dans cette histoire sans même penser à me brancher sur le Net ou à récupérer un portable ; je n'avais pensé qu'au flingue.

Et puis, je me suis souvenu : « la salope qui crèche un peu plus bas dans la rue – la numéro trois – disparaît ».

Sheryl avait presque disparu, elle aussi, dans le lit de Jenny. Se noyant dans la couette rose, sur laquelle flottaient les strings et les shorts moulants, ainsi que d'autres babioles et souvenirs de la vie de sa fille.

« De qui parliez-vous tout à l'heure ? Cette salope dans la rue ?

– Izzie Gobe-Zobs, la folle du cul. Pourquoi ? Qu'est-ce que vous voulez savoir sur elle ? » demanda-t-elle, l'air un peu coincé.

Izzie quoi ?

« Vous voulez parler d'Izzie Daniels, la troisième victime ? demandai-je.

– Vous en connaissez tant que ça, des Izzie ?

– Vous avez dit qu'elle vivait dans la rue. Or elle habitait Mooloolaba. »

À une heure de route au moins ; peut-être étais-je sur le point de découvrir une autre marotte locale.

Elle s'est rassise dans le lit.

« Elle habitait là-bas, ouais, mais elle baisait les jumeaux et n'importe quelle autre bite à trois portes d'ici, dit-elle en balançant son pouce vers les maisons qui se trouvaient entre la sienne et la rue principale. Chez Carl, le plus moche des deux, qui était plus ou moins son petit ami – la plupart des mecs font la gueule si leur gonzesse est une salope, pas lui. Elle passait tout son temps là-bas. C'était dégoûtant. »

Elle s'est encore redressée dans le lit.

« J'suis pas une sainte, mais même moi j'ai appelé les flics pour porter plainte.

– À quel propos ?

– D'Izzie ! La plupart des gens ferment leurs rideaux quand ils baisent. Izzie ? C'était le contraire. Cette fille s'entraînait à devenir star du porno. Tout le monde le savait ; certains gamins de la rue avaient même arrangé un coin pour l'espionner, dans les broussailles de l'autre côté de la route.

– Elle avait treize ans, dis-je sans réfléchir.

– Alors, c'est que c'est une spécialité du Queensland, hein ? »

répondit-elle, sarcastique.

Ce qui me rappela pendant un instant une autre habitude locale ; finir ses phrases en insistant sur le « hein », comme s'il s'agissait d'une question.

« Jenny connaissait-elle Izzie ?

– Tout le monde connaissait Izzie. Jenny la détestait. Toutes les filles la détestaient. Et les parents et l'école aussi, surtout après qu'elle a été chopée à vendre son DVD. »

Son quoi ?

Je me suis enfoncé parmi les feuilles de palmier et les broussailles jusqu'à me retrouver, une fois de plus, dans le campement improvisé et silencieux avec sa vue sur la maison de Jenny de l'autre côté de la rue – sauf que maintenant je regardais celle qui se trouvait à trois portes de la sienne. Je découvrais le salon des jumeaux où les rideaux pouvaient être écartés, où les lumières pouvaient être allumées et où Izzie Gobe-Zobs avait ébloui les spectateurs cachés, des douzaines d'yeux masqués par la nuit, l'observant tandis qu'elle « niquait et suçait comme une pute de Bollywood », comme Sheryl me l'avait expliqué de façon si imagée.

C'était là. C'était le début ; pas Jenny. La célébrité d'Izzie s'était répandue comme un virus dans le bas-ventre du quartier, le long de la route, à travers l'école – où elle avait vendu un DVD de pipes, une compilation qui lui avait valu son surnom – jusqu'aux salles d'attente des cabinets médicaux du coin et le long des allées du supermarché le plus proche. S'il n'avait pas déjà été au courant, il l'avait sans doute appris en rôdant dans le centre commercial et en espionnant les conversations des filles qui entraient et sortaient des magasins de fringues.

Izzie était la numéro un. Il l'avait pistée et observée depuis l'endroit où je me trouvais maintenant. Mais sa sexualité extraordinairement extravertie avait dû à la fois l'exciter et l'effrayer ; il aimait que ses filles soient soumises. Arrive Jenny, qui remonte la rue, qui traverse son champ de vision, qui attire son attention ; même âge, jolie, blonde. Innocente, l'air docile. Ça avait dû être aussi simple, aussi facile, aussi tragique.

Une vibration dans ma poche.

« Qui est à l'appareil ? dis-je.

– C'est de l'humour ? Laisse tomber. Ton sens de l'humour vaut à peine mieux que ton sens de l'orientation. J'ai besoin que tu rentres chez toi et que tu t'asseyes devant ton nouvel ordinateur. J'ai du nouveau. »

Le Gros sur la jetée

Les flics m'attendaient.

Avec cette subtilité qui leur est si particulière. Une voiture de patrouille blanche était garée devant Sil l'Oignon, que j'ai dépassé pour tourner dans mon allée ; une autre était plantée juste en face de l'autre côté de la rue ; dans l'allée, coinçant l'entrée de mon garage, deux autres bagnoles. J'ai compté sept uniformes en tout ; les plus gros biceps disponibles là-haut sur la colline. Pas de femme. Rien que des DD.

Je me suis garé avec soin, bloquant leurs deux voitures.

« Jeunes gens », dis-je pour les saluer comme si on venait de se retrouver pour une soirée de Noël sur la plage.

Ils n'ont pas répondu. Visages de pierre et gros bras croisés sur le torse. Sept statues, avec des yeux qui me suivaient pendant que je débarquais du Toyota et me dirigeais vers la rivière où le Gros m'attendait, je le savais.

Des années auparavant, Adam Cross était sergent-chef en poste à Broadmeadows, une vaste banlieue tentaculaire à la périphérie de Melbourne. Quelqu'un m'a raconté un jour que Melbourne était la ville qui disposait de la plus grande superficie par habitant. Quand vous êtes à Broadmeadows, vous vous dites : ben ouais.

Adam n'était jamais monté au-delà du grade de sergent-chef. Feignant et obèse, il se contentait de laisser ses rouleaux de graisse dodeliner mollement derrière un bureau pendant que d'autres s'usaient les pieds et les poings dans les rues. Quand l'annonce pour le poste de chef de la police de Noosa Hill a été postée sur notre newsletter interne, quatre-vingt-deux demandes ont été enregistrées en moins d'une heure. La nouvelle que le boulot avait été attribué à Adam, dit le Gros, signifiait que soit ses nouveaux patrons étaient incommensurablement stupides, soit qu'il avait fait la meilleure offre. Le Queensland, après tout, possède le plus brillant casier de corruption policière de toute l'Australie, largement, et de loin à mon avis, le New South Wales et l'État de Victoria.

Je connaissais Adam, pas très bien, en tant que sergent-chef. Lui me connaissait plus que je ne le connaissais. Tout le monde connaît le patron de la criminelle ; vous êtes comme un roi de la gâchette qui entre dans un saloon : ils guettent tous vos moindres gestes. Vous, vous ne regardez personne.

Il était, comme attendu, assis au bout de mon débarcadère où j'avais trimballé un solide banc balinais à trois places, taillé dans du bois dur indonésien. Je ne me suis pas installé à ses côtés. Je suis resté debout et j'ai souri aux pélicans flottant sur l'eau, histoire de les rassurer : sa présence n'était que temporaire.

« Pour qui vous travaillez ? demanda-t-il.

– Personne. Je ne me mettrai pas en travers de votre route. La gloire sera pour vous. La conférence de presse, aussi. »

Je me disais que ça résumait à peu près tout, et donc j'ai ajouté en me tournant vers la maison :

« Ravi de vous avoir revu, Adam. On dirait que vous avez perdu du poids », dis-je joyeusement.

Il avait dû prendre encore au moins huit kilos.

« Ça vous arrive d'écouter Bob Dylan ? »

Je n'ai rien dit, mais je ne suis pas parti non plus.

« Vous connaissez peut-être sa période religieuse, quand il était *born again*. »

Je suis resté silencieux, mais il avait capté mon attention. En général, j'ai déjà atteint la fin d'une conversation après une ou deux répliques – c'est bon de savoir où on va de façon à faire en sorte d'y arriver – mais où exactement nous menait *cette* tangente, je n'en savais rien.

« Une de mes chansons préférées est *Gotta Serve Somebody*. Vous connaissez ? »

Je n'ai rien dit, mais je commençais à sentir vers où nous nous dirigions.

« Dans la chanson, il parle de présidents, de femmes et d'hommes ordinaires, n'importe qui. Il dit que qui que vous soyez, quoi que vous fassiez, vous devez servir quelqu'un. »

Il s'est tourné et m'a regardé pour la première fois.

« Combien il en a pris, maintenant, votre Tueur du Train ? »

Je l'ai bouclé. Le Gros était plus malin que je ne le pensais. J'ai eu envie de le balancer dans la rivière. Ce qui aurait ravi les sept DD : tout en veillant à ce que leur otarie de patron ne se noie pas, ils auraient pris leur pied à m'éclater la gueule.

« Vous croyez que vous travaillez pour les victimes. J'entends ça sans arrêt. Le fardeau des justes. En fait, vous travaillez pour *vous*. Vous n'avez pas pu choper le Tueur du Train, alors maintenant vous devez faire vos preuves ici. Vous ne choperez pas ce mec-là non plus.

Aucun de nous ne le chopera. Vous le savez, je le sais. Même les civils le savent. Tout le monde le sait, sauf lui. Mais *vous*... il faut que vous vous en mêliez, que vous sortiez votre badge, celui des gloires perdues, et que vous offriez de l'espoir là où il n'y en a pas ; debout dans le soleil couchant, quand votre ombre est aussi longue que votre ego de merde. »

Il s'est mis en branle, une imitation de la marche. Il était aussi petit et chauve. Rougeaud et très, très gras. Il ressemblait à quelque chose qu'on pourrait donner à manger à des animaux affamés. Pas étonnant que les pélicans se soient rassemblés autour de lui.

« On connaît tous les deux la chanson. Voyons comment elle se termine », dit-il.

J'ai regardé le banc de bois. Il y avait laissé un journal, le *Herald Sun* de Melbourne. Il était plié à la page trois, un article sur le Tueur du Train. Sa dernière victime avait maintenant disparu depuis deux semaines.

La chanson, elle disait ça : ils ne pouvaient m'empêcher de rien tant que je n'enfreignais aucune loi. Je devais opérer comme un civil. Les gens avaient le droit de me claquer la porte au nez ; tout ce que je pourrais faire, c'était partir ou frapper à nouveau. Ils allaient me surveiller, peut-être que, pour rigoler, ils allaient me frictionner un peu mais, là aussi, les flics ont tendance à me craindre – y compris les DD, dont deux s'amenaienent maintenant sur la jetée, gueulant que j'avais coincé leurs bagnoles.

Mon téléphone a vibré.

File ton numéro à Casey. Je suis pas un répondeur. Ton souvenir de Brescia est arrivé.

La profusion des *doppelgängers*

Je les ai fait poireauter, passant en marche arrière, reculant, repartant très lentement en avant, tournant le volant, nouvelle marche arrière, sortant de la voiture pour mesurer l'espace infime entre le Toyota et la clôture en bois de Janice-je-sais-pas-quoi, puis souriant à ces jeunes gens comme pour dire : « C'est génial, la vie, non ? », avant de remonter, repartir en avant, stop, braquer, en arrière, doucement. Deux d'entre eux étaient restés là à me regarder manœuvrer tandis que les deux autres étaient déjà installés, la gueule en biais, derrière leurs volants respectifs.

J'aurais aimé perdre beaucoup plus de temps avec eux, mais j'avais du travail. Isosceles avait du nouveau et je ne l'avais pas encore rappelé. Et Casey avait reçu mon souvenir de Brescia, le flingue.

Après m'être casé entre un eucalyptus qui sentait le citron, un petit jardin de persil italien et un bougainvillier sauvage dont les lourdes branches caressaient le toit du Toyota, je m'en suis extrait pour me diriger vers la porte de derrière. Les garçons ne bougeaient pas.

Le moment était venu de faire passer un message. Je me suis arrêté et j'ai attendu.

Évidemment, l'un d'eux a démarré au quart de tour :

« Vous vous croyez super-malin, hein ? »

Il avait le look blond qui convient sur une plage. Le roi des samedis soir au club de surf. Si j'avais été champion de planche, il m'aurait demandé mon opinion sur la façon de prendre une vague. Champion chez les flics, ça vous apporte rarement le respect ; l'envie, oui, enrobée de mépris.

Je n'ai rien dit.

« Ben, vous l'êtes pas », ajouta-t-il, réplique digne de l'idée qu'un gamin de six ans se fait d'un méchant flic.

Le lobotomisé ne bougeait toujours pas, pas plus que le génie à ses côtés. J'ai compté jusqu'à dix.

Les coups de téléphone allaient devoir attendre.

Le Gros et ses autres sbires devaient être de retour au poste,

maintenant ; une bonne vingtaine de minutes, au moins, passeraient avant que ces mecs les y retrouvent. Tout le monde là-bas allait les attendre, désireux de savoir ce qu'ils m'avaient fait, comment ils m'avaient intimidé et peut-être balancé dans la rivière après m'avoir un peu chatouillé, comment ils avaient remis à sa place le cador de la grande ville.

Les génies ne s'étaient pas encore projetés si loin. Mais ils le feraient, dès qu'ils partiraient d'ici. Il leur viendrait à l'idée qu'ils seraient attendus, y compris par le patron.

Je devais mettre les choses au clair.

« Dites à vos amis de sortir de leurs voitures », dis-je avec un calme mortel que je n'avais pas utilisé depuis un moment.

Ils se sont dévisagés, incertains.

« Ou si c'est un problème, je m'en occupe à votre place. »

Ils sont retournés tous les deux vers les bagnoles, l'un ouvrant la portière côté passager pour parler au type au volant, l'autre allant à la fenêtre côté conducteur, la cognant pour qu'il la baisse.

Les deux autres sont sortis. C'étaient des grands garçons, tous les quatre. Ils se sont positionnés épaule contre épaule et ont attendu. Au moins, ils n'étaient pas cons au point de serrer les poings.

« Venez ici », dis-je.

Les flics n'aiment pas qu'on leur dise d'aller où que ce soit. Ils n'ont pas bronché.

« D'accord, alors c'est moi qui viens à vous. »

Et je me suis approché d'eux.

Les flics n'aiment pas non plus que des gens s'approchent d'eux. Je me suis arrêté près, mais pas trop.

J'ai regardé chacun d'entre eux dans les yeux. Ils ont soutenu mon regard. J'entendais leur souffle presque bloqué, je voyais leurs corps tendus.

« Je vais vous raconter une histoire. Vous inquiétez pas, elle est courte. J'avais dix-neuf ans quand j'ai passé l'uniforme. Un vieux type, un sergent-chef qui était au poste de Collingwood depuis les années 1930 et qui avait les cicatrices pour le prouver, m'a dit que l'uniforme ne s'enlève plus jamais. C'est pour ça qu'ils l'apportent à vos funérailles. Il vous suit jusque dans la tombe. »

J'avais leur attention. J'étais en train de parler de quelque chose que chacun d'entre eux savait au plus profond de lui-même, mais qu'ils n'évoquaient jamais en public.

« On m'a tiré dessus seize fois ; j'ai été touché trois fois. J'ai déchargé mon arme à feu à soixante-quatre reprises. Jamais la moindre réprimande. J'ai tué dix-huit enfoirés et, après, je m'en suis toujours senti beaucoup mieux. Certains de ces hommes m'ont regardé dans les yeux avant que je presse la détente. J'ai été content de voir

ces mecs mourir devant moi. Trois d'entre eux étaient des flics. »

J'ai fait une nouvelle pause. Ils respiraient plus profondément maintenant, leurs corps mollissaient un peu, les muscles n'étaient plus contractés. Ils écoutaient.

« Quand vous rentrerez au poste, racontez ce que vous voulez. Mais n'allez pas prétendre que je suis quelqu'un que je ne suis pas. Frimez tout ce que vous voulez devant votre patron, mais avec vos collègues, dites-leur comment ça s'est vraiment passé. En langage simple, expliquez-leur qu'il vaut mieux pas s'imaginer qu'on peut me taper dessus sans souci. Ce serait une grave erreur. »

Là-dessus, j'ai tourné les talons et je suis rentré dans la maison.

J'ai entendu leurs voitures partir quelques minutes après.

Je n'ai pas de bureau, du coup mon nouvel ordinateur se trouvait au bout de la table de la salle à manger, qui n'était pas une table de salle à manger mais un énorme bloc de bois que Casey avait trouvé dans un entrepôt abandonné sur les anciens docks de Brisbane. À côté de l'engin, quelques lignes d'instructions écrites à la main : comment le brancher, sur quelle icône cliquer pour avoir la connexion... et une très longue liste de choses à ne pas faire.

Je suis allé sur Skype.

« Comment ont été les flics ? demanda Isosceles.

– Comment tu sais ça ?

– Casey. Il m'a appelé trois fois. Il a récupéré un 92. Il vient d'arriver.

– Vraiment ? »

J'étais impressionné ; c'est difficile à trouver, un 92.

« Tu es bronzé.

– C'est parce que je vis au grand air.

– Écœurant.

– Toi, tu n'as pas changé. Pas du tout.

– Je suis immortel. Je songe, quand tout ceci sera terminé, à aller au Burkina Faso ; ça te dirait de m'accompagner ?

– Non.

– Comme tu veux. J'irai seul. Tu te rappelles notre dernière conversation à propos des signaux émis par les téléphones portables ?

– Plus ou moins. Pas vraiment. C'était il y a plus de deux ans, je venais de jeter un délinquant à l'arrière d'une camionnette et je saignais à cause d'une blessure au couteau. Mais je me rappelle que tu étais intarissable.

– Je suis toujours intarissable. Hypothèse : après avoir neutralisé sa cible, il isole son téléphone.

– Exact.

– Exact, répéta-t-il comme s'il cochant une ligne sur une liste de

commissions. Un processus qui dure dans les dix secondes ?

– Vingt, plutôt ; certaines filles avaient des sacs à dos, d'autres des espèces de fourre-tout.

– Auquel cas nous disposons maintenant d'une localisation précise pour chacune des six disparitions. Tu constateras deux anomalies. La première : la victime cinq n'a pas été prise au KFC, où elle a été vue pour la dernière fois. Son dernier signal a été émis quatre minutes plus tard ; c'est sur la carte que je t'ai envoyée. La seconde : la victime trois...

– Izzie, le coupai-je, tant elle était marquée au fer rouge dans ma cervelle.

– ... a été chopée à vingt-trois kilomètres de l'endroit où la police dit qu'elle a été enlevée. L'anomalie temporelle est, elle aussi, bizarre. Pour moi, elle a disparu soixante-huit minutes après que la police l'a répertoriée "vue pour la dernière fois".

– Vingt-trois bornes et soixante-huit minutes ? Comment ils ont pu se démerder aussi mal ?

– "Il n'y a pas à s'interroger, camarade, il n'y a qu'à agir et mourir 2". »

Isosceles adore l'histoire, et, en particulier, celle de l'assez obscure guerre de Crimée. Ce qui alimentait la source des nombreuses citations qui abreuyaient ses conversations, textos et mails éventuels.

« Lors de notre dernière conversation sur le sujet, poursuivit-il, je t'expliquais qu'il n'existait aucun dispositif capable d'arrêter le signal d'un téléphone portable, même s'il est éteint. Pour échapper à la détection, le seul moyen est d'enlever la batterie. Tu te souviens peut-être du débat assez animé à propos de papier d'aluminium enveloppé autour des téléphones pour bloquer les ondes ? »

Les geeks : plus c'est obscur, plus ça les obsède et plus ils adorent ça.

Je présumais qu'il avait découvert six points clignotants, comme des étoiles dans un ciel incohérent, scintillant pendant à peine quelques secondes avant de se fondre dans le noir ; six messages des portables des six filles capturées. J'avais tort.

« Une fois qu'il les isole, ils restent isolés.

– Comprends pas. Et les photos ? Il faut bien qu'il les rallume pour prendre les photos, non ?

– Ajoute ça à son profil : connaissances en télécommunications et en matériel informatique et photographique. Il doit enlever les cartes SIM pour les insérer dans un engin fabriqué maison qui lui permet de copier-coller une photo depuis un disque dur, sans doute. Il vit dans un monde de boîtiers et de plastique.

– Ça coûte cher ? Où peut-on se procurer ce genre de matériel ?

– Aucun intérêt. Ses connaissances ; voilà ta première piste.

- La première ? Il y en a une autre ?
- Sa localisation. »

Tous les geeks sont comme ça. Ils ne peuvent pas vous dire : « Hé, j'ai trouvé où il est. » Il faut qu'ils vous y mènent comme à la conclusion d'un théorème mathématique. Je suis resté calme, je me suis retenu de lui gueuler dessus, ce qui n'aurait fait que provoquer de nouveaux détours.

« Ah. La localisation, dis-je comme si je commandais une pizza.

– Des émissions. Des fragments. Des apparitions. Des mirages. Les gendarmes du coin ne les ont pas détectés. Ce sont des chimères, des fantômes. On pourrait même parler de *doppelgängers*, fit-il en gloussant. Tu savais qu'Abraham Lincoln a vu son propre *doppelgänger* ? John Donne aussi : le poète, le débauché, l'homme qui a passé la moitié de sa vie dans la luxure et l'autre dans le repentir.

– Isosceles ! aboyai-je, sachant qu'il était quasiment sur le point de me réciter la totalité de *Batter my heart, three-person'd God* ³.

– Oui. Désolé. Je digresse. Elles sont là. Pas toutes, pas les six, mais suffisamment. Des émissions de *doppelgängers*, issues directement de leurs téléphones. Quatre, pour être exact. Les deux autres ont dû se perdre dans l'univers en expansion. Et elles émanent des coordonnées suivantes. »

Il les énuméra et je les notai d'une main, pendant que de l'autre je les entraais dans Google Earth.

« Darian, selon Google Earth, dit-il alors que j'en avais à peine tapé la moitié, il semble que notre tueur demeure dans une résidence de luxe sur la North Shore. »

². Plus ou moins extrait de *La Charge de la brigade légère*, poème d'Alfred Tennyson.

³. Sonnet de John Donne. Traduction approximative : « Martèle mon cœur, Dieu de la Trinité ».

Retour à l'arme

J'ai fermé la maison pour embarquer dans le Toyota, toujours coincé entre un arbre, un buisson et un jardin d'herbes odorantes. J'ai descendu l'allée et je me suis arrêté. J'ai regardé à droite, à gauche, puis de nouveau à droite. Pas de voiture de patrouille. Pas de véhicule banalisé.

J'ai conduit prudemment, comme si je menais une procession funéraire.

Les affaires ne se résolvent jamais aussi vite. Sauf si le tueur est debout au-dessus du corps, un flingue à la main. Les affaires ne *devraient pas* se résoudre aussi vite. Mais Isosceles ne se trompait jamais et, de toute manière, je savais qu'il avait raison. Les flics ont un sixième sens ; tous les flics, même les DD. On est capables de repérer un méchant à cinq cents mètres : sa façon de regarder, de marcher, de sourire, de se tenir. Si j'avais des amis, aucun ne m'inviterait à une soirée chez lui. Je passerais tous les invités en revue avant même de décocher mon premier sourire en demandant : « Merci, juste un verre d'eau gazeuse. » Il y a la tête à coke, le mari infidèle, celui qui bat sa femme.

J'ai traversé Tewanin, dépassant la bifurcation vers la North Shore – ma destination.

D'abord, j'avais un flingue à récupérer.

Dans le Queensland, l'arme de service dans la police est le Glock 22 semi-automatique de fabrication autrichienne. Le Glock est une arme très laide ; il me fait penser à un frigo gris.

Dans la police de l'État de Victoria, on se sert d'un Smith & Wesson 38, un pistolet américain fabriqué à Springfield, Massachusetts. Tous les flics d'Australie se souviennent de la première fois où ils ont vu Clint Eastwood dans *Dirty Harry*. « Vas-y, qu'on rigole. » C'était un Smith & Wesson. Avec un canon qui semblait faire trente centimètres de long. Ce pistolet précis s'appelait un Magnum. C'était un calibre 44. Tous les flics ont envie d'être Dirty Harry. Ce n'est pas possible, alors le département adoucit la frustration en leur

octroyant à chacun leurs propres M. Smith et M. Wesson.

Longtemps après qu'on m'a assigné mon Smith & Wesson et longtemps avant que je décide de ne plus jamais porter une arme, je suis tombé amoureux de la forme, du *grip* et de la sensation du Beretta 92. J'ai gardé le 38 comme mon arme à feu autorisée, mais je l'utilisais rarement. Le 92 restait à la maison. Je ne m'en servais qu'en cas de nécessité, quand j'avais besoin d'une arme qui ne laisserait pas de trace. Le Beretta est ma Studebaker version pétard : des lignes impeccables, fabriqué de façon artisanale, du métal avec des courbes.

Alors que Smith & Wesson fabriquaient des armes à feu depuis 1852, à temps pour coïncider avec la guerre de Sécession, et tandis que les Glock sont de petits frigos depuis 1963, à temps pour coïncider avec l'escalade de la guerre au Viêtnam, la *fabbrica* Beretta a démarré en 1526, à temps pour coïncider avec les guerres d'Italie qui ont duré de 1494 à 1559 mais ont culminé avec la « bataille de Pavie » en 1525. Le Beretta est fabriqué dans un endroit qui s'appelle Gardone Val Trompia, dans les faubourgs nord de Brescia, entre les lacs de Garde et de Côme.

Le 92 a été conçu et fabriqué en 1972. Il est rare. Cinq mille exemplaires produits en tout et pour tout. L'un d'eux gît au fond du Pacifique, au nord de Melbourne, à une centaine de mètres du rivage.

Casey m'a tendu une boîte à chaussures R.M. Williams dont le poids était différent de celui d'une paire de bottes de cow-boy. Nous étions sur le balcon, dominant le creux de la vallée. Au loin, de sombres nuages d'orage se levaient sur l'horizon, menaçant la douceur ferreuse du ciel. Casey portait un sarong avec une paire de bottes R.M. Williams flambant neuves.

« C'est un 92, fit-il alors que je soulevais le couvercle de la boîte.

– Je sais, Isosceles me l'a dit.

– Il prépare un voyage au Burkina Faso. Je pars avec lui. Tu devrais nous accompagner.

– Merci. Je préfère le Queensland. »

J'avais le flingue en main.

« Celui-là, va pas le foutre dans l'océan, d'accord ? Quel gâchis. Tu sais combien d'exemplaires ont été fabriqués ?

– Cinq mille, dis-je tandis que mes doigts épousaient les douces courbes de métal dur.

– Cinq mille. Et, à cause de toi, plus que quatre mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf. Tu abîmes celui-ci et il n'y en aura plus que quatre mille neuf cent quatre-vingt-dix-huit. Et Dieu sait combien d'autres demeurés à la cervelle trouée ont bazarde le leur dans des rivières, des lacs ou des océans. Déconne pas avec ce bijou, d'accord ? »

Je ne l'écoutais pas vraiment. Je contemplais ma main droite, mon index qui prenait le contrôle, jouant avec la détente, testant la pression familière. Comme quand j'étais gosse et que je basculais ma chaise en équilibre sur deux pieds, suspendu dans l'air, et que le simple fait de respirer pouvait me faire casser la gueule en arrière ou bien revenir à la déception de me retrouver sur les quatre pieds – c'était la même sensation. Quand mon doigt se trouve sur la détente d'un 92, tous mes sens sont en alerte ; je suis dans une zone où rien d'autre n'a d'importance, le simple contact de cette tige de métal me transporte ailleurs. À ce moment où la vie et la mort sont entre mes mains, littéralement.

Tout comme le gosse en équilibre sur les pieds arrière d'une chaise, je savais exactement à quel point cet équilibre serait rompu, la pression exacte que je devais exercer pour libérer la balle avec sa force tonitruante, abrupte et mortelle.

Je contemplais le canon de l'arme et je voyais des hommes à genoux, implorant pour qu'on leur laisse la vie sauve, d'autres qui fuyaient, courant devant les chocs répétés de mes pieds sur le sol derrière eux, un autre qui avait voulu grimper au mur de sa chambre, quelques-uns – pas beaucoup – souriant comme pour me provoquer ou même me défier ; des hommes devant moi, tous oblitérés, effacés de cet univers par le 92.

Je ne sais pas combien de temps je suis resté dans cette zone, mais quand j'ai levé les yeux, Casey ne parlait plus et, derrière lui, sur le seuil de la porte, Maria était là, habillée pour le boulot.

« Sois prudent, me dit-elle, avant d'embrasser son amant et de partir.

– Hé, mec, qu'est-ce que t'as raconté à ces flics qui étaient chez toi ? Maria n'était même pas au poste et elle en a entendu parler ; elle en riait à s'en péter les gencives ; paraît qu'on n'avait plus vu ça depuis qu'Arch Raynor a lâché une grenade dans le bureau du maire. »

Les gens d'ici aiment donner leur avis avec une férocité qui ne laisse pas la moindre place au doute. Arch vit au bord de la rivière, pas très loin de chez moi. Il possède une des cales sèches que le Council essaie de lui piquer depuis des années ; parfois, toutes ces subtilités bureaucratiques l'agacent, alors il fait valoir son point de vue.

« Même le Gros a peur de toi. D'après Maria, ils s'imaginent que t'as buté trente-deux gangsters et onze flics ripoux. Putain, mec, même moi j'ai peur de toi. »

J'ai ouvert le flingue pour y charger les balles.

« Holà ! T'en as besoin *tout de suite* ? fit Casey.

– Ouais.

– Mais...

– Tu veux que je te le rende ? Dans la mesure où il n'en reste que

quatre mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf ? »

Il a réfléchi à ça un moment.

« Il y aura un cadavre ?

– Non. Nettoyage par le vide. »

Comme celui que je poursuivais, je tiens à un effacement absolu. Pas de corps, pas de balle, aucune trace, aucun indice à étudier d'aucune sorte.

Il m'a regardé, ce genre de regard qu'on a quand on prend la mesure de quelqu'un.

« Tu sais, Darian, ce n'est pas que lui. Je veux dire, c'est un vrai fumier, mais les autres, après ; tu y as pensé ? Tu vas en faire quoi ?

– Ce n'est que lui, dis-je.

– Je te crois pas.

– Ce n'est que lui, répétais-je.

– Non, ce n'est pas que lui. Tu as fait ton retour à l'arme. Et que ça te plaise ou non, mon frère, on vous séparera plus. »

En série

J'ai entendu pour la première fois le terme « tueur en série » pendant un programme de formation de six semaines intitulé « Nouvelles tendances du crime ». Il se tenait dans un vieux collège d'enseignement technique situé face aux bâtiments très ^{xix}^e siècle de l'université de Melbourne. Toutes les vingt minutes, le grondement de la progression précaire d'un tram sur le large boulevard ébranlait les murs, une vraie canonnade.

Un soir par semaine, nous avions droit à un « sujet d'intérêt particulier ». On apprenait un peu de psychologie. On nous enseignait la « victimologie ». Un type avec une moustache en guidon de vélo nous a confié que les ordinateurs allaient devenir essentiels. Selon lui, le téléphone « portable » serait notre atout le plus important. Lors d'une conférence sur la « criminalistique », nous n'étions que deux présents, moi et une fille tout aussi ambitieuse, Rhonda Blank. Je prenais des notes. J'étais le seul. La plupart du temps, je ne comprenais pas ce que j'écrivais, mais je me disais que ces gribouillis finiraient bien, un jour, par avoir un sens.

La toute première fois, j'ai voulu m'asseoir avec Rhonda Blank. Un bureau pour deux. Regard profond, cheveux sombres, beauté trouble, tout en elle disait : vas-y, je t'attends. Quand je suis entré dans cette salle poussiéreuse, avec ses néons frêles, son mauvais chauffage et ses tables conçues pour des gamins de dix ans, et que je l'ai vue, j'ai aussitôt eu l'impression de basculer dans le précipice de l'amour. Un type de la circulation a pris le siège à côté d'elle et ne l'a plus lâché. Il a passé toutes ces semaines à l'ignorer.

La circulation. Plus débile encore que la pêche illégale.

J'étais convaincu que Rhonda était là pour la même raison que moi : abandonner la sécurité des années 1950 et 1960 dans laquelle vivaient encore la plupart des flics pour explorer ce nouveau monde incertain et inconnu. Peut-être sentions-nous déjà tous les deux sa toile invisible, qu'il faudrait nous battre pour préserver un vague sentiment d'identité, alors que les crimes devenaient de plus en plus

indicibles et les criminels apparemment inhumains. Prépare-toi : voilà ce que je me disais.

Je fantasmais à propos de Rhonda et j'attendais avec impatience les soirées du mercredi dans la salle 118 au deuxième étage du collège, quand sa présence suggérait une possibilité charnelle, sensuelle. Nous ne nous sommes jamais parlé. Une fois seulement, nous avons échangé un regard ; c'était le soir où un flic de Scotland Yard nous a parlé de ceux dont l'âme est un abysse qui a englouti la compassion et l'empathie.

L'empathie. J'ai noté le mot, sans trop savoir ce qu'il signifiait. Ou, plus exactement, sans savoir ce qu'impliquait l'absence de ce sentiment. Je n'allais pas tarder à le découvrir.

La plupart du temps, j'étais assis à côté d'un certain Daryl Baldock. Daryl était tout ce que je haïssais chez un homme. Grand, blond, beau, un superbe assemblage de muscles qui, de surcroît, s'exprimait avec grâce et charme. C'était une vedette. Il passait tous ses week-ends au sommet d'une vague ou d'une montagne. Des tas d'amis et une force gravitationnelle invisible qui attirait les jolies filles. Il était sympa, amical, et il me demandait toujours ce que j'allais faire le week-end prochain. Il possédait cet étrange talent d'être en permanence sympathique et, le pire, c'était qu'il était, je crois, sincère. Il était aussi d'une stupidité spectaculaire. Malgré une carrière déjà longue, malgré le fait qu'il était un si chic type et qu'il n'arrêtait pas de gagner des tas de championnats de surf, il n'avait jamais dépassé le rang de gardien de la paix.

Le type de Scotland Yard parlait – avec un accent et un débit de mitrailleuse qu'aucun d'entre nous n'arrivait à suivre – du fait que le manque d'empathie était le facteur clé chez ceux qu'il qualifiait de « tueurs en série ».

Aujourd'hui, c'est devenu un terme banal, mais à l'époque nous ne l'avions jamais entendu. J'essayais de lui trouver un sens, le triturant dans ma tête avec la frénésie d'un gosse devant un nouveau jouet, quand Daryl a demandé :

« Est-ce que c'est des meurtriers qui se ressemblent tous, comme des bagnoles en série ? »

La brillante idiotie de cette question, en dépit du fait que personne n'était en mesure de lui répondre, était étonnamment radieuse.

« Non, connard de mes deux ! cracha le type du Yard en ce temps béni où on ne se retrouvait pas devant une commission de discipline quand on utilisait un tel langage. Trouve-toi un dico et ferme ton claque-merde. »

Daryl l'a fermé, nous avons tous rigolé et le type du Yard a continué son exposé. Nous avons tous eu nos expériences avec des récidivistes, des mecs qui n'arrêtaient pas de replonger dans leur merde. Les

prisons en étaient remplies. C'était leur troisième maison, la deuxième étant nos postes de police où ils apprenaient à connaître les flics, et la première, le trou – orphelinat, famille d'accueil ou caravane – qui avait modelé leurs vies sordides et vaines.

Mais là, c'était différent. On nous décrivait un tueur qui vit – comme nous vivons grâce à l'air que nous respirons – du fantasme de ce qu'il va faire à un gamin ou à une fille nus et attachés, du plan qui va lui permettre de capturer ce garçon ou cette fille et finalement de son passage à l'acte dans toute son effroyable réalité. Dans son esprit, le finale de cette grotesque pièce en trois actes est l'élimination du corps. Et tout comme il nous faut cet air pour subsister, le tueur en série doit recommencer. Un autre garçon ou une autre fille. Encore. Et encore.

La salle était silencieuse. Le type du Yard a sorti une clope – une Kent – qu'il a allumée, nous surveillant, comme si tout ceci était un jeu pour voir s'il nous avait convenablement terrifiés. J'ai entendu le raclement d'une chaise derrière moi et la sortie maladroite d'un de mes collègues. Je ne me suis pas retourné pour voir de qui il s'agissait. Personne ne l'a fait.

J'ai levé la main.

« Ouais ? aboya-t-il.

– Est-ce qu'ils s'arrêtent un jour ?

– De tuer ?

– Ouais.

– Le mariage entre la psychologie et le travail de police traditionnel commence à peine, mon gars, dit-il. On ne peut donc pas te donner une réponse scientifique ou définitive, tu comprends ce que je veux dire ? »

J'ai acquiescé.

Il nous a dévisagés un moment, ce type de Glasgow efflanqué, avec son accent saccadé, difficile à comprendre, sa coupe de cheveux à deux balles et son visage buriné ; un mec que, jusqu'à cet instant, j'avais pris pour un con. J'ai vu dans ses yeux ce que j'allais bientôt reconnaître dans les miens, chaque matin, d'un rapide coup d'œil dans le miroir de la salle de bains : la pression accablante de la futilité comme une tombe posée sur la mince barrière qui protège notre âme.

« Mais non, reprit-il. Ils ne peuvent pas. Pas plus que toi... »

Il m'a désigné.

« ... ou toi... »

Quelqu'un d'autre derrière moi.

« ... ou n'importe lequel d'entre vous ne peut, pour survivre, pour simplement rester en vie, se passer d'eau, d'air, de nourriture, d'un abri et parfois de baiser, de rire ou de picoler... »

Il a pris une profonde inspiration.

« ... Ils ont besoin de tuer. L'enlèvement, l'asservissement, la dégradation, la mutilation, la torture, les suppliques, les agonies de leurs victimes, tout cela leur est aussi nécessaire que respirer, manger et dormir l'est pour vous. Alors, non, ils ne peuvent pas s'arrêter. »

Un autre silence a empli la salle, tandis que les sons incohérents de la ville résonnaient derrière la vitre ; des voix, des cris, des rires peut-être.

Ce que j'adore chez les gens vraiment stupides, c'est leur sidérant manque de perception. Daryl a brisé le silence pour poser une autre question.

« Est-ce que... »

Il cherchait frénétiquement, s'enfonçant dans un coin perdu de sa cervelle pour y trouver quelque chose qui collait à son intuition.

« ... est-ce que ce truc de tueur en série, vous voyez... »

Il cherchait encore.

« ... est-ce que c'est, genre, nouveau ? Je veux dire, est-ce qu'il y en a toujours eu, de ces types, ou est-ce que c'est un truc... moderne ? »

J'ai entendu deux ou trois personnes dire : « Ouais », comme pour apporter leur soutien à cette question. Je me suis retourné pour voir qui ils étaient. C'est là que j'ai croisé le regard de Rhonda. Comme moi, elle connaissait la réponse ; un lien s'est formé.

« Mon gars, dit-il à Daryl. J'ai soixante-cinq ans et je porte cet uniforme depuis l'âge de dix-sept ans. Laisse-moi te dire un truc que tu n'oublieras jamais. »

Il a remonté l'allée jusqu'au bureau de Daryl et il s'est planté devant lui en le regardant dans les yeux.

« Il y a "eux" et il y a "nous". »

Daryl l'a fixé comme s'il comprenait.

Le gars du Yard aurait aussi bien pu lui dire qu'il avait mangé du poulet au citron au déjeuner. Il s'est reculé pour nous dévisager, nous épingler un par un avec ses yeux usés, un vieux voyageur dans un monde horrible. Mine de rien, il cherchait encore. Le déclic, la reconnaissance, la connexion, dévisageant avec calme chacun de ses jeunes étudiants lors de cette brève leçon par une soirée moite de Melbourne. Des pieds raclèrent, des gens s'agitèrent sur leur siège. Le silence était gênant. Je suppose que la plupart d'entre nous le trouvaient excentrique, ce vieux mec, et s'imaginaient qu'il avait oublié ce qu'il comptait dire. Il m'a fixé et j'ai soutenu son regard. Il a détourné les yeux en direction de Rhonda. Je savais qu'elle aussi soutiendrait son regard.

Après une hésitation embarrassante, il a souri, reculé et rigolé.

« C'est l'heure. Merci de votre attention. »

Tout le monde a remballé en vitesse. Nous avions convenu de nous retrouver au pub en face du collège. Le patron offrait des bières

gratuites aux flics.

Je ne me suis pas pressé, mettant mon carnet de notes dans ma poche, revissant soigneusement le capuchon de mon stylo. J'écoutais les autres partir, des froissements de corps indifférents se glissant dans le couloir puis dans l'escalier, vers la rue.

Dans la salle, ne restaient plus que Rhonda et moi, deux novices, et le type du Yard, un vieux flic venu d'une cité lointaine qui savait que notre monde cachait un océan de dépravation dans lequel nous n'allions pas tarder à plonger, comme il l'avait fait. Je ne suis pas religieux et ce n'était pas un moment religieux, juste une prise de conscience que nous partagions ; un lien.

« Comment vous appelez-vous ? m'a-t-il demandé.

– Agent Darian Richards. »

Il a regardé Rhonda.

« Agent Rhonda Blank.

– Fergus McDowell. Chief Inspector. »

Il n'a pas offert sa main.

« Vous comprenez ce que j'ai dit tout à l'heure, à propos d'eux et nous ?

– Ouais, répondis-je. Mais... je suis nouveau dans le métier. C'est vraiment aussi noir et blanc ? Parce que, sûrement, Chief Inspector, ils – "eux" – ne peuvent quand même pas être si totalement mauvais ? Ou, plutôt, maléfiques ? »

J'ai cru qu'il n'avait pas entendu la question. Il nous a contemplés sans rien dire pendant ce qui m'a paru une éternité. Peut-être se souvenait-il de quelque chose ou peut-être nous évaluait-il, se demandant si nous étions dignes de ses histoires. Puis il s'est penché en avant, le regard pénétrant.

« Je me suis retrouvé assis, pas plus loin que je le suis de toi, et de toi, petite, d'un homme qui avait enlevé une fillette de huit ans. Elle s'appelait Gladys. Il l'a déshabillée, complètement, il l'a attachée au sol de béton dans sa cave et il l'a violée toutes les trois heures pendant deux jours, se dopant pour rester éveillé. Il a tailladé cette gamine, de longues coupures le long des jambes puis sur les bras, et il s'est masturbé pendant qu'elle hurlait de douleur – c'est ce qui le faisait jouir, m'a-t-il annoncé avec fierté. Il lui a expliqué qu'il allait trouver la façon la plus douloureuse possible de la tuer et qu'ensuite il continuerait en tuant sa petite sœur de la même manière. Il lui a coupé les oreilles et les orteils, puis, après avoir épuisé son imagination et le corps de la gamine, il lui a tranché la gorge et il l'a décapitée avant de commencer lentement à se nettoyer. Il m'a raconté ça en détail, comme si c'étaient ses dernières vacances ou un repas dans un restaurant gastronomique, savourant ses souvenirs. Après tout ça, il n'y avait dans ses yeux et son esprit qu'un seul regret : ne pas

avoir pu recommencer. C'était un homme marié qui, tous les samedis, emmenait son fils de huit ans pêcher des truites dans la rivière. Le soir, il s'asseyait au bord du lit de ce petit garçon pour lui lire une histoire de Roald Dahl. Il rêvait que son gamin étudie le droit à Londres. Sa femme dormait avec lui toutes les nuits, se réveillait à ses côtés tous les matins. Gladys n'avait pas été la seule. Juste celle qui nous a permis de le coincer. Il y en avait eu des tas d'autres. Que des petites filles. Toutes enlevées dans la rue, oubliées depuis longtemps. Toutes prises par cette personne qui rentrait tous les soirs chez elle faire la lecture à son fils et dormir avec sa femme. Le mal existe-t-il, Darian ? Oui, il existe. Mais est-ce que toi, ou toi... »

Se tournant vers Rhonda.

« ... le comprendrez ? Moi, je n'y arrive toujours pas. Mais ce que je comprends, c'est l'effet qu'"ils" ont sur "nous". Méfiez-vous de ça, tous les deux. Les ténèbres sont insidieuses. Les cauchemars sont le premier signe. Pas les cauchemars normaux qu'on a quand on est flic, ceux-là, on les a tous ; non, les cauchemars où vous n'êtes plus vous-même, mais l'un d'entre eux. »

Sur ce, il s'est arrêté.

« Ça suffit. Ça commence à m'emmerder. Bonne nuit à vous deux. »

Et il est parti.

« Qu'est-ce que vous en dites, Rhonda ? Un verre, ça vous branche ? Moi oui », dis-je.

Je me suis retourné. Elle n'était plus là.

J'étais seul.

Tueur de vampires

J'ai quitté Tewanin Road pour longer Moorindil Street pendant à peu près deux kilomètres, jusqu'à ce que la route s'arrête devant des arbres, de l'herbe et du sable ; le bord de la rivière. Je me suis garé au bout d'une file comprenant une vingtaine de quatre-quatre, tous attendant patiemment le retour du ferry qui allait les transporter sur la North Shore.

Accessible uniquement par voie d'eau, la North Shore a la forme d'une longue île plate, avec d'un côté l'océan, de l'autre la Noosa et trois immenses lacs. Environ cent kilomètres de long sur trois de large, ce n'est pas une île – à sa pointe nord, elle rejoint la terre ferme, juste sous l'extrémité sud de Fraser Island –, mais c'est tout comme. Là-haut, une fois que la rivière s'est réduite à un ruisseau sinueux et étroit qui serpente à travers les mangroves, les marais et des plaques de désert sablonneux couvertes de broussailles, la North Shore retrouve enfin le reste de la civilisation dans une ville nommée Tin Can Bay.

La North Shore est le domaine de l'unique autoroute de plage du monde. Le Code de la route, pour autant qu'on puisse parler de Code de la route, s'y applique : on conduit à gauche. C'est à peu près tout. Comme la « chaussée » fait entre cent et deux cents mètres de large – et que les barrières de sécurité sont remplacées par les vagues de l'océan –, vous pouvez y slalomer autant que vous voulez – à condition de rester à gauche – et foncer comme un malade. Pas de feux de circulation, pas de stop, pas d'intersections, pas de flics. C'est génial si vous aimez la conduite *off-road*, dévaler des dunes et vous enliser. En fait, à ce qu'on dit, le plus sympa, c'est ça : s'enliser. Les gens s'arrêtent pour vous aider à vous en sortir. Plus vous êtes coincé, plus c'est la fête. Parfois, il y en a qui amènent des auvents et des chaises en toile ; ils allument des barbecues, ouvrent des canettes.

Peu après l'endroit où l'asphalte laisse la place au sable, a démarré depuis quelques années la construction d'un luxueux complexe cinq étoiles, légèrement en retrait de la plage et encerclé par des forêts

d'acacias à bois noir et des enchevêtrements d'herbes sauvages. Il y a des pancartes, des feux rouges, et même des ronds-points. Des palmiers ont été plantés avec soin le long d'étroites avenues et de pelouses taillées au coupe-ongle. C'est une communauté de gens riches. Ils ne s'ensablent pas délibérément, ils ne broient pas leurs canettes pour les balancer dans l'océan ; dans ce coin de la North Shore, on boit du vin et on mange du jambon – pas du bacon – et du fromage français, du d'Affinois, ou on le ferait si on le pouvait. Quand cet énorme crime financier – cette arnaque montée par une bande de délinquants new-yorkais pour dépouiller les gens de leur argent, de leurs maisons, de leurs boulots et de leurs vies – s'est propagé jusqu'ici, le consortium gérant le complexe a sombré sous le déferlement de dettes issues de produits dérivés dont il ignorait sans doute qu'ils lui appartenaient. Le chantier s'est arrêté du jour au lendemain. Certaines entreprises locales ont dépouillé les cuisines de leurs équipements dans l'espoir de récupérer un peu de ce qu'on leur devait, sachant qu'elles ne verraient jamais la couleur de leur argent.

Mais certaines parties du complexe avaient déjà été terminées ; des appartements étaient en vente, ce qui expliquait pourquoi une femme proche de la quarantaine m'attendait devant le portail du Noosa North Shore Dreaming Resort avec un immense sourire. Elle était maigre comme un râteau avec des cheveux platine et des lèvres rouges. Elle portait un costume noir.

« Salut ! s'exclama-t-elle, toujours avec ce sourire si énorme et forcé qu'il fallait bien qu'il soit sincère. Je suis Paula et vous devez être *Darian*. Je n'ai jamais entendu un prénom aussi fabuleux ! »

Je ne suis pas très fan des agents immobiliers, mais elle m'a plu dès que j'ai jeté un coup d'œil à sa voiture – une Mercedes noire – et que j'ai vu l'incroyable bordel sur la banquette arrière : vêtements, vieux journaux, boîtes de Coca vides, emballages de barres au chocolat.

« Arg ! fit-elle en me voyant contempler sa poubelle ambulante. Ne regardez pas ! Je suis aussi bordélique qu'un adolescent bourré ! Vous allez me mépriser, vous n'écoutez pas un mot de ce que je vais vous dire et vous ne dépenserez pas un demi-million pour le plus bel appartement de la région.

– Allons, Paula, dis-je en souriant, montrez-moi la maison de mes rêves.

– Comptez là-d'ssus ! s'écria-t-elle. Sautez dans la Merco. Nous allons voir Eddie, fit-elle, une fois installée au volant. Il va nous faire la visite.

– Qui est Eddie ?

– Il sert à la fois de concierge et d'homme à tout faire. Il vit ici. Un homme délicieux. Vous allez l'adorer, dit-elle, joviale, avant de me balancer un petit regard en coin. Vous faites quoi dans la vie, Darian ?

– À la retraite. Je m’occupais d’une société de sécurité.

– Vous savez, dès que je vous ai vu sortir de votre voiture, je me suis dit que vous étiez dans ce genre de truc. Vous me rappelez mon premier mari : il était flic à la criminelle à Perth. »

Tandis que nous descendions Sea Breeze Avenue en direction du complexe – une motte de bâtiments couleur boue avec des murs en fausses pierres –, j’ai demandé à Paula combien d’appartements étaient occupés.

« Darian, je n’en sais rien, au juste. Mais Eddie vous le dira. Il y a toujours quelqu’un, ici. Même si tout n’est pas totalement terminé, deux des quatre résidences sont complètement habitables. Je les trouve géniales. Il n’y a rien de semblable sur toute la North Shore. »

Nous avons franchi un rond-point pour nous arrêter devant un immeuble baptisé Ocean Breeze. Trois étages, pas plus haut que le plus grand des palmiers. Huit appartements par niveau, chacun disposant d’un balcon. Un endroit cool pour passer sa retraite si vous aimez le golf, sauf qu’il n’y a pas de golf sur la North Shore. Il n’y a rien sur la North Shore hormis une autoroute pour faire la teuf dès qu’on s’y ensable. Les joyeux fêtards des dunes n’avaient aucune envie de vivre à Ocean Breeze. D’ailleurs, personne ne semblait y vivre. Il régnait une ambiance de cimetière.

« Il était censé être là », ajouta-t-elle en sortant son téléphone.

Au bout d’un moment :

« Eddie, c’est Paula. Nous sommes devant. »

Et puis :

« Bien. »

Et à moi :

« Il arrive. »

J’ai acquiescé en regardant autour de moi.

« Ça a l’air assez tranquille. J’imagine qu’il n’y a pas trop de résidents en ce moment.

– C’est tranquille, Darian. »

Les agents immobiliers ne vous contredisent jamais. Comme les vendeurs de voitures. Maîtres dans l’art de positiver.

« Mais, ajouta-t-elle, c’est différent pendant les vacances scolaires.

– Ah, les vacances scolaires... », dis-je avec un hochement de tête sagace.

Si j’étais gosse, au premier regard sur cet endroit, je détalerais plus vite que Batman.

« Le voilà ! » s’exclama Paula.

L’exclamation était, apparemment, son mode d’expression préféré.

Eddie apparut au coin de l’immeuble. J’essaie de faire la part des choses quant à ma première impression sur les gens, surtout quand l’une des personnes que je suis amené à rencontrer pourrait être un

tueur en série. Il est important de ne pas se laisser distraire par des facteurs futiles, comme la laideur, un air paresseux ou une franche bizarrerie.

Eddie possédait tout ça, ainsi qu'une démarche douloureuse. Massif et flasque, il se dandinait en souriant en permanence, comme si l'univers lui en avait raconté une bien bonne. À mesure qu'il approchait, je remarquai ses lèvres charnues. Et quand il fut plus près encore, qu'elles luisaient d'humidité. Un crapaud. Vêtu d'un uniforme imbécile – short kaki et veste de safari, arborant le logo du complexe –, Eddie avait environ vingt-huit ans, mais on aurait pu aussi bien lui en donner soixante-dix-huit tant il était raide et laid. Grotesque.

« Salut, Eddie ! s'exclama à nouveau Paula. Voici Darian. »

Eddie a tendu une main molle qui a absorbé la mienne. Il s'est léché les lèvres, une grosse langue rose fouillant d'abord celle du haut puis l'autre, en bas. J'ai essayé de ne pas frémir.

« Bonjour, Darian. Quel nom curieux », dit-il avec une voix de rongeur.

J'ai hoché la tête et récupéré ma main en vitesse.

« Darian aimerait voir quelques appartements disponibles. Je me suis dit que nous pourrions lui montrer le trois ici et ensuite ceux qui se trouvent dans Sunset Breeze.

– Pas de problème, dit Eddie en décrochant une clé qui pendait au bout d'une chaîne à son cou sous sa chemise. Avec ça, on peut aller partout. »

Il a souri à Paula avant de se lécher à nouveau les lèvres. J'ai résisté à l'envie de foncer à ma voiture, d'en sortir le flingue de la boîte à chaussures et d'abattre ce monstre pour crime de mocheté.

« Montrez-nous, Eddie, dis-je. Nous sommes entre vos mains. »

Il s'est ébranlé, Paula et moi sur ses talons.

« Darian demandait combien d'appartements sont occupés, au juste, dit-elle.

– J'aime bien avoir des gens autour de moi, ajoutai-je.

– Vous voulez dire occupés vendus ou occupés avec des gens qui y habitent ? »

Bien, Eddie : excellente clarification.

« Des gens qui y habitent.

– Ah... »

Nous avons grimpé les marches et franchi la porte principale d'Ocean Breeze pour pénétrer dans le hall. Il était vaste, avec du marbre brun au sol, ces murs en fausses pierres censés rappeler la Toscane et des reproductions assez peu mémorables de frangipaniers et de filles en bikini accrochées au milieu de palmiers en pots. Grands, les pots. Alors que nous nous arrêtons devant l'ascenseur, Eddie a

répété :

« Ah.

– Eh bien, intervint Paula dans l'espoir sans doute de susciter une réponse plus élaborée, il y a les Goldamn. Les Robinson sont-ils toujours ici ?

– Partis. »

Les portes se sont ouvertes et nous sommes entrés dans la cabine : Paula d'abord, puis moi et enfin Eddie le Crapaud.

« Leurs trois mois étaient terminés.

– Leurs quoi ? m'enquis-je.

– Oh ! »

C'était Paula qui s'exclamait avant d'enchaîner :

« C'est idiot de ma part. Je croyais que vous étiez au courant.

– On ne peut pas habiter ici plus de trois mois, expliqua Eddie qui occupait à lui seul la moitié de la cabine.

– Je suis désolée, dit-elle en me touchant le bras de façon rassurante. Une des conditions édictées par le Council. On ne peut occuper les lieux plus de trois mois par an. »

La Sunshine Coast : de plus en plus bizarre.

« On ne peut pas vivre dans une maison que l'on possède plus de trois mois par an : c'est bien ce que vous venez de dire ? »

Nous avons enfin atteint le troisième étage. Elle a poussé une nouvelle exclamation en jetant les bras en l'air pour me montrer qu'elle aussi trouvait ça débile.

« Je sais ! Le Council est...

– C'est des écolos, acheva Eddie à sa place. Des gros connards. »

Paula lui jeta un bref regard de remontrance, sévère, professionnel.

« 'Scuzez. »

Elle embraya :

« Le Council interdit toute construction ici depuis des décennies. Il y a eu des projets d'habitations, une quarantaine environ, qui remontent aux années 1920, et c'est à peu près tout. Ils veulent faire inscrire la North Shore sur la liste du patrimoine mondial... et *c'est* vraiment magnifique ici, ajouta-t-elle en mode agent immobilier, alors quand les investisseurs ont enfin réussi à obtenir le permis de construire, ça a été avec cette condition des trois mois.

– Pourquoi ? demandai-je.

– Ils surveillent les taux de peuplement. En fait, c'est vraiment bien... »

À nouveau, l'agent immobilier.

« ... parce que ça signifie que la région de la Noosa ne va pas se faire envahir comme la Gold Coast. Vous savez : la Noosa est spéciale. Il n'y a rien de pareil dans tout le pays, et ce complexe – bâti ici sur cette île merveilleuse – est très spécial lui aussi.

– Et si on veut vivre ici ? Je veux dire, *vivre* ici. »
Elle m’a de nouveau saisi le bras avant de chuchoter :
« Personne ne le saurait jamais.
– C’est vrai, renchérit Eddie. J’suis là depuis trois ans.
– Et les gens qui habitent ici maintenant ; qui sont-ils ?
– Il y a les Goldamn, énuméra Eddie, et Naomi qui travaillait dans une banque d’investissement à Sydney ; Ian qui était avocat, à Sydney lui aussi, et sa femme, Wendy ; et puis aussi John et Anna – il était comptable avant de s’occuper de fournitures de jardin juste avant la sécheresse – et puis... ah ouais, Ron. Et moi. Je suis là-bas... »

Il hocha la tête en direction d’un immeuble identique à trois étages : Sunset Breeze.

« ... et c’est tout. Mais ça s’anime pas mal pendant les vacances scolaires. »

Goldamn, Ian l’ex-avocat, John, le comptable-devenu-pépiniériste, et Ron, qui que soit Ron.

Et Eddie.

Et quiconque disposant d’un accès à un appartement vide.

Eddie déverrouilla la porte d’un des trésors de Paula. Elle se mit à énumérer les avantages à vivre sur une île perdue où il n’y a ni magasin, ni bar, ni club, ni... rien, à vrai dire, à part une plage tout droit sortie de *Mad Max*.

L’appartement était banal. La vue depuis le balcon donnait sur les arbres. L’océan était proche. J’entendais le ressac. Je me suis tourné vers mes guides.

« C’est génial, dis-je.

– Ça vous plaît ? »

Elle paraissait surprise.

« Ouais. Exactement le genre de chose que je recherche. »

Une vue sur des arbres.

« Ah, un truc », repris-je comme si je venais d’avoir un flash.

Elle s’est penchée en avant ; Eddie s’est tourné vers moi.

« Internet. Je passe l’essentiel de mes journées sur l’ordinateur ; j’ai besoin d’être connecté pour m’occuper de mes actions, gérer mon portefeuille. Vous avez le wi-fi, ici ?

– Ouais. Gratuit partout sur le complexe.

– Je viens juste d’acheter un nouvel ordi...

– Quel genre ? demanda-t-il.

– Apple. C’est le problème : j’y connais rien, je saurais même pas me brancher ; je sais tout juste cliquer sur l’icône, vraiment pas doué. Est-ce qu’il y a quelqu’un par ici qui s’y connaît un peu ? Une sorte de geek à domicile ?

– Bien sûr, dit Eddie. Vous êtes en train de lui parler. »

Ted Bundy, qui a tué une ribambelle de jeunes femmes, était beau gosse. Harold Shipman, qui a tué plus de deux cents de ses patients âgés, avait tout d'un gentil médecin de famille. Dennis Rader – le fameux BTK (Bind, Torture, Kill 4) – ressemblait à un chauffeur de bus. Le violeur, tortionnaire et assassin John Wayne Gacy était mignon et drôle. Avant de se graver un swastika sur le front, Charles Manson avait bien un air un peu bizarre, mais ça pouvait passer pour l'intensité d'un type qui avait des trucs à raconter. Seul Ivan Milat avait la tête de l'emploi : le mal incarné.

Eddie semblait bizarre et suffisant et il se léchait les lèvres. Il aimait visiblement se donner de l'importance. Mais quelque chose sonnait faux chez lui. Quelque chose ne collait pas.

Je m'étais déjà trompé par le passé, et la première règle d'une enquête : éliminer.

J'attendais, assis. Caché parmi les broussailles, j'avais une vue impeccable sur et dans l'appartement d'Eddie. Je m'en trouvais à une vingtaine de mètres, entouré de théiers rabougris et d'herbes hautes.

J'avais dit au revoir à Paula, accepté sa carte de visite, promis de la contacter une fois que je me serais décidé et je l'avais regardée s'éloigner sur la chaussée asphaltée en direction du ferry. À l'entrée du complexe, j'ai lancé mon Toyota dans le sens opposé, comme pour aller faire un tour sur l'autoroute des sables.

Juste avant que la terre battue cède la place au sable, pas très loin de l'entrée de la plage où la « route » passe entre deux grandes dunes, il y a un parking. Les gens y garent leurs véhicules pour dormir un peu et faire baisser leur alcoolémie avant de rentrer sur le continent ; ou alors ils s'y reposent avant de se lancer dans une course sur l'autoroute ; ou bien ils s'y arrêtent pour camper si la marée monte, si la nuit approche et si l'autoroute devient trop dangereuse. Certains se sont fait emporter par l'océan dans leurs bagnoles.

Mon Toyota blanc ne dépareillait pas. Il était aussi anonyme ici qu'il était possible de l'être. Personne ne m'a vu me glisser dans le bush, ou si on m'a vu on s'en foutait. Faut bien pisser, non ?

Facile pour moi d'être anonyme, et donc, facile aussi pour le tueur.

Je ne me suis perdu que pendant une heure avant de pousser une branche et d'apercevoir les immeubles façon Toscane là-bas au loin, le coucher du soleil allumant des reflets orangés sur les fenêtres.

J'ai longé le bâtiment, essayant de deviner quels appartements étaient occupés. Eddie m'a facilité les choses : il est sorti faire de la gym sur son balcon. Une vision révoltante.

Normalement, à ce stade d'une enquête, je serais en train de réunir des arguments pour inciter un magistrat à me donner un mandat de perquisition. J'aurais mis toute l'équipe sur la vie du suspect : obtenir

de Telstra la liste de ses appels entrants et sortants – un processus frustrant qui peut prendre plusieurs jours ; interroger ses amis et collègues ; vérifier ses antécédents ; construire un profil avant que le marteau s'abatte. L'enquête silencieuse qui dure parfois des semaines avant que vous vous pointiez enfin au domicile et qu'il entende le coup à la porte.

J'ai senti le vibreur de mon portable ; un texto.

nada

Pas d'antécédents. Eddie était clean.

Les flics de la criminelle deviennent fous à attendre qu'un magistrat décide s'ils peuvent ou non fouiller la maison d'un suspect. Ils hurlent au téléphone, l'arrachent du mur, le balancent à l'autre bout de la pièce pendant que le bureaucrate au bout du fil explique calmement que ça prendra cinq jours ouvrables pour obtenir la liste de ses appels et peu importe si le quidam en question retient un enfant, une femme ou n'importe qui d'autre enfermé chez lui, que la vie d'une personne soit en jeu...

Je suis désolé, je le suis réellement, mais la loi sur la vie privée est ainsi faite. J'ai les mains liées. Je comprends votre frustration, inspecteur, sincèrement.

J'attendais devant la résidence du suspect, flingue bien coincé sous ma ceinture. Je portais ma tenue habituelle : jean noir, tee-shirt noir, Converse noires. L'obscurité de la nuit m'allait comme un gant. J'éprouvais une certaine euphorie de savoir que c'était juste Eddie et moi, et que quoi que je fasse, personne ne me demanderait des comptes.

Film plastique

L'appartement d'Eddie était au deuxième étage. Je me suis retrouvé sur son balcon moins de trente secondes après avoir quitté ma cachette. Minuit venait juste de passer. J'avais attendu sept heures. Qui n'avaient pas été qu'ennui ; Isosceles m'avait envoyé soixante-quatre textos, uniquement des citations issues de sa collection.

Il essayait de soulager mon ennui. Et ça marchait.

Hélas ! Ce n'était que trop vrai –

leur valeur désespérée ne connaissait aucune limite, si éloignée de leur, paraît-il, meilleure part –

la discrétion.

William Howard Russel, sur l'absurde charge de la brigade légère pendant la guerre de Crimée.

Si on demande pourquoi nous sommes morts,

Répondez, parce que nos pères ont menti.

Rudyard Kipling, à propos de la même, pendant la Première Guerre mondiale.

Eddie avait passé la soirée sur son ordi ; le reflet bleuté de son écran étant la seule lumière dans son appartement. Une demi-heure plus tôt, il avait titubé jusqu'à son lit, le laissant allumé. L'ordinateur avait fini par se mettre en sommeil, plongeant la pièce dans l'obscurité, et je m'étais dit : tel ordi, tel homme.

Dans la région – il se peut que je l'aie déjà dit –, les gens ne se donnent pas la peine de fermer leurs maisons. Moi si ; ça me pose un problème de laisser tous mes biens à la disposition du premier venu. Non seulement Eddie n'avait pas verrouillé sa porte, mais il avait laissé celles de son balcon grandes ouvertes. Je suis entré. Sans enlever mes chaussures.

J'entendais des bruits dans la pièce voisine ; une respiration lente et soutenue, un son épuré, ininterrompu par un mouvement anxieux ou par ces hésitations révélatrices qu'on émet quand on essaie de faire semblant de dormir. Immobile, je me suis abandonné à l'obscurité, attendant que mes yeux s'ajustent. Au bout de deux minutes, la pièce

est devenue claire, je voyais tout. Je n'ai pas bougé, l'étudiant dans sa globalité.

Était-ce l'espace d'un homme qui traque, enlève et tue des adolescentes ?

C'était un deux-pièces. Un grand salon avec un coin cuisine – là où je me trouvais –, une salle de bains et une chambre à coucher. À l'évidence, Eddie n'était pas du genre à recevoir. Il y avait un canapé deux places, une table et une chaise. Et c'était tout. Pas de table basse. Pas de télé. La table ne servait pas pour manger, mais pour accueillir un grand clavier et deux écrans plats connectés à une tour posée par terre ; les deux voyants scintillants et le doux ronronnement indiquaient que l'ordi était toujours allumé. J'ai aussi reconnu une de ces manettes dont se servent les *gamers*. Et une Xbox.

Le mur était couvert de posters de *Star Wars*, de *Buffy contre les vampires* et de photos de l'actrice qui jouait Buffy, Sarah Michelle Gellar. Je savais tout à son sujet à cause de mon ami au dernier étage d'une tour en verre de Melbourne. Sous la menace de représailles de grande ampleur, il m'avait un jour forcé à regarder un épisode de la série, intitulé « Le cadavre ».

Hormis ses lèvres, Eddie s'avérait, pour le moment, aussi original que quatre-vingt-cinq pour cent des hommes âgés de moins de vingt-cinq ans.

J'ai tapé sur le clavier pour réveiller l'ordinateur. Il a demandé un mot de passe. J'ai essayé « eddie ». Non. « buffy ». Non plus. J'ai regardé le poster de Buffy, avec son air sévère et son regard dur, brandissant son bâton tueur de vampires. J'ai tenté « angel » et l'écran s'est ouvert pour moi.

Buffy est amoureuse d'Angel. Même si elle a, assez souvent, couché avec Spike, celui-ci ne fait pas le poids face à Angel qui est LE mec. L'alter ego d'Eddie ; le type que Buffy voudrait se faire. Je suis allé à ses signets pour voir ce que mon suspect potentiel aimait explorer dans les abîmes du cyberspace.

Eddie aimait l'ordre : serviable, il avait même créé un dossier « porno ». J'ai cliqué dessus... et je l'ai tout de suite éliminé.

Eddie aimait le porno – curieux pour un mec, non ? –, mais pas le porno du tueur que je recherchais. Eddie était fan de femmes à gros seins. En particulier, une star des années 1980, Crystal Canyon, qui avait sans nul doute choisi ce pseudo en référence aux profondeurs qu'offrait son corps. À l'époque, les actrices de porno avaient des poils pubiens. Elles ne les rasaient pas. Je suis sûr qu'Isosceles possédait un savoir encyclopédique sur quand et pourquoi la pilosité était devenue démodée, mais tout ce qui m'intéressait, c'était que mon tueur n'avait aucun goût pour elle.

« Robyn, c'est toi ? »

Et moi qui croyais avoir été si silencieux sur le clavier.

« Robyn ? »

Robyn ? Il y avait donc une fille dans la vie du Roi Crapaud ? J'avais à peu près cinq secondes et quatre choix : fuir, sauter depuis le balcon et m'évanouir dans la nuit ; me présenter et expliquer la vraie raison de ma présence ; faire semblant d'être Robyn avec la gorge enrouée ; ou bien...

Au moment où il est sorti de sa chambre, j'ai saisi Eddie par-derrière dans un étranglement, un bras autour de sa gorge, l'autre plaqué à l'arrière du crâne. Dieu merci, il portait un pyjama.

« Le passe », chuchotai-je en maquillant ma voix.

Entre deux gargouillements, il a essayé de tendre la main vers le plan de travail de la cuisine où la clé était posée à côté d'une lampe torche.

J'ai serré pour le rendormir. Quand son corps s'est amolli, je l'ai déposé à terre. Je me suis servi du rouleau d'adhésif coincé à ma ceinture pour lui ligoter les poignets et les jambes et le bâillonner, veillant à laisser les narines libres.

Je l'ai traîné dans sa chambre, puis j'ai verrouillé la fenêtre et la porte.

J'avais les clés du royaume ; il était temps maintenant de trouver l'antre du tueur.

Si vous envisagez d'acheter un appartement dans le Noosa North Shore Dreaming Resort, voilà mon conseil essentiel : renoncez. Si, néanmoins, vous êtes disposé à dépenser un demi-million de dollars pour avoir le droit de passer trois mois par an dans un appartement qui donne sur des broussailles pourries et des arbres très moches, alors je recommanderai le 24a dans Sunset Breeze et le 20, le 22 ou, au pire, le 26 dans Ocean Breeze. C'est tout.

Je me suis introduit dans celui des Goldamn qui possédaient une ravissante collection d'oiseaux empaillés, puis dans celui d'Ian et de Wendy qui se contentaient d'aimer les livres, dans celui de John et d'Anna qui dormaient dans des lits séparés comme dans une sitcom des années 1950 et dans lequel les boîtes de céréales étaient déjà prêtes sur la table du petit déjeuner, dans celui de Ron où les murs étaient couverts de cartes, photos, peintures et masques africains. J'ai abandonné chacun de ces résidents endormis pour finalement traverser la cour vers le dernier immeuble.

Aucun des appartements de Sunrise Breeze n'avait été achevé. Dès que je suis entré dans le premier d'entre eux, j'ai su que c'était ici qu'électriciens, maçons et autres, comprenant qu'ils ne seraient jamais payés, avaient récupéré – arraché – tout ce qui avait de la valeur en guise de dédommagement pour leur travail. En raison de ce

vandalisme, chaque appartement possédait une certaine personnalité. Pas de revêtement mural apaisant, pas de reproduction encadrée de frangipaniers et de filles en bikini, juste de la poussière et des débris, les résidus d'une colère justifiée ; ces hommes avaient volé, car ils estimaient en avoir le droit.

Au deuxième étage, à 3 h 16, j'ai ouvert la porte de l'appartement 28 et je suis entré dans le repaire désert de l'homme que je traquais.

La poussière, les gravats de plâtre brisé, les bouts de planches délaissés avaient été soigneusement balayés dans un coin près du plan de travail de la cuisine que, dans la langue des architectes, on appelle un îlot. Il n'y avait rien dans la pièce principale. Elle était totalement vide de meubles. Pas de chaise – sur laquelle les six filles s'étaient assises. Pas de table – sur laquelle il étalait son équipement : l'ordinateur qui récupérait l'image de la fille sur la chaise depuis l'appareil photo ; le portable de la fille sans son capot arrière ni sa batterie ; et l'engin dans lequel il insérait la carte SIM pour télécharger la dernière image d'elle en vie.

J'ai passé les doigts sur le sol carrelé pour voir combien de poussière s'était accumulée depuis qu'il avait balayé pour la dernière fois. Très peu ; mais, bien sûr, Brianna s'était trouvée ici il y avait quelques jours à peine.

Ou pas ?

Je n'avais toujours pas interrogé Maria à propos des téléphones : où étaient-ils abandonnés et combien de temps se passait-il entre les disparitions et leurs découvertes. Et... celui de Brianna était-il réapparu ?

Une inquiétude soudaine me saisit. Étais-je entré ici trop tôt ? Tout en vérifiant la chambre à coucher – vide – et le balcon – désert –, j'ai sorti mon portable.

« Ouais ? »

Casey avait répondu dès la deuxième sonnerie ; il était 3 h 30.

« Passe-moi Maria. »

Au bout d'un moment, je l'ai entendue marmonner :

« Qui est-ce ? »

Puis, sans réponse à sa question :

« Allô ? »

– Le téléphone de Brianna. Il vous l'a déjà laissé ? »

Un silence. C'était de la collusion. Bien pire qu'un chuchotement dans la nuit. J'attendais. Il était inutile de dire quoi que ce soit. Elle savait que je ne lui poserais pas cette question si ce n'était pas urgent. À elle de décider.

Après ce qui m'a paru durer le temps d'un aller-retour à Madagascar :

« Oui. On l'a récupéré cet après-midi.

– Merde ! hurlai-je en tendant le bras au maximum pour ne pas lui défoncer le tympan. Désolé, repris-je, plus calme. Tu peux me dire où ?

– Au Noosa Civic. Là où elle a été vue pour la dernière fois. Ils sont toujours dans une enveloppe brune adressée aux parents. Pas d'empreintes. Où es-tu, Darian ? »

Maintenant, le silence était de mon côté.

Elle attendit, sans rien dire.

« Chez moi, dis-je.

– C'est faux. Tu mens. »

Et elle raccrocha.

Je rappelai. Elle ne dit rien, attendit, c'est tout.

« Les vieilles habitudes. Je suis dans la pièce – je crois être dans la pièce – où il prend les photos des filles. »

Il y eut une brève et sèche inspiration à l'autre bout du fil.

« Comment ça ? Où ça ? Où es-tu ? Comment as-tu fait ? »

Pendant qu'elle me posait ses questions, j'achevais une fouille complète de l'appartement pour m'assurer, avant de partir, que je n'avais rien raté. Il n'y avait pas grand-chose à fouiller. J'étais dans la carcasse de cuisine, vérifiant les placards et les tiroirs.

« Tu es sûr de toi ?

– Ouais.

– Comment ?

– Grâce aux émissions de *doppelgängers*.

– *Quoi ? Où es-tu, Darian, où ?* »

Je l'imaginai, soit assise dans le lit, soit déjà debout en train d'arpenter sa chambre ; l'un ou l'autre, elle redevenait flic à toute allure avec l'impatience habituelle de ne pas recevoir sur-le-champ de réponses à ses questions. La rappeler avait été nécessaire, j'avais besoin d'elle, mais cela amenait tout un tas de problèmes et ça les amenait très vite... en cet instant même où, ouvrant un tiroir de la cuisine, je découvrais que mon homme n'était pas aussi minutieux que je l'avais cru.

Une preuve.

« Il vaudrait mieux que tu n'en saches pas plus, fis-je lentement.

– Dis-moi tout.

– Viens chez moi. J'y serai dans une heure et demie. »

Je raccrochai, remis mon téléphone dans ma poche arrière et contemplai la boîte oblongue en carton – « qualité supérieure, passe au micro-ondes, attention : peut s'avérer coupant ; Black & Gold, la fiabilité assurée » – de film transparent. Cent quatre-vingts mètres de film plastique – ce qui faisait beaucoup. Elle avait été entamée, un bout translucide en dépassait.

Ce truc avait peut-être été oublié par un des ouvriers avant qu'ils abandonnent le chantier de construction, mais je ne le pensais pas. J'étais plus probablement en train de contempler un de ses outils de travail.

J'ai enlevé mon tee-shirt que j'ai enroulé autour de ma main droite pour prendre la boîte par une de ses extrémités, veillant à ne pas exercer une pression trop forte pour ne pas brouiller une éventuelle empreinte.

Un voile argenté, le début du jour, pâlisait la nuit. Il était plus de 4 heures. Je pensai à Eddie, ligoté et bâillonné sur le sol de sa chambre ; terrorisé par cette soudaine agression aussi imprévisible que mystérieuse. Je savais que je devais aller le libérer. Il était innocent, après tout.

Je ne l'ai pas fait. J'étais pressé. Je détenais ce qui ressemblait fort à une preuve et je devais suivre cette piste ; les empreintes, pour commencer. Isosceles était déjà en stand-by. Il avait le logiciel pour ça. Apparemment, un programme avait été installé sur mon ordinateur qui allait lui permettre de lancer une recherche. Black & Gold était une marque pas chère vendue dans une chaîne de supermarchés : Coles, IGA ou Woolworths, je crois, et cette piste-là aussi devait être suivie.

J'ai laissé le passe dans le hall d'entrée de Sunset Breeze, me disant que sa présence allait susciter des questions qui, je l'espérais, amèneraient celui ou celle qui se les poserait à cogner à la porte d'Eddie et, devant son manque de réaction, à la défoncer, délivrant ainsi le pauvre Roi Crapaud.

Et merde : je reviendrais le libérer ce soir, dans à peu près seize heures.

J'ai bondi du balcon pour foncer dans les broussailles et je me suis mis à courir le plus vite possible tout en veillant à ne pas polluer la preuve éventuelle. Quelques instants plus tard, j'ai failli tomber dans un ruisseau, un des nombreux affluents de la rivière. Il semblait profond. Et assez large, environ deux mètres jusqu'à l'autre bord, où l'eau noire et immobile disparaissait dans le bush. J'ai changé de direction. Je n'ai pas tardé à arriver sur une piste qui m'était totalement inconnue. Je m'étais perdu. Comme d'habitude.

Respirant un bon coup, je me suis concentré. Le grondement des vagues était à ma gauche : l'est. Je suis parti par là.

Si j'avais été en train de diriger une enquête et qu'un civil se soit comporté comme je venais de le faire, voilà comment j'aurais réagi : je l'aurais inculpé d'entrave à l'enquête, d'effraction, de violation de domicile, de vol, de complicité, d'homicide involontaire, de voies de fait et d'avoir pissé sur la voie publique... et c'est juste ce qui me

serait venu à l'esprit sans demander d'aide au reste de l'équipe.

Et cela, si le civil en question avait décidé de révéler sur-le-champ ses moindres faits et gestes. S'il avait choisi de se taire, après tout ce qui précède, je lui aurais fait mal.

J'avais briefé Isosceles. Il était en train de vérifier s'il y avait quoi que ce soit qui reliait l'appartement 28 à qui que ce soit – il ne trouverait personne – et quel véhicule il pouvait repérer grâce à ses images satellites au cours des soixante-douze dernières heures – il risquait de trouver quelque chose, mais il y avait de fortes chances pour que ce soit une banale camionnette blanche, le véhicule préféré des tueurs en série –, et de rassembler une liste de toutes les boîtes de construction et de chantier des environs pour croiser ces données avec celles des délinquants sexuels et, à vrai dire, de tous les délinquants.

Je devais absolument savoir qui avait accès au complexe, qui y entraient et en sortait. Corollaire : j'avais commis une grave erreur en laissant Eddie saucissonné dans sa chambre.

Je me suis rendu compte de ça peu de temps après avoir compris où était l'est. En suivant le bruit de l'océan, puis en marchant sur l'autoroute des sables, je me suis aperçu que j'étais à peu près à un kilomètre de l'endroit où ma voiture était garée. Pataugeant dans le sable, je réalisais mon erreur, une erreur que je n'aurais pas pardonnée si elle avait été commise par un des membres de mon équipe.

La possibilité de récupérer les empreintes du coupable m'avait tellement excité que j'étais devenu aveugle et sourd à cette autre piste tout aussi importante : ceux qui entraient et sortaient du complexe. En un mot : j'avais été débile.

C'était *quoi*, mon problème ? Le flingue ? Encore ? Je m'étais mis en branle parce que les cauchemars étaient revenus et ils ne s'arrêteraient pas tant que je n'aurais pas réduit le tueur en poussière, mais Casey avait-il raison ? Est-ce que je n'étais qu'un flingue déguisé en flic ?

J'ai décidé de ne pas réfléchir à ça ; le moment de l'introspection viendrait plus tard. Tout ce qui comptait, c'étaient les six filles et m'assurer qu'il n'y en ait pas une septième.

Helen 95D (I)

« **S**alut !

– Winston ? Salut. Qu'est-ce que vous... ? »

Derniers mots, Helen. Derniers mots.

Rebonjour, mes frères et sœurs. Dieu est grand : il a fait en sorte que ce soit facile d'enlever quelqu'un. Je vous l'accorde, ce n'était peut-être pas son intention. Mais merde, c'est tellement simple. Écoutez un peu, les amis. Écoutez et apprenez du plus grand de tous. Au cours de nos leçons, vous découvrirez de nombreux secrets sur le métier tel que moi, Mister Super, je l'ai perfectionné. Il y a eu de nombreuses morts et j'ai donc beaucoup appris. C'est avec un grand plaisir, mes frères et sœurs, que je suis maintenant avec vous.

« *Mais, Winston, combien de morts ?* », je vous entends le demander, « *Dis-nous.* »

Patience, mes frères et sœurs. Mais que ce cela soit su, les amis, la réponse est : beaucoup.

Enlever la cible : comme pour tout, la clé du succès est dans la préparation. Il faut non seulement la sélectionner, mais après cela la suivre et l'observer de près. Vous devez connaître ses déplacements. Un enlèvement parfait exige de la rapidité et un minimum de bruit. Voilà pourquoi il faut de la préparation. Par exemple, Helen arrive à son travail au cabinet médical très longtemps avant les autres parce qu'elle aime bien prendre un café dans ce grec pourri un peu plus bas dans la rue. Elle se gare dans le parking souterrain qui restera désert pendant encore une heure. L'idéal. Vous voyez ? C'est ça, la préparation.

Soyez conscients, les amis, que parfois il vous faudra improviser. Soyez toujours en alerte et prêts à tout. Et si, par exemple, la femme de ménage qui travaille le vendredi part en congé et vient donc justement le jour où vous aviez l'intention d'enlever la cible ?

Il est aussi très important d'agir vite. J'aime bien utiliser un Taser. Ça marche vraiment bien sur les filles. C'est rapide et très efficace. J'ai

utilisé d'autres méthodes, mais aucune n'était aussi fiable qu'un Taser ; je vous suggère d'essayer.

Le truc le plus sympa dont il faut se souvenir, c'est que la fille ne se doute de rien et que la plupart des gens sont gentils. Ils ne se disent jamais : « *Oh, tiens, voilà un tueur en série.* » Ils pensent toujours de façon positive. N'oubliez jamais ça : les gens sympas pensent toujours que tout le monde est sympa.

Maintenant, une fois que l'immobilisation est terminée et que le paquet (c'est comme ça que j'appelle la fille quand elle est dans le van) est sécurisé, il faut il faut il faut trouver son téléphone. Vous devez immédiatement enlever la batterie. Sinon, le petit GPS va vous suivre à la trace. Et vous serez pris. Vous êtes prévenus.

Arrête de rigoler. Concentre-toi.

Où est son putain de phone ? Là-dedans ? Le sac... oups, et voilà tous les trucs de Helen, la femme aux seins, sur le sol. Éparpillés comme des pièces de monnaie. Pas de phone. La faire rouler sur le plancher, la tâter partout. Pas de phone. Il doit y en avoir un. Merde ! Je dois lui enlever ses habits. Je ne veux pas faire ça tout de suite... espèce de salope, tu vas le payer, mais d'abord il faut que je trouve ton phone ! Et vite. Jolis jolis jolis nichons...

Concentre-toi. Le téléphone. Concentre-toi !

Bien bien bien reçu... Lentement. Calmement. D'accord : pas dans son sac. Fouille, tâte, fouille encore. Pas dans ses vêtements. Ce qui veut dire...

Elle l'a laissé dans sa voiture. Génial. Quelle heure est-il ? 6 h 10. Elle est toujours là avant les autres mais, mais, et si ? Et si, le hasard ? Et si, l'inattendu ? Il n'y a aucun risque pour le moment. Il n'y a que nous, Helen, la femme aux seins, et moi, rien que nous et personne ne sait ni ne saura jamais. J'adore les parkings souterrains, surtout ceux des petits bébés, surtout ceux où il n'y a pas de caméras, surtout ceux qui sont déserts. Tu te rappelles le Show Day 5 dans le parking, où tu matais à travers le pare-brise arrière par où on peut voir sans être vu ? Oooh ; tous ces bébés, toutes ces filles. Aussi bon, ou presque, que Sportsgirl ou Supré au centre commercial.

Bon. Prends le risque. Il faut que tu prennes le risque. Que tu chopes le phone. Où j'ai mis ses clés de voiture ? Là... Seigneur ! C'est un tampon ? Elle a ses règles ? Putain, je la bute si elle a ses règles.

Du calme. Y a quelqu'un dehors ? Non. Personne ne descendra cette rampe avant au moins cinquante bonnes minutes, Helen.

Pffuit ! Voiture ouverte. Descends tes manches, prudence mon garçon. Ne laisse pas ta peau toucher quoi que ce soit, mec, et...

Et, presto. Mais qu'est-ce que je vois, Helen ? Quelle idiote. Tu as oublié ton smartphone. Mais c'est pas grave puisqu'on l'a récupéré. Ooh, tu as un message. De la part de ton chéri.

Salut, chéri, je vais t'envoyer une photo de ta chérie, *très* bientôt, et elle sera *très* jolie. Tu ne l'oublieras plus *jamais*, chéri.

Pfuitt ! Voiture verrouillée.

Bye bye la bagnole.

Salut Helen. J'ai ton phone. Paf, plus de batterie. Ce qui veut dire que t'as disparu des radars, mon cœur ; ce qui veut dire qu'on peut plus te retrouver ; ce qui veut dire qu'il n'y a plus de GPS pour toi. La technologie moderne ; tu pourrais aussi bien être morte.

Vérifier : le paquet est-il sécurisé ? Ouais, bien attaché contre la paroi à l'arrière du van. Bras tendus, ligotés ensemble et au cadre ? Ouais. Les jambes ? Idem. T'inquiète pas, Helen ; tu vas pas rouler sur le sol pendant le voyage.

Bien reçu.

Vérifier : paquet incapable de parler ou – oh oh oh – de crier, hurler, glapir.

Scotch de chez Bunnings ; en promo à trois dollars quatre-vingt-dix-neuf.

Bien reçu et regard droit devant : aucun signe d'activité alien ?

Rien. Quarante-cinq minutes avant que quiconque descende cette rampe dans le petit parking ; quarante-cinq minutes avant qu'ils voient la Mazda bleue de Helen garée là où elle l'est toujours ; cinquante, peut-être soixante minutes avant que quelqu'un – le zeppelin ? – se soucie d'appeler le smartphone mort et laisse un message : *Helen, tout va bien ?*

Le petit chéri va devoir entendre tout ça et tous les autres messages, y compris les siens, quand il le recevra.

Le cadeau.

Concentration. La voie est libre, capitaine ! Bien reçu.

Allons-y, Helen, allons nous amuser un peu, juste toi, moi et ces gros nichons, un peu, beaucoup, passionnément, à la folie folie folie.

Ça va être super-agréable. Mais soyez patients, mes frères. Restez calmes, mes sœurs. Venez faire un petit tour avec nous.

Bon Dieu, regarde ce soleil ; regarde ce ciel bleu. Merde, j'adore ce coin. D'accord, Winston, pas plus de cinquante à l'heure et concentre-toi ; sois un conducteur courtois et salue les vieux qui te croisent.

Helen a cessé de hurler dans le chatterton. Elle savait que personne ne pouvait l'entendre mais ça n'y changeait rien. Elle a hurlé. Jusqu'à l'épuisement. Jusqu'à ce qu'elle comprenne.

Elle allait mourir. Peut-être, peut-être allait-elle faire semblant de l'aimer, lui dire qu'il était beau, qu'elle avait envie de lui.

Mais elle savait.

Tout cela était futile.

Elle allait mourir et, avant ça, il allait lui faire du mal.

Elle ferma les yeux et se souvint de son sixième anniversaire quand son papa et sa maman l'avaient emmenée au Luna Park où elle avait pris onze fois la grande roue.

5. Show Day : dans certains États, jour de foire qui est généralement férié.

Le deal (I)

J'avais rappelé Maria pour lui dire de me retrouver à la maison dans deux heures et pas dans une heure et demie, puis je lui avais demandé de passer le téléphone à Casey. « S'il te plaît. »

Elle était furieuse, frustrée et flic ; elle n'avait pas de comptes à rendre à un loup solitaire mais à une équipe constituée dont le boulot comportait des limites bien définies. Je les outrepassais ; elle les outrepassait. Nous ne savions ni l'un ni l'autre où cela allait nous mener, mais nous savions que nous étions en train de nous engager un peu plus dans la traque.

J'observais le ferry qui s'éloignait de la plage sur l'autre rive, traîné sur l'eau par deux gros câbles enroulés sur des poulies ; ils s'étirèrent quand la traversée commença, et plus encore quand le vent fouetta le bateau, comme pour l'entraîner dans le chaos.

Il était 6 h 20, maintenant ; l'aube était passée depuis longtemps. Il régnait une chaleur étouffante sous un soleil rond.

La voiture de Casey quitta le ferry dès qu'il toucha terre, sans attendre que les remous s'arrêtent, comme le font la plupart des conducteurs, nerveux de démarrer leur engin alors que l'arrière du bateau gigote encore dans le sillage.

Maria l'immobilisa brusquement tout près de la mienne.

Une autre erreur de jugement ; bien sûr qu'elle allait réquisitionner le boulot que j'avais filé à son copain. C'était une femme intelligente. Pourquoi ne m'étais-je pas mis à sa place ? Un an à l'écart et j'étais pire que rouillé ; à ce rythme, le tueur allait mourir de vieillesse.

« Tu n'es pas Casey.

– Fais comme si, dit-elle en montrant le tee-shirt qu'elle portait : la campagne de 1964 de Lyndon Johnson avec ce délicieux commentaire sur son rival Barry Goldwater : “Au fond, vous savez qu'il est con”.

– Qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi voulais-tu que Casey vienne ici ? Raconte. Tout. »

Les yeux coincés sur son rétroviseur, elle ne me regardait pas.

« Il y a une piste en terre à cent mètres sur la gauche ; retrouve-moi

deux cents mètres plus loin. On sera plus tranquilles. »

J'ai écrasé l'accélérateur et j'ai décampé.

En tournant à gauche, sur une piste à peine visible, j'ai vérifié qu'elle commençait à me suivre.

En l'attendant, coincé entre des gommiers et quelques palmiers poussiéreux, j'ai eu le temps de réfléchir et d'aboutir à cette inévitable conclusion : je venais tout juste de me rendre inutile.

Il fallait que je reste dans la partie. Le pire truc qui pouvait arriver serait de voir les flics prendre le relais, arrêter le gars pour, après quelques années de ballet judiciaire, qu'il sorte libre à cause de quelques avocats malins et de la fiabilité habituelle des preuves indirectes. Vous pouvez parler de justice, de vengeance ou de meurtre ; je tenais à être celui qui y mettrait un terme.

Elle est sortie de la voiture, a écrasé un moustique sur son visage et a dit :

« Je t'écoute. »

Je lui ai raconté tout ce qui s'était passé depuis hier après-midi, surtout ce qui concernait Eddie, parce que je voulais qu'on aille le libérer et qu'on l'interroge sur les gens qui entraient dans le complexe et en sortaient. Cela aurait été plus facile pour Casey, un civil qui passait par hasard dans le coin, qui était entré par hasard dans le hall d'entrée, y avait vu un passe avec un mot qui disait quelque chose comme : « Libérez le crapaud obèse dans l'appartement 20 au deuxième étage »... mais maintenant, c'était Maria qui allait devoir s'en occuper.

Je n'ai oublié que peu de choses, comme le nom de mon guerrier du cyberspace et comment exactement Eddie s'était retrouvé troussé dans son appart.

Et le film plastique. Ça aussi, j'ai oublié de le mentionner.

Alors que je commençais ma récitation, Maria a sorti un carnet de notes – le petit machin qui s'ouvre par en bas qu'utilisent les policiers consciencieux – de la poche arrière de son jean. Je n'aimais pas trop ça. Elle écrivait pendant que je parlais, comme le font les flics sur une scène de crime et que vous êtes témoin. Ou suspect. Non, j'aimais pas trop. J'avais pas l'habitude.

« C'est tout ? dit-elle quand j'eus terminé, refermant son carnet.

– Ouais, mentis-je.

– Il va falloir que je rapporte tout ça, Darian. Désolée. C'est fini pour toi. Ce que tu as fait est stupéfiant. »

C'est moi, ça : stupéfiant.

« Je t'épargnerai autant que possible. Je te le promets. »

Elle faisait référence à la litanie de mes crimes : effraction ; agression ; coups et blessures ; enlèvement ; séquestration – j'étais coupable de ça, aussi – et puis, bien sûr, aux nombreux crimes que

Personne Inconnue et moi-même avions commis en piratant les archives téléphoniques des victimes et, plus généralement, à notre détestable comportement concernant l'usage de logiciels espions, d'imagerie satellitaire et d'Internet pour la dissémination d'informations susceptibles d'entraver une enquête criminelle.

J'étais comme ça, autrefois : impatient, chaud bouillant dans mon désir de prouver mes capacités en tant qu'enquêteur ; le gosse au sommet de la grosse vague. Vous aveugler ; voilà ce que fait l'ambition. C'est une leçon qui peut être dure à apprendre à mesure que vous descendez cette très longue vague. Je n'allais pas la condamner. Au contraire : l'ambition est admirable, surtout quand vous êtes intelligent et que vous vous souciez des victimes.

« Il y a des questions, là-dedans », dis-je en montrant le carnet qu'elle remettait dans sa poche.

Elle m'a fixé façon « c'est terminé » et a continué à le ranger.

« Commençons par Izzie. Il y a un écart de vingt-trois kilomètres et soixante-huit minutes entre le signalement de son enlèvement et le moment où elle a été effectivement enlevée. »

Le regard a commencé à se lézarder. Ce n'était plus aussi « terminé ».

« Cela pourrait avoir un rapport avec les plaintes faites à la police à propos de ses facéties sexuelles. Izzie était une grosse nympho qui aimait se donner en spectacle. De façon la plus publique possible. Il y a eu six plaintes de parents dans la rue où c'est arrivé. La même rue où vivait Jenny Brown. »

Maintenant, Maria me fixait, choquée.

« Première question : qui, parmi les garçons, a été envoyé pour répondre à ces plaintes ? Ensuite : pourquoi cet écart de soixante-huit minutes entre l'heure officielle de sa disparition et son réel enlèvement ? Nouvelle question, même ligne d'enquête : qui a enregistré la disparition d'Izzie dans le dossier ? Je ne suis pas du genre à tirer des conclusions ou à faire des suppositions, mais il me semble que ce sont de bonnes questions. Qu'en penses-tu ? »

Elle ne répondit pas. Son esprit s'était mis à cavalier pour rattraper son retard et même essayer de passer devant ; pas question pour moi de me laisser doubler.

« Qu'est-ce que tu vas raconter aux gars là-bas au poste ? Vraiment ? On oublie ces conneries comme quoi tu vas être sympa et me couvrir. Ça arrivera pas, tu le sais et je le sais. Tu t'es fait niquer. »

À voir sa tête, ça devait faire longtemps qu'on ne lui avait pas parlé comme ça, jamais, peut-être. C'est toujours plus facile pour les jolies filles ; c'est pas juste mais c'est comme ça.

« Je suis l'ennemi. Avec qui tu t'es compromise. Tu t'es mise hors jeu. Tu crois qu'ils vont te pardonner parce que t'as résolu l'affaire ?

Aucune chance : ils te détesteront encore plus. Et cette belle petite gueule qui t'a aidée à entrer à la criminelle... tout à coup, ça deviendra une tronche de salope. Quand t'es mignonne, t'as pas le choix, tu la joues profil bas, tu la ramènes pas et tu laisses la gloire aux autres. Tu réclames pas ta part. Ces gars attendent juste le moment de te tomber dessus. En ce moment, ils ont envie de te baiser, mais ils savent qu'ils ne peuvent pas parce que t'es intelligente, discrète et réglo, mais dès que ce sera possible, ils vont te baiser la tronche, juste histoire de se dire qu'ils t'auront baisée quand même. »

Un éclair de rage dans les yeux ; elle m'a balancé son poing. C'était un bon coup, sec, brutal, et il aurait pu me toucher, mais j'avais des années d'expérience ; je l'attendais. J'ai esquivé et regardé son bras fouetter le vide.

« Connard ! » cria-t-elle en me balançant un autre gnon.

Cette fois, j'ai saisi son poing dans ma main ouverte et je l'ai tenu. Bloqué, entre nous, immobile.

« Tu aurais préféré que je te mente ? Certains apprécient le frisson de l'inconnu. Moi, j'aime bien savoir ce qui m'attend. »

Elle respirait lourdement, furieuse contre moi, et peut-être, quelque part au fond, contre elle-même.

On s'est fixés un moment. J'étais en train de marchander son ambition. Elle était loyale mais, par-dessus tout, elle voulait toucher le gros lot, gravir les échelons. Jouer les louves solitaires avec moi n'était pas loyal, mais ça pouvait l'aider à obtenir ce qu'elle désirait. Du moins, c'était ainsi que j'espérais qu'elle verrait les choses.

« Je pourrais t'arrêter sur-le-champ. Te foutre en taule. Cette possibilité t'a-t-elle effleuré la cervelle ? Parce que, moi, l'idée me paraît plutôt bonne. Et ces gars dont tu parles ? Si je te ramène menotté au poste, je serai leur Wonder Woman. Qu'est-ce que t'en dis ? Tu trouves pas que c'est une alternative à ton brillant exposé ?

– Alors, vas-y, Maria. Vas-y, fais-le. N'attends pas. »

Helen 95D (II)

Nous y sommes, les amis, presque arrivés à la maison.

Prenez des notes, mes frères et sœurs. Note : il est important de choisir un endroit où vous ne vous ferez pas remarquer. Note : il est important de se fondre dans le paysage, d'avoir l'air normal.

C'est quoi, putain, normal ? Je vous entends le demander. Ah, bonne question. Voilà la réponse : il n'y a pas de réponse. Normal, ça n'existe pas. Mais voilà quelque chose à ne pas oublier, les amis : tout le monde croit que ça existe et pratiquement tout le monde essaie de s'en donner l'air.

Donc, j'habite dans une rue sympa, dans une banlieue sympa, avec des pelouses sympas, des voitures sympas et des voisins sympas qui regardent la télé tous les soirs, qui vont au boulot tous les matins et reviennent à la maison après un détour au supermarché. Je fais ce genre de trucs, moi aussi. Bon, pas vraiment. Je fais semblant. Note : faire semblant d'être comme tous ceux qui vous entourent.

Vous voyez, c'est pas normal de rouler dans une rue sympa avec un paquet attaché à l'arrière du van. Donc, vous faites en sorte que ça paraisse normal. Faut que vous ayez le même air que les autres tocards du quartier, faut que vous ressembliez au mec qui vend des glaces, au livreur, au plombier ou à l'électricien. Et c'est tellement facile, putain. Helen, tu m'écoutes ? Ça te concerne, toi aussi. Les gens normaux vont te prendre pour un tapis roulé ou une caisse de câbles. C'est pour ça qu'après les avoir prises j'appelle les filles *le paquet*.

Ralenti, soldat, ne va pas alarmer les voisins en conduisant comme un excité.

Parfois, j'ai l'impression d'être un véritable membre de la communauté. Parfois, je me dis que je pourrais faire partie du Rotary ou être boy-scout.

Encore plus doucement. Regarde le gosse sur son vélo qui fonce au milieu de la rue comme Spiderman. Salue ce petit con. Souris au jeune merdeux.

Nous y voilà. Devant les Portes du Château. Les volets roulants, c'est

bien. D'abord, choisir une maison qui ressemble à toutes les autres, puis essayer d'avoir un garage équipé d'un volet roulant. C'est l'idéal. Très peinard. J'aime j'aime j'aime quand je suis enfin dans le garage avec le paquet et que le volet roulant vient cogner le béton du sol, se refermant sur nous.

Ses liens étaient si serrés qu'il lui était quasiment impossible de bouger, mais Helen était parvenue à tourner la tête et à le regarder pendant qu'ils roulaient. Elle entendit le bruit d'une porte électronique et sentit l'obscurité descendre sur eux. Elle comprit qu'ils étaient dans un garage.

Winston lui sourit.

« Salut, Helen. J'ai un peu l'habitude. Alors, voilà : plus tu te débattras, pire ce sera. Pour toi. »

Elle le regarda dévisser le filet de séparation et le rouler ; puis il passa du siège avant à la cabine du van pour s'agenouiller auprès d'elle.

Pourquoi elle ? Que lui avait-elle fait ? Était-ce quelque chose qu'elle avait dit ? Après une de ses séances ? Elle essaya de se souvenir de son dossier. Tout ce qu'elle se rappellerait pouvait être utile. Grâce aux films et à la télé, elle savait qu'il fallait créer une empathie avec les gens comme lui.

Mais cette pensée provenait d'un endroit qui s'appelait l'espoir et dont la lumière s'éloignait très vite. Il n'y avait pas d'espoir. Tout ce dont elle prit la peine de se souvenir, c'était que son nom était long, qu'il avait vingt-quatre ans et que ses yeux possédaient une étrange pigmentation qui donnait à ses iris une couleur orangée.

Il lui toucha un sein. Le pressa. Le regarda, le pressa plus fort. Elle essaya de ne pas montrer sa douleur, mais c'était sans espoir. Tout était sans espoir.

« Souviens-toi de ce que j'ai dit », entendit-elle.

Elle se figea. Ne le quitta pas des yeux.

« Il y a une liste de règles à l'intérieur de la maison. On va bientôt les passer en revue. Mais, avant, je vais te baiser. »

Il parlait sans émotion.

« Ce sera la baise numéro un. Quand on en sera à la trente-deux – tu pourras te rappeler ça ? La baise numéro trente-deux ? –, je te dirai si tu vivras ou si tu mourras. Mais il faudra que tu te souviennes de la baise trente-deux, parce que sinon, si je te demande combien de fois on a baisé ensemble et que tu me donnes un mauvais chiffre, alors... »

Il haussa les épaules comme pour dire : « Ce sera pas ma faute. »

« Ah, et pour être équitable : une baise, c'est pas avec la bouche. Il y a une grande différence. La bouche, ça compte pas. D'accord ? »

Face à une horreur qui lui était inimaginable, Helen ne bougeait

plus depuis longtemps.

« On commence. Reste comme ça, ça ira. »

Helen reprit conscience et regarda autour d'elle. Une chambre à coucher, sombre. Mais pas assez. Sur les murs, il y avait des photos. Des centaines de photos.

D'adolescentes. Nues, attachées, impuissantes, violées, lacérées de coupures, en sang, pleurant, implorant, à genoux, suppliant. Tant de filles.

Helen hurla à nouveau, hurla plus fort qu'elle ne l'aurait cru possible, un hurlement qui surgissait des tréfonds de son âme, un hurlement réduit au silence par le chatterton sur sa bouche.

Le deal (II)

À la place d'Eddie, j'aurais été rudement content : Buffy la tueuse de vampires est sexy, mais se faire libérer par une flic aussi belle, c'était un fantasme qu'il n'aurait même jamais pu s'inventer. Et voilà qu'il devenait réalité.

J'étais resté parmi les gommiers et les palmiers, la regardant partir tel l'esprit de la fureur. Et pas parce que je l'avais prévenue de sa manie de se lécher les lèvres.

C'était le deal : elle le secourait, lui racontait une salade quelconque comme quoi elle avait vu une vague silhouette (moi) s'enfuir mystérieusement du complexe. Puis elle brandirait son badge et interrogerait le pauvre Eddie sur tous ceux qui avaient accès au complexe, tous ceux qui auraient pu si effroyablement et sans la moindre raison perpétrer cette agression sur lui. J'avais remarqué que les quatre immeubles possédaient tous un parking souterrain avec des portes électroniques. Qui y avait accès, Eddie ? Particulièrement à celui de Sunrise Breeze. Peu importe qu'on vous ait attaqué ici, Eddie ; il ne faut rien laisser de côté, Eddie. Vous comprenez ? Rien.

Puis elle reviendrait tout me raconter. C'était le plan. Elle n'avait pas encore songé à la suite ; elle était en mode adrénaline. Elle n'avait pas encore saisi, pas tout à fait, que je l'avais contaminée. Le deal était plus profond qu'elle ne le pensait. Je la laisserais s'en rendre compte plus tard, une fois que nous aurions soutiré à Eddie tout ce qu'il savait. Je dessinais des cercles dans la poussière avec ma botte. J'étais content d'attendre.

Être flic signifiait beaucoup pour moi. Je me levais, me douchais, enfilaï mon uniforme. Là-dedans, j'étais quelqu'un. Je croyais en ce que je faisais. Je travaillais dur. Trop, peut-être. Mais j'étais arrivé là où je voulais : je prenais l'ascenseur pour le huitième. Malgré tout ce qu'ils peuvent vous raconter, tous les flics veulent appartenir à la criminelle. Il y a deux raisons à ça. Primo : tous les autres boulots de police, c'est de la merde. Les ivrognes au volant, les accidents de

bagnole, les incendies volontaires, les arnaques financières, les gardes-pêche, les vols de bétail, et même les viols. De la merde. Bien sûr, ils sont importants, mais il y a un ordre dans le monde, une hiérarchie. À la criminelle, vous vous occupez des meurtres. Quelqu'un a pris une vie. La vie. Si, au cœur de ce chaos où nous vivons, nous avons quoi que ce soit en commun, c'est la simplicité de la vie.

On ne tue pas des innocents. Ceux qui font ça, on les arrête. La criminelle attire tous les flics, même les flics pourris, parce que tous veulent choper les tueurs qui rôdent parmi nous avec leurs sourires et leurs mensonges.

La seconde raison est plus basique : si vous n'êtes pas à la criminelle, vous êtes un loser. Traversez le hall d'entrée du QG en ville et prenez l'ascenseur. Premier étage : les gratte-papiers ; ne portent même pas l'uniforme. Deuxième étage : celui de la gestion et des fiches de paie. Troisième : incendies et pêche illégale. Quatrième : police scientifique. Cinquième : la financière, et peut-être les gars d'Internet. Sixième : les violences aux enfants. Septième : viols et disparitions.

Maintenant, ça devient chaud : plus que deux étages, l'un pour les bureaucrates, l'autre pour les Fils de Dieu. On sort au huitième, avec ses quatre salles de travail réunies pour en faire une seule, avec les cartons de preuves, les tableaux blancs, les armoires à dossiers et les monceaux de gobelets à café vides. La bière est planquée derrière l'écran où on regarde les bandes VHS des interrogatoires ou des scènes de crime. L'étage au-dessus de nous abrite le Commissioner, dans un très grand bureau qui domine une cité de plusieurs millions d'habitants. Les Commissioners, quels qu'ils soient, s'installent toujours à l'écart de la vitre, le plus loin possible de la ville, de façon à profiter de la vue sur Port Phillip Bay, un superbe panorama sur l'océan gris jonché de voiliers et de planches à voile. J'imagine que c'est plus sympa, mais j'ai toujours eu le sentiment que c'était une fuite devant les responsabilités qui incombent quand on est censé protéger ces millions de gens.

Une fois, j'ai passé un après-midi avec un Commissioner dans son bureau. On a bu du Johnnie Walker Blue : deux cent soixante dollars sortis des poches du contribuable. Il a passé tout son temps à lorgner à travers un télescope géant, pendant qu'on buvait et discutait de mon arrestation d'un violeur en série dans Frankston, une banlieue minable.

« Vous cherchez des crimes en train de se commettre, chef ? ai-je fini par demander.

– Mais non, espèce de malade. Venez voir », répondit-il en s'écartant pour me laisser la place et en avalant une gorgée à quarante balles.

J'ai collé mon œil au viseur et j'ai vu une femme, seins nus, qui

bronzait sur la plage.

« Et ici, dit-il en bougeant délicatement le télescope comme si on était dans une station spatiale. Regardez ça. »

Une autre femme du public – ne se doutant de rien – les tétone à l'air, qui passait tranquillement son vendredi après-midi sur la plage, ignorant le fait que le flic le plus puissant de la ville la matait alors qu'il était censé avoir une conversation sérieuse à propos de l'homme que je venais d'arrêter : Davo, qui avait battu et violé seize filles pendant sa « foire au sperme », comme il qualifiait en rigolant le temps passé entre sa sortie de prison l'an dernier et son arrestation quelques heures plus tôt.

Davo est mort, maintenant. Il était retourné en taule. Le ministère public, débordé, avait envoyé un gamin boutonneux, sorti de la fac de droit depuis à peine un an, plaider l'affaire. Six mois plus tard, Davo avait été libéré. Je l'ai regardé franchir le portail de la prison et je l'ai suivi jusqu'à sa nouvelle demeure, une sordide pension de famille. J'ai attendu qu'il en ressorte et qu'il prenne le chemin de la plus proche école de filles. J'ai fait en sorte qu'il n'y arrive jamais.

Le Commissioner n'y était pas arrivé, non plus. Ils n'y arrivent jamais. Là-haut, sur la moquette de leurs bureaux, le Commissioner et ses adjoints ou adjointes sont harcelés quotidiennement par des politiciens qui râlent à propos des taux de criminalité qui ne baissent pas ; après ça, ils passent de longues heures en réunion avec des consultants à essayer de trouver un moyen de trafiquer les statistiques, de redéfinir la notion de « crime avec violence ».

Est-ce qu'on peut en sortir les homicides involontaires ? Est-ce qu'on est forcé d'inclure les viols ?

Au bout d'un moment, quelle que soit la quantité de Johnnie Walker que vous ingurgitez, ça vous tape sur le système. Alors, si vous ne vous êtes pas déjà fait virer, vous vous barrez de vous-même.

Au huitième étage, notre raison de vivre, c'est ce que nous appelons le tableau des morts : la liste des victimes, par ordre chronologique. Nous inscrivons chaque nom, au feutre bleu, sur le côté gauche du tableau, puis nous dessinons une longue ligne qui va de gauche à droite. Après toutes les infos basiques – quand, où – venait le truc important : le nom du tueur et une marque pour signifier s'il avait été jugé et condamné. Vers Noël, nous en étions en général à une centaine – c'est à peu près le nombre moyen de meurtres à Melbourne lors d'une année *normale*.

Il était plus de 8 heures quand je suis remonté dans le Toyota m'offrir une petite cure d'air climatisé. Pas un souffle de vent ; il devait faire dans les trente-cinq degrés, facile. Les yeux fermés, j'ai profité de la fraîcheur. Et je suis retourné au tableau des morts, là-haut, au huitième étage.

Longtemps après avoir abandonné l'uniforme, je prenais l'ascenseur tous les matins, regardant les losers sortir aux étages inférieurs, par exemple aux incendies et à la pêche illégale, dans leurs costumes de supermarché et leurs chaussures à dix dollars. Quand les portes se refermaient, content de moi, je m'adossais à la paroi du fond, j'effaçais de mon esprit ces minables qui allaient arrêter des types qui avaient pris trop de mulets ou qui s'étaient régalez à voir une maison brûler.

L'ascenseur continuait à monter, à se vider, jusqu'à ce que j'arrive à mon étage, l'étage dont j'étais le chef.

À mes débuts, on m'avait assigné pour partenaire une autre inspectrice, elle aussi nouvelle au huitième étage. Carita. Il n'y a pas beaucoup de femmes à la criminelle. Nous avons travaillé ensemble pendant quatre ans.

Un soir, un samedi, Carita et moi pourchassions un tueur dans une rue paumée de South Yarra. Il a trébuché et s'est cassé la gueule ; nous aussi, on lui a cassé la gueule. Il avait tué une dame de quatre-vingt-sept ans prénommée Doris. Elle n'avait jamais été mariée, ce qui avait un rapport avec la Seconde Guerre mondiale. Elle faisait collection de timbres tahitiens – ils jonchaient le sol là où il l'avait poignardée dans le cou avec un tire-bouchon.

Carita et moi, on l'a démolie pendant qu'il se tortillait et geignait sur les pavés humides. Je lui ai pété le nez. Elle lui a foutu son genou si fort dans les couilles que je me suis dit qu'elle avait dû les lui expédier dans la gorge. Il pleurait, il était brisé. Personne n'en avait rien à foutre. Deux jeunes agents se sont pointés et l'ont foutu à l'arrière du fourgon. Il ne tenait plus debout. Il ne pouvait pas parler non plus, ce qui était une bonne chose parce que personne n'avait envie d'entendre ce qu'il avait à dire. Il pleuvait encore. On était trempés, mais on s'en foutait. On avait attrapé un méchant et on l'avait bien amoché. Personne n'en saurait rien. Il n'y avait pas le moindre risque d'une enquête interne. Personne ne se souciait de lui. On planait. Il fallait qu'on rentre au huitième rédiger seize pages de rapport, mais on est juste restés là à se dévisager pendant que le fourgon, sirène et gyrophare, s'éloignait. J'ai commencé à rire, comme ça arrive parfois quand on a gagné un truc. Ça devait être contagieux. Carita et moi, on s'est mis à rigoler comme des malades, dans une impasse de South Yarra, de grands chênes sombres au-dessus de nos têtes, de grosses gouttes de pluie éclatant sur nos visages. J'ai fait le premier pas : « Carita, ce que je vais dire pourrait me mettre dans une sacrée merde, mais tu sais quoi ? Rien à foutre. Après ce qu'on vient de traverser, j'ai juste envie de rentrer chez moi, il se trouve que c'est tout près d'ici, de déboucher une bouteille de vodka et... »

Elle s'est contentée de sourire et d'acquiescer ; alors c'est ce qu'on a fait : picoler de la vodka et nous baiser l'un l'autre comme si c'était la

dernière nuit sur terre.

Le lendemain, assise face à moi au bureau, elle m'a balancé en chuchotant :

« Je suis transférée. Je viens de l'apprendre. À la financière.

– À la *financière* ? »

C'était une abdication.

Elle m'a regardé avec sympathie, comme s'il y avait un truc que je n'avais pas tout à fait compris.

« Les méchants sont charmants, à la financière », dit-elle.

Mais ce n'était pas ce qu'elle voulait dire. Le lendemain, son bureau était vide.

Je l'ai revue une fois, des années plus tard ; ça devait faire sept ans que j'étais à la criminelle. Je descendais dans l'ascenseur, du huitième au rez-de-chaussée, trois ans après que nous avions éclaté cette face de rat dans une ruelle humide et passé le restant de la nuit à boire et à niquer. Elle est entrée dans la cabine et a souri. J'ai dit salut, elle a dit salut. Elle portait un costume bleu marine. Elle sentait comme une mer de fleurs. Elle m'a observé pendant que je me régalais de son odeur et elle a suivi mon regard. Elle paraissait heureuse.

Elle a dû lire dans mes pensées, car elle a dit :

« J'aime ça.

– Les méchants charmants ?

– Toujours un compliment à la bouche.

– Il paraît que c'est un domaine en pleine expansion », dis-je.

L'escroquerie nigériane était le succès du moment. Tout le monde parlait de la criminalité sur Internet comme du dernier truc brûlant. La financière n'était qu'au cinquième, mais il y avait toujours un buzz quand l'ascenseur s'y arrêtaient. Nous étions encore les Fils de Dieu, là-haut, au huitième, mais notre divinité s'effaçait un peu derrière la nouveauté. Nous étions coincés, comme toujours, à notre centaine de meurtres. Nous étions une constante.

Après sept ans à la criminelle, je ne fraternisais plus avec les flics des autres services, et ils réagissaient en conséquence. Quand je prenais l'ascenseur, le silence régnait ; quand j'y entrais, les conversations s'arrêtaient. Mais pas ce jour-là, pas avec Carita. On a parlé et j'ai même sorti quelque chose comme : « Paraît qu'il va pleuvoir ce week-end. » Au moment où l'ascenseur a ralenti en douceur pour s'arrêter, elle a dit : « Les cauchemars ont disparu. » Elle me chuchotait à l'oreille, elle partageait un secret. Je ne lui avais jamais parlé des cauchemars.

Elle a détourné le regard, ou peut-être pas, peut-être que c'est moi qui l'ai détourné, mais on était arrivés ; les portes se sont ouvertes, de nouveaux visages nous ont accueillis. Kevin, un de mes collègues qui s'était occupé de plus de huit cents meurtres au cours de sa carrière,

m'a fixé avec des yeux morts et est entré le premier, précédant le menu fretin.

Je sentais encore la mer de fleurs qui n'avait absolument rien à foutre au QG de la police et j'éprouvais une envie soudaine, désespérée presque, d'y plonger, d'être avec Carita. Mais je n'arrivais pas à arracher mon regard de celui de Kevin. Il ne me regardait pas, mais ses yeux me fixaient.

« Darian ? Un problème ? » a-t-il dit.

J'ai secoué la tête et les portes se sont refermées. Il était parti. Un vétéran de la crim' aux yeux morts qui grimpait lentement au huitième.

Je me suis retourné. Carita s'éloignait vers les portes sur la rue. Pour une raison quelconque, ça m'a foutu en rogne. Je voulais qu'elle soit avec moi, qu'elle m'attende. Je voulais l'odeur de son parfum et son corps couvert de fringues chères. Je voulais l'interroger sur les cauchemars, mais je ne le ferais jamais. Je n'en avais jamais parlé à quiconque, même si j'avais deviné qu'aucun de nous, à la criminelle, n'était épargné. Elle a été la seule personne qui m'en a jamais parlé ; elle et le flic du Yard.

« Deux des boîtes de construction n'ont jamais renvoyé leurs passes. Ainsi que l'électricien qui a été chargé des câblages. Eddie pense avoir été victime de Tonto. »

Nous étions au bout de la piste en terre, près du ferry. Tout était calme ; les adeptes de l'autoroute ne s'étaient pas encore réunis.

« Qui ça ?

– Tonto. L'acolyte du ranger solitaire. Il est très moche.

– Je suis un *acolyte* ? Et Eddie me trouve *moche* ?

– Non, espèce de demeuré. *Eddie* est moche ; plus moche encore que ce que tu disais. Mais t'as raison pour l'acolyte. Suis-moi », dit-elle en démarrant.

Elle avait souri. Comme si nous étions partenaires.

La malédiction : une ombre

Avant l'aube règne une tranquillité parfaite. J'aime ce moment plus que tout autre. Il n'est traversé que par le doux bruit de la rivière et les sons lointains et monotones de l'océan. J'ai entendu la voiture, la portière qui claquait et son approche.

« Ici », dis-je.

Il faisait encore très sombre. Les voix portent loin sur la rivière. Après m'avoir retrouvé sur la jetée, elle a compris qu'il valait mieux murmurer.

« J'ai toujours voulu être flic. Mais je ne savais pas si je pourrais encaisser.

– Ça fait combien de temps que tu es dans la police ? Cinq ans ? »

Elle a acquiescé.

« Ce que tu es en train de voir, ce que tu es forcée de faire, c'est du domaine d'un inspecteur aguerri de la criminelle. Tu n'étais pas censée te retrouver plongée là-dedans si tôt.

– Mais je suis en plein dedans. »

Ouais. Elle y était.

« Ce n'est pas juste un boulot, dis-je, et tu n'as pas d'amis. Il n'y a que toi.

– Mais les cauchemars. Les visages des filles... c'est comme s'ils me hantaient.

– Oui. C'est exactement ce qu'ils sont en train de faire. »

Sur l'eau miroitante de la rivière passa brièvement le reflet de son expression choquée.

« C'est parce que tu t'inquiètes. Ils ne partiront pas. Ils seront toujours là. Ça fait partie de la malédiction...

– La malédiction ? me coupa-t-elle, la peur visible dans ses yeux.

– ... d'être un flic qui non seulement s'inquiète mais ne renoncera pas. C'est ton premier tueur. Quand il sera pris, qu'on se sera occupé de lui, il y en aura d'autres, mais tu seras plus forte, tu seras prête ; prête à les traquer, n'importe où, et à les éradiquer. Accepte les filles, c'est ce que veulent les cauchemars. N'aie pas peur d'eux. Moi, j'ai eu

peur. Je les ai combattus. On ne peut pas. On perd.

– Les éradiquer ? demanda-t-elle.

– Quoi qu'il en coûte, répondis-je.

– Je ne crois pas à ça.

– J'ai juste dit quoi qu'il en coûte. Je n'ai pas dit leur coller une balle dans la tête.

– Mais c'est ce que tu fais, murmura-t-elle d'une voix que j'entendis à peine.

– *Moi, oui.* »

Cela paraissait une conversation datant d'une autre époque, mais c'était hier matin. Je venais de me rendre compte que je n'avais pas dormi depuis près de quarante-huit heures. Il fallait que je me repose, sinon je risquais de commettre une autre erreur. Quelques heures, c'était tout ce qu'il me fallait. Mais pas encore. Il y avait encore du travail ; je devais montrer à Maria en quoi, exactement, consistait le deal.

C'était son jour de repos, mais elle avait garé sa voiture un peu plus bas sur la route et emprunté un étroit sentier le long de la rivière qui l'avait obligée à patauger sur une centaine de mètres, sur la plage de mon voisin, devant ses pelouses, pour arriver aux palmiers plantés serrés qui m'assuraient une discrétion totale.

Je lui ai enfin parlé du film plastique. On a skypé Isosceles qui lui a demandé si elle accepterait d'avoir des rapports sexuels avec lui. Il s'est lancé dans une longue tirade sur Barry Goldwater et a demandé plusieurs fois à voir son tee-shirt, ce qu'elle a accepté de bon gré, alors que nous étions tous conscients qu'il étudiait ses seins. Nous avons couvert l'emballage du film plastique de poudre à empreintes pour en chercher – il y en avait quelques-unes –, avant d'obéir aux instructions d'Isosceles qui nous expliquait comment nous servir de mon ordi et d'un boîtier en métal afin de les lui transmettre pour qu'il puisse effectuer une recherche depuis chez lui. Nous nous sommes ensuite occupés des entreprises employées sur la North Shore en nous intéressant plus particulièrement à celles qui étaient spécialisées dans l'électricité. Il y en avait soixante-cinq sur la Sunshine Coast, mais nous avons établi une première liste qui se limitait à celles qui se trouvaient à une proximité raisonnable du complexe. Toutes soustraient ; cela nous faisait plus d'une centaine d'électriciens. C'était une bonne piste cependant, liée à l'une des rares choses que nous savions à propos de notre type : sa connaissance des ordinateurs et des télécommunications.

Ceci terminé, Maria a paru surprise quand j'ai dit à Isosceles de rester avec nous. Je voulais qu'elle sache que nous avions un public, même s'il se limitait à une personne, qui plus est, assez excentrique.

Nous nous étions déjà mis d'accord sur le principe d'enquêtes jumelles, une danse dans l'ombre. C'était facile. Plus ou moins. Même si elle était officiellement affectée à Opération Blonde, le nom qu'ils avaient donné à la traque du tueur, elle était tout en bas de l'échelle de la branche d'investigation criminelle. Mais elle était dans la place. L'équivalent à Noosa du huitième étage. Quand cette agaçante affaire de disparitions de jeunes filles était devenue une enquête sur des meurtres, ils s'étaient attribué un peu plus de place en collant les bureaux de la pêche illégale contre le mur du fond ; quand l'enquête sur des meurtres s'était transformée en traque d'un tueur en série, les flics chargés de la marijuana et de la conduite en état d'ivresse les avaient rejoints contre le même mur. Maria était dans la salle, mais pas tout à fait dans l'équipe. En tant que chef, Adam avait, lui, son propre bureau. Je lui ai dit que je savais comment m'y prendre. Je lui ai assuré que ça allait marcher. Une fois que nous aurions repéré le tueur, que nous l'aurions dans notre viseur, ce serait elle qui préviendrait ses collègues. Elle savait qu'elle n'obtiendrait pas la gloire – le Gros ferait en sorte qu'elle lui soit réservée –, mais ses efforts qui avaient mené à la capture du coupable seraient notés, applaudis et, bien sûr, récompensés.

Il y avait juste un petit problème quant à ce qui se passerait exactement quand nous trouverions le tueur. Elle était jeune et croyait au système judiciaire. Il lui faudrait encore quelques années avant de comprendre que c'était un jeu vicié, caractérisé par son manque de justice. Elle savait que j'avais un flingue et elle savait comment j'aimais mettre un terme à ce genre d'affaires. Je lui ai dit que je ne ferais rien avant d'en avoir d'abord discuté avec elle. Elle ne m'a pas cru et je ne m'attendais pas à ce qu'elle le fasse. Je lui ai dit que nous étions présomptueux, que peut-être nous n'attraperions pas ce mec et que c'était un mauvais karma d'en parler comme si c'était déjà arrivé. Elle a avalé ça ; chez elle, la superstition était hypertrophiée. Je lui ai aussi dit que tout ce qui comptait, c'était la découverte irréfutable de son identité. Une fois que nous aurions son nom, nous ne tarderions pas à trouver des preuves. Ces mecs adorent leurs trophées, lui ai-je rappelé. S'ils se débarrassent des corps, ils ne lâchent jamais leur butin, les signes de leurs victoires. Elle s'est sentie mieux, après ça : il pouvait disparaître, l'enquête serait quand même résolue.

Pour moi, bien sûr, il n'en était pas question ; lui et moi, il fallait qu'on cause. J'avais besoin de savoir où il avait enterré les filles. Elles devaient rentrer chez elles, retrouver leurs familles. Elles avaient besoin de respect, celui qu'offrent de vraies funérailles, un adieu décent.

« Tu as un peu réfléchi à ces soixante-huit minutes ? lui ai-je demandé.

- Non, répondit-elle, surprise.
- Moi, oui.
- C'est juste une coïncidence. »

Encore ce mot. Maintenant, elle m'avait dit où avaient été retrouvés tous les téléphones, ce que j'avais ajouté à mon tableau sur le mur.

« Les coïncidences n'existent pas. Le hasard, ça n'existe pas, pas quand on traque un tueur en série, dis-je en voyant Isosceles acquiescer. Quelqu'un a trafiqué les heures. Pourquoi ferait-on un truc pareil ?

- C'est peut-être une erreur. Ça arrive tout le temps.
- Et si ça n'en était pas une ? »

Elle ne répondit pas.

« Et si c'était délibéré ? Ce qui est, à mon avis, le cas. Quelqu'un a planqué ces soixante-huit minutes. Pourquoi ? Parce que ce quelqu'un a quelque chose à cacher. Ça n'a rien à voir avec Izzie, ça a tout à voir avec lui. Parce qu'il a passé du temps avec elle. »

Elle ne parlait toujours pas, mais ses yeux ne me lâchaient pas.

« Et si le tueur était un flic ? dis-je, comme si l'idée venait à peine de me traverser l'esprit.

– *Quoi ?*

– Ça te paraît absurde ? Est-ce qu'on fait passer des tests psychologiques aux flics ? Non. Juste à ceux qui s'engagent dans la brigade incendie. Dix pour cent des candidats sont pyromanes.

– Huit, me corrigea Isosceles.

– Parmi tous les types de la Sunshine Coast, tous ces hommes que tu as scrutés en te demandant : est-ce que c'est lui ou lui, as-tu jamais pensé à les regarder, eux ? Tes collègues. Combien sont-ils ? Quinze ? Seize ? Qui s'est donné la peine de les éliminer ? Qui s'est jamais posé la question : comment prennent-ils leur pied ? Rêvent-ils de filles blondes de quatorze ans ? Interroge-toi : n'as-tu jamais entendu l'un d'entre eux mentionner à quel point une des victimes était jolie, sexy ou juste bonne ? Aucun d'entre eux n'a jamais dit : elle l'a bien cherché à se balader dans un tee-shirt pareil, avec une jupe ras la moule ? »

J'étais en train de créer un tunnel sans issue. Je voyais à son regard – vitreux, lointain, pas ici mais égaré dans leur salle de réunion – qu'elle s'y enfonçait de plus en plus.

« Combien de plaintes ont-ils reçues à propos d'Izzie et de ses ébats publics ? Qui a répondu à ces plaintes ? Qu'ont-ils fait en arrivant là-bas ? C'est simple : ils ont profité du spectacle. Izzie n'a jamais arrêté ses représentations... les plaintes à la police n'ont servi à rien. Sauf à élargir son public. À ton avis, combien de gars sont allés là-bas pour mater ? Mais qui, parmi eux, a décidé de ne pas se contenter de regarder ? De faire quelque chose, nous ignorons encore quoi, qui a

conduit à ce qu'on efface ces soixante-huit minutes ? »

Elle a cligné des paupières et m'a fixé comme si quelque chose venait de résonner en elle.

« À l'autre bout de ces soixante-huit minutes, il y a le tueur. Était-il en train de l'attendre ? Ou a-t-il simplement changé d'identité à la soixante-neuvième minute ?

– Ce n'est pas possible.

– Pourquoi ? Parce que tu le dis ? Débarque. Tu veux qu'Isosceles te récite quelques données sur les flics assassins ? Écoute, dis-je en me penchant vers elle, il n'y a que toi qui peux le faire. Il faut que tu sois moi. »

Elle a sursauté.

« Quand tu retourneras au poste, il faut que tu sois mes yeux et mes oreilles. Tu portes l'uniforme, tu joues Maria... mais, là-bas, je suis ton ombre. Tu les regardes avec mes yeux et tu les écoutes quand ils rigolent, quand ils blaguent, quand ils parlent de surf, de ces connards de touristes, des braconniers d'eau douce avec leurs barques remplies de poisson. Mes yeux, mes oreilles : est-ce lui ? Lui ? Ou lui ? Personne n'est immunisé. »

Elle est partie sans un mot.

« Waow, mec, ça c'était intense, dit Isosceles. Tu crois sincèrement à toute cette merde ? »

J'ai haussé les épaules.

« Est-ce que le tueur est un des flics ? Peu probable. Est-ce que l'un d'entre eux a baisé Izzie ? Ouais. Est-ce qu'il n'a pas été le seul ? Possible, aussi. Ils ont dû tous aller la mater chacun leur tour et l'un d'entre eux a fait beaucoup plus que ça. Est-ce que ça a une importance ? Seulement si le tueur était là, à observer, à la suivre. Il a sans doute embarqué Izzie juste après que le flic l'a laissée. C'est une information qui sera utile.

– Alors, pourquoi, pardonne-moi l'expression, lui niquer la tronche comme ça ?

– Elle a de la ressource ; elle est intelligente, indépendante, ambitieuse ; elle va finir par jouer en solo. Il le faut. Il faut qu'elle soit comme moi.

– Ah, d'accord. Je vois. Quels seins fabuleux. »

Nous nous sommes quittés sur cette remarque, lui pour suivre toutes les pistes émanant du Noosa North Shore Dreaming Resort, et moi pour dormir trois heures, pas plus.

Je me suis réveillé en entendant quelqu'un entrer chez moi.

Angie

Des pas sur le plancher puis une voix douce. Angélique. Tous les mardis, à 20 heures. Angie, la femme que j'aimais discrètement.

Il faisait nuit. J'avais dormi sept heures, beaucoup trop. J'étais en colère contre moi-même d'avoir trop dormi ; d'avoir oublié.

Je ne me sens pas seul. La solitude est une amie. Elle et moi, on s'assied au bord de la rivière, contents d'être ensemble. Mais j'ai besoin du contact et de l'étreinte d'un corps de femme. Je ne me suis jamais marié et, beaucoup trop souvent, j'ai été un partenaire catastrophique. Être là ou, à vrai dire, simplement « être » était impossible. À la criminelle, même pendant mes jours de congé – que je ne prenais pas –, je travaillais en permanence. Mes collègues femmes, comme Rhonda et Carita, n'aimaient pas cette intensité, ou peut-être était-ce moi qu'elles n'aimaient pas. Il est plus probable qu'elles sentaient l'absence totale de possibilité d'engagement.

La première fois que j'ai payé les services d'une fille pour coucher avec moi, j'étais plus nerveux que je ne l'avais jamais été de ma vie. Toute la problématique du marchandage : pour combien de temps la voulais-je ? Est-ce que ça aurait lieu chez moi ou ailleurs ? Qu'est-ce que j'espérais : une petite copine ou une reine du porno ? Un choix qu'on ne m'avait jamais proposé auparavant et dont j'ignorais tout. Mais après avoir émergé intact de ces négociations, je me suis couché, j'ai fermé les yeux pendant qu'elle s'étalait sur moi et j'ai ressenti une plénitude fascinante.

À partir de là, et cela fait de nombreuses années, j'ai trouvé refuge et réconfort dans la compagnie de prostituées. Un mois après mon arrivée à Noosaville, j'ai à nouveau cherché ce réconfort et ce refuge. Ce n'est pas un truc de flic. C'est mon truc, à moi.

Il existe différentes manières de trouver une prostituée. On peut aller au bordel, ce que je n'ai jamais fait – l'idée de tomber sur un gangster ou sur un collègue ne m'attirait guère – et, de manière générale, je hais les gens ; ce deal, ce deal de sexe allait se faire chez moi, dans l'ombre. Sinon, il y a Internet ou les petites annonces où il

est question d'*escort girls* ou de « services privés ».

Ces annonces-là baignent dans un désespoir latent : « prête à tout », « nouvelle en ville », « un corps de star », « inoubliable », « ouverte d'esprit », « entièrement naturelle ». C'est un jeu sans pitié où les mots servent de leurres. J'ai contemplé la page du journal pendant deux heures, lisant et relisant chaque annonce, mais revenant toujours à la simplicité de : « Angie. Dix-neuf ans. Douce ».

« Darian, tu es là ? demanda-t-elle.

– Ouais, désolé, je dormais. Deux secondes », dis-je en m'extirpant du lit comme un ivrogne, encore à moitié hébété d'avoir été tiré de mon sommeil par les bruits – si doux fussent-ils – d'une intrusion.

Je suis passé dans le salon. Elle s'était servi un verre de sancerre. Je ne bois plus, mais je garde une réserve au frigo pour elle, quand elle reste du mardi au mercredi. Nous nous asseyons au bout de la jetée, nous parlons, nous faisons l'amour, nous restons allongés nus dans les bras l'un de l'autre, heure après heure, très serrés ; et on continue à parler. Elle est à l'université et cite le philosophe qu'elle est en train de lire, ou alors, mon sujet préféré, évoque le moment de l'histoire coloniale africaine qu'elle est en train d'étudier. Souvent, elle m'interroge sur ma vie passée, mais on évite les questions sombres qui pourraient conduire à des images d'horreur. Je censure mes histoires et je les raconte comme si c'étaient des fables.

Son vrai nom, c'est Rose, mais elle ne me l'a pas dit. Elle vit avec deux autres filles près du campus – the University of the Sunshine Coast –, mais ça non plus, elle ne me l'a pas dit. Pas plus qu'elle ne m'a donné son âge véritable qui est vingt-sept ans. Elle n'a pas de petit ami. Je pense qu'elle ment quand elle dit ça.

« Salut », dis-je.

Elle contemplait mon mur, la traque du tueur. Elle n'aurait pas dû voir ça. J'avais oublié qu'on était mardi. Si je m'en étais souvenu, j'aurais annulé.

« Bon Dieu, tu es sorti de ta retraite. »

Elle a posé le verre pour venir m'étreindre très fort.

« Tu vas bien ? » demanda-t-elle.

Angie en savait plus sur moi que quiconque.

« Je vais bien. Il le fallait... »

Je n'ai pas fini ma phrase.

« Wow », chuchota-t-elle.

J'ai suivi son regard. Ouais, wow. Elle fixait le Beretta.

« C'est un 92. Très rare. Ils n'en ont fait que... »

– Cinq mille, je sais. L'un d'entre eux gît au fond de l'océan. »

Elle me serrait toujours. Elle m'embrassa, un baiser qui était à la fois étreinte, soutien et accord. Mais je voyais qu'elle tremblait. Ses yeux sautaient à travers la pièce depuis le pistolet jusqu'au mur, puis

au nouvel ordinateur et aux boîtiers qui l'accompagnaient.

Mais ils revenaient toujours à l'arme. C'est une chose de savoir ce que quelqu'un a fait autrefois ; c'en est une autre, très différente, de comprendre ce qu'il risque de faire.

« Tu préfères que je parte ? » s'enquit-elle.

En temps normal, on serait déjà en train de marcher vers la jetée et elle serait en train de me parler de Cicéron ou de me poser des questions du style : « Est-ce que tu sais combien de fois Kurt Vonnegut a écrit "c'est la vie 6" dans *Abattoir 5* ? »

« Non », j'ai pensé.

« Oui », j'ai dit.

J'avais envie d'elle, j'avais envie de sa compagnie et j'avais envie de sentir son corps chaud et doux contre le mien, j'avais envie de la tenir dans mes bras, de lui raconter des histoires et d'entendre les siennes. Dans l'année de mardis que nous avons eus ensemble, j'étais tombé complètement amoureux. Elle était belle, drôle, et elle n'arrêtait pas de me répéter à quel point j'étais con ; en plaisantant, en se moquant, en me provoquant, en me serrant. Le défi de son esprit brillant et de son corps somptueux ne cessait de me pousser vers une vie éclatante.

Chaque semaine, je payais pour mes douze heures, et elle prenait mon argent. Je lui donnais des montants aléatoires, ce qui se trouvait dans mon portefeuille ; c'était toujours le double, peut-être le triple du tarif convenu depuis longtemps abandonné. Quelquefois, elle partait alors que je dormais encore, se faufilant hors du lit ; des exams à réviser, un devoir en retard.

Elle ne cessait de fixer le mur, les visages des six filles.

« C'est terrible », dit-elle.

Je me suis assis devant l'ordi pour ouvrir mes mails. Elle a repris son verre de vin. J'avais soixante-quinze messages non lus. Tous d'Isosceles.

Je me suis levé pour l'étreindre par-derrière, je l'ai embrassée doucement au creux de la nuque.

« Je dois travailler.

– Je repasserai mardi prochain. Si tu veux, tu me diras de partir, mais je passerai, d'accord ?

– D'accord, ouais. »

Elle a fini son verre de vin, l'a rincé et est partie.

What's the Frequency, Kenneth7 ?

Helen n'aime pas *Pocahontas*. Elle devrait. C'est vraiment un bon film. Mes préférés :

Pocahontas

Toy Story 2

Les Indestructibles

Le Livre de la jungle. Quand je regarde *Le Livre de la jungle*, je me lève, je chante et je danse avec les animaux.

Blanche-Neige

J'aime bien aussi *La Belle et la Bête*, mais il est tout en bas de ma liste.

Je déteste *Fantasia*. Je le déteste déteste déteste.

Pour ce qui est des vrais films (je suis en train de faire mon propre film), j'aime *Henry, portrait d'un sérial killer*. J'ai écrit au réalisateur un jour, mais il n'a pas répondu. Hannibal Lecter est génial mais seulement dans le premier. Le reste, c'est de la merde. J'ai écrit à Anthony Hopkins, mais il n'a pas répondu. Le premier vrai film que j'ai vu, c'était *Orange mécanique*. Alex était un « droog » et moi aussi. J'avais huit ans. Alex est trop génial. Sa façon de prendre cette grande sculpture de bite et de tuer la fille avec, bang, sur la tête. Génial. J'ai écrit à Stanley Kubrick, le metteur en scène, et il ne m'a pas répondu. J'ai écrit à Anthony Burgess, le type qui a écrit le livre. Je lui ai dit que son livre était stupide mais que le film était génial. Il n'a pas répondu. J'ai écrit à Alex. Il n'a pas répondu. J'ai écrit à Carol Drinkwater qui se faisait baiser par Alex dans cette scène à toute allure qui m'a scotché la tête. Je l'ai reconnue dans une série télé à propos d'un vétérinaire, qui s'appelait *All Creatures Great and Small 8*, que ma mère et ma tante aimaient regarder en disant : « C'est comme à la maison. » Mais Carol Drinkwater n'a pas répondu. J'aime la scène où Alex flanque des coups de pied au vieux mec en chantant.

C'est ce qu'on est en train de faire, Helen et moi. On chante. Je chante. Helen ne peut pas. Je chante les chansons de *Pocahontas*. C'est parce qu'on est dans un canoë. Helen-les-gros-nénés, moi et le canoë

ensemble.

Helen est tout emballée, tout argentée et brillante. Wahou. Dans le canoë. Helen n'a pas tenu le compte. Aucune d'entre elles n'y arrive. J'ai bien l'impression qu'on ne leur apprend plus les maths. Je devrais écrire au ministre de l'Éducation, mais je ne vais pas le faire, parce que je m'en fous.

Je sais pas pour *Le Roi lion*. *Taxi Driver* est vraiment cool, lui aussi. Quand il dégomme les doigts du méchant. C'est génial. Mais le gros problème avec *Taxi Driver*, c'est que Jodie Foster n'est jamais nue. À quoi elle sert si elle est pas nue ? Elle se met à genoux pour sucer Robert De Niro, et elle est pas nue. C'est complètement idiot. Je lui ai écrit pour lui dire qu'elle était idiote, elle n'a pas répondu. Brooke Shields est toute nue, superbe, nue et belle comme une Pocahontas mouillée dans *La Petite*, qui est le meilleur film du monde. Le meilleur film jamais réalisé. Pas un dessin animé. Quand elle se lève toute nue dans la baignoire, c'est le meilleur moment de tous les films de la terre. J'ai écrit à Brooke Shields pour lui dire qu'elle était belle. Je lui écris toutes les semaines. Je sais qu'elle est toute vieille et ridée maintenant, qu'elle a un gosse et que Tom Cruise et elle se sont disputés à cause des antidépresseurs, mais elle est immortelle. Debout dans cette baignoire, toute nue avec l'eau mouillée qui dégouline sur son corps de bébé, elle est immortelle. Immortelle. C'est ce que je lui dis dans toutes mes lettres. Quand je trouverai le nom de sa gosse, je lui écrirai pour lui dire que sa maman est immortelle. J'ai écrit à Tom Cruise pour lui dire que s'il disait encore une seule saloperie sur Brooke Shields, je le tuerais. Il a arrêté après ça. Il a même présenté ses excuses à Brooke Shields. Je le lui ai dit dans une de mes lettres, mais elle ne répond jamais. Mais elle sait qui je suis, que je suis son sauveur, l'homme qui a empêché Tom Cruise de dire des horreurs sur elle.

Ça ne m'a pas vraiment plu de baiser Helen-les-gros-nénés. Pas cette fois. Le premier jour, oui. Le deuxième et le troisième aussi. Maintenant, je veux juste me débarrasser d'elle. Revenir au plan originel et prendre Jenny G., pas Jenny B. qui a été la première, mais Jenny G. Elle va être ma plus jeune, ce qui est vraiment génial et, quand vous y pensez, plutôt cool, puisque Helen-les-gros-nénés était ma plus vieille et juste après ça va être ma plus jeune. Je trouve ça vraiment cool. Parfois, il se passe des trucs extraordinaires. Ça, par exemple, je l'avais pas prévu. C'est juste arrivé. Il y a des moments, je crois, où Dieu me guide. Il veut que je comprenne des choses. Je ne sais pas quoi. Je saurai quand je saurai, quand, genre, ce sera le moment. Tout à coup, je comprendrai. Comme je viens juste de comprendre que Jenny G. est la plus jeune et Helen-les-gros-nénés est la plus vieille.

Peut-être...

Attends.

Mais ! Oui. C'est génial, totalement génial. Pourquoi n'y ai-je pas pensé ? Attends, c'est moi qui viens d'y penser. Ou pas ? C'était Dieu. C'était Dieu ?

C'est trop cool.

Bien reçu, capitaine. Virons de bord, capitaine.

« Helen, murmurai-je. Helen, je viens d'avoir une idée géniale. Géniale. Tu es la plus vieille et Jenny G., c'est la plus jeune. Je vais vous mettre ensemble. Vous partagerez la chambre toutes les deux. Et le lit. Elle tiendra dedans, hein ? Bien sûr que oui. »

Helen est si chiant. Elle ne dit rien. Elle fait juste que me zyeuter avec ce regard stupide et vide. Je vais arranger ça.

Helen essayait de ne regarder que les étoiles. Allongée au fond du canoë. Elle vit Winston se pencher sur son sac à dos, l'ouvrir et fouiller à l'intérieur. Elle ne pouvait pas voir ce qu'il faisait, mais elle crut apercevoir un éclair, comme une lampe torche qu'on allumait, puis elle ressentit une douleur effroyable dans la jambe. Quelque chose de long et d'aiguisé lui déchirait la chair, et le sang chaud commença à se masser sous le film plastique très serré dans lequel elle était emballée. Il se retourna pour la dévisager, tel un enfant qui dissèque une grenouille en classe de sciences.

À nouveau, elle hurla en silence. Winston sourit.

Parfois, mes frères et sœurs, la torture ou simplement une douleur au hasard sur ceux qui sont forts forts forts est tout à fait nécessaire.

7. Titre d'une chanson de R.E.M. D'après un fait divers, l'agression de Dan Rather, célèbre journaliste à CBS, par William Tager qui, plus tard, tuera un technicien parce qu'il était persuadé que les chaînes de télévision le surveillaient et lui envoyaient des signaux dans la tête.

8. « Toutes les créatures, petites et grandes ». Non adaptée en français.

Le garçon qui se vantait (I)

Musique, soudain. Une sonnerie.

Hilary Duff ? Lady Gaga ? Amy Winehouse ? C'était laquelle ? me demandai-je en fonçant dans le salon vers les quatre portables étalés sur la table : chacun était d'une couleur différente, chacun avait sa sonnerie attitrée. Le jaune vibrait : Henna.

« Vas-y », aboyai-je.

Pas de mots. Des sanglots. Des hoquets lourds, suffocants.

« Que s'est-il passé ? »

J'étais déjà en train de fourrer les trois autres téléphones dans mes poches. J'ai pris mes clés avant de sortir. Pas une seconde à perdre.

« Je l'ai tué.

– Quoi ! ?

– Il faisait sombre.

– Que s'est-il passé ? »

J'ai ouvert la portière du Toyota, lancé le moteur avant même d'être assis. Je n'avais pas encore installé le kit mains libres, ce qui était extrêmement agaçant ; j'ai dû tourner le volant en m'aidant des genoux pour pouvoir brancher le GPS.

« J'ai tué quelqu'un.

– Où es-tu ? L'endroit exact. »

L'arc de mes phares sur la route, pendant que je tournais à droite en direction de l'endroit où elle habitait, avec l'espoir de ne pas me tromper.

« À l'arrêt de bus. »

À peine un murmure.

« Quelle rue ? »

Les phares se heurtèrent à un jacaranda et, pendant une fraction de seconde, je ne vis qu'un mur de fleurs pourpres, puis il disparut.

« À l'autoroute. Près de la maison.

– C'est l'arrêt de bus le plus proche de chez toi ?

– Oui. »

Tant mieux. Pas loin. Quatre minutes à peu près.

« Tu es seule ?

– Oui, je...

– Où est la personne que tu as abattue ?

– Sur le sol. Près de sa voiture.

– Aucun signe de vie ? »

Entre deux sanglots :

« Non.

– Tu t'es servie du pistolet ?

– Oui, c'était...

– Où est le pistolet ? »

Un regard dans le rétro ; personne.

« Il est dans ma main. J'étais...

– Es-tu seule ? »

Un rond-point arrivait ; ils adorent les ronds-points par ici. J'ai braqué pour éviter de foncer tout droit. Elle n'avait pas répondu.

« Écoute-moi ! Fais ce que je te dis ! D'accord ?

– Oui.

– Es-tu seule ?

– Oui.

– Il fait sombre ?

– Oui.

– Regarde dans toutes les directions. Vois-tu quelqu'un ? Une voiture ?

– Non. Rien.

– Derrière toi, il y a un parc. Tu le vois ?

– Oui.

– Il est sombre ?

– Oui.

– Dirige-toi vers lui. Approche-toi de la petite clôture en bois. »

J'entendis les crissements de ses chaussures sur le gravier. Et toujours les sanglots.

« Es-tu devant la clôture ?

– Oui.

– Jette le pistolet, aussi loin que tu le peux, dans le parc.

– Mais...

– Fais-le. »

Un bruit. La rue principale de Tewantin et ses boutiques étaient derrière moi alors que je passais devant le petit poste de police ouvert de 9 à 17 heures comme une garderie.

« Voilà, dit-elle.

– À quelle distance est-il tombé ? À peu près.

– Trente mètres ?

– Bien. Retourne-toi face à la route. Vois-tu quelqu'un ?

– Non, elle est complètement... déserte. »

Stupéfiant.

« Tant mieux, dis-je. Maintenant, écoute très attentivement. »

Silence. Je savais qu'elle écoutait.

« Je serai là dans moins de deux minutes. D'autres pourraient arriver avant. La police. »

Nouvelle pause. Elle écoutait. Concentrée. Bien.

« Tu leur diras uniquement ça : “Je ne me souviens de rien. Je suis en état de choc.” »

Pause. Puis :

« Répète.

– Je ne me souviens de rien. Je suis en état de choc.

– Peu importe *qui* t'interroge. Peu importe *ce* qu'on te demande. Tu te contentes de répéter...

– Je ne me souviens de rien. Je suis en état de choc.

– *Mais tu viens de buter un mec, merde !* hurlai-je. *Et tu veux nous faire croire que t'as rien à dire !* »

Il y eut un silence, flageolant, incertain. Puis elle répondit :

« Je ne me souviens de rien. Je suis en état de choc.

– C'est bien. Ne dis rien d'autre que ça. »

Encore un silence, puis j'entendis son souffle se bloquer.

« Ils sont là.

– Tu sais ce que tu as à dire ?

– Oui.

– Ne dis rien d'autre. Rien d'autre. D'accord ?

– D'accord. Vous arrivez bientôt ? » demanda-t-elle.

Dans le téléphone, derrière sa voix, une voiture qui s'arrêtait sur le gravier. Les flics.

« C'est moi, sur ta gauche. À deux cents mètres. Je suis là, moi aussi. »

J'avais demandé à Sheryl Brown si je pouvais emprunter le livre de fin d'année de Jenny. Jenny allait au lycée de Tewantin. Tout comme Izzie et Brianna. Trois filles sur six. Les coïncidences n'existent pas dans une enquête de meurtre.

Plusieurs jours étaient passés. Je n'avais pas reçu de nouvelles de Maria, mais je n'en attendais pas ; c'était moi qui avais établi le contact, pas le contraire. Dans le même temps, nous étions en train de réduire la liste des électriciens. Un travail lent et frustrant, mais nous avançons ; nous n'étions pas bloqués sur place. En une semaine, nous avons fait du chemin.

J'avais demandé à Isosceles de chercher tous les noms et adresses de filles de la région qui correspondaient aux goûts du tueur : jolies, blondes, jeunes. Ce n'était pas une requête facile. Elle exigeait pas mal de subjectivité de la part de l'homme dans la tour de verre pour qui la

vénération des femmes se limitait à Raquel Welch et Sarah Michelle Gellar. Autre écueil : beaucoup de parents de nos jours refusent que les images de leurs enfants soient publiées sur les sites Internet des écoles.

C'est différent avec les livres de fin d'année. Ils contiennent des photos de toutes les classes, du club d'échecs, des équipes de sport, des clubs de débat, de la chorale ; il faudrait qu'un gosse soit invisible pour ne pas apparaître dans un livre de fin d'année.

En examinant celui du lycée de Tewantin, j'étais tombé sur Henna et trois autres filles sensiblement du même âge qui semblaient avoir tout ce que le tueur voulait. Je savais que le père de Henna lui avait acheté une arme ; il n'avait pas suivi mon conseil, car ce n'était pas un conseil qu'il voulait mais un encouragement. Je ne le lui avais pas donné, alors il l'avait trouvé ailleurs, peu importait où. Une voix, n'importe laquelle, avait dû suffire. Tout ce dont Cliff avait besoin, c'était *d'une* voix : *Ouais, mec, t'as raison, vas-y, file-lui un flingue, c'est ce que je ferais.*

Henna, moi, et Lady Gaga

« **C'**est quoi, le pistolet qu'il t'a donné ? »

Je n'étais pas d'humeur à faire dans la subtilité.

Elle a fait volte-face. C'était sa pause-déjeuner et, comme à chaque pause-déjeuner, Henna avait quitté le magasin, descendu la rue principale de Tewantin qu'elle avait traversée après le vieux Royal Hotel délabré pour entrer dans le parc qui descendait vers la rivière. Elle était assise sur un des bancs en bois que le Council avait fait installer le long de la rive. Une rangée de pandanus y était plantée pour protéger du soleil.

Elle donnait à manger aux pélicans.

« De quoi parlez-vous ? »

Elle mentait mal.

« Ton père t'a donné une arme, au cas où tu tomberais sur le tueur en série. »

Elle n'a rien dit, s'est juste contentée de me regarder avec des yeux tristes.

« Ça ne servira à rien. Ça ne te sauvera pas. Mais ça, oui. »

Je lui ai tendu un téléphone portable.

« Prends-le. »

Ce qu'elle a fait ; visiblement, sans savoir pourquoi.

« Il y a deux cents dollars de crédit dessus... »

Elle a sursauté.

« ... et un seul numéro : le mien.

– Je comprends pas.

– Sais-tu qui je suis ?

– Monsieur Richards, dit-elle, comme soulagée d'avoir enfin trouvé un truc connu.

– Darian. »

Elle a souri. Doucement. Même si elle n'avait aucune idée de ce qui était en train de se passer, elle savait qu'elle pouvait compter sur moi. C'était une fille du genre confiant. Raison de plus pour lui donner le téléphone.

« Sais-tu ce *que* j'étais ?

– Oui, dit-elle. Tout le monde le sait. »

Toujours la campagne de pub.

« Il y a un tueur parmi nous. »

Elle a acquiescé.

« Tu es son genre. »

En la voyant refouler ses larmes, j'ai compris qu'elle savait. Vraiment.

« J'ai bien pensé à me teindre en brune, mais ce serait trop moche. »

Les adolescentes.

Elle a fouillé dans son sac pour en sortir quelque chose : le flingue. Je lui ai saisi le poignet.

« Non. Dis-moi juste ce que c'est.

– Un Glocken... »

Je n'ai pas pris la peine de la corriger.

« ... Papa m'a emmenée dans un parc national pour m'apprendre à m'en servir. C'est pour quoi ? demanda-t-elle en montrant le téléphone.

– C'est ton assurance vie, si jamais tu as un problème. Ça. Pas le flingue. Tu as un souci ; tu m'appelles. Moi. Personne d'autre. Sur-le-champ. Je ne vais pas te faire de fausse promesse : je n'arriverai peut-être pas à te sauver, mais je suis le seul qui pourra vraiment t'aider. »

Une fois encore, elle était au bord des larmes. Puis :

« C'est vrai que vous avez tué quinze personnes ? Quinze meurtriers ?

– Non... »

Elle a paru déçue.

« Plus que ça. »

Elle a paru ravie.

Les adolescentes.

« Appelle-moi – trouve-moi dans les contacts et appelle-moi. Maintenant. »

Ses doigts ont glissé sur le clavier, efficacement, avec sûreté.

J'avais acheté un tas de téléphones. Celui que je lui avais donné était appairé avec un autre qui avait un boîtier jaune. J'ai vu son numéro s'afficher sur l'écran minuscule.

« Maintenant, dis-je en lui tendant mon téléphone, sauvegarde ce numéro sous ton nom, que je sache que c'est toi. »

Elle a tapé « Henna » et l'a sauvegardé.

« Maintenant, il nous faut une sonnerie. Une chanson particulière pour que dès qu'il sonne, je sache que c'est toi. »

J'allais lui proposer *The Wind Cries Mary* ou *Purple Haze* de Jimi Hendrix, ou alors *Cortez the Killer* de Neil Young, mais elle s'est mise à télécharger sur-le-champ une chanson dont je ne me rappelle pas le

titre mais qui était aussitôt reconnaissable et, étant donné notre côté Gaga à tous les deux, assez adaptée.

Je me suis levé.

« Le téléphone d'abord, d'accord ? »

Elle a hoché la tête.

« Le téléphone d'abord. »

Et là, alors que j'allais partir, elle a bondi de son banc, effrayant les pélicans qui se sont envolés au-dessus de la rivière, pour m'embrasser sur la joue.

« Merci, dit-elle. Merci, vraiment. »

Pris de court, je n'ai pas su quoi dire, alors j'ai souri, hoché la tête, et je suis parti en regrettant qu'elle ait fait ça. J'aurais préféré qu'elle s'en dispense. Ce baiser m'avait touché.

Le garçon qui se vantait (II)

Elle paraissait toute petite mais pas vulnérable. Elle se tenait droite, le regard braqué dans ma direction. Un flic était en train de lui parler, carnet en main. Je me rapprochais en vitesse, moins de soixante mètres. Il commençait à me paraître familier. Une des statues DD qu'Adam avait ramenées chez moi. Peut-être. L'autre flic était une femme. Pas Maria. Elle parlait dans son portable tout en examinant le corps du garçon affalé par terre près d'une voiture. Henna ne m'avait pas encore raconté ce qui s'était passé, mais il n'était pas difficile de deviner les grandes lignes : un mec quelconque drague une gosse terrifiée qui décide d'utiliser une arme pour mettre fin au problème. Le dernier recours devient le premier.

Moi aussi, j'étais au téléphone.

« J'ai besoin de toi. »

J'entendais des sirènes qui approchaient ; à l'oreille, deux autres voitures de police et une ambulance. Henna ne parlait pas et le flic devenait agressif. Plus que cinquante mètres. Je voyais la tête de Henna : *Vite*, disait-elle.

Je me suis mis à courir.

« Hé ! »

Les deux flics se sont retournés vers moi en même temps ; la femme était toujours au rapport près du cadavre.

« Qu'est-ce que vous faites ? » criai-je au type, pas tout à fait agressif.

Je devais me laisser la possibilité de le devenir vraiment.

« Éloignez-vous, monsieur : ceci est une scène de crime. »

Non, pas une des statues. Il ne savait pas qui j'étais. Contrairement à sa partenaire : ce qui était évident à son changement de ton au téléphone tout en me dévisageant. Elle était en train de commenter mon arrivée.

« Je suis le représentant légal de cette enfant. Elle est mineure. Et visiblement en état de choc. Vous ne pouvez plus lui poser la moindre question. Avez-vous appelé une ambulance ? »

Pendant qu'il se demandait : *Mais c'est qui, ce con ?* Et s'il allait me défoncer la gueule ou attendre des renforts. Il s'est mis à brailler :

« Bien sûr qu'on en a appelé une. Cet homme est mort.

– Pas pour *lui* ! m'exclamai-je, montant un peu dans les tours. Pour *elle* : c'est une mineure. Vous êtes en présence d'une enfant, en état de choc, qui a été témoin d'un crime horrible. Avez-vous alerté les services d'urgence de l'hôpital le plus proche ? Sinon, vous êtes en infraction. Vous devez les appeler sur-le-champ. Cette fille a besoin de soins médicaux. Si, effectivement, ce monsieur ici présent est *bien* mort – comme vous venez de l'affirmer avant même qu'un légiste ait vu le corps, sans parler de l'examiner –, votre devoir de protection en tant qu'officier de la Couronne est en premier lieu envers cette jeune dame. Je vous repose donc la question : avez-vous alerté les autorités médicales qu'une mineure a été témoin d'un crime violent et nécessite des soins immédiats ? »

Henna se taisait maintenant que j'avais pris le relais. Tant mieux. Le flic, quant à lui, commençait à avoir la trouille. Il n'avait pas l'habitude d'un ton aussi autoritaire et menaçant ; ça le crispait. DD.

« Attendez une minute. »

C'était la femme. Elle s'était approchée et avait entendu ma tirade. Ayant abandonné son interlocuteur au téléphone, elle s'adressait à moi.

« Vous êtes Darian Richards », dit-elle.

C'était une accusation. Vous vous rappelez ce que je vous ai dit sur les femmes flics ? Elles ne sont pas stupides.

« Oui, répondis-je.

– Je ne crois pas que ceci vous concerne, monsieur Richards. Nous nous occuperons de la fille. Ne vous inquiétez pas pour cela, s'il vous plaît. »

Elle était maligne.

« Nous savons qu'elle est mineure et nous savons qu'elle a sans doute subi un choc, mais il est aussi vrai qu'elle était la seule personne présente sur la scène de crime. Il est impératif que nous lui parlions. Je suis sûre que vous le comprenez.

– Je comprends, répondis-je avec la diplomatie d'un représentant de l'ONU. C'est... impératif. »

J'avais dit ça sans ironie, mais ses yeux se plissèrent et ses lèvres se serrèrent. Fais gaffe, me dis-je. J'avais raison, la loi était de mon côté, cent pour cent, mais cela n'avait aucune importance. Parler aux flics est dangereux. Ne jamais parler aux flics.

« Je représente les intérêts de cette jeune dame...

– Comment avez-vous su que vous deviez venir ? » m'interrompit-elle.

C'était une bonne question.

« ... et, en tant que tel, continuai-je, ignorant la bonne question, je demande simplement que nous observions les règles et le protocole en vigueur quand un mineur est impliqué dans un crime grave, et cela d'autant plus que cette jeune dame est visiblement sous le choc. »

Elle allait me couper une nouvelle fois. Je ne lui en ai pas laissé le temps.

« Toute forme d'interrogatoire pourrait aggraver son état. Sans mentionner le règlement qui stipule qu'un mineur doit être accompagné par un adulte, de préférence un psychologue, durant un tel interrogatoire. Vous êtes bien d'accord avec moi sur ces points, n'est-ce pas ? dis-je avec un sourire qui aurait pu faire croire qu'on était copains de promo.

– Non, j'ai bien peur que non », répondit-elle.

Les sirènes étaient assourdissantes ; du sommet de la colline déferlaient une ambulance et une voiture de patrouille, gyrophares rouge et bleu aspergeant les arbres du parc et éclaboussant les façades des maisons. Des gens commençaient à en sortir. On n'allait pas tarder à se retrouver au cirque.

« Monsieur, je vais devoir vous demander de vous écarter », dit-elle.

L'ambulance s'immobilisa, la voiture de patrouille faillit l'emboutir.

« Non », dis-je tranquillement.

Le DD nous regardait, paumé. On l'avait perdu quand on avait commencé à utiliser des mots à trois syllabes.

« Je vous demande pardon ? » fit-elle, visiblement outrée par ma désinvolture.

Et alors, deux choses se produisirent au même moment : tandis que les ambulanciers surgissaient de leur véhicule, j'ai crié : « Nous avons une enfant, ici. Il lui faut une assistance médicale immédiate ! » Ce qui leur a fait oublier le cadavre ; et le DD m'a saisi par le bras : « T'as entendu c'qu'elle t'a dit, mec ? Va te faire voir ailleurs si tu veux pas le regretter. »

Avant même que je commence à réagir, sa partenaire a compris qu'il avait commis une grave erreur.

« Dennis... », commença-t-elle pour le prévenir mais sans aller plus loin, car à l'instant où il m'avait touché, je m'étais reculé, j'avais saisi son bras pour le cogner violemment sur mon fémur. Le brisant comme un bout de bois.

Il est tombé en hurlant.

« Je porte plainte contre cet homme pour agression », dis-je.

Mieux vaut toujours prendre l'initiative.

Les infirmiers avaient commencé à s'occuper de Henna. J'ai entendu l'un d'entre eux :

« On devrait appeler une autre ambulance. »

Et ils continuèrent à se diriger vers la leur, nous abandonnant tous

les trois : le DD hurlant à terre entre la flic et moi. Leurs collègues dans l'autre voiture s'étaient rués vers le cadavre. Les hurlements attirèrent leur attention.

« Je porte plainte contre cet homme pour agression, répétais-je. Veuillez noter les détails de l'incident.

– Tu m'as cassé le bras, merde. Putain, j'avais te buter. »

Voilà ce que nous entendîmes en provenance du sol.

« Comment s'appelle-t-il ? » demandai-je à la flic.

Une autre voiture de patrouille arrivait. Henna était en sécurité à l'arrière de l'ambulance. Un des gars lui avait posé une couverture sur les épaules.

« Dennis. »

J'ai baissé les yeux.

« Dennis, fermez votre gueule. Vous m'avez agressé physiquement : c'est un délit qui s'appelle agression. Vous venez de me menacer verbalement : cela aussi s'appelle une agression. C'est un délit grave, Dennis. Un crime. Que vous avez visiblement omis d'apprendre au cours de votre formation avant de prêter serment de faire respecter les lois de cet État. »

Je me suis tourné vers sa partenaire. Elle n'avait pas bougé. Les deux autres flics se tenaient à ses côtés, tous les trois me fixant sans trop savoir comment réagir. Si j'avais été un civil, ça aurait été facile : ils m'auraient dérouillé, arrêté, embarqué au poste et dérouillé une deuxième fois.

« Je ne plaisante pas. Sortez vos carnets, enregistrez ces crimes et emmenez ce crétin à l'hôpital. Quant à moi, je monte là-dedans, dis-je en montrant l'ambulance, pour rester avec ma cliente. Demain, je vous ferai part de mes intentions quant à cette plainte. Donnez-moi votre carte. »

Elle fouilla dans sa poche de poitrine et en sortit une carte avec le logo du Queensland Police Service en rouge et bleu, son grade et son nom, sergent Jackson Toyne. Je l'ai rangé dans ma poche arrière et je l'ai plantée là.

« Richards. »

Je me suis retourné pour lui faire face. Deux nouveaux flics étaient arrivés. Ils s'étaient joints à elle. Je les reconnaissais. Ils avaient fait partie du contingent de statues débarqué chez moi la semaine dernière. Ce qui nous faisait un total de quatre gars et elle, plus l'autre DD qui venait de tourner de l'œil à ses pieds.

« Je ne suis pas sûre que vous sachiez à qui vous avez affaire, mon pote », dit-elle.

Un seul des gars debout derrière elle hocha la tête ; les trois autres n'avaient pas oublié le message.

Ils n'allaient pas me lâcher. On ne cogne pas un flic impunément.

Mais je les avais assez désorientés pour gagner du temps, et, Dieu merci, ils n'avaient pas les idées assez claires pour m'arrêter ici et maintenant. Je les intimidais. Ils ne feraient rien sans un ordre du Gros et Adam ne ferait rien avant d'avoir avalé une douzaine de burgers et envisagé toutes les conséquences. On ne peut se permettre d'arrêter un ex-flic comme moi, une célébrité, qu'à condition d'être certain d'en retirer une bonne pub.

« Je le sais, sergent Toyne. Je le sais. Et vous devriez le savoir aussi. »

Elle me regarda d'un sale œil et, instinctivement, fit un geste vers moi. Je ne crois pas qu'elle en avait conscience. Une des statues l'attrapa par l'épaule.

« Laisse tomber, Jack. »

En montant à l'arrière de l'ambulance, je remarquai l'arrivée de deux nouvelles voitures de police, j'entendis la sirène d'une seconde ambulance et je vis les voisins traverser la rue. Des smartphones prenaient des photos, des doigts se tendaient vers Henna. S'il avait fait jour, on aurait sorti les chaises longues et les barbecues.

« Comment va-t-elle ? demandai-je aux urgentistes.

– Choquée, mais ça va », répondit prudemment l'un d'entre eux, ne sachant pas qui j'étais ni si j'allais lui casser le bras à lui aussi.

Je me suis tourné vers Henna. Son regard a croisé le mien. J'ai haussé un sourcil ; *Ça va ?* Elle a hoché imperceptiblement la tête. *Oui.* À mon tour : *Tant mieux.* J'ai glissé les yeux en direction des flics derrière nous : *C'est pas encore terminé ; prudence et surtout ne dis rien.* Elle a acquiescé : *Je comprends.*

« Je vais rester avec elle jusqu'à l'hôpital, dis-je.

– Désolé, mais c'est interdit. »

En entendant son pote me tenir tête, le premier infirmier a bien failli faire une syncope.

« Vous pouvez nous suivre en voiture, intervint-il, serviable.

– Je reste dans l'ambulance avec elle. »

Il voulut discuter.

« Ne discutez pas avec moi. »

Et il ne le fit pas.

« On y va, reprit l'autre. Je dois juste informer les flics qu'on l'emmène aux urgences de Noosa. Pour qu'ils puissent envoyer quelqu'un l'interroger quand elle sera prête.

– Bien sûr », dis-je avec un sourire.

Il parut soulagé que je ne lui éclate pas le crâne ; il sauta de la voiture pour filer vers Jackson Toyne. Une autre bagnole de patrouille arriva. Quelqu'un se baladait en prenant des photos avec un Nikon D3000 ; un journaliste, sûrement. J'ai essayé de me détourner,

mais je me suis fait flasher, assis à l'arrière de l'ambulance auprès de l'adolescente recroquevillée. Il s'est mis à trafiquer son zoom pour prendre d'autres clichés ; d'elle, sans doute. Ce seraient ceux-là qui allaient se retrouver dans le journal.

J'ai examiné en vitesse la zone derrière l'arrêt de bus, l'obscurité du parc. J'ai cru y discerner quelqu'un.

Puis j'ai passé en revue les voitures dans la rue, toutes garées n'importe comment, comme pour une brocante géante sur le parking d'un stade de foot. Au loin, j'ai repéré un pick-up Dodge des années 1950. Casey était là. Ce qui signifiait qu'il avait neutralisé la menace du père débarquant sur la scène de crime en bëlant sa culpabilité. Maintenant, à l'insu des flics, il rôdait dans le parc, cherchant l'arme du meurtre qui, elle aussi, allait être neutralisée.

Avant de partir, j'ai demandé aux ambulanciers de nous laisser seuls. Ils ont accepté. Alors, Henna m'a raconté entre sanglots et larmes ce qui s'était passé. Elle attendait le bus pour aller retrouver son petit copain. Il était tard. Une voiture est passée, s'est arrêtée, et un jeune mec en était sorti pour lui proposer de la déposer. Elle avait refusé. Il s'était mis à marcher vers elle. Elle avait flippé, cru que c'était le tueur en série. Il avait commencé à se vanter. Il était un super-coup ; une petite comme elle, il allait l'envoyer tout droit au paradis grâce à sa bite magique ; il s'était saisi l'entrejambe pour souligner ce dernier point et c'était là qu'elle l'avait abattu.

Elle a sorti la main de sous la couverture pour prendre la mienne. Je l'ai serrée, pour lui montrer que je la soutenais. Ce n'était qu'une gosse. Ce qu'elle venait de faire resterait à jamais la chose la plus terrible et la plus effroyable de sa vie. Elle s'est remise à pleurer.

Ce fut un trajet cahoteux ; il n'y a pas de ceinture de sécurité à l'arrière des ambulances ; l'équipement médical est plus important que les passagers.

« Je suis vraiment désolée », dit-elle.

Foncer dans l'ambulance, la scène de crime devenant de plus en plus distante, ne faisait qu'accroître l'horreur à chaque seconde. Elle avait pris une vie et elle commençait à s'en rendre compte. Elle en était bouleversée. Elle était sur le point de basculer dans un puits sans fond de culpabilité et de remords.

Je ne lui reprochais rien. Elle avait quinze ans. Une enfant effrayée à qui on avait donné un flingue pour la rassurer. Une sorte de bouton de sauvegarde ; si tu as peur, tu appuies. Sauf que ce n'était pas un bouton ; c'était une détente et il y avait une balle.

Au moins, mon intervention lui avait épargné la damnation d'une mise en examen pour meurtre, un procès, une incarcération probable et une vie détruite. Je ne pouvais rien contre les démons dans son

esprit, mais je pouvais empêcher la loi de s'emparer d'elle. Les flics auraient beau cracher du feu, c'était terminé. Casey m'avait envoyé un message.

je l'ai

J'ai effacé le texto en continuant à lui tenir la main. Elle sanglotait, maintenant ; des spasmes lourds et déchirants qui allaient durer des années.

Oh, doux Sauveur, sois béni, sois mille fois béni

Je me tenais devant l'hôpital. Henna était en salle de soins. Elle avait cessé de pleurer. Je lui avais rappelé le mantra. Elle n'avait pas besoin de se souvenir. L'instinct de survie commençait à repousser les démons. Deux flics à l'air mauvais étaient arrivés pour prendre sa déposition quand les médecins les y autoriseraient. Ils n'avaient encore rien eu. Ils me tournaient autour, veillant à ne pas trop s'approcher.

Une voiture se gara sur une place handicapée. Cliff en gicla et courut vers moi.

« Soyez béni, merci... Merci », dit-il.

J'avais envie de lui mettre mon poing sur la gueule, et pas qu'une fois, mais je me suis contrôlé.

« Imbécile, vous avez failli détruire la vie de votre fille. »

Je l'ai collé au mur.

« Un jeune homme est mort. Son cadavre est étalé sur la route. C'est votre faute. *Vous* l'avez tué. *Vous* êtes responsable de cette vie perdue. *Vous* lui avez mis une arme entre les mains. *Vous* avez tiré la balle. Elle a quinze ans, bordel de merde. »

Je l'ai lâché en le repoussant avec dégoût.

« Je suis désolé, bafouilla-t-il.

– Essayez de vous racheter. Trouvez qui c'était ; sa petite amie, ses parents, ses copains de beuverie. Trouvez-les tous. Chacun d'entre eux. Vous, vous seul. Allez les voir. Demandez pardon. Réparez. Et pas juste une fois. Notez l'heure et le jour de sa mort dans votre journal intime, pour vous en souvenir chaque année. »

Il hochait la tête.

« Et si vous ne le faites pas, je m'occuperai de vous », dis-je en m'éloignant.

Je tremblais. J'avais besoin d'un verre. Je ne bois pas. Plus. J'ai appelé Angie.

« Darian ? »

Je n'ai pas répondu. J'en étais incapable. Elle m'a entendu me noyer à l'air libre.

« J'arrive. »

J'ai raccroché et j'ai continué à marcher.

Tous les matins, vers 4 heures, un garçon nommé Harold remontait Park Street à vélo pour livrer des journaux. Harold économisait pour un iPhone ; sa mère, célibataire, qui n'en avait pas les moyens, qui arrivait tout juste à joindre les deux bouts, lui avait dit qu'il n'avait qu'à se trouver un boulot, malgré ses treize ans. À cet âge, il n'y a pas trop le choix ; voilà pourquoi Harold pédalait à cette heure matinale. Au bout de trois mois, il avait perfectionné un superbe coup droit, balançant un exemplaire enroulé du *Sunshine Coast Daily* par-dessus son épaule gauche. Parfois, il avait le temps d'entendre un *bomp*, ce qui signifiait que son lancer avait été trop fort, que le journal avait heurté la maison au lieu de finir sur la pelouse, mais personne ne s'était jamais plaint. Il était 4 heures du matin et tout le monde dormait.

Harold aimait Park Street ; c'était la rue la plus facile de sa tournée. Parce que chaque maison prenait le journal, pas comme Duck Street, qui était la pire, où il n'arrêtait pas d'oublier s'il fallait en envoyer un au huit, au dix-huit ou au vingt-huit. Du coup, Cliff, son patron, l'engueulait. Quand il revenait au magasin, les gens avaient déjà appelé pour se plaindre.

La tournée de Harold durait trois heures.

J'ai tellement envie de tuer ce petit con de livreur de journaux. Mais parfois, mes amis, on est obligé de supporter les moustiques les plus agaçants, comme ce gamin qui passe tous les jours devant chez moi. Les gens qui vous empêchent de vous amuser sont des moustiques. On devrait vraiment tous les tuer, les éradiquer, mais on ne peut pas, car on risquerait d'attirer l'attention. J'ai deux moustiques. Harold et mon nouveau voisin. Ils m'interrompent. Mais je les supporte.

J'adore j'adore j'adore me glisser dans la chambre des bébés à 4 heures du matin (note : ne vous inquiétez pas si vos habitudes de sommeil sont un peu chamboulées quand vous avez un paquet à la maison ; profitez du moment, voilà mon conseil) et réveiller la fille en lui flanquant une belle trouille avant de faire des tas de trucs agréables et voilà qu'en plein milieu de ces trucs agréables, j'entends, pas toujours mais assez souvent pour que ça me foute vraiment en rogne, ce choc contre le mur.

Que je vous dise : la première fois que c'est arrivé, j'ai cru que le monde explosait dans un tremblement de terre comme dans ce vieux film *Krakatoa à l'est de Java*, mais quand je me suis rué dans le salon

et que j'ai regardé par la fenêtre, j'ai vu ce gosse sur son vélo qui livrait les journaux en se prenant pour, je sais pas, le Frelon vert. Et, le lendemain, il a recommencé. C'est là, mes amis, que j'ai compris la leçon. Supporter les moustiques. Si je m'étais plaint, on m'aurait remarqué. Première règle du métier ? Soyez normaux. Ce qui veut dire : ne pas se faire remarquer. *Salut, j'aurais dit, votre livreur de journaux est vraiment agaçant. Oh, ils auraient répondu, vous vous appelez comment, vous habitez où ? Vous captez ?*

Le pire des trucs avec un moustique, c'est que vous êtes forcé de vous habituer à ses habitudes. Je dois endurer le passage de cette petite merde sur sa bécane tous les matins. Je dois changer *mes* habitudes.

Un jour, je changerai les siennes. Un jour, je *le* tuerai.

Pour ceux qui se demandent : *Pourquoi ne pas simplement annuler la livraison du journal, Winston ?* La réponse est : ce n'est pas possible, les amis.

Parce que les journaux locaux racontent vos triomphes. C'est là que naît la légende. Sans les journaux locaux qui énumèrent l'accumulation des paquets, les gens n'auraient pas peur. Il faut qu'ils aient peur et il faut qu'ils commencent à se dire que vous êtes Dieu Dieu Dieu parce que, quand vous mourrez et que vous offrirez au monde tous les détails de votre Vie Géniale, vous deviendrez immortel.

Je ne vais pas dans la chambre des bébés ce matin. J'en ai ras le cul de Helen. Parfois, ça arrive vite, mes frères et sœurs. Ça arrive toujours. Au bout d'un moment. Mais il y a des fois où le paquet n'est tout simplement pas à la hauteur, comme dirait ma maman. C'est comme quand vous recevez un nouveau jeu, que vous vous y mettez et que très vite il vous ennuie. Avec Helen, c'est pareil. Quand on est rentrés à la maison l'autre soir, je l'ai juste rattachée au lit. Je n'avais pas vraiment envie de faire quoi que ce soit avec elle et puis je me suis dit que j'allais quand même la baiser, ce que j'ai fait. Ensuite, je suis retourné dans mon lit et j'ai dormi comme un soldat.

Les habitudes sont importantes, les amis. J'en ai des tas des tas des tas. Avec les paquets, j'ai mes habitudes du matin, mes habitudes de l'après-midi et mes habitudes du soir. Mais il est aussi important de rester souple, comme quand vous devez vous farcir les moustiques. La une du journal ce matin m'était entièrement consacrée.

J'adore quand le journal parle de moi.

Aujourd'hui, c'était spécial.

Sois béni, j'ai dit à Dieu et je l'ai répété. Sois béni.

Angie m'a secoué.

« Réveille-toi. »

Je sentais son corps doux.

« Quelle heure est-il ? Il est beaucoup trop tôt, dis-je en voulant la ramener vers moi.

– Darian. »

Je me suis assis. Elle brandissait le journal. Sur la une s'étalait le titre « Le tueur tué ? », et à côté, une colonne sur « L'expert : est-il en train d'enquêter ? », dans laquelle on avait inséré un gros plan de moi, à l'arrière de l'ambulance. Pas de photo de Henna, juste une vue en plan large de la scène de crime et un gros plan de Darian Richards « dont on dit qu'il est le grand expert australien des affaires de tueurs en série ».

J'ai arrêté de regarder le corps nu d'Angie pendant qu'elle s'asseyait sur mon ventre pour lire le journal. Une seule question se cognait aux parois de mon crâne : où ceci allait-il conduire ?

« Une source au sein de la police de l'État de Victoria nous a dit que Richards, qui a pris une retraite anticipée l'an dernier pour venir s'installer à Noosaville, était indubitablement le meilleur de tous les enquêteurs criminels. »

Je suis le meilleur. Je le suis. Le meilleur, sans le moindre doute possible. Seul le meilleur peut essayer d'attraper le meilleur. Bienvenue et sois mille fois béni, mille fois. Tu ne m'attraperas pas, mais je vais te montrer à quel point je suis génial. Tu comprendras. Tu apprécieras. Les amis, maintenant nous avons un public.

Deuxième partie

*« Dans la violence aussi, nous nous tournons
contre nous-mêmes... »*

Dante Alighieri, *L'Enfer*

Familles des victimes

Au moment où Angie finissait de relire l'article, j'ai entendu le gravier crisser : une voiture se garait dehors, dans ma cour. Il n'était pas encore 5 heures du matin.

Angie a paniqué.

« Ne t'inquiète pas, dis-je en sortant du lit et en enfilant un jean, ce n'est ni les flics ni les journalistes. Il est beaucoup trop tôt. »

Je lui ai dit de rester au lit et j'ai refermé la porte de la chambre derrière moi. Je pouvais vivre sous le regard des médias, mais pas elle ; ce serait catastrophique. Elle savait que je protégerais son anonymat avec une conviction mortelle, si nécessaire.

En ouvrant la porte de la maison, je savais déjà qui j'allais trouver là-dehors. J'avais reconnu le désespoir au coup de frein brutal de la voiture. Ce devait être un des parents des filles disparues.

Ils étaient tous venus, sauf Sheryl Brown. Les autres s'étaient garés dans la rue. Ils étaient là, dans ma cour, comme surgis des *Sept Mercenaires*. Une foule furieuse, inquiète. Exigeant des réponses.

Ils commencèrent par : « Vous vous prenez pour qui, merde ? », question posée par un petit type en short moulant et tee-shirt Foster's, la bière. Il était leur représentant, leur porte-parole, et à voir la tête des autres, il s'était autodésigné. Autrement dit, une grande gueule. Ils étaient tous désespérés, tous perdus, vivant tous dans des limbes abominables, alors j'ai fait l'effort d'adopter une attitude convenable.

« Je m'appelle Darian Richards. Vous êtes sans doute ici à cause de cet article dans...

– Pourquoi ne nous a-t-on rien dit ? » me coupa le père d'Izzie.

J'ai cru me rappeler qu'il s'appelait Alf. Il avait une tronche d'Alf. Je me suis demandé s'il connaissait les facéties de sa fille.

Même si je sentais quelques dissensions dans leurs rangs quant au rôle de porte-parole d'Alf, cette question suscita des hochements de tête approuvateurs. Pourquoi *ne leur avait-on pas dit* ce que je comptais faire ?

« Mon action n'a rien d'officiel. Vous savez qu'il arrive que les

journaux se trompent ; l'article d'aujourd'hui en est un bon...

– C'était lui ? » demanda une des mères.

Je ne savais pas trop laquelle était sa fille, mais je commençais à me dire qu'ils ne me laisseraient jamais finir une seule phrase.

« L'homme qui a été abattu, poursuivit-elle, est-ce que c'était *lui* ? »

Avant de répondre, je devais clarifier certaines choses.

« Je ne suis pas officiellement associé à l'enquête. Vous devrez poser ces questions à la police... »

Elle allait me couper à nouveau ; j'ai été plus rapide :

« Mais, ajoutai-je avec assez de force pour la faire taire, je doute fortement que le jeune homme tué cette nuit soit la personne que recherchent les autorités.

– Alors, nous, on compte pas, hein ? C'est ça, hein ? Vous avez pas besoin de venir nous parler ? Vous allez voir cette conne de Sheryl Brown...

– Alf », le réprimanda une femme, la mère d'Izzie, sans doute.

Elle était petite et rondouillarde, comme lui. L'exaspération de son mari suscitait des ondes d'anxiété parmi les autres. Ils reculèrent pour s'écarter de sa colère. Certains me dévisageaient avec un air implorant comme pour dire : *Désolé*.

« *Quoi ?* fit Alf à sa femme, comme si elle venait de porter atteinte à son bon droit. Ce mec se met à enquêter sur la disparition de nos filles et il ne nous demande rien ? Merde, il a même pas la décence de *demander* ? »

Son fait établi et sans la moindre discussion, Alf se tourna vers moi et cracha sa question, encore une fois :

« Qu'est-ce qui vous donne le droit ? Qu'est-ce qui vous fait penser que vous pouvez vous pointer, enquêter sur nos petites sans rien nous demander, sans même nous en parler ? Pour qui nous prenez-vous ? Hein ? Qui ? Qui *sommes-nous* ? » demanda-t-il en se cognant la poitrine.

La triste vérité était qu'ils ne servaient à rien. Je n'avais pas besoin d'eux, je ne voulais pas d'eux. Je n'allais pas le leur dire, mais c'était la vérité.

En victimologie, on vous enseigne qu'en étudiant les victimes vous découvrez des informations sur le tueur. Elles sont un reflet dans un miroir qui vous apprend quelque chose sur lui. C'est important et c'est à la base de toute enquête, ce que certains flics ont tendance à oublier. L'accès aux victimes est, bien sûr, permis par ceux qu'elles laissent derrière elles : dans ce cas, les parents dans ma cour. Mais j'avais déjà tout ce qu'il me fallait ; tout ce dont j'avais besoin à propos des filles et de cette piste d'ombre était épinglé aux murs de mon salon. J'en étais certain.

Les familles des victimes, surtout quand celles-ci sont des gosses, développent une inévitable fraternité de clan ; elles sont liées ensemble par la banalité choquante de leur perte. Leur chagrin et leur stupéfiante incapacité à faire quoi que ce soit se muent en général en suffisance, en vertu outragée et, tristement, finissent par détruire les personnes qu'elles ont été. Quand un gosse disparaît, quand une vie est prise, tout change. Ce que vous étiez autrefois meurt comme est mort votre enfant, votre amour. Vous êtes un vestige.

Là-haut au huitième étage, quand j'ai trouvé l'idée d'assigner une sonnerie différente aux différentes catégories de personnes auxquelles nous avions affaire, c'était soit Jimi Hendrix, soit Neil Young. Je ne faisais pas dans la démocratie. Ma parole régnait. Mais il y a eu débat quand, après avoir assigné *Purple Haze* au bureau du Commissioner et *Spanish Castle Magic* aux informateurs, il nous a fallu décider d'une sonnerie convenable pour les familles des victimes. La plupart des membres de l'équipe étaient en faveur de *The Wind Cries Mary* parce qu'ils estimaient avec raison que les paroles élégiaques s'accordaient à leur chagrin. Ils ont été assez en rogne quand j'ai dit non ; ce serait *Hey Joe* avec sa colère et son texte agressif à propos de la décision irrationnelle de Joe de tuer sa petite amie parce qu'elle avait été avec un autre.

Ils m'ont demandé comment je pouvais manquer de cœur à ce point.

« Méfiez-vous des émotions, méfiez-vous du chagrin, ai-je dit. Les familles souffrent, et, bien sûr, nous compatissons, mais le chagrin, la compassion, les regrets... ce n'est pas nous. Nous, on est là pour se battre. Les rudes guerriers de la justice. »

Personne n'a été d'accord avec moi, et chaque fois que retentissait *Hey Joe*, je les voyais tous sursauter. Ce qui était exactement le but que je recherchais.

« Qui sommes-nous ? avait-il demandé.

– Je n'en sais rien. »

Une réponse qui provoqua une réaction visible de choc, de consternation et de stupeur, jusqu'à ce que je me plante devant le père d'Izzie et que je dise :

« Sauf vous. Alf. C'est ça ? »

J'ai tendu la main.

Il refoulait ses larmes. Dans ses yeux brillaient la fureur et la peine, une peine profonde, incessante, effroyable. Il a accepté ma main. Nous avons serré tous les deux.

« Darian. »

Il s'est contenté de hocher la tête puis il m'a lâché et a reculé d'un pas. Je me suis tourné vers sa femme.

« Darian, répétais-je, la main tendue.

– Angie », dit-elle.

Parfois, me suis-je corrigé, *il y a* des coïncidences. Angie et Alf : le père et la mère d'Izzie.

Nouvelle poignée de main. Je suis ensuite allé trouver le parent suivant. Puis un autre, tous les autres.

Rob ; Curly. Curly et Rob : Marianne – la victime numéro deux, quatorze ans, cheveux blonds coupés court et un espace entre ses deux dents de devant qu'un orthodontiste devait réparer ; elle allait à l'école à Maroochydore, une ville en bord de mer à une demi-heure au sud de Noosa.

Donna ; Neil. Neil et Donna : Jessica – victime quatre, quatorze ans, qui avait été enlevée alors que je barbotais dans l'océan tout près ; originaire de Nambour qui avait été autrefois le centre de l'industrie de la canne à sucre ; les rails de chemin de fer datant de l'époque où les cannes étaient transportées en train au beau milieu de la rue principale sont toujours là.

Johnno ; Tera. Tera et Johnno : Carol – victime cinq ; seize ans, longs cheveux blonds teints, vue pour la dernière fois allant chez la coiffeuse où elle devait refaire une couleur parce qu'elle avait une soirée ce samedi-là et qu'elle avait honte de ses racines sombres. Elle aussi de Nambour.

Juanita ; Jim. Jim et Juanita : Brianna – victime six, quatorze ans ; la fille qui avait joué *Stairway to Heaven* au concert de fin d'année de son école habitait Noosaville, à huit pâtés de maisons de là où nous nous trouvions maintenant.

Je crois qu'ils s'attendaient à ce que je les invite à entrer, que je leur offre un thé, peut-être. Mais j'en avais terminé. J'avais présenté mes respects.

« Merci d'être venus, dis-je.

– Mais... », commença Juanita, ce mot lui échappant avant qu'elle lui trouve forme et contenu.

Elle ne savait pas ce qu'elle voulait dire. Je l'ai dit pour eux :

« Vous vivez tous dans un monde d'espoir et de désespoir, je le sais, je comprends, mais les flics font un super-boulot, ils sont sur cette affaire vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Si je peux fournir de l'aide ou des conseils à l'enquête officielle, je le ferai. Je voudrais avoir plus à vous dire, je voudrais avoir des réponses. Mais je n'en ai pas.

– Vous avez dit à Sheryl Brown que toutes les filles sont mortes. »

Juanita encore. Leur véritable porte-parole était en train d'émerger.

« J'ai menti, mentis-je. Ne renoncez pas à l'espoir. »

Ils furent si soulagés que personne ne songea à me demander pourquoi j'avais menti à Sheryl ; ce qui valait mieux parce que je n'avais pas encore de réponse à ça.

« Pouvez-vous venir vous voir ? »

Juanita. La question que tous voulaient poser.

Pas question. Les familles des victimes ne sont qu'une gêne. Il y a une raison pour laquelle les flics disent aux gens de rester chez eux ; attendez près du téléphone, comme ça on sait où vous trouver. Autrement dit : « Laissez-nous tranquilles parce que, malheureusement, vous nous dérangez. »

« Il vaudrait mieux pas. J'aimerais pouvoir dire oui mais, vous comprenez, ce n'est pas mon enquête, absolument pas. Je travaille sous la supervision des flics. Ils dirigent les opérations. Sept jours sur sept. Ils en sauront toujours plus que moi. »

Ils m'ont cru – sauf Juanita, dont le regard me disait qu'elle reconnaissait les salades à dix kilomètres de distance – et ils m'ont remercié. Certains m'ont même béni avant de partir en silence. Même le bruit de la voiture d'Alf faisant demi-tour parut doux et respectueux. C'était comme un agréable dimanche matin.

Quand je suis rentré, Angie était assise en tailleur sur le lit, toujours aussi outrageusement nue, lisant son horoscope dans le journal. Capricorne.

« Tu es vraiment doué, dit-elle avec une approbation sincère, ayant entendu tout ce qui avait été dit à l'extérieur.

– C'est vrai », acquiesçai-je en enlevant mon jean.

Elle m'a tendu mon portable.

« Qu'est-ce que ça veut dire, “à la pêche” ? »

Étape 1 : se retirer de la cible

Jenny G. ne sait pas que j'existe. Moi, par contre, j'en sais beaucoup sur Jenny G. Je sais où elle habite, je sais que sa mère est institutrice à l'école primaire et que son père fait des chantiers. Il s'appelle Rocky. Jenny G. a douze ans et ses petits nichons sont comme des bourgeons – je sais, je les ai vus.

Le Supré au Noosa Civic est totalement le meilleur parce qu'on peut s'asseoir sur un banc en bois devant l'entrée du Big W d'où on a une vue directe à travers les portes du magasin sur les cabines d'essayage derrière les rayons. On voit les jambes des filles un peu au-dessus de la cheville, pas beaucoup plus. J'ai mesuré sur moi, je dirais à peu près quinze centimètres. C'est-à-dire à mi-chemin entre la cheville et le genou. Les portes des cabines d'essayage chez Supré au Noosa Civic sont totalement géniales parce que c'est des portes de saloon qui ne se ferment jamais complètement, donc il y a toujours un petit espace par où on aperçoit des trucs et des machins roses. Si j'avais un télescope, depuis ce banc, je verrais des chattes. Mais je ne peux pas venir ici avec un télescope ni utiliser des jumelles ou même l'objectif de mon Nikon parce que les gens me verraient et ils sauraient que je mate et ce serait fini pour moi.

Cotton On dans Sunshine Plaza qui est un giga-énorme centre commercial est totalement cool parce que là aussi vous pouvez vous asseoir sur un banc et avoir une bonne vue à travers le magasin dans la cabine d'essayage. Une fois, j'ai vu une fille entièrement nue. Pendant, quoi, une milliseconde, mais ça suffisait. C'était Brianna, non ? Ou Jessica ? Merde. Je me souviens jamais de leurs noms. C'est pas important. Après qu'elles ont passé un moment chez moi, on n'utilise plus vraiment les noms. Les noms, je trouve ça con. Je hais mon nom.

Quoi qu'il en soit, une grosse fille immonde, une Grecque, sûrement, a déplacé le bac des soldes, du coup, je voyais plus rien dans la boutique. Je suis entré et j'ai fait semblant de regarder la vitrine du magasin voisin et, par « accident », j'ai heurté le bac qui était sur

roulettes pour récupérer la vue à l'intérieur et je suis retourné sur le banc observer Jenny G. que j'avais suivie depuis l'école parce que c'est après l'école que tout ceci est arrivé alors qu'elle essayait deux débardeurs rouges. Ils ne me plaisaient pas. Ils étaient vulgaires. Ils lui donnaient un air de salope. Je l'ai pas lâchée quand elle est entrée dans la cabine d'essayage et juste au moment où elle a enlevé son tee-shirt, en le passant au-dessus des épaules et de la tête, les portes de la cabine se sont ouvertes, une seconde peut-être, pas une milliseconde – une vraie seconde, peut-être même deux ou trois –, comme si un coup de vent, le souffle de Dieu, les avait poussées et c'est alors que j'ai vu ses nichons et ses petits bourgeons tout rouges et que j'ai su qu'elle et moi, c'était pour toujours.

C'est à ce moment-là qu'il faut se forcer à faire un truc excitant mais très difficile. Les soldats appellent ça « se désengager ». On peut aussi parler de retraite. Ça veut dire que je dois me cacher pour qu'elle n'ait aucun moyen de savoir que je la suis. Se retirer de la cible signifie en fait le contraire : engager la cible mais en se désengageant. C'est très malin et ça marche toujours.

Je me suis retiré de la cible Jenny G. il y a deux semaines. C'est là, après avoir décidé d'être vraiment malin, que j'ai pris Helen-les-gros-nénés et que j'ai laissé Jenny G. dans son coin en me disant que je reviendrais la prendre plus tard. Et voilà, plus tard c'est maintenant.

Étape 2 : pister la cible. Fait.

Étape 3 : établir l'emploi du temps de la cible. Fait.

Étape 4 : déterminer quand prendre la cible. Fait, aussi.

Étape 5 : déterminer danger probable et problèmes potentiels. Fait. Mais maintenant, je dois tout réviser. À cause de mon nouvel ami au nom idiot : Darian.

Cet article sur lui m'a tellement excité que je suis allé le dire à Helen et, en lui racontant, ça m'a encore plus excité, alors j'ai sorti la Trique et je l'ai baisée, mais elle m'a lâché. Elle s'est évanouie, je crois. J'en sais rien. J'ai pensé à lui foutre un coup de couteau dans la cheville, mais j'en ai pas eu envie. Je me demande si Jenny G. va aimer se faire baiser comme ça. Je parie que oui et je parie qu'elle va aimer *Pocahontas*, elle aussi.

Zap

« Je crois qu'on a une connexion, dit Isosceles, l'urgence vibrant dans sa voix. Probabilité : forte. »

à la pêche. Angie m'a embrassé sur le sommet du crâne et a quitté la maison. J'avais eu besoin d'elle hier soir, j'avais besoin du calme rationnel d'une personne dotée de sensibilité et de grâce. Sans elle, je serais peut-être allé chez la voisine, Janice-je-sais-pas-quoi, flanquer son chien dans la rivière.

Ça faisait du bien d'être seul à nouveau, mais ça ne durerait pas. Pas avec ma toute nouvelle célébrité qui s'affichait en une. Si l'Oignon allait peut-être me faire un rabais sur ses *fish and chips*, ou alors ce serait le vieux pêcheur qui me refilerait quelques crabes gratos.

« Dis-moi, répondis-je.

– Oh ! Mais regarde un peu ça... », entendis-je à l'autre bout de la ligne.

Quoi encore ?

« T'es en première page du journal local. Je l'aurais vu beaucoup plus tôt si je n'avais pas l'habitude en ce moment de lire *L'Hebdo du Burkina* – c'est un canard du Burkina Faso, tu le savais ? –, un magazine de qualité, si je peux me permettre. Eh bien ! Tu as eu une sacrée nuit. Comment vont tes amis de la maréchaussée ? Ils sont allés surfer ? »

Il a ricané.

« On peut revenir à cette connexion ?

– Absolument, Darian, absolument. Un gentleman du nom de Winston Daniel James Promise – je suis en train de t'envoyer son profil – a été interrogé par la police judiciaire de Brisbane après avoir été vu passant beaucoup trop de temps devant une école privée pour filles dans la banlieue d'Ascot.

– Charges ?

– Aucune. Juste le compte rendu de l'interrogatoire.

– Quand ?

– Il y a six ans. »

C'était si loin sous le radar normal de la police, une telle invasion de la vie privée d'un inconnu, que je me suis senti obligé de commenter :

« Impressionnant.

– Oui, je suis très, très, très fort », affirma-t-il sans ironie.

En jargon de flic, nous avons une expression : pré-VP. Elle fait référence à l'ère d'avant 1988 quand on pouvait passer un coup de téléphone et exiger des informations sur quelqu'un dont on pensait qu'il avait peut-être enlevé un enfant et le détenait chez lui – et on obtenait tous les renseignements demandés. On pouvait apprendre qui il avait appelé, qui il voyait, ce qu'il fabriquait – en d'autres termes, on recevait un aperçu de sa vie. Ce qui aidait à déterminer si le type était le bon, ou bien si on s'était complètement gourés. En 1988, le gouvernement fédéral a fait voter la loi sur la vie privée. Un jour noir pour les représentants de l'ordre. Ne me faites pas dire ce que je n'ai pas dit : je suis le premier à soutenir le droit de quiconque à son intimité et je serais au premier rang pour défendre le droit d'une personne à garder le silence et à rester planquée... tant que ça n'empiète pas sur mon enquête criminelle. Quand je traque un tueur, il n'y a plus rien qui vaille, et ça inclut le droit à la vie privée de toutes les personnes concernées. L'époque pré-VP était une ère glorieuse. Maintenant, pour obtenir des renseignements sur quelqu'un, on doit présenter une requête, la justifier, et attendre. Patiemment. Il vous faudra peut-être demander la permission à la personne concernée pour obtenir ces informations. Le Queensland, Dieu bénisse ses coutumes arriérées, n'a adopté la loi sur la vie privée qu'en 2009, vingt ans après. Quand j'habitais Melbourne, les gens rigolaient et se moquaient de ces barbares du Nord ; pas nous, membres des services de police. Rendez-nous le temps d'antan.

Les gars comme moi – tous les bons flics, en fait – trouvaient des moyens de contourner la loi. De la violer. Jusqu'à ce que les geeks débarquent dans nos *workspaces* avec leurs laptops branchés sur le cloud, on devait compter sur les pots-de-vin, les relations ou, plus simplement, la menace pour obtenir ce que j'avais demandé à Isosceles : trouver quiconque ayant été arrêté pour des motifs sexuels. Il me fallait une liste complète. Isosceles l'avait obtenue. Et donc, moi aussi.

Elle était longue. Plus longue que vous ne pourriez l'imaginer.

Elle était aussi insignifiante. Juste une liste de noms avec la dernière adresse connue, et un catalogue d'infamies. Pour lui donner un peu de sens, il fallait trouver une connexion – pour cette traque en particulier – avec un type qui aurait pu travailler comme électricien au Noosa North Shore Dreaming Resort. Et Isosceles avait trouvé cette connexion. Elle était mince, mais forte. Et elle était, je le soupçonnais, en avance de quelques années-lumière sur l'état actuel de l'enquête

officielle.

« M. Winston Daniel James Promise est actuellement enregistré comme employé d'une société nommée Zap Electrics, qui a été l'un des intervenants majeurs sur le complexe.

– Mais rien de plus que cette plainte à l'école de filles ?

– Rien pour Winston Daniel James. Mais... »

J'ai senti l'excitation.

« ... Danny Jim Winston a été un très vilain garçon jusqu'à l'âge de dix-sept ans. Comme tu le sais, Darian, la loi du Queensland de 1992 sur les mineurs délinquants lui a permis de se livrer à toutes sortes d'actes inappropriés mêlant son pénis et plusieurs jeunes filles sans que cela soit inscrit dans son casier. Tiens, regarde ce mail... »

J'ai cliqué dessus et une liste des délits sexuels perpétrés par Danny Jim, commençant dès l'âge de huit ans, se déroula sur l'écran. L'identité du petit Danny Jim était protégée par la loi ; après avoir passé le cap des dix-huit ans, il lui avait suffi de changer légèrement son nom pour repasser sous les radars.

La liste comportait ce à quoi je m'attendais : exhibitions, comportements déplacés, avances sexuelles insistantes, ce genre de choses. Puis une escalade graduelle vers l'agression et le viol. Il avait continué sur cette trajectoire ascendante pour devenir, semblait-il, un prédateur sexuel de la pire espèce.

C'était aussi un garçon intelligent. Discipliné. Dangereux. J'avais très envie de rencontrer Danny Jim.

J'ai quitté Isosceles pour envoyer un texto à Maria. J'avais promis de la tenir au courant. Seulement si ça m'arrangeait.

Et là, ça m'arrangeait. La plupart des interrogatoires se déroulent beaucoup mieux si c'est une fille qui pose les questions. Maria était parfaite pour Danny Jim : mûre, sûre d'elle, des seins plein le soutif, sexy, flic. Elle allait réveiller ses angoisses comme une réaction allergique aux cacahuètes.

L.A. Woman

« Cet enfoiré va le payer. Je vais le baiser si profond qu'il va regretter d'avoir posé son cul dans cette ville. »

Ha-ha-ha-ha-ha.

Maria riait avec les autres. Un « sourire de façade », dirait sa mère. Sous les lèvres étirées, il n'y avait que du mépris. Jackson Toyne, ou Jack comme elle préférait se faire appeler, était perchée sur un des bureaux de la « salle », l'espace vaste et bordélique réservé à l'enquête criminelle. Autrefois ordonné, c'était maintenant un fouillis de bureaux, un vrai foutoir avec des flics qui allaient et venaient. Là-bas, près de la porte des toilettes, se trouvaient les mecs de la pêche illégale. La pièce était, bien sûr, le domaine de la « brigade spéciale » chargée d'Opération Blonde, la traque du tueur en série.

Maria était assise à son bureau situé aux confins d'Opération Blonde et faisait semblant de faire partie de la bande qui était captivée par le catalogue de vengeance énumérées par Jack. C'était son jour de repos, mais elle avait été convoquée à une réunion.

« Il se balade dans la rue : paf, je le chope pour traversée hors des clous. Je l'entends tousser : paf, il a uriné sur la voie publique. »

Ha-ha-ha-ha-ha.

« Et vous voulez que je vous dise ? J'ai un pote aux impôts et je peux vous assurer que M. le Grand Expert de Melbourne va se choper des redressements fiscaux jusqu'à la fin des temps. »

Ha-ha-ha-ha-ha.

« Je vais virer cet enfoiré de la ville. Il va regretter de s'être pointé ici, il va regretter d'avoir joué au con avec nous. Pas vrai ? »

Vrai !

Depuis ses quinze ans, à peu près, des types essayaient de se taper Maria en lui expliquant à quel point elle était jolie ou, plus exactement, bandante. Malgré sa conviction qu'elle n'avait rien de spécial, qu'une cure de Botox et une opération des seins et du menton ne lui feraient pas de mal, Maria savait aussi que Jack ne lui arrivait pas à la cheville, ou plutôt que c'était ce que Jack croyait et qui

provoquait sa haine envers elle. Jack était mignonne, mais elle était atteinte du désespoir de ceux qui ont besoin d'être acceptés. Du coup, elle en faisait des tonnes ; elle avait même couché avec plusieurs collègues juste pour montrer à quel point elle faisait partie de la bande. Une connerie, selon Maria.

Néanmoins, parfois, comme maintenant, Maria ne pouvait nier le pincement de jalousie de voir Toyne assise sur son bureau avec huit mecs autour d'elle qui buvaient ses paroles, prêts à lécher sa rancœur pathétique après l'humiliation de la veille.

Tout le monde voulait se faire Darian. Il s'était attaqué à leur virilité, dont la salle était imbibée à profusion, l'essentiel émanant de Jack, la fille.

Son téléphone vibra. Un nouveau texto.

à la pêche

En provenance d'Agnew. Pour préserver l'anonymat de Darian et lui donner un nom qui reflétait ce qu'elle pensait de M. le Grand Expert de Melbourne, elle avait demandé à Casey qui était selon lui le type le plus dégueulasse qu'il connaissait. Si l'esprit de son amant était vaste et éclectique, il en revenait toujours aux politiciens américains.

« Facile, mon cœur : Spiro Agnew, le vice-président de Nixon qui a dû démissionner pour fraude fiscale et corruption plus ou moins avérée. Un trou du cul obèse et chauve avec un gros nez. »

Parfait. Tandis qu'elle enregistrait le nom sur son clavier, Casey avait continué à comparer les torts respectifs de Nixon et d'Agnew mais, malgré tout son amour pour lui, elle ne l'avait pas écouté. Elle réfléchissait à la situation dans laquelle Agnew l'avait foutue.

Elle dévisagea ses collègues l'un après l'autre. Était-ce lui ? Ou lui ? Est-ce que ça pourrait être Jack, la fille ? Les tueuses en série sont rares, mais elles existent.

Billy était le choix le plus probable. C'était lui le mec qui racontait constamment à quel point les gamines étaient sexy, comment il aimerait se taper « une gentille petite blonde ». Le Gros l'avait surpris une fois et l'avait suspendu une semaine ; il avait même failli le virer avec un blâme officiel pour conduite inappropriée. Mais, ici, c'était un *boys band* avant tout, et la loyauté envers un pote était plus forte que l'expression perverse d'une vague pédophilie chez un flic chargé de traquer un pédophile.

« Hé, Maria ; salut ! »

Elle sortit de sa rêverie, se rendant compte qu'elle était en train de fixer Billy.

Elle sourit aussitôt.

« Tu as oublié trouble de l'ordre public. Celui-là, c'est facile », dit-elle, et ils rirent tous, y compris Jack, même si son rire semblait un peu forcé.

Elle supprima le texto et attendit. Ils avaient réunion à 11 heures avec le chef. Comme d'habitude, il était en retard. Sans doute en train de prendre son petit déj' chez McDonald's.

Même si Agnew lui avait – habilement – pourri la vie de la façon la plus répugnante, même si elle était loyale à l'insigne qu'elle portait avec fierté et aux personnes présentes dans cette pièce, le message de son complice secret l'inondait déjà d'adrénaline. Voilà qu'elle se retrouvait si loin devant les autres qu'elle en avait le vertige. Darian était une enflure qui se servait d'elle, mais c'était une enflure brillante, sans parler d'Isosceles, ce type extraordinairement bizarre. L'excentricité de son amant procurait à Maria l'un de ses grands plaisirs coupables, mais Isosceles, c'était encore autre chose : ce type était une sorte de génie, il évoluait dans un monde qu'aucun de ses collègues ne connaîtrait jamais, et encore moins apprécierait.

Pour cela – et pour le frisson du secret –, elle ne pouvait que remercier Darian, à regret.

« Il faut toujours apprendre des meilleurs, disait sa mère. S'ils croisent ta route, s'ils peuvent t'enseigner des choses et s'ils t'autorisent à les fréquenter, profite-en. »

Maria avait eu besoin de deux ans avant de lui avouer qu'elle voulait être flic. Elle avait peur. Sa mère avait été l'une des premières femmes inspecteurs du Queensland. C'était dans les années 1980, quand le Queensland était encore une région arriérée, coincée et corrompue, peuplée par des tribus de culs-bénits et gouvernée par des criminels ventrus maquillés en politiciens qui venaient offrir leurs sourires à la messe à des administrés tout aussi ventrus et corrompus. Des hommes vieux. Rien que des hommes.

Pour eux, les femmes n'étaient bonnes qu'à deux choses : la baise et la cuisine. Les premières flics du Queensland s'appelaient Ellen O'Donnell et Zara Dane, elles s'étaient engagées au même moment, en 1931. Pendant toute leur carrière dans la police, on ne leur avait jamais demandé de prêter serment. En 1984, Lorelle Saunders avait été la première femme à devenir inspecteur dans le Queensland. Ses confrères masculins l'avaient félicitée de cette avancée historique en l'accusant de complicité dans le meurtre de son amant, un flic ; ce dont elle était innocente. Suspendue sans salaire, jetée en prison sous une autre fausse accusation, elle avait supplié qu'on la mette à l'isolement où elle avait croupi jusqu'à ce que la justice se décide enfin à laver son honneur. Bienvenue au club, consœur. La mère de Maria était devenue inspecteur à peu près à la même époque et avait constaté avec horreur comment les petits gars de la Queensland Police Force, du sommet au bas de l'échelle, traitaient les gonzesses.

« Si seulement on avait vécu à L.A. », disait-elle.

Plus qu'une ville, c'était un symbole : Los Angeles, où la première

femme à devenir flic, Alice Stebbins Wells, s'était vu accorder le droit d'effectuer des arrestations en 1910.

Plus de cent ans plus tard, regardant Jack assise sur un bureau vomir ses menaces machos au milieu des garçons, Maria se demandait ce qui avait vraiment changé, et si quand elle prendrait sa retraite dans trente ou quarante ans, quelque chose *aurait* changé. Rien, se répondit-elle. Rien du tout.

Elle n'avait pas encore consulté le registre. Délibérément, elle avait évité de chercher qui était à l'origine de ce trou de soixante-huit minutes. Elle y avait pensé tous les jours. Tous les jours, elle s'était dit *aujourd'hui* sans jamais y aller, repoussant au lendemain. Elle savait qu'elle finirait par succomber. Mais pas tout de suite.

Pour le moment et pour ce qu'elle entrevoyait de l'avenir, il valait mieux ne pas savoir. Elle n'était pas encore prête à l'inévitable changement que cette information produirait dans son monde.

Adam entra pour leur parler de l'incident de la nuit précédente au cours duquel un homme de vingt-deux ans avait été abattu ; de la fille présente sur la scène de crime quand la police était arrivée ; elle s'appelait Henna et avait été éliminée de la liste des suspects ; il leur dit de garder les yeux et les oreilles ouverts pour essayer de résoudre ce meurtre. Aucune mention de l'ex-flic auquel ils étaient tous en train de penser. Adam demanda ensuite s'il y avait du nouveau sur Opération Blonde. Billy expliqua au groupe qu'un des médiums avait rappelé et voulait retourner dans la forêt près de Fig Tree Point, car il pensait que les corps s'y trouvaient toujours... à environ cent mètres de l'endroit qu'ils avaient fouillé avec lui le mois dernier.

Personne ne rigola. Voilà où en était l'enquête : des médiums dans les bois.

La femme dans le parc

La patience, mes frères et sœurs, est très importante. Il ne faut jamais être pressé. J'ai appris cela très tôt, je l'ai appris en restant assis parmi les bambous. Il faut être très patient et pas du tout impatient quand vous attendez de récupérer le paquet. Vous l'aurez suivie et vous connaîtrez ses habitudes ; vous aurez choisi, avec le plus grand soin, les amis, où et quand sera le mieux. Vous aurez acheté votre van et vous y aurez même peut-être ajouté un logo pour montrer que vous êtes plombier ou électricien, histoire de vous fondre dans le paysage. Vous serez garés à attendre que la fille apparaisse, comme vous l'aviez prévu. Maintenant, écoutez-moi bien, les amis : vous serez agités. Vous serez très agités à cause de tous les trucs drôles drôles drôles que vous comptez faire avec elle. C'est comme quand vous aviez six ans et que vous vous réveilliez le matin de Noël ou pour votre anniversaire. Pareil. Mais avec le paquet vous avez le plaisir de Noël ou de l'anniversaire pendant des jours et des jours jusqu'à ce que vous en ayez marre et que vous vous en débarrassiez. C'est vachement mieux.

Et comme vous serez tout excités, vous pourriez devenir impatients et c'est là, mes amis, que vous risquez de commettre une erreur, c'est là que vous pourriez faire une bêtise et attirer l'attention sur vous.

Quand il était très jeune, votre guide, Mister Super, a appris tout seul à être patient. Il l'a fait en traversant la rue où il habitait pour aller dans le parc où il s'asseyait dans la grande forêt de bambous. Comme un guerrier. Ne pas bouger. Comme un sniper. Observer et attendre. Comme un soldat.

En ce moment, je suis assis dans mon van. J'observe, j'attends. Dans neuf minutes, Jenny G. va tourner au coin de la rue et venir vers moi. Je dois être discret et je dois me fondre dans le paysage. Je dois être patient et attendre comme si je m'offrais une petite pause-thé ou comme si je consultais un plan pour m'orienter.

Les amis, écoutez bien.

Beaucoup de personnes s'imaginent que je suis un enfant et il est vrai que, même au cours de notre voyage ensemble, vous aussi vous vous êtes peut-être dit : *Winston se conduit comme un gosse de six ans avec son amour des dessins animés Disney ; comment pourrait-il être en même temps un tel chef, un tel leader, un tel visionnaire ?* Et c'est vrai : je suis parfois un enfant, et parfois je suis sage. Mais il est aussi vrai et très important pour survivre que vous sachiez, comme moi, quand ne pas être un enfant, quand vous devez être comme tous les autres autour de vous. Je suis très doué pour être comme les autres autour de moi, quand il le faut, notez bien ça, mes frères et sœurs. Pour survivre, vous devez être un caméléon. Je possède aussi une très bonne éducation. Quand ma mère croyait que j'étais fou, elle m'a inscrit dans de très bonnes écoles et elle a engagé des profs particuliers. Je suis particulièrement bon en histoire. Surpris ? Ne le soyez pas. Je vais souvent vous surprendre au cours du voyage.

J'étais barré depuis le début. Gosse bizarre, gosse débile, gosse malade, gosse cinglé, gosse moche, « *gosse taré* ». Partout où j'allais, tous ceux qui me regardaient, c'était ce qu'ils se disaient : ce gosse est bizarre, taré, débile, moche, et merde. Ça me foutait la trouille, putain. J'y comprenais rien. Je me trouvais normal, juste normal, mais chaque fois que quelqu'un vous regarde et se dit que vous êtes un putain de connard débile dégénéré, vous comprenez pas. Qui suis-je ? Voilà ce que je me disais.

C'était bizarre, mes frères et sœurs, c'était bizarre ce qui se passait dans ma tête. Et puis, je l'ai trouvée. Et tout s'est mis en place et tout est devenu *salut, tu es chez toi maintenant*.

Ridgway, le tueur de la Green River, a abattu un arbre. C'est comme ça que ça a commencé pour lui. Charlie Manson a écouté une chanson des Beatles, c'est comme ça que ça a commencé pour lui. J'ai trouvé une femme dans un parc et c'est comme ça que ça a commencé pour moi.

La nuit, le parc était tout calme et il y avait tous ces bambous si hauts, si denses, une vraie forêt. C'est là que je m'installais. Parce que je ne risquais rien. Personne ne pouvait me voir, alors que moi je voyais tout. C'était comme si je guettais l'ennemi qui allait sortir du noir. Caché dans les bambous, je ne bougeais pas, pas du tout, pendant des heures. Je respirais à peine, j'étais immobile, vraiment immobile. Comme un guerrier.

La plupart des nuits, il n'y avait que moi parce que le parc était assez petit et se trouvait dans une banlieue sympa où les gens sympas revenaient chez eux en voiture pour regarder la télé. Mais une nuit, il y a eu quelqu'un d'autre. Un corps, allongé dans l'herbe sous un immense pin. Il était déjà là quand je me suis mis en position. Au

début, je ne l'ai pas remarqué, mais, au bout d'un moment à rester là dans les bambous, à retenir ma respiration et à guetter l'ennemi, je l'ai vu.

C'était une femme. Elle ne bougeait pas. Il m'a fallu cinq minutes pour m'en rendre compte. Il n'y avait qu'elle et moi. C'était une nuit vraiment noire, cette nuit-là. Parce que des jeunes avaient cassé les lumières à Noël. Je les ai vus, depuis ma planque dans les bambous, gueuler dans le parc, bourrés, trop cons, à jeter des pierres sur les lampadaires. Crac crac crac. Ils se trouvaient malins. J'ai eu envie de les descendre avec un M16 pour leur montrer qui était malin.

Au début, j'ai pensé qu'elle était morte mais après l'avoir observée un moment, j'ai compris qu'elle était vivante. Drogée peut-être ou alors elle dormait, mais c'était pas une habitude pour elle. Sa façon d'être allongée et là où elle était, sur l'herbe. Une SDF se serait pas installée comme ça, à la vue de tous ; elle se serait trouvé un coin où s'abriter, près des chiottes publiques, ou alors sous une couverture. Et puis, les SDF sont sur leurs gardes, ce qui est normal quand on dort dans un parc, alors que cette fille-là avait l'air vraiment peinarde, comme si elle était couchée sur un lit de nuages, les amis, un lit de nuages.

J'ai rampé hors des bambous. Je portais ma tenue de camouflage. J'ai regardé autour de moi comme un chasseur ou comme un de ces Viêt-Congs quand ils sortaient de leurs tunnels. Le parc était entouré par quatre petites rues. On habitait juste en face dans l'une d'entre elles, dans une des maisons sympas, à côté de toutes les autres maisons sympas, et, comme il était vraiment tard, 2 heures du mat' peut-être, il n'y avait pas de voitures dans les rues, pas de bruit, ni de lumière dans les maisons. Il n'y avait qu'elle et moi.

Elle était allongée sur le dos. Elle était mignonne avec de longs cheveux bruns. Elle portait une petite robe rouge, un peu comme celles que mettent les meufs quand elles vont en soirée ou quand elles vont se bourrer en ville. Elle avait un sac à paillettes et des talons hauts. Elle était plus vieille que moi. Dans les vingt-cinq ans. Ma maman l'aurait traitée de pute.

Alors, je lui ai tourné autour pendant un moment histoire de m'assurer qu'il n'y avait personne dans le coin, que personne ne verrait ce que j'allais faire, et quand j'ai été tranquille de ce côté-là, je me suis agenouillé devant elle, j'ai relevé sa robe rouge, j'ai descendu sa culotte bleue, j'ai dégrafé ma ceinture et baissé ma braguette, j'ai sorti ma bite et je l'ai baisée pendant qu'elle restait là sans bouger.

C'était pas la première meuf que je baisais, mais ça a été la première et la seule, les amis, qui a dormi tout le temps. Je ne suis pas sûr de le recommander, mes frères. C'est bizarre. Mais j'avais quatorze ans et ça a vraiment été une découverte terrible du Monde Merveilleux. Elle

était là sous moi, sans bouger, et pour être franc, ça me faisait un peu flipper. Pas parce que je la baisais dans le parc, il n'y avait personne d'autre que nous et tout était calme et paisible, mais parce qu'elle ne bougeait pas et qu'elle ne me regardait pas. Maintenant, quand je baise les paquets, je fais en sorte qu'ils se débattent contre les liens à leurs poignets et à leurs chevilles et qu'ils lèvent vers moi de grands yeux remplis de terreur, j'adore j'adore j'adore.

Donc je l'ai juste baisée comme, j'imagine, vous pourriez ouvrir le ventre d'une grenouille, et je me suis relevé, j'ai reboutonné mon pantalon et je l'ai laissée. J'étais sûr qu'elle avait pris cette drogue du viol qui les rend comme mortes sauf qu'elles le sont pas vraiment. Elle sentait l'alcool aussi. Et ses cheveux étaient un peu poisseux avec une odeur bizarre, comme s'ils avaient été aspergés avec du rhum et du Coca. Elle était super-mignonne.

Si vous alliez dans un parc et que vous trouviez une PlayStation branchée et prête, vous y toucheriez pas, vous ? Ou une Xbox ? Ce serait con, non ? Bien sûr que vous y toucheriez, hein ? Vous vous mettriez à jouer, juste histoire de vous amuser. Pareil avec la femme nue ; voilà ce que je me disais en traversant la rue pour rentrer chez maman. Pourquoi la laisser là alors que je pouvais m'amuser ?

La deuxième fois, ça a été encore mieux et c'est là que le Monde Merveilleux est vraiment venu à moi. C'est là, les amis, que le voyage a commencé.

Elle n'avait pas bougé. Le parc était encore vide, à part nous deux. J'entendais le gros orage qui approchait, depuis Noosa. Du nord. Il y avait du vent maintenant et les bambous se cognaient les uns aux autres. C'est le moment de te mettre nue, j'ai dit.

Les amis, je vous conseille de porter en permanence un couteau suisse sur vous. On ne sait jamais quand on en aura besoin. C'est un outil très utile. Parfois je m'en sers pour couper des cordes ou pour poignarder le paquet dans ce petit coin charnu juste à côté de la cheville, mais, cette nuit-là, j'ai décidé de découper sa robe rouge. La lame est très tranchante et elle a littéralement glissé dans le tissu, du décolleté à tout en bas, et ensuite je l'ai juste écarté. Sa culotte bleue était encore par terre, là où je l'avais laissée la dernière fois. Elle avait un soutien-gorge rouge, lui aussi. Vous avez déjà essayé de dégrafer un soutien-gorge ? Laissez tomber. Servez-vous du couteau. Soulevez le soutif au milieu, entre les seins, et coupez. Clic. Facile. Je l'ai déplié lui aussi de part et d'autre.

Maintenant elle était toute nue avec Big Winnie debout au-dessus d'elle, comme une tour.

Vous savez, il était dans les 4 heures du matin et je les avais, le parc

et elle, pour moi tout seul. Je ne me suis pas pressé et c'est une leçon qu'il est bon de retenir, les amis : appréciez ce que vous faites. Prenez votre temps. C'est pas comme être patient. Là, c'est quand on est excité. C'est du contrôle. C'est profiter du moment. Retirez le maximum d'un bon moment. Retenez bien ça. Ce serait dommage de rater un seul des plaisirs qui vous attendent là-dehors. Le métier est marrant. Profitez-en.

Donc j'ai commencé et puis je me suis arrêté, avec toujours ma queue en elle. J'ai regardé dans ses yeux qui étaient maintenant à moitié endormis et à moitié morts.

« Hé », je lui ai crié.

Pas bougé.

« Hé, toi », je lui ai crié.

Rien.

« Hé, je suis en train de te baiser. »

Rien.

Je pouvais lui faire n'importe quoi, tout ce que je voulais. Le pouvoir, mes frères et sœurs. C'était le plus grand pied que j'avais jamais eu, meilleur que toutes les autres fois où j'avais violé toutes ces filles.

Je l'ai embrassée. Elle avait du rouge à lèvres rouge et il s'était étalé sur une de ses joues. Une salope bourrée, camée. Je parie qu'elle cherchait à se taper des mecs dans un bar. Eh bien, maintenant, elle avait ce qu'elle méritait. Je lui ai tiré les cheveux, fort.

« Hé. »

Elle a bougé un tout petit peu et j'ai tiré encore plus.

Rien. Alors, je lui ai mordu la joue.

« Hé, je suis en train de te baiser, salope. Et peut-être que je vais te tuer, aussi. »

Rien. Merveilleux, juste merveilleux.

Je l'ai fait rouler sur le ventre pour la baiser par-derrière. Mais là, mes amis, j'ai eu un problème : où est-ce que j'allais avoir mon orgasme ? Quelle partie d'elle allait recevoir mon explosion, ma force, ma puissance ? Elle était tout à moi et j'avais le choix. Parce que, mes frères et sœurs, je le sentais. La femme nue, elle, ne sentait rien. Elle faisait juste que respirer en gémissant de temps en temps. Parfois, je collais ma tête à la sienne pour voir si elle se réveillait. Mais elle ne s'est pas réveillée.

Je l'ai remise sur le dos.

J'ai rampé sur les coudes et les genoux pour être juste au-dessus de sa tête. Je l'ai prise dans mes deux mains pour qu'elle soit bien face à moi. Elle avait cette trace de rouge à lèvres sur la joue comme si je la lui avais tranchée au couteau. Et du maquillage noir autour des yeux

qui avait un peu coulé jusqu'au coin de sa bouche. Je me suis penché pour le lécher. Je l'ai avalé mais ça n'avait aucun goût.

Sa tête était vraiment lourde. Je l'ai reposée comme une poupée. Elle était exactement comme je voulais. Je lui ai ouvert la bouche avec les doigts.

La bouche, mes frères et sœurs, c'est là que j'allais avoir mon orgasme.

Et c'est ce que j'ai fait. Puis j'ai reposé sa tête dans l'herbe. Elle était belle, c'était ma princesse. Je lui ai dit que je l'aimais.

Et je suis parti.

Je suis allé dans les bambous. Je l'observais. Bientôt, je le savais, ce serait l'aube. On s'était bien amusés, la femme endormie et moi, mais maintenant je voulais la voir se réveiller. Soit elle se réveillerait toute seule, soit quelqu'un allait la voir et préviendrait les flics. D'une manière ou d'une autre, je serais là, à regarder. Je voulais vraiment voir sa tête quand elle se réveillerait et découvrirait qu'elle était nue, que ses vêtements avaient été découpés. Saurait-elle qu'elle avait été baisée ? Que quelqu'un avait eu un orgasme dans sa bouche ?

C'était vraiment drôle, mais il fallait que je sois vraiment fort, mes frères et sœurs, alors que j'étais assis là, immobile et silencieux. Comme un samouraï.

Et puis, au bout de dix minutes, une nouvelle envie m'a pris.

Il fallait que je la rebaise. Il le fallait fallait fallait.

Je suis retourné la voir. J'avais sans doute une heure avant que les gens sortent de chez eux, ces lève-tôt qui font de la marche sportive ou qui promènent leurs chiens.

J'avais un nom pour elle, maintenant. La Trique.

Mes frères et sœurs, ça a été un moment terrible. J'ai à nouveau défait mon pantalon pour sortir ma bite. Je suis tombé à genoux, tellement j'avais besoin de la baiser. C'était plus fort que moi. Plus fort que tout ce que j'avais jamais ressenti.

Mais alors que je commençais à me frotter contre elle, prêt à la pénétrer à nouveau, pouvez-vous imaginer ce qu'il s'est passé ?

Je suis devenu tout mou. C'était choquant. Que se passait-il ? Et plus important, mes amis, comment y remédier ? Je me suis assis dans l'herbe et j'ai regardé le ciel. J'ai pensé à des femmes nues. Différentes sortes de femmes nues.

J'ai entendu un gémissement et je me suis retourné.

Elle avait changé. Elle était blonde, presque dorée, et son corps était différent. Ses jambes étaient fines et ses seins tout petits. Menus. En fait, on aurait dit qu'ils venaient tout juste de commencer à pousser. C'étaient de petits monts avec des tétons comme des bourgeons. J'ai

senti ma bite durcir, mes frères, et l'envie revenir, mes sœurs, plus fort encore qu'avant, le besoin de la baiser et de jouir en elle, de prendre son corps et de le maintenir solidement pour qu'elle ne puisse pas m'échapper.

Son visage était différent maintenant, comme le reste, c'était le visage d'une fille et pas celui d'une femme. Une belle petite fille aux yeux bleus qui plongeaient dans les miens avec envie.

Et elle s'appelait Jenny G.

Regardez-la : toute jolie et joyeuse, toute prête à se faire prendre.

Prêt ?

Bien reçu, capitaine.

Darian ? Prêt ?

Bien reçu, capitaine ; silence sur le pont. Aucun message de M. Darian.

Pas pour longtemps.

« Hé, pardon ?

– Ouais ? » demanda Jenny.

Aïe ! se dit-elle. Qu'est-ce que...

Les pierres de Kurtz

Je suis sorti. La presse m'attendait.

Quand j'essaie de trouver un mot capable d'englober mes sentiments à l'égard des médias – équipes de télévision, reporters, journalistes de la presse écrite, en gros tous ceux qui œuvrent d'une manière ou d'une autre à la dissémination d'informations –, j'en suis incapable. Ce mot n'existe pas. Mais il me vient des images : je me vois en train de faucher des tas de gens avec un AK-47.

Si Noosaville est loin de captiver l'attention générale, l'histoire des six filles disparues, toutes blondes et jolies, la possibilité d'un tueur en série, les médiums dans la forêt, une enquête au point mort et maintenant le surgissement d'un ex-flic-retraité-le-meilleur-dans-son-genre avaient convaincu une flopée de rédacteurs en chef de lâcher leurs hordes : des abrutis permanentés qui tous me balançaient des questions débiles auxquelles il n'y avait pas de réponse. Pire que cette embuscade, leur réaction à mon « Pas de commentaire » : ils se mirent à brailler les mêmes questions plus fort encore.

Dans ma tête, j'entendais les rafales de l'AK-47 et je visualisais un massacre de masse de proportions texanes tout en marchant vers mon Toyota. Installé à bord, j'ai démarré en voyant d'autres cadavres, cette fois fauchés par mon pare-buffle.

J'ai essayé de n'écraser aucun représentant de la presse ; ils forment une fraternité hypersensible, très protectrice envers ses membres. Je suis parti en vitesse, sachant qu'ils allaient tous courir à leurs bagnoles pour me suivre ; j'ai tourné à gauche, à droite, à toute allure, à gauche de nouveau avant de me garer sur le bord de la route pour attendre jusqu'à ce que je sois sûr de les avoir semés. C'étaient aussi des feignants ; je le savais. Ils renonceraient à me cavalier après pour envahir le pub le plus proche ou installer leur campement devant chez moi. Dans ce cas-là, je m'en inquiéterais plus tard. Je devais en priorité me concentrer sur l'enquête et ignorer l'effet cascade d'une photo en une du journal local. J'aurais dû comprendre que le tueur, lui, n'allait pas l'ignorer. J'aurais dû envisager l'effet que l'article

aurait sur lui.

« C'est vous le type qui court après le tueur en série. Qu'est-ce que vous faites ici ? »

L'effet cascade.

Zap Electrics était une boîte dont le siège était une cabane en ferraille, genre abri à outils, située dans la « zone industrielle » de Noosaville : une rue de quelques kilomètres le long de laquelle, des deux côtés, rouillent un tas de cabanes en ferraille. À l'intérieur de la cabane qui servait de siège à Zap Electrics, un minuscule bureau séparé en deux par un comptoir. Maria et moi nous trouvions d'un côté, une femme d'une soixantaine d'années avec un chien sur les cuisses était installée de l'autre. Le journal du jour était plié sur le comptoir par ailleurs jonché d'annuaires et de Pages Jaunes : il était clair qu'on ne jetait pas les vieilleries chez Zap, on préférait les entasser. J'ai louché vers le bas de la pile pour voir quand ce processus avait commencé : 1997. Un peu partout et dans le plus grand désordre se languissaient des facturiers, de vieux systèmes de classement à fiches et, s'agissant d'une boîte d'électricité, un stupéfiant assortiment de câbles et de vieux bouts de moteurs. Tous bons à jeter. Derrière la femme et son chien se trouvait « l'atelier », où deux gus en bleus de travail crasseux s'activaient sur d'autres moteurs et enroulements de câbles sur des établis en bois.

« Nous cherchons à nous renseigner sur un de vos employés », dis-je, ignorant sa remarque sur ma toute nouvelle célébrité.

Ses yeux se sont plissés. Mauvais signe.

« Pourquoi ? demanda-t-elle.

– Contrôle de routine. Nous voulons juste parler à un de vos gars », dit Maria.

Elle m'avait expliqué que tout le monde avait été convoqué en réunion après l'homicide de la veille. Le Gros essayait de garder ses troupes concentrées. C'était une bonne initiative. Adam n'était pas aussi débile que je l'avais cru. J'allais devoir m'en souvenir. Il avait senti que je n'en resterais pas là.

Maria et moi étions tous les deux très conscients de la dangerosité de notre « enquête privée ». Un ex-inspecteur et un brigadier (une, en l'occurrence). Ça avait l'air officiel, ça sonnait officiel et personne n'en douterait, à condition que nous restions discrets. Le Gros ne pouvait pas m'arrêter, mais il pouvait réduire Maria en miettes. Elle ne débordait pas d'amour quand nous nous étions retrouvés, mais elle était excitée et avait tenu, sans que je demande rien, à m'accompagner. Elle avait fait de son mieux pour ne pas trop se saper ; les filles splendides ne passent pas inaperçues : tee-shirt blanc tout simple et jean. Cheveux libres au lieu de la queue-de-cheval

officielle. Lunettes noires et casquette de base-ball quand nous étions dehors. Très différente de la femme en uniforme. Elle pouvait facilement passer pour un policier en civil.

« De quoi voulez-vous lui parler ? » demanda Mme Zap.

Même son chien commençait à développer une aversion à notre égard.

« Simple affaire de police, répondit Maria.

– Tous les garçons sont à l'extérieur.

– Le nom de famille, c'est Promise, dis-je. Winston. Dan ou Danny. Jim aussi, peut-être », ajoutai-je pour faire bonne mesure.

Une gerbe d'étincelles rouges – un vrai feu d'artifice – a jailli d'un des engins électriques dans l'atelier derrière elle. Les gus ont continué leur boulot comme si de rien n'était.

Elle me regardait. Elle ne bougeait pas. Le chien me fixait. Il ne bougeait pas non plus.

« Pouvez-vous nous dire où nous pourrions le trouver ? » insista Maria.

L'absence de réaction positive indiquait que Promise lui était proche d'une manière ou d'une autre, ou alors qu'elle avait quelque chose à cacher. J'ignore tout, et j'en suis heureux, du boulot d'électricien, mais j'en connais un rayon sur l'antique habitude qui consiste à trafiquer ses livres de comptes et à mentir au percepteur. J'ai tenté le coup.

« Nous ne nous intéressons absolument pas à votre comptabilité ou à vos déclarations fiscales. Nous voulons juste savoir où nous pourrions le trouver. »

Paf. Ça a suffi. Elle a paru soulagée. Le chien aussi.

« On n'a rien fait de mal, dit-elle, confirmant le contraire.

– Où est le problème ? plaisanta Maria. C'est un devoir civique d'éviter de payer trop d'impôts, fit-elle avant de se tourner vers moi en rigolant : Tu devrais voir ce que déclare mon mari. C'est hallucinant et ça nous ressemble à peine : une grande et belle famille qui fraude le fisc. »

Mme Zap a marché ; elle s'est mise à rigoler avec Maria, mais en veillant à ne pas émettre le moindre commentaire compromettant.

« Donc, Promise : il est dans le coin ? demandai-je, revenant à notre mouton noir.

– Nous ne l'employons plus. Un type bizarre. Feignant, c'était ça son problème. Toujours en retard... quand il daignait se pointer. Vous avez un boulot, hein ? Faut le faire, hein ? Vous dites au client : "Je serai là à 7 heures", hein ? Alors, faut être là à 7 heures ou au pire à 8, hein ?

– Pouvez-vous nous donner ses coordonnées ? Avez-vous encore son adresse ? Un numéro de téléphone serait génial », dit Maria avec une infinie pertinence.

Le chien – qui s'appelait Tweet – et elle se penchèrent vers une boîte à rangement en métal qui traînait sur le comptoir ; elle se mit à passer les fiches en revue. Il était clair, sans doute dans l'espoir de semer la confusion dans l'esprit d'un éventuel contrôleur des impôts, qu'aucun dossier personnel – ni aucun d'aucune sorte – n'avait été informatisé.

« Est-ce que l'un des gars parlait avec lui ? Avait-il des amis ici ?

– Pas lui. C'était un solitaire. Un mec bizarre, j'veus dis pas. Ah, voilà, fit-elle en sortant une carte couverte de gribouillages au stylo-bille.

– Bizarre comment ? demandai-je avant de partir.

– Difficile à expliquer. Il vous fixait toujours avec l'air de tout savoir sur tout, sauf que personne lui demandait jamais rien. Et puis... »

Un silence.

« ... il avait des yeux, comment dire... »

Un nouveau silence, puis elle nous a regardés.

« ... orange. »

Nous avons descendu la route côtière, avec ses vastes panoramas sur la mer de Corail, traversant Sunrise, Castaways, Marcus, Peregian et Coolum, dépassant des hordes de routards avec leurs sacs à dos, de gosses avec des planches et de familles avec de la lotion solaire et des parasols, pour arriver dans une région très plate du côté de Marcoola, une ville récente construite en bordure de l'aéroport local et qui ressemble à une bande d'un kilomètre de long qu'on aurait décollée du New Jersey : une enfilade de sex-shops, de pharmacies et de restos chinois. Cette bourgade et la suivante – notre destination baptisée Mudjimba – étaient les poubelles de la Sunshine Coast. Au niveau de la mer, la vue sur l'océan est limitée et, avec une stricte politique écolo interdisant de tailler les mangroves et les arbres à thé, c'étaient de vrais marécages infestés de moustiques. Tandis que nous roulions, les maisons de maître et les complexes d'appartements récents cédaient la place à des logements sociaux bâtis dans les années 1970, baraques individuelles ou immeubles en Fibrociment bourrés d'amiante.

Mudjimba est un dépotoir ; parfaitement sinistre à l'exception du spectaculaire Mount Coolum, une montagne volcanique, massive et solitaire, qui bannit l'horizon. Comme tout le reste sur la côte, cette ville possédait une mystique et une justification qu'il nous était impossible de comprendre.

Nous avons quitté Suncoast Boulevard pour nous enfoncer dans l'atroce réseau de rues d'une pauvreté insigne qui venait buter sur le Maroochy River Conservation Park – un autre dépotoir. Nous nous sommes garés discrètement devant un immeuble de trois étages qui

portait le nom de Passion. C'était jour de ramassage des poubelles et l'une des bennes s'était renversée, dégueulant son contenu sur le trottoir. Nous l'avons contournée, ainsi que quelques millions de mouches, pour rejoindre l'appartement numéro trois.

L'endroit ressemblait à un motel fauché. Nous avons frappé à la porte. Pas de réponse. Nous avons frappé à nouveau.

« Mains en l'air ! »

Quoi ? Nous nous sommes retournés. Une jeune femme, vingt ans environ, nous braquait avec un fusil .22 datant de la Seconde Guerre mondiale. Elle était sortie de l'appartement voisin, enveloppée par un nuage de marijuana.

Nous avons obéi. Mieux vaut laisser croire à la personne qui tient l'arme qu'elle contrôle la situation.

« Dites au Pirate qu'il aille se faire foutre. »

– Nous ne sommes pas ici à cause du Pirate. Nous n'avons rien à voir avec le Pirate. Nous cherchons le type qui habite ici, dis-je en hochant la tête vers le trois.

– Vous venez pas de la part du Pirate ?

– Pirate, connais pas.

– Le trois, intervint Maria. Le type du trois.

– Il est bizarre », se contenta-t-elle de dire en nous fixant d'un air méfiant.

Je ne peux pas garder les bras en l'air bien longtemps et ma limite était arrivée.

« Hé ! » criai-je, la distrayant assez pour lui arracher le fusil des mains et la foutre par terre avec un balayage.

Pas trop fort, mais assez quand même pour qu'elle comprenne.

« Aïe ! » s'est-elle plainte pendant que je faisais glisser la culasse pour retirer une longue balle effilée fabriquée spécialement pour cette antiquité et qui n'en était pas moins mortelle.

Ce n'était pas vraiment très subtil de ma part ; même avec son arme, elle était à peu près aussi dangereuse qu'un caniche.

« Parlez-nous du type du trois, a dit Maria.

– Rendez-moi mon flingue, merde. »

Je me suis agenouillé.

« On est flics et on veut des informations. Donc, vous nous les donnez, tout de suite, ou on vous coffre pour environ une vingtaine de délits, à commencer par tentative de meurtre sur deux officiers de police pour finir par possession et consommation de marijuana. Maintenant, je vais compter. Quand j'arriverai à dix, vous hocherez la tête pour dire oui, ce qui signifie que vous répondrez à toutes nos questions ou bien vous prendrez votre déjeuner dans une cellule de Maroochydore. Un. Deux...

– D'accord, d'accord ! »

Elle s'est relevée en marmonnant :

« Connard... »

Avant d'ajouter :

« Qu'est-ce que vous voulez savoir ? Il est bizarre, ce mec. Je suis sûre qu'il prend son pied avec des gosses. »

Elle nous a parlé d'un homme, vingt ans ou un peu plus, grand et mince, cheveux blonds « ni longs ni courts », qui avait un look « ordinaire, passe-partout, vous voyez le genre ? », qui portait des jeans et des tee-shirts blancs et des chaussures de chantier « brun clair, pas noires, vous voyez le genre ? », qui avait emménagé dans l'appartement tard dans la nuit un an auparavant à peu près. Il n'avait qu'une valise avec lui, « noire, l'air normale, vous voyez le genre ? » Elle ne connaissait pas son nom. Il ne vivait pas vraiment ici, dit-elle, parce qu'il allait et venait à des heures bizarres, « il se pointe à 3 heures du mat' pour se barrer à 5, vous voyez le genre ? » Pirate et elle pensaient que c'était un tueur en série qui se servait de l'appart pour découper ses victimes, « sauf que si c'était ça, y aurait, genre, une odeur, non ? »

« Pourquoi pensez-vous qu'il prend son pied avec des gosses ? » demanda Maria.

Le regard dans le vide, elle a haussé les épaules. Elle a continué à fixer le vide un moment avant de déclarer :

« Chais pas. C'est son genre, c'est tout. »

Gardant la balle, nous lui avons rendu le fusil et l'avons laissée regagner son sanctuaire, le numéro quatre. Elle s'est enfermée à l'intérieur et nous avons entendu le cliquetis d'un verrou à six dollars glisser sur la porte en aggro à dix dollars.

Nous avons regardé la poignée de la porte du trois. Possibles empreintes. Nous sommes retournés au Toyota y prendre un rouleau d'adhésif transparent que nous avons appliqué sur l'alu bon marché de la poignée avant de le ranger soigneusement sur le siège arrière de la bagnole.

Après ça, nous sommes entrés. Par effraction.

Plafonds bas, murs gris, petites fenêtres avec des stores en métal blanc, sol en lino gris – tout ça avait le charme et le caractère d'un paquet de clopes vide. C'était important. L'absence de décoration – sous quelque forme que ce soit – me disait quelque chose sur ce type. L'espace dans lequel il vivait physiquement n'avait aucune importance ; les couleurs de son imagination étaient enfouies dans sa tête. Et ailleurs. Pas ici. Ici, c'était aussi propre, dépouillé et dénué de vie que l'appartement qu'il utilisait pour prendre les photos dans le complexe de la North Shore.

La boîte de film transparent trouvée là-bas ne portait aucune empreinte ; il était probable que ce serait aussi le cas dans cet endroit

qu'il utilisait... *pour quoi ?* Isosceles nous a appelés pour nous dire que Promise payait par tranches de six mois en cash qu'il déposait au bureau de la réceptionniste deux fois par an, lui disant d'envoyer le reçu par courrier. Il occupait cet appartement depuis dix-huit mois, avait donné une fausse adresse à Brisbane et s'était servi d'une carte 18+ 9 comme preuve d'identité.

« J'ai aussi récupéré son ancienne véritable adresse à Brisbane, celle où il a grandi. La maison a été vendue il y a trois ans. Elle est désormais occupée par une famille nommée Ngo. Je cherche toujours un parent ; il y a une mère et une belle-sœur ou une tante, ce n'est pas très clair. Je n'ai retrouvé aucune d'entre elles. »

Même s'il y parvenait, notre M. Promise ne devait pas être du genre à envoyer des nouvelles chez lui de façon régulière. Danny Jim Promise était le tueur, j'en étais certain. Il était en train d'émerger devant nous, mais il était intelligent et il avait anticipé notre intervention. La préfecture du Queensland n'avait aucun dossier sur lui : alors qu'il devait utiliser un van pour ses filatures et ses enlèvements, il n'avait pas de permis de conduire, un document officiel présentant une photographie enregistrée dans une base de données. La carte 18+ était inutile. Elle portait bien un nom et une photo, mais n'importe quel gosse pouvait s'en procurer une dans une boîte de nuit ou dans un bar. Pas de passeport, non plus. Juste un numéro fiscal de façon à pouvoir toucher ses salaires. Et un numéro de sécu. Son identité officielle se résumait à cela : deux numéros, menant à une fausse adresse. Il était très bien préparé et aussi professionnel que les meilleurs d'entre eux.

Et tout ceci avait été fait avant que je surgisse en première page. Maintenant, il allait être doublement sur ses gardes.

Maria et moi avons fouillé l'appartement. Il était vide à l'exception d'un rouleau de papier-toilette dans la salle de bains et, dans la cuisine, de deux grandes casseroles en aluminium poussées au fond d'une étagère non loin d'un poêle qui semblait ne pas avoir été allumé depuis les années 1980. Les seuls signes de quelque chose sortant de l'ordinaire étaient deux boîtes en plastique, l'une remplie de petits cailloux ronds, et l'autre, plus grande, de sable.

« Qu'est-ce qu'il fabrique, ici ? demanda Maria.

– Bonne question. »

Nous nous sommes regardés, nous demandant quoi faire maintenant. Je ne voulais pas partir et elle non plus, en dépit du vide au milieu duquel nous nous trouvions. C'était, nous le savions tous les deux, *son* vide.

Nous nous sommes assis par terre, pour nous en imprégner.

Mon téléphone a vibré : Isosceles. Celui de Maria, aussi : Casey.

« Yo », dit-elle.

Yo ?

« Yep ? dis-je.

– Casey a le matériel, j'ai de quoi le faire tourner. La baraque de ton type, celle où vous vous trouvez en cet instant, sera bientôt sous surveillance constante. Et en couleurs, pourrais-je ajouter. Je suis en pleine discussion avec une femme étrange résidant dans la petite ville de Hamilton, Nouvelle-Zélande, à propos d'un système 3D... »

J'ai dû le couper.

« Casey est au téléphone avec Maria en ce moment même. »

M'entendant, Maria acquiesça et annonça :

« Il arrive. Tu veux l'attendre ?

– Demande-lui s'il a téléchargé les infos sur la forêt de Ouagadougou », dit Isosceles.

Ignorant l'un et répondant à l'autre :

« On est obligés ?

– Non, me répondit-elle. Il peut faire ça tout seul... »

Elle s'arrêta pour écouter Casey avant de sourire et d'ajouter :

« Et il préfère que tu ne sois pas là parce que tu lui dis toujours ce qu'il doit faire et que dès qu'il s'agit d'un truc technique t'es rien qu'un connard borné et chiant, fin de citation.

– Il a téléchargé les infos sur la forêt de Ouagadougou ? demandai-je.

– T'as entendu ? a-t-elle fait dans le téléphone avant d'écouter un moment puis d'annoncer : Gonsé paraît mieux que Nakambé.

– Gonsé est mieux que Nakambé, dis-je à Isosceles.

– Pas du tout !

– Isosceles, je vais raccrocher. »

Ce que j'ai fait.

« Toi aussi, tu donnes dans cette connerie africaine avec ces deux-là ? ai-je demandé à Maria.

– Jamais de la vie ! Quand tout ceci sera terminé, je veux juste m'asseoir au bout de ta jetée et attraper du poisson. Si, bien sûr, tu me le permets.

– À condition que tu le cuisines.

– Marché conclu. »

Nous avons souri. Pour un moment, c'était comme si nous étions partenaires. Est-ce que ça allait durer ? Je me le demandais. Même le Gros et les gars d'Opération Blonde auraient eu du mal à justifier la dépense de notre surveillance vingt-quatre heures sur vingt-quatre – trois équipes en trois-huit ; des heures précieuses passées vautrés derrière un volant à contempler que dalle – de l'appartement d'un éventuel suspect qui n'y venait qu'une fois tous les trente-six du mois.

Les flics s'y collent encore. La surveillance est essentielle, même si ça coûte cher et que le temps qu'on y consacre produit rarement de

résultat. Dans une enquête, parmi toutes les opérations que j'autorisais, la surveillance était celle qui me gênait le plus. Derrière « résultat », j'écrivais invariablement : « nul ».

Mais, en partenaires aussi brillants que peu conventionnels, Maria et moi avons résolu ce petit problème en faisant appel aux Ouagalais – les jumeaux excentriques – qui allaient installer des machines au nom imprononçable avec des caméras, des détecteurs de mouvement et des connexions Internet, lesquelles balanceraient des images sur un des moniteurs d'Isosceles et, il l'avait assuré, sur le mien aussi. Je n'avais pas demandé comment c'était possible et je m'en foutais.

Puis Maria a fait quelque chose que les flics font rarement : elle a parlé en toute franchise de son ressenti.

« C'est drôle. D'un côté, j'ai envie de me barrer de cet endroit sinistre, et de l'autre, j'ai envie de rester. Comme si j'étais attirée, comme si je ne pouvais pas partir. Je sens qu'il fait tout un tas de saloperies ici, mais ce n'est pas à cause de ça ; ou alors, peut-être, si, je sais pas. Je n'ai encore jamais éprouvé ça. »

Je me suis levé.

« Tirons-nous. »

Elle m'a regardé comme si je venais de la réprimander. Ce n'était pas le cas, j'essayais juste de la protéger.

« Ces mecs, ils te baisent la tronche. Tout le monde s' imagine que le pire c'est quand ils sont assis en salle d'interrogatoire et qu'ils prennent leur pied à te balancer la gloire de leur dépravation. Mais c'est faux. Oui, leurs histoires sont répugnantes, autant que leurs sourires, mais ils sont enchaînés à une chaise et on les a coincés. Le pire, c'est les moments comme celui-ci, quand c'est juste toi, lui le fantôme et ton imagination. »

Elle m'a suivi dehors et j'ai jeté un coup d'œil derrière moi à l'immeuble minable. Du sable et des pierres rondes. Pour quoi faire ?

Je savais que je finirais par le découvrir. Et que ce serait moche. Mais en quittant ce lieu où il venait parfois au milieu de la nuit, je n'imaginai absolument pas à quel point.

9. 18+ Card ou désormais Proof of Age Card : document servant à prouver que son propriétaire est majeur. Aisément falsifiable. Beaucoup plus qu'un permis de conduire qui sert généralement de pièce d'identité en Australie.

Le marteau de Thor

Je décide d'être vraiment gentil. Quand nous arrivons dans le garage et que nous ne sommes que tous les deux, elle et moi, à l'arrière du van, je dis :

« Salut, je m'appelle Winston. Tu es très spéciale, tu es la numéro huit... ce n'est pas ça qui te rend spéciale, d'être la numéro huit, ce qui te rend spéciale c'est que tu as douze ans parce que ça veut dire que tu es ma plus jeune, ce qui va être vraiment intéressant. L'autre truc qui va être vraiment intéressant c'est la baise, surtout le... hé, tu aimes *Pocahontas* ? »

De quoi parle-t-il ? Du dessin animé ? Mais pourquoi ? se demandait Jenny. Elle comprenait ce qui lui était arrivé, qu'elle était dans une situation désespérée. Mais qu'est-ce que ça pouvait bien faire qu'elle aime ou pas ce vieux Disney ?

L'homme attendait une réponse, mais Jenny ne pouvait pas bouger la tête et même si elle l'avait pu, elle était figée de terreur. Et puis, comment répondre à une question pareille ? Elle venait de se réveiller à l'arrière d'un van, attachée très solidement à une des parois ; ce type aux yeux orange trop bizarres était agenouillé près d'elle et lui parlait comme si tout était normal. Elle se rendit compte qu'elle respirait à toute allure. Elle essaya de se calmer et d'écouter. Peut-être que si elle écoutait, elle trouverait un moyen de s'échapper.

« Bon, j'imagine que ça veut dire non, fit-il. Quel dommage ! Mais on va quand même le regarder et tu changeras peut-être d'avis. Maintenant il faut que tu écoutes très attentivement. Dans pas longtemps, on va entrer et il y a un certain nombre de règles. Elles sont affichées sur le frigo et je vais te les faire lire pour que tu t'en souviennes. Ensuite, et c'est un des trucs excitants, je vais te présenter à Helen-les-gros-nénés. Elle est beaucoup plus vieille que toi et elle a de vrais nichons alors que toi non. »

Il sortit un couteau et Jenny eut peur. Allait-il la poignarder ? Elle essaya de bouger, de s'échapper, mais il la saisit par le crâne.

« Ne bouge pas. De toute manière, tu peux pas, mais je déteste ça quand vous, les filles, vous essayez de vous libérer alors que c'est pas possible. C'est vraiment agaçant, alors ne recommence pas, d'accord ? dit-il en perçant sa chemise avec le bout pointu de sa lame avant de la découper. Ça va être vraiment cool, continua-t-il en soulevant son soutien-gorge pour le trancher lui aussi et écarter les deux bonnets sur sa poitrine. Très petits nichons. Très jolis petits nichons. Je suis impatient de vous mettre ensemble, Helen-les-gros-nénés et toi. On va faire des trucs extraordinaires. Géniaux. Ça va être merveilleux. Tiens. Regarde. Je te présente Thor. »

Mais qu'est-ce qu'il raconte ? se demanda-t-elle, paniquée.

« Avant je l'appelais la Trique mais c'est un nom idiot, vraiment. Maintenant, il s'appelle Thor. Ça veut dire le marteau de tonnerre de Dieu. C'est un truc très ancien. Le marteau de Thor pouvait fracasser n'importe quoi. Il était trop puissant, comme mon Thor à moi. »

Qu'est-ce qu'il raconte ?

« Dis : "Bonjour, Thor." »

Elle ne dit rien, elle ne pouvait pas. Elle avait du scotch sur la bouche. Il ne semblait pas s'en soucier. Il continuait à parler.

« Thor et toi vous allez être les meilleurs amis du monde. Maintenant, il faut que tu y mettes du tien, tu sais, parce qu'il ne s'agit pas que de moi. Il faut que tu participes. Tu vas compter chaque fois que tu reçois Thor. Bon, tu es encore une petite fille et il est possible que tu ne comprennes pas tout ce que je suis en train de te dire. D'accord, je vais te l'expliquer de façon très simple. Je ne veux pas qu'il y ait le moindre malentendu. Les malentendus mènent aux erreurs et les erreurs mènent à une mort immédiate. Tu ne veux pas que ça t'arrive ? Ce serait dommage de mourir avant l'heure prévue à cause d'une erreur idiote. Écoute attentivement. Il faut que tu comptes chaque fois que Thor entre en toi et jette ses éclairs. Il faut que tu comptes de façon que quand tu arrives à trente-deux – souviens-toi bien de ça, trente-deux – tu me dises : "Winston, Thor m'a baisée trente-deux fois maintenant", et alors tu auras une récompense. Tu as compris ce que je disais en parlant des éclairs ? Je ne me souviens pas de mes douze ans, si j'étais idiot ou pas. Ce dont je parlais, c'était du foutre ou, faisons semblant d'être en classe et qu'il s'agît d'un cours d'éducation sexuelle, du sperme. »

Qu'est-ce qu'il raconte ? hurlait-elle en elle-même.

« Ça fait un moment que je suis dans le métier. J'ai mes habitudes et j'aime bien ça, même si vous mettre ensemble Helen-les-gros-nénés et toi, c'est tout nouveau et que je n'ai pas encore pris de photos de Helen-les-gros-nénés, ce qui n'est franchement pas dans mes habitudes, mais on va les faire ce soir, tous les trois ensemble, alors c'est pas grave, on pourra revenir au rituel. »

Il la saisit.

« Voilà, on y va, c'est le commencement », dit-il avec un sourire.

Qu'est-ce qu'il raconte ? Qu'est-ce qui m'arrive ? criait-elle dans sa tête.

Vous captez, les amis ? Les rituels. C'est important. La discipline est nécessaire pour se perfectionner, la routine aussi ou autrement dit, puisque le métier est divin, les rituels. On explique au paquet les règles de la maison et il obéit. C'est simple et les paquets obéissent toujours. C'est ce qui fait que c'est encore plus rigolo rigolo rigolo.

Après, je détache le paquet et je le traîne dans la maison. Comme Jenny G. était tombée dans les pommes, il a fallu que je la porte. C'était bien dommage parce que je n'ai pas pu lui montrer la liste de règles collée sur le frigo de la cuisine. Pas grave. Une autre fois. Ce n'est pas le temps qui nous manque et rappelez-vous : toujours prêt à improviser.

Je l'ai larguée sur le sol devant la chambre des filles et j'ai ouvert la porte. Surprise, Helen !

J'ai traîné Jenny G. à l'intérieur avant de la jeter sur le lit avec Helen-les-gros-nénés.

« Tiens », j'ai dit à Helen.

Ça commençait à m'ennuyer. J'avais envie d'aller jouer sur ma nouvelle PlayStation.

Vérifier que les liens sont bien serrés, qu'il n'y a aucun risque. J'aime bien que les paquets soient nus. N'oubliez pas de vérifier qu'ils sont bâillonnés. Une règle de base de la capture, mes amis. Si vous oubliez ça et que la fille se met à crier et qu'on l'entend et que vous vous faites prendre, c'est bien fait, vous l'aurez mérité.

C'était assez cool de voir Jenny G. et Helen-les-gros-nénés allongées nues côte à côte dans le lit. En fait, je recommençais à être excité et j'avais bien envie de leur trancher tout de suite la tête pour la mettre entre leurs jambes écartées. Ha ha.

Mais je ne l'ai pas fait. Parce que ça, c'est pour plus tard.

Bien plus tard. S'en tenir au plan. C'est bien d'improviser, d'accord, mais il est important, selon moi, de rester concentré et de s'en tenir à ce qu'on a prévu. Qui sait ce qui se passerait si vous ne le faites pas.

J'ai envisagé de me prendre une Nintendo en plus de ma PlayStation, mais j'aime vraiment ma PlayStation. Ils l'améliorent à chaque nouveau modèle. Leurs jeux sont géniaux. Bientôt, ils seront en 3D et complètement virtuels. J'ai tous les jeux mais parfois, au bout d'un mois ou deux, ils m'ennuient déjà. Vous savez ce qui craint vraiment ? D'attendre les nouvelles sorties aussi longtemps. Je sais pas pourquoi ils ne vont pas plus vite. Il y a des films qui sortent chaque semaine et à la télé il y a des nouveaux trucs tous les soirs, alors

pourquoi l'industrie du jeu n'est pas capable de tenir la cadence ? J'aimerais bien le savoir. J'aime aller en ligne et jouer à *Warhammer*.

Normalement, j'aurais baisé le nouveau paquet, et puis j'étais tout chose à propos de Jenny G., mais il fallait que je me concentre. Et que j'aille choper Ida.

Ida n'est pas en ville pour très longtemps. Elle séjourne chez les routards sur la colline et tous les jours elle descend au bout de Hastings Street, là où il y a ce parking sombre qui s'enfonce dans la forêt, ce qui me plaît bien mais pas tant que ça parce qu'il y a toujours beaucoup de monde et choper une fille n'y est pas aussi simple qu'ailleurs. Mais je connais. J'en ai déjà pris une là-bas. Je connais les dangers. (Les autres, les amis ; le danger, c'est les autres.)

Ida est très jolie et, oh Dieu du ciel béni, ça va être super de voir le plus célèbre et le meilleur des enquêteurs de la criminelle déballer son cadeau et de voir sa tête quand elle lui donnera le message. Putain de Dieu, c'est tellement plus drôle maintenant que j'ai quelqu'un qui est vraiment capable d'apprécier le travail de Mister Super. J'avais jamais imaginé qu'il y aurait quelqu'un qui me comprendrait, quelqu'un qui s'émerveillerait de mon boulot. C'est comme un chef qui sait qu'il y a un critique gastronomique dans son restaurant, ou comme si vous aviez fait *Pocahontas* et que vous le regardiez assis juste à côté du critique de cinéma. Génial. Tout est tellement plus cool maintenant que Darian et moi on est ensemble.

Le cadeau

Je me suis réveillé, comme toujours, à 3 heures. Je suis sorti du lit, me suis préparé une tasse de café noir que j'ai bue devant ma baie vitrée. Je l'ai ouverte pour laisser entrer les sons de la rivière et la brise et j'ai vu là-bas, au bout de ma pelouse, un grand truc luisant, argenté, qui ressemblait à un énorme cocon.

Le courant dépose parfois du bois flotté ou des feuilles de palmier ; il peut même arriver que des bateaux, mal amarrés, se retrouvent sur ma pelouse au bord de la Noosa. J'ai contemplé l'objet un moment en buvant mon café, essayant de deviner ce que c'était au juste. Puis il a bougé. Et j'ai su.

Du film plastique.

C'est là-dedans qu'il emballe les filles et il y en avait une sur ma pelouse. J'ai foncé. C'était la vision la plus bizarre qu'il m'ait jamais été donné de voir : une fille nue, roulée dans des couches et des couches de film transparent, avec deux trous circulaires bien propres pour lui permettre de respirer par le nez. Sous l'emballage, je voyais ses yeux écarquillés de terreur.

« C'est fini, tout va bien, dis-je rapidement en la soulevant dans mes bras avec un soin infini pour la porter dans la maison. Tout va bien, vous êtes en sécurité, il n'y a plus rien à craindre. Je suis un ex-flic, vous êtes en sécurité, je vais vous sortir de là, vous n'avez plus rien à craindre. »

J'en bafouillais.

Je l'ai déposée sur mon canapé. Le film transparent était épais. Promise avait dû en acheter des tonnes. Je suis allé chercher un couteau mais avant de commencer à découper, j'ai répété :

« Je suis un ex-flic. Je m'appelle Darian. Je vais vous libérer, maintenant, d'accord ? »

Elle était enserrée là-dedans si solidement qu'elle ne pouvait même pas hocher la tête, ni même cligner des paupières. Ses bras étaient coincés sur son ventre, mais j'ai finalement réussi à trouver un espace entre son pouce et son index. J'ai inséré ma lame à cet endroit, le plus

délicatement possible, et j'ai commencé à trancher, sans jamais cesser de parler comme un débile, mais un débile rassurant, lui expliquant que j'avais été flic, qu'elle était en sécurité. Il l'avait roulée dans une quarantaine de couches. J'ai toujours détesté ce truc. Chaque fois que j'ouvre un rouleau, je me coupe les doigts sur l'espèce de scie en plastique dur. J'étais très prudent avec le couteau, l'insérant lentement à travers les couches pour ne pas lui entailler la peau. C'était un travail long et pénible pendant lequel je n'arrêtais pas de me demander : qu'est-ce qu'il fabrique ? Pourquoi a-t-il fait ça ? Est-ce une sorte de défi ? Que sait-elle ? Lui a-t-il donné des instructions ? L'a-t-elle vu ? Où habite-t-il ?

En livrant cette fille chez moi, même en pleine nuit, le tueur avait pris un énorme risque qu'il avait dû soigneusement calculer. Il avait fait en sorte de ne rien lui montrer qui puisse me conduire à lui, j'en étais certain.

J'avais néanmoins appris quelque chose : il aimait la rivière et il l'utilisait. C'était le seul moyen pour lui de la laisser ici. Et il était assez costaud pour la porter.

J'ai enfin libéré son index. Je l'ai saisi doucement : un contact humain.

« Ça va prendre un moment, dis-je, mais je vais faire aussi vite que possible. Je vais couper vers le haut, afin de vous libérer le visage d'abord. »

C'est ce que j'ai fait. Scier, trancher, écarter. Il m'a fallu dix minutes pour arriver à son cou ; je lui ai répété que j'allais vraiment faire attention et qu'elle devait rester aussi immobile que possible. La partie supérieure de son corps était maintenant exposée. Elle était parvenue à se libérer les bras et à les croiser sur ses seins. Elle paraissait plus âgée que ses cibles habituelles. J'essayais, autant que possible, de ne pas contempler sa nudité. Qu'elle n'aille pas imaginer qu'elle avait été remise par un pervers aux mains d'un autre... armé d'un couteau.

J'ai inséré la lame sous son menton, tranchant une couche après l'autre. De temps à autre, je posais le couteau pour écarter les feuilles de plastique découpées, comme si j'étais en train de déballer un cadeau. J'essayais d'être le plus délicat possible. Finalement, je suis arrivé à sa bouche. Dès que ses voies respiratoires ont été libérées, elle s'est mise à hyperventiler.

« Doucement, lui dis-je. Asseyez-vous. »

Je suis passé derrière elle pour couper et enlever le reste du plastique qui lui enserrait la tête. Je l'ai jeté par terre, parmi les centaines de morceaux qui jonchaient déjà le sol.

Je me suis écarté pour lui laisser un peu d'espace. Elle aspirait goulûment comme si elle était restée prisonnière sous l'eau.

« Allez-y doucement. D'accord ? Je vais vous laisser un petit

moment pour aller vous chercher des vêtements. »

Je lui ai tendu le couteau.

« Servez-vous de ça, avec prudence, pour vous libérer les jambes.

D'accord ? »

Elle a hoché la tête. Elle me fixait avec un regard hanté, perdu.

« Comment vous appelez-vous ?

– Ida. »

Elle avait un accent. Allemand, peut-être, ou scandinave.

« Je ne sais pas si vous avez entendu ce que je vous ai dit tout à l'heure. Je m'appelle Darian Richards. J'ai été flic. Vous êtes en sécurité. D'accord ? »

Nouveau hochement de tête. Elle ne me regardait plus. Elle fixait le tableau mural, les photos, les pistes de chacune de ses autres victimes.

« Ida ? »

Elle s'est tournée vers moi. Elle semblait au bord des larmes.

« Vous êtes en vie. »

Au bout d'un moment, elle a acquiescé comme si elle venait tout juste de comprendre que, oui, elle *était* vivante.

En attrapant un tee-shirt, un caleçon, un jean et une ceinture – mes vêtements étaient trop grands pour elle –, j'ai commencé à réfléchir. Il l'avait probablement agressée – violée –, donc il était possible qu'elle porte son ADN. Il fallait faire un signalement. Les gars d'Opération Blonde devaient être informés et Ida devait être examinée à l'hôpital local où elle serait soumise à la procédure post-viol, invasive mais nécessaire, avant de répondre à un bon millier de questions lors d'un interrogatoire officiel. En n'appelant pas sur-le-champ, j'avais déjà enfreint la loi. Autant continuer.

« Tenez », dis-je en lui tendant les habits.

Elle s'était entièrement libérée et elle était assise, blottie plutôt, dans un coin du canapé. Je lui ai tourné le dos en lançant par-dessus mon épaule :

« Je vais vous préparer du thé et vous apporter un verre d'eau. Vous êtes déshydratée.

– Merci », entendis-je.

Elle ne me remerciait pas pour l'eau et le thé. J'ai regardé à travers la baie vitrée. Il faisait encore nuit, mais je voyais la rivière couler au bout du jardin. Comment connaissait-il mon adresse ? Me surveillait-il depuis plus longtemps que je ne l'avais cru ? Avait-il prévu mon intervention ? Si d'autres savaient que j'étais un ancien de la criminelle, alors pourquoi pas lui ? Peut-être avait-il acheté des *fish and chips* chez Sil l'Oignon. Idée énervante.

« Êtes-vous habillée ?

– Oui. »

Je me suis retourné et je suis venu m'asseoir sur une chaise près d'elle. Je lui ai donné le verre d'eau ; elle l'a englouti.

« Merci, répéta-t-elle.

– Je vais vous poser quelques questions. Commençons par les plus simples. Quel âge avez-vous ?

– Dix-huit ans. »

Elle était plus âgée que ses victimes habituelles. Sinon, Ida possédait le bon profil : blonde, jolie. À dix-huit ans, c'était une adulte. Mais j'ai quand même demandé :

« Où sont vos parents ?

– Je viens de Vienne. Je voyage en Australie. Je ne suis à Noosa que depuis samedi. Quel jour sommes-nous ?

– Mardi. »

Elle a hoché la tête.

« J'avais peur qu'il m'ait droguée et que je sois restée inconsciente plus longtemps mais non, il m'a enlevée hier soir. Qui sont ces filles ? »

Elle était en train de regarder les six victimes.

« Elles ont disparu. »

Elle a détourné les yeux ; est revenue sur moi.

« À cause de lui ?

– Je veux que vous me racontiez ce qui s'est passé, mais d'abord je dois vous demander si vous avez subi une agression sexuelle et, si c'est le cas, si vous voulez que je vous conduise à l'hôpital ? »

Elle a secoué la tête. J'ai interprété ça comme signifiant : « pas d'hôpital ». Ce qui ne répondait qu'à une partie de la question.

« Vous a-t-il agressée sexuellement ?

– Non. »

Elle me fixait intensément.

« Vous êtes de la police ?

– Je l'étais. Plus maintenant. »

Elle s'est à nouveau tournée vers le mur, vers les visages terrifiés. Ce que je prenais pour des frissons d'horreur la parcouraient.

« Pourquoi m'a-t-il relâchée ?

– Je ne sais pas. Pas encore. Revenons au commencement. Je voudrais que vous me racontiez ce qui s'est passé, mais d'abord, préférez-vous que j'appelle la police ? »

Je devais le demander. Elle était, après tout, la victime d'un crime. J'espérais qu'elle répondrait non et me laisserait l'interroger, mais je ne pouvais lui refuser le droit d'être prise en charge par les autorités légales.

« Non. Pas la police. Vous promettez 10 ? »

Vous promettez ? Pas mes mots préférés en ce moment.

« Pas de police », répondis-je.

J'étais sur le point d'interroger un témoin direct que je comptais après cela laisser partir. Si Maria avait été là, elle aurait pété les plombs. Le témoignage d'Ida lors d'un procès serait essentiel, décisif peut-être pour obtenir la condamnation de Danny Jim. Heureusement pour moi, Maria était chez elle, blottie dans les bras de Casey, ignorant tout de ce bouleversement majeur dans notre enquête.

« Ça a été si rapide. Si vite. Je suis en train de traverser le parking et j'entends des pas derrière moi. C'est tout. Le noir. Quand je me réveille, je suis dans un van, à l'arrière, pieds et poings liés, attachée à une des parois. Je ne peux pas bouger. Je peux tourner la tête, un peu, et je vois sa nuque. Mais pas son visage. Il ne m'a jamais montré son visage. »

Pendant qu'elle parlait, je dressais la liste des questions que je devais lui poser en commençant par :

« Le parking ? Quel parking ? Où étiez-vous ?

– Au bout de Hastings Street. »

La rue cinq étoiles, là où les *latte* coûtent trois dollars, la Ve Avenue de ce coin d'Australie. Tout au bout de Hastings Street se trouve un grand parking planqué au milieu d'une forêt de pandanus, de palmiers, de jacarandas et de frangipaniers. Des jeunes au chômage, des surfeurs et des routards y garent leurs vans ou leurs combis. Le stationnement y étant gratuit, c'est devenu une sorte de camping de fortune où les flics font parfois une descente, car il est interdit-de-dormir-ici, ce qui ne sert pas à grand-chose. Le lieu, déjà vaste, ne cesse de s'étendre. La forêt tropicale y est si dense que les gens et les voitures s'y perdent parfois.

« Je ne peux pas parler parce qu'il m'a scotché la bouche. Du pansement adhésif. Je me dis que je vais mourir... »

Elle lève à nouveau les yeux vers les six filles.

« Je n'étais pas au courant de ça. »

Bien sûr que non. Dans un pays où le tourisme est l'industrie majeure, pourquoi ternir le soleil avec une histoire de tueur en série en liberté ? C'était du moins ce qu'estimait le Council. Adam avait demandé l'autorisation de placarder des avertissements dans les endroits fréquentés par les jeunes filles – le Council a dit non. Le Gros leur a expliqué que ça pouvait sauver des vies – le Council a répondu que ça effraierait les touristes. Fin de la discussion.

« Que s'est-il passé ensuite ?

– On roule pendant vingt minutes, une demi-heure. Je ne vois rien. Il ne parle pas. Puis il ralentit et le van tourne, doucement. Nous roulons très lentement, maintenant. Avant, nous roulions dans des rues. Il y avait des feux, des carrefours. Mais maintenant, on doit être dans une allée ou sur un chemin.

– Une seconde. Est-ce que vous êtes en train de monter, de

descendre ? Y a-t-il une pente ? Ou bien cette allée est-elle plate ?

– Nous montons. Un peu. Pas trop. »

Bien ; nous sommes dans une des banlieues ou une des villes qui se situent dans un rayon d'une demi-heure de route autour de Hastings Street. Ça représente une zone très vaste avec des milliers de maisons, mais ça élimine les montagnes et tout l'intérieur du pays.

« J'entends la porte d'un garage. Électronique, vous voyez ? »

J'acquiesçai.

« Il attend puis il fait entrer le van. J'entends la porte du garage qui se referme derrière nous. Il fait plus sombre, maintenant. Et je me dis qu'il va me faire du mal. »

Elle s'est arrêtée. Je n'ai rien dit, la laissant prendre son temps.

Elle a essuyé une larme. J'avais posé une boîte de mouchoirs en papier sur la table près de son thé, discrètement. Comme si c'était normal. Elle ne s'en était pas rendu compte jusqu'à maintenant.

« Il sort du van. J'entends la portière qui se ferme. »

Elle m'a regardé comme si soudain un souvenir lui était revenu.

« Il la ferme doucement, dit-elle. J'entends une autre porte. Plus loin. Pas une portière de voiture. »

Je lève la main comme un agent de la circulation.

« Avez-vous vu quoi que ce soit quand vous étiez à l'arrière du van ?

– Non, répondit-elle. Il n'y a pas de vitre. Et je suis par terre, même en tournant la tête au maximum vers l'avant, c'est trop haut. Je ne vois rien. J'entends, c'est tout. »

La plupart des témoins sont trop tétanisés pour se souvenir de quoi que ce soit, ils veulent juste en finir avec cet enfer. Ida n'était pas comme ça. Danny Jim l'avait ciblée parce qu'elle était blonde et jolie, sans calculer qu'elle était aussi intelligente et méticuleuse.

« Ensuite, après je ne sais combien de temps, j'entends la portière du van qui s'ouvre, devant, alors je me tords le cou pour voir ce qui se passe, mais il a ouvert l'autre portière, côté passager, alors je suis un peu désorientée pendant une minute, et ensuite, rien. Le noir. Encore. Je ne me souviens pas. »

Elle fixait le vide comme si elle tentait de donner des couleurs à ce noir. En vain.

« J'entends avant de me réveiller. Des bruits. C'est le plastique. Le plastique qu'on déroule de sa boîte. Je ne sais pas ce qui m'arrive. Je suis face contre terre. Je suis nue. Je suis enroulée dans du plastique. Enroulée très serrée. Je ne peux pas bouger. Le plastique m'enroule aussi la tête. Il est vraiment très serré. Je n'arrive pas à respirer, je me dis que je vais mourir. Je commence à avoir très peur, je ne sais pas, je ne peux pas bouger. Je suis tout emballée et je panique et alors il dit : "Par le nez", et il continue à m'emballer, soulevant mon corps et enroulant le plastique sur moi, encore et encore, vous voyez ? "Par le

nez.” C’est tout ce qu’il dit. Je ne peux pas le voir... »

La réponse à ma question.

« ... parce qu’il s’occupe de mes pieds et que j’ai la tête vers le sol. Mais je peux respirer, maintenant. »

En écoutant, je note certains détails. S’il a profité de son inconscience pour la déshabiller, il a très bien pu l’agresser sexuellement... La plupart du temps, une fois qu’elles émergent du coma provoqué par une drogue, les femmes savent que quelque chose s’est passé. Mais qu’avait-il utilisé pour lui faire perdre conscience ? Et se réveiller emballée dans un cocon de plastique l’avait peut-être assez perturbée pour que la possibilité d’un viol lui paraisse moins importante que la survie. Pas question de lui coller la trouille avec ça maintenant, mais une pilule du lendemain et un test HIV seraient nécessaires.

« Ensuite, nous roulons encore. Il fait nuit. Nous roulons je ne sais combien de temps. Nous nous arrêtons. Quand il ouvre l’arrière du van, j’entends de l’eau. Comme de petites vagues. C’est la rivière. Je le sais maintenant mais sur le moment... Il me soulève la tête pour la recouvrir avec quelque chose. Je ne vois rien. Il me traîne hors du van et il me donne un coup de pied. Ici. »

Elle montra son dos.

« Je tombe par terre. Mais c’est comme du sable. Il me soulève et me porte dans une sorte de barque ou de bateau ; je sens qu’on flotte. Il rame. Tout est très silencieux, mais j’entends la rivière. Je crois qu’il va me jeter dans l’eau. »

De nouveau, elle s’interrompt, les yeux fixés très loin pendant un temps qui m’a paru très long. J’ai attendu.

« Puis nous nous arrêtons. J’entends le fond du bateau qui racle sur du sable. Une plage peut-être. Je la sens sous moi. »

J’ai levé la main, encore une fois.

« Le bateau ? Est-il en bois ou en métal ? »

Elle m’a regardé, essayant de se souvenir.

« Je ne sais pas. Comment faire la différence ? »

J’imagine que c’est assez difficile quand vous êtes enroulée dans quarante couches de film d’emballage.

« Laissez tomber.

– Il me porte à nouveau. Pas loin. Il me dépose sur le sol. Assez mou. De l’herbe. »

Ma pelouse.

« Je suis encore visage vers le bas, mais même sans cela, je ne pourrais pas le voir. Mais maintenant, il me parle. »

Nous y voilà. Le message, le défi, la vantardise : sa voix.

« Il dit : “En amont, Darian, à Neebs”, et puis je l’entends qui s’en va ; il grimpe dans le bateau et maintenant il n’y a plus que les bruits

de la rivière. Et puis plus tard, je ne sais combien de temps a passé, vous me sauvez. »

En amont, Darian, à Neebs.

Et quand tu y seras, Darian, tu trouveras un cadeau.

Monsieur-Le-Meilleur-Flic-De-La-Criminelle, je te vois assis comme un bon soldat dans ton salon avec mon premier cadeau, Ida la Viennoise blonde qui a loué une chambre dans un motel pour quatorze jours de super super super vacances, une de ces petites chambres là-haut sur la colline au-dessus de Noosa. La chambre 1a, Ida. Regardez ça. Ida est en train de se pencher pour l'étreindre et donner un bisou au meilleur-flic-de-la-criminelle qui a été son héros et qui lui a sauvé la vie. Hé, Ida, Ida 1a, c'est Big Winnie ici. Je te vois dans mes jumelles. Et je vais revenir. Tu en es maintenant à ce qui s'appelle l'étape 5.

Nouvelle étape. Plan en cas d'imprévu. Vous vous rappelez ce que je vous ai dit à propos de l'improvisation ?

5a : faire diversion et se débarrasser de tout danger possible et problème potentiel.

5b arrive. C'est tout nouveau.

5b : revenir vers la proie, capturer et tuer. Je ne vais pas la prendre, car j'ai déjà Helen-les-gros-nénés et Jenny G. attachées ensemble dans le lit et, franchement, trois c'est trop ; c'est pour ça que j'ai inventé l'étape 5b.

Désarmer, sécuriser, attacher, réduire au silence et en route vers l'extase. Ce sera dans la chambre 1a entre 4 et 6 heures du matin parce que c'est à ce moment-là que tous les cons et les braillards succombent à l'abrutissement. Tout est beau et calme entre 4 et 6. Ida pourra hurler tant qu'elle voudra avec la bouche scotchée, ce qui est dommage car ça veut dire que je ne pourrai pas lui baiser la bouche, mais c'est pas grave parce que j'ai des alternatives vraiment géniales, de nouveaux trucs pour Ida 1a la Viennoise. Comme Hitler.

Concentre-toi.

Bien reçu.

Regarde l'heure.

Merde. Putain de merde de tornades galopantes. L'aube arrive dans une heure. Tire-toi d'ici, mon gars.

4 h 30. Bien. La rivière restera déserte pendant encore une demi-heure avant que les rameurs et les pêcheurs débarquent. Des gens normaux. De toute manière, ça n'a aucune importance. Ils me connaissent tous. Ils m'ont déjà vu. Je suis un de ces gars sympas dans son petit *tinnie* qui navigue comme un pêcheur ou comme si je cherchais des crabes. Ils me saluent et je leur rends leurs saluts.

On est tous potes, nous autres, sur la Noosa.

10. En anglais : *You promise?*

Douze sur soixante-huit, qui font...

Une ambiance de mort. Elle avait tout le bureau pour elle seule ; rien qu'elle et une paire d'agents postés à l'accueil pour répondre aux questions de ceux qui venaient, inquiets. Les premiers rapports faisaient état d'une adolescente au volant, une voiture dont on avait perdu le contrôle sur la Bruce Highway non loin de la sortie pour Eerwah et qui était entrée en collision avec trois autres véhicules dont un minivan. Ça avait déjà l'air assez vilain pour commencer à drainer pas mal de flics du poste, puis d'autres rapports étaient arrivés. La fille ne conduisait pas ; elle était passée à travers le pare-brise pour heurter un arbre, morte sur le coup. Le chauffeur était un garçon. Mort, lui aussi. Conduisant sans permis. Quatre autres passagers dans le véhicule. Tous âgés de moins de dix-huit ans. Pas de ceinture. Six bouteilles de vodka vides par terre. Ça avait empiré. La voiture en avait heurté une autre, de face, liquidant instantanément une jeune famille – papa, maman et le bébé –, et l'avait projetée en direction d'un utilitaire conduit par un plombier qui avait survécu mais qui, en essayant d'éviter la collision, avait défoncé un Tarago huit places transportant toute l'équipe féminine de cricket de Noosa, catégorie moins de seize ans.

Maria s'était portée volontaire pour tenir le fort pendant que tous les uniformes et inspecteurs disponibles s'entassaient dans des voitures pour tenter d'apporter une aide dérisoire. Le Gros était parti. Même les types de la pêche illégale y étaient allés.

Elle avait eu sa dose de carnages routiers. Après avoir essayé de calculer combien de morts un seul gosse ivre avait provoqués dans un « accident », elle s'était autorisée à songer à la vraie raison pour laquelle elle était restée.

Le système de classement pour Opération Blonde était sommaire : un classeur à tiroirs et trois boîtes en carton contenant les dossiers les plus récents. De temps à autre, quelqu'un jetait un œil dans les cartons ou classait des bouts de papier. Sur leurs ordinateurs, un tableau Excel servait de rapport d'enquête officiel, mis à jour chaque semaine et

envoyé par mail à Adam afin de lui offrir un résumé des sept jours précédents. C'était rarement plus qu'une copie de celui de la semaine passée. Il n'était pas très difficile d'y accéder. Il suffisait de se brancher sur le serveur de la police de Noosa et de connaître le mot de passe. Tout le monde le connaissait. Adam ne devrait même pas être capable de découvrir qui l'avait consulté. Tout le monde ouvrait ce dossier. C'était devenu une distraction, comme regarder un film.

Isosceles l'avait suppliée de lui donner cette information, mais elle avait refusé. Rien qu'à regarder son écran, les doigts au-dessus du clavier, elle avait déjà l'impression de commettre une trahison.

Elle n'allait vérifier qu'une seule chose. Rien de plus. Qui avait enregistré l'heure de la disparition d'Izzie Daniels. Ça et rien d'autre.

Elle devait admettre qu'elle en apprenait beaucoup auprès de Darian. C'était comme si elle était entrée en apprentissage auprès d'un expert tout en sachant pertinemment qu'il se servait d'elle. Il avait essayé de lui empoisonner la cervelle en suggérant qu'un de ses collègues pourrait être le tueur et il avait mis à profit le doute ainsi créé pour la manipuler. Elle savait que le moment venu, il refuserait de la laisser arrêter ce malade, le placer en détention. Il comptait le descendre. Un acte rendu possible grâce à l'emprise qu'il pensait avoir sur elle. Son emprise, il pouvait se la foutre au cul. C'était *son* enquête à elle. Lui, il était l'expert, il menait les opérations et il allait trouver ce salopard, mais, à la fin de la partie, elle reprendrait la main. D'accord, il avait son Beretta, mais il ne l'utiliserait pas contre elle, elle en était certaine. Aussi certaine qu'elle se *servirait* de son Glock sur lui. Pas de façon fatale ; non, elle viserait un endroit sensible mais pas vital ; une blessure sans gravité. Elle y avait déjà pensé, elle s'était déjà entraînée, mentalement, visualisant les différents angles qui lui permettraient de l'immobiliser.

Mais ça, c'était pour plus tard. Dans l'immédiat, elle avait un nom à déterrer. Elle repoussa les rapports concernant quelques affaires mineures étalés sur son bureau : deux effractions, un tuyau sur des plants de marijuana du côté de Yandina, un type qui téléphonait pour la sixième fois à propos d'une certaine Hélène, sa fiancée, qui avait disparu depuis quelques jours – vingt ans, brune, plantureuse – sûrement parce qu'elle avait changé d'avis et se terrait dans une chambre de motel en songeant à son avenir, sans parler des innombrables plaintes concernant des jeunes qui se livraient à des courses d'engins divers sur la rivière, sur la plage ou dans les rues avec un peu trop d'alcool dans le sang et de temps à perdre. Rien d'important.

Maria tapa sur quelques touches et fit surgir le tableur Opération Blonde. Quand elle ouvrit le dossier de la victime, une photo s'afficha : Izzie. Elle ne savait pas trop si cette image par défaut avait

été choisie pour rappeler aux enquêteurs qui était qui ; ils auraient pu oublier, toutes les filles se ressemblaient : jeunes, jolies et blondes. Ou peut-être était-ce pour une raison plus profonde et plus personnelle : leur rappeler qu'une vie jeune et innocente avait été prise. Pour que la victime reste vivante. Elle avait entendu Darian en parler ; garder les victimes et leur souvenir vivants jusqu'à ce que vous ayez attrapé et coincé leur meurtrier. Cela avait un rapport, lui avait-il dit cette fois-là au bout de la jetée alors que la nuit se transformait en jour, avec les cauchemars et les voix chuchotantes qui refusaient de partir. Ensuite, il lui avait décrit son cauchemar incessant où il était prisonnier dans un tunnel et qu'il courait, courait, courait, pourchassant sans jamais rejoindre, s'exténuant sans jamais atteindre quoi que ce soit.

Elle fixa Izzie Daniels. Tous ces trucs à propos de la folle du cul s'évaporaient tandis que le visage innocent d'une fille de treize ans lui rendait son regard.

Treize ans.

Elle la contempla trop longtemps. Elle tapa « retour » et consulta son dossier, pour obtenir l'info qu'elle avait fuie jusqu'ici.

Le nom était là.

Pire encore : le lien qui l'emmena vers la liste de tous les autres noms ; toutes ces fois où des gens avaient appelé pour se plaindre du comportement indécent d'Izzie ; au bout de chaque ligne se trouvaient les patronymes des officiers de police qui avaient été envoyés sur place et, dans la case voisine, une longue colonne d'insoucients rejets de plainte dans le jargon officiel. Pas moins de douze flics, douze de ses collègues, étaient allés enquêter sur le comportement d'Izzie et aucun d'entre eux, à son retour, n'avait consigné quoi que ce soit de plus important que « plainte sans suite » ou « sans fondement ». Même Jackson Toyne – cette bonne vieille Jack – avait fait partie du lot.

Douze flics, presque toute l'équipe constituant Opération Blonde, partageaient ce secret : une de leurs victimes avait baisé devant eux pendant qu'ils l'observaient planqués dans leur bagnole, ou bien installés sous un saule de l'autre côté de la rue, tard le soir.

Comment ces mecs-là pouvaient-ils rechercher son tueur ? Comment pouvaient-ils s'y consacrer pleinement ? C'était ce qu'il avait fait. *Il* s'était caché et *il* avait observé – eux dans leurs voitures et lui derrière des broussailles. Où était la différence ? Elle avait envie de vomir. Elle avait envie de hurler, de sortir son flingue et de tirer sur quelqu'un. Mais elle ne le fit pas. Au lieu de cela, elle fit comme Darian.

Se déconnectant et éteignant l'ordi, elle quitta le poste, annonçant aux agents en faction qu'elle devait partir en raison d'une urgence.

« Et cette immobilité de la vie ne ressemblait en rien à la paix »

À part pour boire et prendre une douche, l'eau c'est pas trop mon truc. J'aime bien la regarder, mais quand il s'agit de me retrouver dedans – particulièrement dans une rivière sombre ou même dans une mer bleue –, je préfère garder mes distances. Je n'aime pas entrer dans des maisons sauf si je sais qui est à l'intérieur et je ne plonge pas dans des rivières sombres pour la même raison. Seuls les touristes et des ados bourrés se baignent dans les rivières.

J'étends cette approche aux bateaux. Je hais les bateaux. Ils peuvent chavirer ou se prendre une énorme vague et alors vous coulez et vous vous retrouvez soudain en plein pays sombre des requins.

En amont, Darian, à Neebs.

Il ne m'a pas fallu longtemps pour comprendre. Sur la carte, Neebs Waterhole est un minuscule grain bleu, bien en amont sur la Noosa, loin du dernier appontement, bien au-delà du dernier avant-poste de la civilisation. Un trou d'eau coincé à des kilomètres d'une étroite piste de sable qui n'a pas de nom mais qui relie une autre piste, Cooloola Way, accessible seulement en quatre-quatre, à une route, une vraie celle-là – ou presque, pendant la saison sèche –, Rainbow Beach Road. Ça se trouve au milieu du Great Sandy National Park. Un coin paumé. Quarante mille hectares de rien, à part deux ou trois pistes et la Noosa, très étroite là-haut, qui serpente au milieu d'une forêt compacte sur à peu près quarante bornes. Aucune cartographie. Les humains ne vont pas là-bas. Si vous cherchez sur Google Earth, vous tombez sur un site nommé « c'est là que nous nous sommes perdus ».

Cet endroit est tellement à l'écart que je n'ai pas pu m'empêcher de grimacer. Le pire étant que Promise menait la danse. Il m'avait envoyé Ida et un message ; il me surveillait et prenait son pied à me regarder gigoter selon ses directives. Cela signifiait aussi un changement dans ses habitudes. Est-ce qu'il frimait ? Probablement. Était-ce à cause de mon article en première page ? Sûrement. Mon intervention avait changé sa façon de penser, et maintenant, avec Ida, de faire. Peut-être

était-ce un avantage pour moi ; difficile à dire.

Tout ce dont je pouvais être certain c'était que je ne le trouverais pas en train de m'attendre à Neebs, prêt à se rendre. Il avait planqué quelque chose là-haut pour me provoquer. Il avait dû faire ses recherches, maintenant, il connaissait mon passé. J'essaie de ne pas me faire remarquer, mais je ne peux pas effacer les articles de presse, et il y en avait des douzaines sur moi, en particulier sur le Tueur du Train et moi.

« Oui ! C'est là ! » dit Ida.

Nous étions dans le Toyota et je la raccompagnais à son motel. Son sens de l'orientation était encore pire que le mien, et ça devait faire une bonne heure que nous tournions en rond.

« C'est la colline. C'est là-haut », dit-elle, excitée.

J'avais traversé Noosa Junction, une longue rue de boutiques, de cafés et de cinémas dominée par les collines d'un parc national – il y a des tas de parcs nationaux par ici – et située à mi-chemin entre les rudes vagues de Sunshine Beach et la calme Laguna Bay. Ida désignait Noosa Hill. J'étais en train de faire un quatrième tour du rond-point près de chez Ho, un resto chinois. Il y avait aussi un pub irlandais.

« C'est un motel, un petit motel pas très loin du pub », dit-elle.

J'ai quitté le rond-point pour gravir la colline. Elle parlait du Noosa Hotel, un complexe colossal de tavernes, de restaurants et de terrasses avec vue sur la baie et l'océan au-delà, planté à flanc de colline sur trois niveaux. S'y trouvent aussi un magasin d'alcool et une boîte de nuit pour ados ; tout en haut, près du local de nettoyage, cinq ou six chambres avaient été rangées les unes à côté des autres comme dans ces motels en bord de route dans l'Amérique des années 1950. On pense aussitôt à celui de *Psychose*.

Après m'avoir raconté tout ce dont elle se souvenait, elle avait pris une douche. Je ne m'étais jamais retrouvé dans la situation où une victime m'était directement confiée, donc je naviguais à vue et j'apprenais à mesure. Elle était restée quatre-vingt-dix minutes sous l'eau avant, j'imagine, de se sentir enfin débarrassée de l'odeur et du contact du plastique, de celui de ses mains et des murmures de sa voix. Je l'avais nourrie d'un toast au miel et je l'avais forcée à boire encore quelques litres de thé.

Je me suis garé sur le parking devant les chambres du motel.

« Je vous attends, dis-je.

– Vraiment, je me sens bien. Ça ira, je vous le promets. »

Elle n'était pas très douée pour mentir.

Avant de nous perdre en chemin, on s'était disputés. Elle voulait retourner au motel et reprendre ses vacances au bord de la Noosa. Il lui restait encore dix jours.

Elle avait traversé une terrible épreuve et je ne voulais pas en

rajouter en lui flanquant la trouille ou en jouant au gros-dur-de-la-criminelle, mais il était impératif de la convaincre.

J'ai choisi l'approche honnête.

« Jusqu'à très récemment, je bossais avec des mecs comme celui qui vous a enlevée. Ils sont impitoyables, implacables et ils aiment tuer. Si vous restez, il reviendra s'en prendre à vous. Il ne vous a pas relâchée simplement pour m'envoyer un message. Il vous a relâchée pour pouvoir vous capturer à nouveau. Comme un chat avec une souris en train de crever. C'est pareil. Vous croyez en avoir fini ? C'est faux. Vous avez eu de la chance. Vous bénéficiez d'un sauf-conduit temporaire. Vous voulez retourner dans votre chambre et y rester ? Vous serez morte, comme ses autres victimes, d'ici quarante-huit heures. »

J'ai peut-être été trop brutal, car elle a éclaté en sanglots et m'a demandé de la protéger. Ce n'était pas la réaction que je visais.

Je l'ai accompagnée dans sa chambre pour l'aider à faire ses bagages, et cinq minutes plus tard nous roulions à nouveau en direction de la gare de Nambour. Ida avait décidé d'aller au sud, sur la Gold Coast, à trois heures d'ici.

Mon téléphone a vibré.

« Il n'y a rien là-bas, dit Isosceles. Juste un bassin d'eau fraîche, un coin où la rivière – ou plutôt le ruisseau, étant donné sa taille – s'accumule. L'unique accès est par la rivière – le ruisseau – ou par une piste qui fait la jonction entre Rainbow Beach Road et Cooloola Way, qui seraient toutes les deux carrossables, ce dont je doute. »

Il ricana avant d'ajouter :

« Je pourrais t'appeler Marlow.

– Tu pourrais. Ce serait très utile, dis-je, me demandant qui diable était Marlow.

– “Le tranquille cours d'eau menant aux confins de la terre coulait, sombre, sous un ciel chargé – il semblait conduire au cœur d'immenses ténèbres.” »

Comme nous étions en train de discuter du repaire potentiel d'un tueur en série, je ne voyais pas quoi répondre à ça.

« Y a-t-il le moindre signe de campements, de cabanes, n'importe quoi où il aurait pu s'installer ? À moins qu'il se foute de ma gueule et m'offre un voyage pour nulle part, il doit se servir de cet endroit, lui avoir trouvé une utilité.

– C'était une citation. Extraite d'un roman aussi court que célèbre. N'as-tu pas apprécié mon allusion littéraire étant donné les circonstances ?

– Désolé, j'étais distrait.

– Excuses acceptées. Rien. Nada. Zéro. Une immense absence et c'est tout. Il semblerait que ce soit, parmi l'éventail vaste et divers de forêts

et d'attractions touristiques qui pullulent sur ta Sunshine Coast, un coin perdu et oublié. Un simple trou d'eau au milieu d'un très grand nulle part. C'était *Au cœur des ténèbres*, au cas où tu te poses la question, ce qui n'est pas le cas, je le sais, mais à quoi bon faire une citation sans l'attribuer à sa source ? Comment vas-tu y aller ? Par vaisseau ou véhicule ? »

Brillante question : je n'avais même pas envisagé la possibilité d'y aller en voiture, même s'il faudrait finir à pied. Ce serait plus long et plus dur, mais je serais à l'écart de l'eau.

« Tu es un génie, dis-je.

– Tu me fais rougir. Où est Maria ? Sa poitrine me manque. Dis-lui de me skyper. Demande-lui de porter un débardeur.

– Faut que j'y aille », coupai-je, et j'ai raccroché.

Le téléphone sonna à nouveau.

« J'ai besoin de toi », dit Casey.

J'étais en train d'arriver à la gare de Nambour, à quarante-cinq minutes de chez lui. Dans des circonstances normales, j'aurais lâché Ida à un arrêt de bus, mais j'étais inquiet : elle avait été ciblée par notre garçon qui voulait certainement achever de se foutre de moi en la tuant, prouvant ainsi que j'étais incapable de la protéger. Elle était en danger : en grand danger, le pire des dangers. Je ne regrettais pas ma décision de l'accompagner, mais j'étais troublé. Casey n'était pas du genre à appeler à l'aide.

« Qu'est-ce qui se passe ?

– Maria. Elle a des idées de suicide.

– Je serai là dans quarante minutes. »

Je n'ai pas vraiment éjecté Ida du Toyota, mais je n'ai pas traîné et, à son crédit, elle avait compris en écoutant la brève conversation téléphonique qu'il y avait urgence. Elle a attrapé son sac à dos et m'a soufflé un baiser d'adieu ; je lui ai répondu de la même manière avant de faire demi-tour pour foncer en direction d'Eumundi Range Road, veillant à rester sur les routes principales et les autoroutes pour ne pas me perdre.

Le tunnel (I)

Tout flic de la criminelle fait des cauchemars. Quand le Tueur du Train a débarqué dans ma vie, les miens sont devenus toujours identiques.

Des vibrations distantes, grondantes. Le tonnerre ? Un orage ?

Je ne vois rien. Mais ça s'approche, le lointain vient vers moi. Je l'attire. Il y a peut-être un horizon. Et derrière, c'est de là que viennent les sons.

Pas le tonnerre. Des coups de feu ? Quoi qu'il en soit : ça vient vers moi.

Je ne sais pas où je suis. Que se passe-t-il ? Ai-je tué quelqu'un ? Ai-je trouvé une nouvelle victime ?

Je sens le poids de mon corps qui s'enfonce dans le lit, qui m'enfonce dans le lit. Mon lit est une prison ; pas d'issue. Je ne peux pas bouger... mais je cours. Vite. Les ténèbres prennent des formes.

Un tunnel émerge. Un plafond en voûte, des parois en pierre. Il n'a pas de bout.

Je suis en train de le pourchasser. J'entends : son souffle, l'effort qui le fait haleter, ses pieds qui cognent sur les pavés et les échos qui résonnent.

Cette fois, je vais l'avoir. Cette fois, je vais tenir la distance. Je sens : mes muscles qui brûlent, ma tête prête à éclater, mes poumons qui hurlent tandis que je m'acharne ; toujours plus. J'accélère encore. Je le vois maintenant : un petit homme, nouveau, au corps sec. Ce type s'entraîne ; il sait courir.

Il y a un tas. Des vêtements ou des guenilles sur le sol du tunnel.

Alors que je m'en approche, les fringues deviennent un corps brisé, une petite fille, bras et jambes de travers, cheveux plaqués sur le visage – je la connais –, du sang qui suinte de sa bouche et du trou dans sa tempe, là où il a posé son arme. Le petit corps est tordu, broyé.

Je me détourne, j'essaie de ne pas regarder, je cours au-dessus du

corps, je bondis *au-dessus* d'elle. Mais je regarde quand même, et ses yeux, ouverts, me suivent, m'observent, tandis que je continue à courir, à traquer le tueur.

Leonie.

Je suis en train de hurler, mais il n'y a pas d'autre son dans ce tunnel que l'écho de nos pieds, les siens et les miens, sur le sol.

Retourne-toi, que je vois ton visage. Il ne se retourne jamais, il continue à courir, et moi à le poursuivre. Devant, à l'endroit qu'il vient tout juste de dépasser, un autre corps tordu, emmêlé, froissé, surgit de nulle part, étalé sur le sol, pendant qu'il fonce dans le tunnel. Rachel ? Diana : elle avait huit ans. Je suis allé sur sa tombe et je lui ai fait une promesse.

« Je le retrouverai », avais-je dit.

Et je l'ai retrouvé. Dans le tunnel. Mais je ne peux pas le rattraper.

Parfois je m'approche si près qu'en tendant les bras je peux presque le toucher, mes pieds martelant le sol alors que j'essaie d'accélérer encore, mais je ne l'atteins jamais et je ne vois jamais son visage, je ne l'attrape jamais et nous ne cessons jamais de courir dans le tunnel qui ne se termine jamais. Il n'y a pas de fin, il n'y a que lui, moi et les filles dispersées selon ses caprices, des tas de crasse, de membres, de vêtements et de bouts de corps brisés, humides de sang et du suintement de la terre où ils ont été enfoncés.

À quoi je sers ?

Devant le canon (I)

Casey est sorti m'accueillir en courant. Le tee-shirt du jour était « Bozo et l'Ananas », un slogan qui se moquait de Gerald Ford et de Bob Dole lors de la campagne de 1976.

« T'as fait vite.

– Explique, demandai-je.

– Rentrée de bonne heure, il y a vingt minutes à peu près. Avec une bouteille de Grey Goose. Aux deux tiers vide. Une autre dans la voiture, vide.

– Où est-elle, maintenant ?

– Sur le balcon, dans le hamac. Je sais qu'elle tient l'alcool mais, merde, elle me dit d'aller en chercher une troisième, pas forcément de la Grey Goose. De la Smirnoff, ça ira. Je lui ai dit d'aller se faire foutre et je lui ai versé une carafe d'eau sur la tronche.

– Très utile.

– Ouais, elle a pas trop apprécié, mais j'ai déjà vu ce genre de merde, et toi aussi. Cette fois, c'est ton rayon, mon frère. Je suis juste celui qui veut bien, ou pas, lui filer à boire. Il lui est arrivé quelque chose et tu es le seul qui peux comprendre. Je me trompe ? »

Il me fixait, s'attendant à ce que je résolve le problème. Tout ce que je savais, c'était qu'une jeune flic était bourrée à 11 h 30 du matin alors qu'elle aurait dû être au poste de police. Je devinais ce qui avait bien pu se passer, mais avec autant de Goose dans la tronche, ça risquait d'être difficile.

« Elle m'a parlé des cauchemars et de ce que tu lui as raconté ; et elle a ajouté que même si t'es un connard, tu comprends. Je suis peut-être obtus, mais j peux admettre que votre discussion sur la jetée à l'aube la semaine dernière a été, quoi, utile. Alors... »

Il s'est écarté comme pour me laisser le passage menant à l'ivrogne-dans-le hamac sur le balcon.

La plupart des flics qui travaillent sur la destruction de vies humaines survivent grâce à l'abus d'une ou plusieurs substances. Coke, héro, alcool, Xanax, Cymbalta, Valium... Je les ai tous essayés et ils

arrivent tous à éloigner les démons. L'alcool est le plus courant, car il appartient à la tradition : vous allez au pub à la fin de la journée ou alors le vendredi ou quand vous bouclez une enquête, vous vous faites du bien en vous imbibant copieusement et tout le monde considère que ça fait partie du rituel. Descendre des vodkas devant vos collègues est plus normal que leur demander comment s'est passé leur week-end.

La vodka est bien parce qu'elle ne laisse aucune trace dans l'haleine, du coup la plupart des membres de la criminelle s'en enfilent un ou deux verres de bon matin, surtout s'il est prévu une visite à la morgue ou à une famille de victime ou, le pire, s'il faut aller annoncer aux proches et aimés que leur père, leur mère, leur fils, leur fille, leur mari ou leur femme ne reviendra plus à la maison, jamais.

J'ai toujours fait en sorte que cela ne devienne pas un problème. Je me foutais que les gars fassent la tournée des bars tant qu'ils n'arrivaient pas bourrés au boulot et qu'ils ne conduisaient pas en état d'ébriété, et tant que ça ne les débordait pas.

Ça a bien failli me déborder. Je m'étais mis à boire de la vodka à 6 heures du matin avant mon premier café, puis j'ai cessé de m'occuper du café. J'ai été comme ça pendant à peu près un mois avant qu'une balle se loge dans un coin de ma tête et que je passe une semaine dans le néant noir du coma.

« Hoy ! criai-je à la forme qui se balançait dans le hamac.

– J'ai soif. Trouve-moi à boire. »

Elle s'est redressée pour renforcer sa demande et a failli se faire éjecter du hamac. Je l'ai stabilisé en la toisant.

« Va te faire foutre, fit-elle en réaction. J'ai les boules, d'accord ?

– Ouais.

– Mais j'veux un aut'verre. D'accord ?

– Non.

– T'es un vrai con, tu sais.

– Tu as trouvé le nom. Qui est-ce ? »

Elle m'a fixé pendant un long moment. Finalement, le nom que je m'attendais plus ou moins à entendre est sorti en traînant entre ses lèvres :

« Adam. »

Le tunnel (II)

J'avais pris une balle dans la tête en pourchassant un type qui avait compris que j'étais plus rapide que lui et qu'il allait se faire coincer. Soudain, il s'est arrêté et il s'est retourné. Oh merde, ai-je pensé, sachant exactement ce qui allait suivre : une balle. C'était pour ça qu'il s'était arrêté. Je me suis baissé ; je l'ai prise dans la tête, sur le côté. Je suis tombé ; mon visage a cogné le sol, fort. Je ne pouvais plus bouger, je n'y voyais plus rien. Ça y est, je me suis dit. Mort, par la grâce d'un cambrioleur quelconque sur lequel j'étais tombé par hasard en rentrant du supermarché. Gisant dans une ruelle détrempée, comme un tas de cartons humides, moi qui avais laissé mon flingue au bureau, perdant mon sang et entendant les pas du tireur de plus en plus lointains. Dans ce moment de semi-conscience, j'ai décidé que si je survivais, éventualité qui ne me paraissait pas au programme, j'arrêterais ce boulot ; la paye était merdique, les clients étaient merdiques, les horaires étaient merdiques et on vous tirait dessus. J'étais peut-être bon pour mon boulot, mais le boulot n'était pas bon pour moi.

« Je pars, dis-je au Commissioner.

– Je sais, répondit-il. Aucun flic qui a pris une balle dans la tête ne continue, sauf si la balle a détruit la zone de l'intelligence. »

J'ai fait mes bagages et j'ai largué Melbourne pour de bon. J'ai quitté les flics, quitté la criminelle, quitté le huitième, j'ai pris l'ascenseur pour le rez-de-chaussée et je suis sorti dans la rue. Quand vous appartenez à la criminelle, vous avez trois possibilités : prendre votre retraite avec une soirée d'adieu et de vieilles histoires, vous consumer dans la honte et l'amertume, ou disparaître. J'ai choisi la dernière. Je n'avais pas besoin des cauchemars ni de cet accablant dégoût de moi-même qui m'enveloppait tous les matins, mon désir de justice ne faisait plus le poids.

J'avais souffert de cette affliction, les cauchemars, la cacophonie des hurlements de mes victimes dans un tunnel humide et sans fin, la succession de corps brisés et d'yeux, tant d'yeux qui me fixaient, qui

me suivaient pendant que je courais inutilement dans le tunnel qui n'avait pas de fin. À l'époque, j'avais failli devenir fou, et peut-être l'étais-je devenu ; une détonation, une balle logée dans ma tête et soudain mon monde s'était mué en un néant sûr et silencieux qui était noir dans toutes les directions.

Quand j'ai émergé du néant, dans une chambre d'hôpital avec des vases de fleurs fanées et des cartes à moitié effacées, les cauchemars avaient disparu.

J'ai quitté Melbourne dans ma Studebaker Champion Coupe, avec quelques habits, mes CD et un carton de livres. J'ai quitté mes rêves et mon ambition, ma brillante carrière, ma réputation de bon enquêteur, et celle du type qui veillait à ce que les coupables qui s'en sortaient au tribunal ne s'en sortent pas dans la vraie vie. Ils disparaissaient, devant la pizzeria minable, près du bordel au bord de la voie ferrée, pas loin du café sur les docks, aux premières lueurs de l'aube, comme si, porté par son désir de justice, un ange vengeur s'était abattu sur eux, déterminé à replacer le monde sur son axe.

J'ai tout quitté, sur la Hume Highway qui me transportait à travers la désolation du nord de l'État de Victoria, eucalyptus et poussière rouge, une autoroute torride, sans remords ni prudence, le voyage s'étirant au bout de la nuit, une couette de temps hébété, un pays de solitude, bientôt rattrapé par les banlieues ouest de Sydney, usines abandonnées, terrains de jeux, maisons toutes identiques et des garçons aux yeux vides dans leurs voitures rutilantes. Vinrent ensuite les cheminées de Newcastle où la rue principale était silencieuse, les cinémas depuis longtemps fermés, les vitrines des boutiques couvertes de planches, et les familles des mineurs brisées, parties, mortes. Enfin, sur un interminable réseau d'autoroutes à écouter des ondes radio qui grésillaient en provenance de la lointaine Tasmanie, brèves et incohérentes comme des étrangères venues d'une autre planète, traversant des nuits d'encre et un paysage dépourvu de toute forme de vie.

Comme disait mon médecin, je laissais derrière moi les attaques d'angoisse, les dents serrées, le sentiment d'être surveillé, le châle noir qui s'étalait sur moi dès que je me réveillais, sachant que quoi que je fasse, aussi longtemps que je vivrais, aussi durement que je travaillerais, ils ne disparaîtraient jamais. Il y aurait toujours ces derniers moments terrifiants où votre victime, des heures, des jours, peut-être même des semaines avant que vous la trouviez, toujours elle, regarderait dans les yeux du tueur et y verrait la confirmation du mal, la fuite de l'espoir et l'inconsolable et inatteignable deuil des êtres aimés. Ça n'arrêterait jamais, mais cet effroyable poids qui avait souvent failli m'écraser, parfois allégé par l'alcool, le sexe ou la musique, avait commencé à perdre de sa substance.

Les pays et les kilomètres défilant, ma nouvelle vie se rapprochant à mesure que je montais vers le nord, les fardeaux et les cauchemars se dissipant, je n'imaginais pas que je devrais transmettre cette leçon à une jeune femme, ma « partenaire », sur le point d'embarquer pour ce même voyage.

Devant le canon (II)

Il y a beaucoup à dire en faveur de la psychologie et du processus général de la thérapie, mais selon mon expérience, parler d'un problème ne résout rien ; au bout du compte, ça se résume à prendre des décisions difficiles et à s'y tenir.

Après m'avoir traité de con et d'enfoiré encore un certain nombre de fois, Maria sombra dans l'inconscience. Casey et moi l'avons laissée dormir quelques heures, en profitant pour décider du meilleur moyen d'aller jusqu'à Neebs par voie de terre ; Casey fait partie de ces types qui aiment vous expliquer le chemin.

On a fini par l'entendre gémir, ce qui, avons-nous décidé, était un signe d'éveil. Il m'a laissé m'en occuper.

Quand elle s'est effectivement réveillée, elle a paru surprise. Elle était en train de contempler le mauvais bout du canon d'un flingue. Le mien. Le Beretta. Je l'avais braqué entre ses yeux, à environ douze centimètres d'elle de façon qu'elle ait une vue assez nette du trou noir.

« Qu'est-ce...

– La ferme », dis-je.

Je tenais fermement le pistolet. Ma main ne tremblait pas.

« C'est le deuxième choix. Le flingue. Le premier, c'est la gnôle. Les deux bouteilles de vodka que tu as déjà sifflées te permettront à peine de passer la nuit. Au matin, il t'en faudra une autre. Et chaque matin après ça. Le troisième, c'est la démission. Tu démissionnes parce que t'y arrives pas et que tu veux pas devenir alcoolique ou suicidée. C'est toi, là-dedans, tu es dans le canon de ce flingue. Tu as découvert qu'ils sont aussi moches, sinon pires, que les salopards que tu as juré d'arrêter. Dernier choix, continuai-je en abaissant le flingue pour qu'elle me regarde désormais dans les yeux. Tu encaisses.

– Mais...

– Pas de mais. Tu encaisses. Tu l'acceptes pour ce que c'est et tu continues. Tu n'as pas le choix, Maria, parce que si tu n'encaisses pas, si tu ne peux pas encaisser, tu en crèveras. Soit par la gnôle, soit en appuyant sur la détente, soit en démissionnant parce que alors tu te

haïras d'être aussi minable. Encaisse. Encaisse, merde. »

Je me suis relevé et j'ai rangé le Beretta à ma ceinture. Elle fixait un point derrière moi, entre la vallée et l'océan. Le ciel était bleu mais un grain venait du nord. En général, ils se contentent de passer au large. La parade de Dieu, les forces de la nature, comme les appelle Casey. Moi, je dis des grains.

J'avais moi aussi besoin de continuer, de bouger, mais pas avec une chialeuse à moitié bourrée. Je me demandais si je devais lui parler d'Ida et de Neebs. Elle répondit à la question que je ne posais pas en encaissant et en continuant toute seule. Aujourd'hui, le quatrième choix avait gagné.

« C'est Adam qui a enregistré l'heure de la disparition d'Izzie. Il a aussi fait partie des douze officiers qui sont allés enquêter sur les plaintes la concernant.

– Est-ce que tu as...

– Oui, me coupa-t-elle, anticipant ma demande. Il a inscrit dans le registre qu'il avait un rendez-vous avec le maire. Il a été absent deux heures en tout. »

J'ai sorti mon téléphone.

« On a donc deux, peut-être trois scénarios possibles, dis-je. Un : il la retrouve, l'oblige à baiser avec lui puis il la quitte. Plus tard, il découvre qu'elle est devenue une des victimes et il se rend compte qu'il a intérêt à se couvrir parce qu'elle va devenir le centre de l'intérêt général. Donc, il change l'heure et le lieu où on l'aurait vue pour la dernière fois... il a dû se montrer prudent pour ne pas être contredit par un témoin quelconque, à moins qu'il ne l'ait ramassée et abandonnée au milieu de nulle part. Deux : il est le tueur. Trois : il couvre le tueur.

– Il couvre le tueur ? Tu veux dire qu'il sait qui c'est ?

– C'est une possibilité. Mais il y a une chose dont on peut être certains : le tueur sait ce qu'a fait le Gros. Donc le tueur, si ce n'est pas Adam, a un truc sur lui. Un levier, un bon moyen de pression. Si on apprend qu'il a trafiqué l'heure de sa disparition, la carrière d'Adam est foutue. Et si on apprend qu'il a baisé avec la victime de treize ans d'un tueur en série juste avant qu'elle soit enlevée, il passera le restant de ses jours derrière des barreaux. Tant mieux pour son régime. »

Elle ne rit pas ; les répercussions des batifolages sexuels de son patron commençaient à s'étaler sous ses yeux.

« Les mecs et leurs queues, dit-elle. Quatre-vingt-cinq pour cent des crimes sont dus aux mecs et à leurs queues. »

« Tu es déjà à Neebs ? demanda Isosceles.

– Non. Il faut que tu fouines sur Adam Cross.

– Adam, le Gros, cette enflure ? Certainement. Oserais-je te

demander pourquoi ?

– Les soixante-huit minutes manquantes, c'est lui.

– Oh, Seigneur tout-puissant, imagine ce que c'est de coucher avec une abomination pareille. Il est si gras qu'il n'a probablement pas vu son pénis depuis que les Beatles ont sorti *Hey Jude*. En sommes-nous à postuler qu'il pourrait être notre tueur en lieu et place du jeune électricien ?

– Peut-être. Peu probable. Mais il faut le coincer. Remonte en arrière, aussi loin que tu peux. »

Il y a trente ans, personne ne s'intéressait vraiment à ce qu'on appelle aujourd'hui un profil. Si vous aviez un casier, vous étiez marqué, mais des trucs comme s'exhiber ou se branler devant une école de filles n'attiraient guère l'attention des autorités. À l'époque, tout le monde s'en foutait, et les ordinateurs et leurs mémoires infailibles n'existaient pas. L'État de Victoria n'a eu sa première brigade antiviol que dans le milieu des années 1980, quand pas mal de types, parmi lesquels ma collègue Claude Minisini, ont commencé à en avoir marre de voir trop de gamines subir les questions saumâtres d'agents débiles qui n'avaient pas la moindre idée de comment gérer un traumatisme, qui estimaient qu'un viol c'était juste un moment – mauvais ou bon – à passer et que c'était pas la peine d'en faire toute une histoire. À l'époque, obtenir les antécédents d'Adam, ça consistait à lui demander quel pub il fréquentait.

« Je suis désolée, dit Maria quand j'eus abandonné Isosceles.

– Tu n'as pas besoin de t'excuser.

– Je sais. Mais ça fait du bien. »

Un silence pendant lequel elle m'a observé, puis :

« Je m'étais toujours demandé pourquoi tu ne buvais que de l'eau. »

Je me suis contenté d'acquiescer, n'ayant aucune envie de réfléchir à mon sombre passé.

« On a une piste, dis-je. Notre gars a pris contact et il a quelque chose pour nous. »

Brise-Roche

La première pensée de Helen fut qu'elle allait mourir maintenant. Pourquoi sinon Winston aurait-il amené une autre victime ? La nouvelle fille, adhésif sur la bouche, comme elle, et attachée au lit par les chevilles et les poignets, comme elle, était jeune et blonde. Son genre. Le même look et le même âge que les autres disparues.

Pourquoi moi ? se demanda Helen. Elle était plus vieille, elle était brune et elle avait des seins. Pourquoi a-t-il fallu qu'il me prenne ? Qu'est-ce que j'ai fait ? *Est-ce temporaire ? Va-t-il me relâcher ?*

Non. Elle connaissait la réponse.

Elle détestait l'autre fille. Même si elle n'avait que treize ans et était désespérément effrayée, en la regardant, Helen ne pouvait que penser à sa propre mortalité. Une nouvelle victime signifiait sûrement qu'elle n'avait plus aucune utilité, que son temps sur terre était terminé.

Un lien s'était développé entre elles. Elles n'avaient pas d'autre choix que de se regarder dans les yeux. L'autre fille pleurait. Beaucoup. En dépit de sa haine pour elle, Helen aurait voulu la serrer dans ses bras. Bien sûr, c'était impossible.

Helen avait déjà épuisé sa réserve de larmes. Mais elle était capable de compassion. Par moments, elle essayait de transmettre des messages avec ses yeux, des messages qui auraient été clairs si sa bouche n'avait pas été recouverte de chatterton, des messages qui seraient passés avec un sourire et qui auraient offert espoir et réconfort quand, bien sûr, il n'y avait ni l'un ni l'autre, mais quand même des messages de compassion.

L'autre fille fixait Helen avec une terreur abjecte, les yeux exorbités comme pour la supplier de lui expliquer ce qui était en train de se passer.

Helen essayait de ne pas regarder son corps. Elle était si jeune. Parfois, Helen pensait à Winston tuant les autres victimes et à cette fille si jeune qui allait bientôt mourir ; à cette tragédie. Mais la plupart du temps, Helen ne pensait qu'à sa propre mort imminente. Et alors, la haine revenait parce que l'arrivée de cette fille signifiait que sa mort

allait maintenant survenir très bientôt et que l'autre lui survivrait.

La fille et Winston : ce seraient les derniers visages qu'elle verrait avant de mourir. Pas son petit ami, ni ses parents, ni les gosses qu'elle avait imaginé avoir. Un tueur en série, un cinglé nommé Winston, et une gamine blonde et nue qui n'avait pas de nom.

Même si Winston venait la violer à peu près n'importe quand, il avait cependant ses habitudes. Sa routine. De sa voix bizarre, mi-homme mi-enfant, il lui avait expliqué en quoi consistait « l'ablution ». C'était dégoûtant. Il l'obligeait à marcher à quatre pattes, nue comme toujours, attachée comme un chien, le long du couloir jusqu'à la salle de bains où elle devait ensuite ramper dans la douche et s'asseoir, recroquevillée sur elle-même. Il ouvrait les robinets et contemplait l'eau qui l'aspergeait. Elle détestait ça quand il l'examinait ainsi. Ça lui donnait l'impression d'être une expérience scientifique. Il lui avait parlé d'une autre fille, une certaine Izzie, qui avait essayé de se débattre et qui avait dû être punie avec de l'eau brûlante.

Dans l'esprit de Helen, Izzie était une héroïne. Elle avait lutté. Pas Helen. Helen tenait grâce à l'espoir. L'espoir qu'il comprendrait qu'elle n'avait rien fait de mal, l'espoir qu'il la relâcherait, l'espoir qu'elle savait futile. L'espoir aussi la mettait en colère.

Allongée sur le lit, Helen fixait les photos de toutes les autres sur le mur en se demandant laquelle était Izzie. Il y en avait tellement.

Le bruit de la porte de la chambre qui s'ouvrait la terrorisait plus que n'importe quoi d'autre. Elle ne savait jamais ce qui lui succéderait. Un viol, un sermon, une série de questions sur de vieux dessins animés, l'ablution. Bientôt, ce serait sa mort.

Elle entendit la porte s'ouvrir.

Il bondit sur le lit, se dressant au-dessus d'elle et de l'autre fille. Il souriait. Elle détestait ce sourire. Ce sourire qui disait qu'il contrôlait tout. Il enleva son tee-shirt, gonfla sa poitrine, banda ses muscles. Il défit le premier bouton de sa braguette, puis les autres. Il laissa le pantalon tomber sur ses chevilles avant de l'enjamber. Il faisait ça chaque fois. Il trouvait ça drôle.

« Voilà Thor, dit-il. Le marteau de Thor. »

Elle savait ce qui allait suivre : il allait se planter au-dessus d'elle et de l'autre fille, et le secouer dans tous les sens en rigolant. Puis il la violerait. Ou peut-être l'autre fille. Elle ne savait pas. La routine avait changé.

« Am stram gram bourre... »

Il sourit à Helen et continua à chanter :

« ... et bourre... »

Il sourit à l'autre fille.

« ... et ratatam ! »

Je ne l'appellerai plus Jenny-petits-nénés. C'est grossier et dégradant, c'est sexiste et pas très gentil. On va changer son nom. Quand on a baisé, je me suis rendu compte que Jenny m'aime d'amour. Elle a eu un orgasme en même temps que moi, ce qui n'était encore jamais arrivé et je sais que ça veut dire que nous sommes spéciaux l'un pour l'autre. Je l'aime. Helen-les-gros-nénés a détourné les yeux pendant que Jenny et moi faisions l'amour et c'était tant mieux parce que je ne voulais pas qu'elle regarde. Jenny est spéciale. J'allais tous nous installer dans le lit pour regarder *Pocahontas* à la télé mais après que Jenny et moi on a eu nos orgasmes ensemble et qu'elle est tombée amoureuse de moi et que je suis tombé amoureux d'elle, j'ai décidé d'apporter quelques changements à tous mes plans.

De bons changements. Je l'ai détachée et je l'ai portée dans le salon, ce qui était une première parce que personne n'y était encore jamais venu et je lui ai dit qu'on pouvait jouer à la PlayStation ensemble ; mais puisqu'on était amoureux je devais mieux m'y prendre alors je suis allé lui chercher une couverture et je l'ai posée sur elle pour qu'elle ne soit plus nue nue nue et je lui ai dit que j'allais lui enlever son bâillon mais qu'il fallait vraiment vraiment vraiment qu'elle me promette de ne pas crier, hurler ni faire quoi que ce soit dans le genre et elle a hoché la tête et je lui ai dit qu'elle était vraiment jolie sous la couverture et que j'étais désolé si je lui avais fait un peu peur dans le van mais que je n'avais pas encore compris à ce moment-là qu'on était faits l'un pour l'autre et puis je lui ai dit qu'elle était la plus belle fille que j'avais jamais vue.

Elle l'est, c'est vrai. Je l'aime.

Je lui ai enlevé le scotch et j'ai dit :

salut,

et elle a dit :

salut,

même si elle l'a dit très doucement et que je pense qu'elle était encore un peu sous le choc de se rendre compte qu'on venait juste de tomber amoureux, ce qui est compréhensible et j'ai dit :

je veux changer ton nom parce que je trouve que tu es trop jolie pour Jenny,

et elle n'a rien dit, et du coup j'ai dit :

qu'est-ce que tu penses de Boadicée,

et elle a dit :

c'est un nom bizarre,

et j'ai dit :

c'était le nom d'une reine très célèbre qui n'était pas seulement belle mais aussi très puissante et qui montait un cheval blanc,

et elle a dit :

alors d'accord,

et ensuite elle a dit :
est-ce que vous allez me faire du mal,
et j'ai dit :
non,
et j'ai aussi dit :
maintenant qu'on est amoureux, tu dois me tutoyer,
et elle a dit :
oui,
et elle a aussi dit :
parce que vraiment tu m'as fait du mal et je me suis dit que tu allais
me tuer,
et j'ai dit :
non,
et puis j'ai dit :
désolé,
et elle n'a rien dit alors j'ai dit :
désolé,
encore et puis j'ai dit :
on devrait se marier,
et elle n'a rien dit, alors j'ai dit :
pas de problème, tu peux y réfléchir parce qu'il faut encore qu'on
trouve où on va passer notre lune de miel,
puis elle a dit :
mais je n'ai que douze ans,
et j'ai dit :
alors peut-être qu'on va juste le faire en secret, tu sais, on l'écrit et
on signe avec nos noms sur un bout de papier,
d'accord, elle a dit :
et alors je suis allé à elle et je l'ai embrassée sur les lèvres et j'ai dit :
maintenant, tu es ma femme,
et elle a hoché la tête avec une espèce de sourire et j'ai dit :
appelle-moi mari,
et elle a dit :
mari,
et puis elle a dit :
il faut que tu sois très prudent,
et je lui ai demandé pourquoi,
mais je savais ce qu'elle allait dire parce qu'on était des âmes sœurs,
elle était inquiète parce que le très-célèbre-et-meilleur-policier-du-pays
me recherchait et il fallait donc que je sois sur mes gardes. Il était
essentiel que je ne me fasse pas prendre en jouant les fanfarons ou les
vantards comme BTK qui avait totalement merdé en envoyant des
lettres aux journaux, et comme j'étais maintenant son mari, elle devait
me protéger et veiller à ce que je ne fasse pas de bêtises, ce truc à

propos de Neebs Waterhole était assez chaud et si je passais trop de temps à penser au très-célèbre-inspecteur ça conduirait peut-être à une erreur alors que jusqu'à présent j'avais été très malin et que je l'étais encore trop de lui avoir trouvé le nom de Boadicée qui était un nom si cool et qu'à partir de maintenant Thor et Boadicée devaient avoir trois orgasmes toutes les nuits et j'ai dit :

tu es vraiment intelligente, viens avec moi,

et je l'ai conduite dans ma chambre à coucher, ce qui était aussi un truc spécial tout nouveau parce que personne à part moi n'y avait jamais été et je l'ai étendue sur le lit et j'ai dit :

est-ce que tu veux avoir un orgasme maintenant,

et elle a dit oui avec les yeux,

et on a refait l'amour et cette fois c'était vraiment cool cool cool parce qu'elle me tenait tenait tenait et quand j'ai joui en elle elle a fait oh oh oh et elle a chuchoté dans mon oreille que j'étais l'homme le plus fantastique qu'elle avait jamais connu et qu'elle voulait que je la serre dans mes bras pour la protéger de tous ses ennemis,

alors je l'ai fait,

et elle s'est mise dans mes bras et c'était très sympa d'avoir ma femme qui me tenait elle aussi.

Qu'est-ce que c'est que vous dites, les amis ?

Winston, comment peux-tu courir un tel risque ? Laisser un paquet venir dans ton lit et puis t'endormir ? Un tel comportement n'est-il pas dangereux ? Ne va-t-elle pas s'enfuir ? N'es-tu pas en train de mélanger le fantasme avec les vrais dangers du métier dans la vraie vie ? Ne vas-tu pas te faire prendre ?

C'est vrai, mes frères et sœurs, que j'ai peut-être exagéré avec ma Boadicée, mais il est aussi vrai que je n'ai pas oublié une des règles les plus importantes : rester en alerte. Alors, pendant que je suis allongé avec mon nouveau bébé, ma femme, je suis aussi éveillé. Et j'attends.

C'est un test, les amis.

Si mon bébé reste au lit avec moi ce soir, alors je saurai qu'elle aime vraiment Big Winnie.

Si elle tente de partir parce qu'elle croit que je suis en train de dormir, alors je saurai qu'elle m'a menti et qu'elle faisait semblant.

Que croyez-vous, les amis ? Que pensez-vous qu'il va se passer ? Laissez-moi vous le dire, parce que je le sais : elle va essayer de s'échapper.

Alors, que feras-tu, Winnie ? Je vous entends le demander.

Je la punirai, les amis, voilà ce que je ferai.

Et, pendant que nous attendons, mes frères et sœurs, laissez-moi vous parler un peu des sentiments. Je n'en ai pas vraiment. Comme un bon soldat qui apprend tout à propos du métier, j'ai beaucoup lu sur le

monde des tueurs en série et des psychopathes. Vous devriez en faire autant. Il faut que vous fassiez vos recherches, mes frères et sœurs. Je peux vous guider vers ce monde, vous révéler de nombreuses règles, mais vous devez aussi lire les livres qui sont disponibles à peu près partout. Je sais que, comme tous mes collègues du métier, je ne possède pas ce que l'on appelle l'empathie. Nous n'en avons rien à faire des autres ou de leurs sentiments et nous ne possédons pas non plus cette chose qui s'appelle la culpabilité. Je sais que les gens normaux, s'ils faisaient ce qu'on fait, s'ils devaient exercer le métier, se mettraient à chialer et à geindre bouh bouh bouh et éprouveraient ce qu'on appelle des remords, certains iraient même à l'église pour demander pardon d'avoir tué la petite Jenny G. ou, s'ils ont un docteur zeppelin, lui dire s'il vous plaît, excusez-moi, doc, je recommencerai plus. On est différents. On s'en tape, on s'en branle, on n'en a rien à foutre. En fait, certains d'entre nous aiment bien bien bien ça. J'ai beaucoup étudié là-dessus.

Est-ce qu'on est bizarres ? Est-ce qu'il y a quelque chose de tordu chez nous ? Je vous entends le demander. Serait-ce du doute, les amis ? De l'inquiétude ? La réponse est non. On n'est pas bizarres et il n'y a rien de tordu chez nous. Lisez les livres. On est nés comme ça. Ça s'appelle une maladie, comme si vous étiez nés avec un trou dans la tête ou avec trois yeux et, en ce qui me concerne, les amis, c'est une maladie qui est aussi moche que si vous étiez nés avec une bonne grosse bite bien longue ou vous, mes sœurs, avec des gros nichons tout ronds.

Parfois, on peut s'associer avec un partenaire. Il y a eu des époques, dans le passé, à la fois en Amérique et en Australie, et probablement ailleurs, les amis, où un homme et une femme qui s'aimaient ont pratiqué le métier ensemble. Ça, c'est du vrai amour. Je peux imaginer que ça nous arrive à Boadicée et à moi. Je la vois m'aider à prendre d'autres paquets et on s'amuserait beaucoup beaucoup beaucoup ensemble et on jouerait ensemble sur la PlayStation et on aurait nos orgasmes ensemble et comme elle n'a que douze ans, je n'aurais même pas à m'inquiéter qu'elle devienne vieille vieille vieille.

Mais c'est vrai, les amis, et je vous entends : *Thor, Boadicée et Pocahontas ont tous pour destin de vivre seuls. C'est comme ça.*

Rester en alerte, je le reste ; rester prudent, je le suis. Parce qu'elle va tenter de s'enfuir.

Les amis, vous n'avez pas besoin qu'on vous explique comment deviner que quelqu'un va essayer de quitter votre lit sans que vous le sachiez. Ils bougent très très très lentement et ils ne respirent plus. Ils y vont par étapes, de toutes petites étapes. Pas comme vous et moi, quand on se lève d'un bond. Non, ils font ça comme un sniper qui rejoint sa position. Lentement et sournoisement.

« Est-ce que tu essaies de t'enfuir ?

– Non.

– Qu'est-ce que tu fais, alors ?

– Rien. »

Rien. Le plus gros mensonge de tous les temps. Rien signifie toujours le quelque chose que l'autre personne ne veut pas que vous sachiez.

Je l'ai plaquée sur le lit et j'ai allumé la lampe de chevet. Elle avait l'air d'avoir peur. Ceux qui ont l'air d'avoir peur sont ceux qui ont quelque chose à cacher.

« Désolée, je... »

Elle essayait de me sortir une excuse minable mais, désolé mon cœur, c'est trop tard.

Le châtiment, les amis. Il peut prendre de nombreuses formes. La trahison est moche moche moche et doit être sévèrement punie. Étrangler des petites filles est facile. Je l'ai souvent fait. Il suffit que je place mes mains sous le menton et que je serre serre serre, pour l'étouffer. Facile, je vous dis. Elle s'est débattue, mais elle n'était pas très forte et moi si. En moins de trois minutes, je l'avais tuée, mes frères et sœurs.

Vraiment, c'était agaçant. Ma faute, je vous entends le dire, mais maintenant il allait falloir tout changer avec les photos et les étapes finales. Mais vous vous rappelez ce que je vous ai dit ? Être capable d'improviser.

Comme elle n'allait plus s'échapper, j'ai éteint les lumières et je me suis rallongé. C'était bon de pouvoir dormir en toute tranquillité maintenant. Ce que j'ai fait, les amis, pendant environ deux heures, ratant la tournée de ce petit livreur de journaux à 4 heures.

Elle était encore molle quand je me suis réveillé. Froide mais molle, elle n'avait pas cette raideur des morts. Pas froide comme une glace mais juste moyennement froide. D'être restée sous les couvertures à côté de mon corps tout chaud pendant que je dormais avait fait une petite différence. Ses yeux étaient grands ouverts et elle était vraiment jolie. Mais je ne pouvais pas rester là. Tout avait changé et je devais faire de nouveaux plans.

La porte s'ouvre, pensa Helen. Elle avait froid. Winston aimait la voir nue en permanence, et donc ne lui donnait jamais ni couette ni couverture.

Ça y est ? se demanda-t-elle. C'est maintenant qu'il va me tuer ? Elle était seule depuis des heures, perdant conscience par intermittence. Depuis sa capture, son sommeil n'était que cauchemars et rêves odieux à propos de sa vie passée, heureuse. Elle avait l'impression de ne dormir que demi-heure par demi-heure, se réveillant avec le souvenir

des cauchemars et des rêves avant de se rappeler où elle était, allongée et attendant, avec la terreur de se rendormir à nouveau. Et la terreur de rester éveillée.

« Réveille-toi, Helen, regarde ce qui est arrivé à petite Jenny cette nuit. »

Elle comprit aussitôt. Il la tenait dans ses bras et son corps était flasque, sa bouche ouverte d'une façon horrible, ce qui donnait l'impression qu'elle était morte dans des souffrances atroces. Il lui jeta la fille dessus.

Il rit.

« Helen-les-gros-nénés était endormie mais maintenant elle a Jenny-petits-nénés sur elle. Jenny la morte. »

Helen le regarda pendant qu'il changeait la position du corps de l'autre fille de façon qu'elle se retrouve face à elle. Comme si elles étaient en train de s'étreindre.

« Ça a été une sacrée nuit et on a plein de choses à faire. On a pris beaucoup de retard pour des trucs importants, Helen, dit-il. Il faut qu'on envoie ta photo à ton chéri. »

De retour dans le monde réel, Helen se serait haïe d'avoir éprouvé ça quand il avait quitté la pièce : du soulagement. S'il a tué l'autre, peut-être va-t-il m'épargner. Au moins, se disait-elle, je vais vivre un peu plus longtemps.

Les amis, j'aurais pu me servir des portables des filles ici et maintenant et prendre la photo de Jenny sur Helen, deux filles nues, l'une morte, l'autre vivante. Ça aurait été la photo la plus cool et la plus géniale et qui aurait foutu une sacrée trouille aux flics et au meilleur-policier-que-l'Australie-a-jamais-eu. Je parie qu'il n'en a jamais vu des comme ça.

Mais il ne fallait pas que j'oublie ce qu'avait dit Jenny quand elle était Boadicée, ma femme : sois prudent, ne te laisse pas déborder par les vantardises. Ça pourrait provoquer ta chute, Winston, m'avait-elle dit. Et, franchement, elle avait raison. Qu'est-ce qui est plus important ? Montrer à quel point je suis intelligent ou attraper les filles et faire mes trucs avec elles ? *Ça se discute pas, capitaine.*

Une fois, j'ai violé une fille de dix ans dans les toilettes de l'école à l'heure de la cantine, mais la plupart du temps je séchais les cours. Sauf l'histoire. J'adore l'histoire. Les amis, tous les gens célèbres dont on se souvient à travers le temps ont étudié l'histoire, et je fais partie de ces gens. Mon sujet préféré était Cecil Rhodes, qu'on n'enseignait plus beaucoup. Ma prof l'avait juste mentionné en passant comme une sorte de loser alors qu'on étudiait ce mec, Nelson Mandela, et l'Afrique du Sud, un cours chiant comme la mort sur la réconciliation. Qu'on

leur pète la tronche, voilà comment je la voyais, la réconciliation. Ce qui était vraiment cool à propos du vieux Cecil, c'était qu'à l'époque on le surnommait le « Brise-Roche ». Selon Mme Tonkins, on l'appelait comme ça parce qu'il avait forcé des milliers d'indigènes à creuser des routes à travers les collines et les montagnes dans le pays auquel il avait donné son nom : la Rhodésie.

Les amis, je me vois moi-même comme un briseur de roche et j'aimerais, mes frères et sœurs, que vous vous en souveniez quand vous parlez de moi. Pas parce que je bâtis des routes à travers des montagnes ou que je donne des ordres à des millions et des millions d'indigènes – ce qui serait assez cool – ou que j'ai mon petit camp de concentration rien que pour moi, mais parce que je tue les filles. Ça m'est venu pendant que je zigouillais Jenny-petits-nénés, ma Boadicée. Quand je lui ai broyé la gorge et que je la regardais mourir mourir mourir je me suis dit que j'étais le Brise-Roche, comme le vieux Cecil. Quand je sors Thor et que je m'en sers sur les filles, je me dis aussi : je suis le Brise-Roche.

Vous voyez, comme ce bon vieux Cecil, on peut pas m'arrêter. Rien ne peut arrêter Big Winnie, Mister Super. Rien ni personne ne peut se mettre en travers de mon chemin, pas même le flic-numéro-un-du-monde, pas même lui. Personne.

Oui, oui, je vous entends : *Un jour, tu te feras prendre ou tu mourras et ce sera terminé*. C'est vrai, les amis, mais quand ce jour viendra, on se souviendra de moi. J'ai fait des plans, soyez-en sûrs. La chaîne et la réponse à votre question – combien de meurtres – seront révélées au monde. Et alors, je serai immortel.

Je demandais toujours à Mme Tonkins de nous parler un peu plus de Cecil Rhodes pendant ses cours, mais elle ne le faisait jamais et parfois elle osait me crier dessus. Putain, ça m'a pris beaucoup trop de temps qui aurait été mieux utilisé ailleurs, mais j'ai fini par découvrir où habitait cette vieille salope. Elle vivait seule, ce qui m'a vraiment facilité les choses, alors, une nuit, vers 3 heures du matin, je suis juste entré chez elle. Ces cons ici dans le Queensland ne verrouillent jamais leurs portes. J'étais tout en noir comme un ninja. Je l'ai attachée à son lit et je l'ai violée. Elle avait à peu près dans les trente ans. Si elle avait été vraiment vieille, je l'aurais pas baisée parce que ça aurait été sordide. Je n'ai pas dit un mot, je l'ai juste baisée en lui flanquant des baffes dans la gueule et des coups de poing dans le ventre et ensuite j'ai poignardé son chien et je l'ai tué tué tué. C'était un vieux machin qui bavait dans son panier dans le salon. J'ai eu envie de lui trancher la tête pour la jeter sur Mme Tonkins que j'avais laissée tout attachée, nue et totalement démolie sur le lit mais ça aurait été trop de boulot alors j'ai laissé tomber. Elle n'est jamais revenue à l'école, mais le pire, c'est que la nouvelle prof qui l'a remplacée, une autre salope vraiment

sexy, Annie quelque chose, n'avait jamais entendu parler de Cecil Rhodes.

J'aime le Brise-Roche parce que les montagnes qui le gênaient, il les faisait sauter et aussi parce qu'il avait un projet, les amis. Des routes. Il savait où il allait. C'est une autre des raisons pour lesquelles je l'aime bien. Les étapes, les plans, les projets, les routines, c'est exactement comme Cecil et son armée indigène. Vraiment, quand vous y réfléchissez, prendre une fille c'est comme bâtir une route. Vous préparez votre plan, mes frères et sœurs, vous vous assurez que vous avez envisagé tout ce qui pourrait mal tourner, vous regardez à droite, à gauche, et ensuite vous y allez et vous le faites.

Peut-être que le Brise-Roche n'aurait pas permis à Boadicée de venir dans son lit, mais d'un autre côté avec un pays rempli d'indigènes qui lui appartenaient, peut-être que si. Peut-être que le Brise-Roche a violé des tas de petites Noires indigènes pour leur faire connaître à elles aussi la foudre de Thor. Qui sait ? Pas Sexy Miss Annie, la nouvelle prof, en tout cas.

Le Brise-Roche avait un grand projet. Comme moi. Mon grand projet : garder le cap. Attendre la nuit, remonter la rivière en canoë, prendre quelques jolies photos et demain, you-hou, quand les flics les verront sur les téléphones des filles, rock and roll, les amis, rock and roll. Deux pour le prix d'une. Mais pourquoi il a fait ça, vont-ils se demander et ils se diront : c'est à cause du meilleur-et-du-plus-célèbre-inspecteur-du-pays, voilà pourquoi. Maintenant que le cadors-des-cadors est sur l'affaire, le *criminel* a changé. Il a monté d'un cran. Il est passé au niveau supérieur, comme sur une PlayStation.

Ce serait vraiment cool d'être à Neebs quand le meilleur-et-plus-célèbre-flic trouvera son petit cadeau, mais ce serait beaucoup trop dangereux et stupide. Comme Boadicée, bénie soit sa petite âme, me l'a dit hier soir, fais attention, n'exagère pas. Tenir le cap, comme le Brise-Roche taillant ses routes incroyables à travers les montagnes.

Crac !

Intrusion

Adam avait vraiment essayé de ne pas pleurer quand il avait été interviewé au journal du soir. C'était si triste. Tous ces morts, ce carnage. Et à cause de quoi ? Un gamin sans permis, bourré à la vodka, qui fonce sur un rond-point. Toutes ces vies. Des gosses. Un bébé.

« Je vous en prie, avait-il dit après avoir confirmé le bilan, je vous en prie, soyez prudents. Ne buvez pas avant de prendre le volant. Pas simplement parce que c'est illégal. Mais parce qu'on peut détruire des vies. C'étaient des gosses... »

C'était à ce moment-là qu'il avait commencé à craquer ; il s'était détourné et l'équipe de tournage, qui le connaissait, avait été assez sympa pour arrêter les caméras, mais pas avant d'avoir saisi le chef de la police de Noosa en train de fondre en larmes. L'intro idéale pour le journal du soir.

Après que le dernier des cadavres avait été emporté de la scène de l'accident et que les camions de remorquage, comme des vautours au bord de la route, avaient été autorisés à intervenir, Adam avait annoncé à ses hommes qu'il retournait au poste ; s'ils avaient besoin de lui, ils n'avaient qu'à l'appeler. Il était là depuis plus longtemps que nécessaire, mais il n'avait pas pu se décider à partir, pas avec un bilan aussi terrible. Ils avaient trouvé la plupart des noms et il avait enjoint aux meilleurs de ses hommes d'aller – en personne, si possible – prévenir les proches. Adam s'occuperait lui-même des parents de la fille qui était passée à travers le pare-brise et avait heurté un arbre alors que la voiture roulait à environ cent soixante kilomètres-heure. Ils vivaient à Hobart.

Sur le chemin du retour, il s'arrêta chez McDonald's pour commander deux Big Mac, en partie parce qu'il n'avait rien avalé depuis six heures et en partie pour remettre à un peu plus tard la sinistre tâche d'informer les parents.

Il mangea le premier Big Mac en roulant, toujours une erreur, car les feuilles de salade tombaient sur le siège et il devait faire attention

à ne pas provoquer une collision. Le second, il le déballa dans son bureau tout en allumant son ordinateur.

N'importe qui pouvait se connecter au dossier d'Opération Blonde à condition de posséder les mots de passe, mais Adam surveillait de très près l'historique des accès, car il avait des choses à cacher. Des secrets. Qu'il avait bien planqués. Il avait fait du bon boulot et il y avait peu de chances qu'il se fasse jamais choper, mais mieux valait rester sur ses gardes et vérifier que personne ne venait fouiner de trop près.

Il vit aussitôt que c'était exactement ce qu'il s'était passé pendant que lui et le reste des gars se trouvaient sur les lieux de l'accident. Quelqu'un avait fouiné.

Il n'avait jamais aimé Maria, et ça depuis la première fois où il avait posé les yeux sur cette gonzesse. Elle avait été engagée par son prédécesseur quelques mois avant son arrivée. Elle ne faisait pas vraiment partie de la bande. Même si elle faisait semblant de se fondre dans l'équipe, c'était une solitaire. Elle surveillait tout, comme si elle cherchait à emmagasiner des informations. Et elle était maligne. Au début, il avait cru qu'on l'avait embauchée juste à cause de son incroyable beauté, mais il n'avait pas tardé à comprendre que, même si cela faisait partie des raisons, elle était aussi extrêmement intelligente et ambitieuse. Elle savait faire profil bas. Il en avait connu des comme elle à Melbourne. Des mecs ou des meufs qui voulaient « décrocher le pompon ». Autrement dit : atteindre le sommet. Elle allait tranquillement grimper les échelons. Elle effectuait déjà tous les stages de formation. Dès qu'un truc était proposé, peu importe lequel, elle s'inscrivait. Elle avait même suivi un programme sur la pêche illégale.

Les gens comme elle étaient dangereux.

Il fit défiler les tableaux, essayant de trouver ce qui l'intéressait.

Là. La salope. Elle avait cherché l'heure de la disparition d'Izzie. Selon l'ordi, cette page avait été consultée à 10 h 28 du matin.

Elle savait.

Comment ?

Ce n'était pas un secret, elle sortait avec Casey Lack, un petit truand qui avait dirigé des boîtes de strip-tease à Melbourne. C'était ça, le lien. Melbourne : Casey Lack et Darian Richards. Les coïncidences, ça n'existe pas.

Richards l'avait manipulée, il avait fait d'elle son espionne.

Adam se renfonça dans sa chaise et commença à se détendre. Maintenant qu'il savait qu'il n'avait rien à craindre, son appétit revenait. Il s'enfila le Big Mac en trois bouchées. Il adorait les Big Mac.

En débarquant à Noosa, Adam n'avait pas su trop quoi penser. Bien sûr, il était excité, pas par le défi qu'aurait représenté le travail de

police – parce qu’il ne se passait jamais rien de grave dans le coin –, mais par le fait de contrôler l’un des plus célèbres spots touristiques du pays. La plupart des destinations touristiques se trouvaient dans des bleds du tiers-monde où les flics étaient notoirement corrompus, comme Bali ou Cancun, ou alors dans des coins dangereux où les flics étaient notoirement dangereux, comme Miami ou La Nouvelle-Orléans. Mais Noosa n’était rien de tout ça. C’était un site de premier ordre dans un pays du premier monde avec une réputation de première classe.

Il savait que ce serait tranquille. Sans stress. Il avait vite découvert qu’il n’était pas le premier à s’installer ici. Presque tous les flics sous ses ordres venaient, eux aussi, du Sud, qu’ils avaient quitté à cause du « cadre de vie ». Comme lui, ils étaient tous à Noosa pour se la couler douce.

Il appréciait cette vie relax. Elle lui convenait parfaitement.

Maria était une des rares qui ne voyaient pas les choses ainsi. Tous les matins, elle se pointait au boulot comme si c’était L.A., Rio ou King’s Cross. Sur les dents. En état d’alerte. Mais merde, trouve-toi une vie. Les autres arrivaient détendus. Lâche-nous, va faire du surf, balade-toi sur la plage, sois cool. T’as envie de garder en permanence la main crispée sur ton arme ? Trouve-toi un jeu vidéo où tu pourras presser la détente. Cette attitude rendait les autres nerveux. Elle le rendait nerveux. Si cette conne n’avait pas été aussi jolie, il aurait pu monter une campagne pour se débarrasser d’elle, mais les gars aimaient la reluquer et elle était assez intelligente pour rire et flirter – juste ce qu’il fallait – avec eux. Elle était quasiment la mascotte du poste. Tous les mecs, tous sans exception, voulaient la baiser. Voilà ce qui la rendait populaire. Difficile de se débarrasser des gens populaires.

Mais maintenant elle se dressait sur son chemin et risquait de devenir une menace. D’ailleurs, elle l’était peut-être déjà. Et si elle avait révélé son secret ?

C’était *son* territoire. Au bout de deux semaines, il s’était senti fier de régner sur la Sunshine Coast. Il y avait bien quelques postes de police dans d’autres villes et une grande base militaire à Maroochydore, mais Noosa était le cœur du royaume et son château fort était ici sur la colline.

Il était le roi de la colline et elle était une fourmi qu’il fallait écraser. Vite.

« Où est Maria ? cria-t-il à travers la porte ouverte de son bureau.

– Elle est rentrée chez elle. Malade, fut la réponse.

– Appelez-la. Dites-lui que je veux la voir. *Pronto*.

– Elle est rentrée chez elle. *Malade...* »

Comme dans : *T’as pas entendu ce que je viens de dire, ducon ?*

« Sauf si elle vient de crever, dites-lui que je veux la voir. *Pronto.* »
Comme dans : *T'as pas entendu ce que je viens de dire, ducon ?*

« Nous sommes en train de mourir de faim... mon moral reste excellent »

« Tu es perdue ?

– Non, dit-elle sur un ton qui suggérait le contraire.

– Je crois qu'on aurait dû prendre cette piste, juste après le ruisseau, le Kin Kin Creek.

– Et alors, on aurait été vraiment paumés. »

Je ne la croyais pas, mais à ce stade du voyage je n'avais pas encore découvert que son sens de l'orientation était aussi déplorable que le mien. D'accord, pas *aussi*, mais presque.

Quand il avait appris que nous allions à Neebs ensemble, Casey avait fait ce que font les types qui vous indiquent le chemin. Ses yeux avaient jailli de leurs orbites comme si on venait de lui demander de résoudre un des plus profonds secrets de l'univers, puis il s'était mis à courir en rond pour finalement s'arrêter devant la table de la salle à manger où il avait étalé une immense carte du Great Sandy National Park en attirant notre attention sur la Wide Bay Military Reserve qui, nous assura-t-il d'une voix sinistre, était aux mains de la CIA, ce qui me rappela que je devais dire à Maria qu'Isosceles se languissait d'elle et que peut-être elle pourrait le skyper en portant un débardeur-extrêmement-moulant-et-révéléteur. Elle m'a filé un gnon et Casey un sermon :

« Tu vas dire au geek de ne plus poser ses yeux globuleux sur les seins de ma meuf s'il veut pas que je descende à Melbourne par le premier avion pour déchirer sa couette Raquel Welch en menus morceaux. Et j'oublierai pas de lui demander qui a bien pu lui dénicher une merveille pareille. C'est pas facile à trouver. Combien de gosses de nos jours ont entendu parler de Raquel Welch, et je parle même pas de trouver une housse de couette où elle est imprimée grandeur nature à moitié nue. »

Il a eu droit à son gnon, lui aussi.

« Ferme-la, fit Maria, et montre-nous comment aller à Neebs sans nous paumer.

– D'accord, chérie, d'accord. J'essayais juste de t'éviter d'être la victime d'un voyeur. Ici, fit-il en plantant un index sur la carte. C'est là où tout le monde se perd parce que la route est merdique. En fait, c'est pas une route, c'est que dalle. Là. »

Son doigt désignait le carrefour, un bien grand mot en l'occurrence, entre Tin Can Bay Road et Courier Road.

« C'est là où vous allez vous paumer. »

Il nous dévisagea.

« Qui conduit ? demanda-t-il.

– Moi, dîmes-nous en même temps.

– Moi, dit-elle.

– Moi, dis-je.

– Tu as le pire sens de l'orientation de toute l'histoire de l'humanité, fit-elle.

– C'est consternant de dire un truc pareil, répondis-je en pensant que ce n'était pas si faux.

– Mais c'est la vérité, mon pote, trancha Casey. Pire que l'autre con, Burke.

– C'est pas vrai. Je ne suis peut-être pas... le meilleur, mais je ne suis pas...

– Je conduis », affirma-t-elle avec force.

Ça faisait deux heures qu'on roulait, et maintenant, après avoir raté l'intersection entre Tin Can Bay Road et Courier Road parce qu'il n'y avait ni route, ni piste, ni pancarte, ni chemin, ni rien à part une interminable forêt de gommiers et de melaleucas, on devait être arrivés là où Dieu s'était paumé.

« À ce rythme, on va se retrouver à Tin Can Bay, dis-je.

– Ta gueule », répondit-elle.

J'avais étalé la carte sur mes cuisses ; elle m'était aussi utile que le Coran.

« Ou on pourrait s'enfoncer dans la réserve militaire et se faire descendre pour violation de propriété. Les soldats ont la gâchette facile, ces temps-ci.

– Ta gueule. »

La route, si vous voulez l'appeler ainsi – moi non –, était une piste de sable et de terre et elle était étroite. De temps à autre, une branche giflait nonchalamment le toit ou le pare-brise.

« Non pas que je veuille ajouter la moindre pression à cette situation ou quoi que ce soit, mais c'est déjà le milieu de l'après-midi et je remarque qu'il n'y a pas beaucoup de néons autour de nous.

– Ta gueule. Je sais où je vais. La bifurcation est juste devant nous.

– Sans blague ? Selon ton GPS interne ? »

Cette fois, elle préféra le silence.

« Je pourrais téléphoner et réserver deux chambres au Tin Can Bay

Motel. Au moins, ça nous éviterait de dormir dans le Toyota au milieu de ce décor de rêve. »

Silence.

« Savais-tu que, parmi une flopée de navigateurs lamentables, un homme du nom de Robert Burke est considéré comme le pire de tous ? »

Silence.

« Dépourvu de tout sens de l'orientation, au point, dit-on, qu'il lui arrivait de se perdre dans sa propre ville, il a décidé de traverser l'Australie avec un convoi de vingt-cinq chameaux et chevaux, vingt tonnes de vivres et de matériel, parmi lesquelles une table de salle à manger, des brosses antipellicules et des pompes à lavement. Il a conduit dix-neuf hommes dans le désert sans avoir la moindre idée d'où il allait. Il n'a pas tardé à se paumer et la plupart d'entre eux, sinon tous – je ne suis pas très sûr de ça –, sont morts. »

Silence.

« Ça ne te rappelle rien ? »

Silence.

J'ai regardé mon téléphone.

« Même si tu es d'accord avec moi et que tu estimes qu'il vaudrait mieux passer la nuit dans un motel plutôt que coincés dans ce Toyota lui-même égaré au sein du Great Sandy National Park, un coin oublié de Dieu, je n'ai pas de réseau. Donc, je ne peux pas les appeler et leur dire : "Salut, je suis en train de voyager avec la réincarnation féminine de Robert Burke de Noosa, pourriez-vous nous réserver deux chambres, s'il vous plaît ? On arrivera d'ici vendredi." »

Fureur palpable. Si Casey n'avait pas été mon meilleur ami, j'aurais bien tenté ma chance avec Maria, histoire de voir si ça pouvait le faire. J'aime les femmes dangereuses.

« Au moins, la vue est géniale », dis-je en fixant deux interminables murs de gommiers et de melaleucas hideux.

Devant nous arrivait un virage aveugle, sur la droite.

« Notons, et c'est assez intéressant, que si Burke savait qu'il allait mourir, ayant réussi à s'enfoncer au cœur d'un des plus grands déserts du monde, il a néanmoins écrit à son père : "Nous sommes en train de mourir de faim... mon moral reste excellent", ce qui incite à se demander s'il était complètement cinglé ou juste totalement idiot. Qu'en penses-tu ? »

Pas de réaction. J'ai consulté la carte. Je n'avais pas la moindre idée d'où nous nous trouvions. Je regardais le virage qui approchait.

« C'est l'embranchement, c'est ça ? Ce truc qui ressemble à un virage ?

– Oui, dit-elle.

– Ahurissant. Je retire tout ce que j'ai dit. Tu n'es pas la Robert

Burke des temps modernes. Je me confonds en excuses. »

Elle ralentit pour aborder le virage. La route était vraiment étroite et le manque de visibilité aurait été dangereux si une autre voiture était arrivée en face – à peu près aussi probable que de croiser un vaisseau spatial.

Le virage donnait sur une piste de sable blanc qui se prolongeait sur deux cents mètres avant de s'arrêter devant un mur d'arbres complètement impénétrable. Un cul-de-sac.

Maria arrêta la voiture. Elle regardait devant nous.

« On est perdus, fit-elle.

– J'allais le dire. »

Elle passa la marche arrière et déclara, absolument sérieuse :

« C'est ta faute. »

Instinctivement, j'ai su qu'il valait mieux me taire et laisser passer. Elle fit demi-tour et une fois le capot orienté dans la direction par où nous étions venus, elle appuya sur l'accélérateur.

Étape 8 : la photo

Il est important que vous vous considériez comme des professionnels. Ce que nous faisons est un métier, une vocation. Si vous voyez ça comme un hobby, vous êtes foutus. Ça n'en est pas un. C'est le travail de votre vie, mes frères et sœurs. Je ne fais pas que ça, il m'arrive même de prendre des boulots. Pas seulement pour paraître normal mais aussi pour toucher un peu d'argent quand ma mère est en colère après moi et refuse de m'en filer pendant une semaine ou deux. J'ai vraiment envie de la tuer pour hériter de son fric, mais je ne peux pas.

J'ai aussi beaucoup étudié le droit. Mes frères et sœurs, il est important de bien connaître la loi. Exemple : j'ai commencé jeune, mais je savais que tant que j'étais un gosse les tribunaux devaient protéger mon identité. Ils ne pouvaient pas raconter tous les trucs que j'avais faits à n'importe qui. Mais ça ne dure pas éternellement. Quand on grandit, ils arrêtent ce genre de choses. C'est juste pour les gosses.

Quand j'ai quitté Brisbane pour emménager sur la Sunshine Coast, j'ai passé beaucoup de temps à me préparer avant de prendre la première fille. J'ai commencé par établir toutes les étapes du plan, l'une après l'autre ; une longue liste qui démarre par le ciblage et se termine par l'élimination, et, finalement, la chaîne.

Cccchhhut, les amis. Je vous dirai ce qu'est la chaîne. Mais pas maintenant. Pas tout de suite.

Au fait, les amis, il est important d'exercer votre métier dans un endroit agréable. Ici, sur la Sunshine Coast, il y a tellement de routards et de gens qui arrivent et qui repartent pour bosser dans des pubs ou des restos, tellement de coins dans le bush ou dans la forêt où personne ne va jamais, que ça rend les choses vraiment simples. Une fois, je suis allé à Bali en vacances et j'ai essayé d'y travailler un peu, mais il y avait tellement de peuple qu'on ne pouvait pas bouger. Pas moyen de se débarrasser d'un cadavre. Bon, j'ai quand même tué deux petites et je les ai larguées en pleine jungle, mais j'ai vite rappliqué ici avant qu'on les retrouve.

Très tôt, ici, j'ai su que je devais enterrer les corps. Vous voyez, les

amis, les flics adorent les cadavres. J'ai lu ce livre *Dead Men Tell Tales* 11 qui est le premier bouquin, et le meilleur d'après moi, sur les indices qu'on peut laisser derrière soi : empreintes, poils et cheveux, fibres, ADN. Se débarrasser des corps de telle sorte que les flics les retrouvent est con con con. Autant vous rendre.

J'ai cherché cherché cherché et j'ai fini par trouver mon cimetière personnel. Il est parfait. Et le vôtre doit l'être aussi. Ne vous pressez pas pour cette étape. En fait, ne vous pressez jamais pour aucune des étapes dont je vous parle.

Le plan. Les étapes. Toujours le même soin. À chacune d'entre elles, je savais que pour larguer les flics je devais avoir plusieurs endroits où travailler : un pour garder les filles et jouer avec elles, un autre – il faut qu'il soit bien à l'écart, les amis – pour prendre les photos, un pour les tuer, un pour la cuisine, un pour les enterrements et encore un autre, le dernier, pour la chaîne. Parfois, je me relâche un peu et je tue et je cuisine à la maison.

C'est quoi, la cuisine, Winston ? De quoi est-ce que tu parles ? Je vous entends déjà le demander. Ha, ha, les amis. Je crois que j'en dis trop.

Les flics recherchent les « trophées » des tueurs en série. La plupart des trophées sont des mèches de cheveux, des bijoux ou n'importe quoi appartenant aux victimes. C'est pas mon truc ; je trouve ça puéril, mais je ne cherche pas à vous dégouter. Chacun fait comme il veut.

La chaîne est super-cool. C'est historique aussi. C'est un machin inca. Les filles n'apprécient jamais l'importance de la chaîne. Qu'elles aillent se faire foutre. Et les flics aussi ; la chaîne n'est pas pour eux, elle est pour l'humanité. Le Grand Legs de Winston.

Et puis, il faut aussi avoir de la chance. J'ai eu du bol de tomber sur ce complexe à moitié désert sur la Noosa North Shore. C'est vraiment à l'écart de tout, là-bas, difficile d'accès. Impeccable. C'est là que je prends mes photos.

Je vous ai déjà parlé de la peur, vous vous rappelez ? Alors, j'ai décidé, très tôt, de prendre une photo du paquet, tout attaché, tout nu et tout tremblant de trouille sur une chaise pour l'envoyer à sa famille. Histoire de la faire vraiment flipper. Et aussi de faire flipper les flics. Vous devez faire attention avec ce genre de trucs parce que si vous ne savez pas comment fonctionnent les téléphones et comment on peut les tracer tant que la batterie est dedans, alors vous vous faites prendre. Mais c'est vraiment cool. Après ma mort, je sortirai un film et un grand livre de photos sur papier glacé.

La première chose que je fais, une fois le paquet ficelé dans le van, c'est trouver son phone et enlever la batterie. Mort. Elle a disparu des écrans, les amis. Elle est tout à moi.

Après, ça peut être vraiment dur de continuer à foutre la trouille aux filles, une fois que vous les avez, que vous leur avez lu les règles,

qu'elles ont passé quelques jours et quelques nuits dans la chambre avec toutes les photos sur les murs, elles sont tout hébétées et c'est difficile de leur stimuler l'esprit. Prendre de nouvelles photos, ça leur fait peur ; ça leur donne une *décharge*. Les obliger à regarder les millions de photos au mur de la chambre leur donne aussi une *décharge*. Mais la *décharge* n'est jamais aussi forte que quand je leur parle de la chaîne. Je garde ça pour la fin. Après, c'est terminé. Tuer, enterrer, ajouter à la chaîne.

Je charge mon sac à dos avec les disques durs, les multiprises, les appareils photo, l'ordinateur portable, leurs téléphones, mes couteaux, le ruban adhésif, le film d'emballage, et je vais le ranger à l'arrière du van. Je retourne dans la chambre des filles et je retire Jenny-petits-nénés de sur Helen-les-gros-nénés.

« La vache, elle est toute raide maintenant », je dis à Helen avant de la porter dehors, dans le couloir jusqu'au garage où je la dépose à l'arrière du van.

Bien qu'elle soit raide comme une planche, je l'attache quand même à une des parois pour éviter qu'elle roule partout quand je conduirai.

Puis je retourne voir Helen-les-gros-nénés.

« On va reprendre le canoë. »

Et je la détache du lit. Elle a toujours les chevilles et les poignets liés, alors elle ne peut pas faire grand-chose. Je la jette sur mon épaule et je vais la mettre elle aussi à l'arrière du van et je l'attache à l'autre paroi pour qu'elle ne roule pas non plus. Je leur mets une couverture, pas parce qu'elles sont nues ou qu'elles pourraient avoir froid, mais juste au cas où je me ferais arrêter et où on me demanderait d'ouvrir l'arrière du van. Mieux vaut voir deux machins emballés que deux filles nues. « Des statues, mec, voilà ce que je dirais si jamais ça arrivait. Fragiles, faut bien les enrouler dans des couvertures. »

Je vérifie ma montre. 18 heures. Parfait. Rien de louche si votre voisin sort en fin d'après-midi. Avec son van. Je vais prendre mon service de nuit ou me taper une pizza.

Conduire prudemment. Respecter le Code de la route, ne pas passer à l'orange, mes frères.

Je vais au mouillage sur la rivière. Là, il faut être prudent, s'assurer que les filles nues ne tombent pas de la couverture pendant que je les trimballe au bateau alors qu'un de ces cons de pêcheurs passerait par là. Une des bonnes choses avec la rivière, c'est qu'elle porte les bruits très loin. Alors, je regarde dans les deux directions, en amont et en aval, et je guette les sons, un moteur, le sifflement d'une ligne qu'on jette à l'eau. Dans une heure, c'est le crépuscule et il y aura du monde. C'est à ce moment-là que les pêcheurs pensent pouvoir attraper le plus de poisson. Mais, maintenant, c'est calme. Ils sont en train de se préparer pour la soirée. Comme moi.

La voie est libre.

Mon bateau est amarré sur une petite plage près de Tewantin. La North Shore est sur l'autre rive, à moins d'une centaine de mètres. La petite plage est un point de mouillage semi-public. Beaucoup de gens du coin l'utilisent. Il y a toujours deux ou trois bateaux, des *tinnies* comme le mien – même si pour le mien je préfère dire canoë, comme Pocahontas –, amarrés à un piquet ou retenus par une ancre.

Ouvrir l'arrière du van. Toujours la même routine : le sac à dos en premier, puis la fille. Ce soir, deux filles. La raide morte d'abord puis Helen-les-gros-nénés. Je les dépose dans le fond du bateau. Hors de vue maintenant.

Je m'habille toujours de la même manière : en noir complet. Comme un ninja ou un fantôme. Et je me déplace très silencieusement. Un regard en amont : vide. En aval : vide. Un bon gros courant ce soir. La lune sera cachée par des nuages noirs, tant mieux. Verrouiller le van, que je gare sous un gros arbre. Il a l'air anonyme. Je pousse le bateau sur le sable et il glisse dans l'eau, j'y saute, j'attrape une rame.

Il ne me faut que quelques minutes pour traverser la rivière. En remontant en amont sur cinquante mètres, on arrive à un petit affluent. On le prend. C'est beaucoup plus facile maintenant que le courant de marée ne se fait plus sentir. Parfois, la rivière est vraiment mauvaise. Une fois, j'ai vu un gosse tomber d'un bateau de location et je l'ai regardé se faire emporter aussi vite que le hors-bord qui essayait de le rattraper. Le gosse a coulé. Plein d'autres bateaux se sont joints au hors-bord pour tenter de le repêcher. Les gens hurlaient pendant que les embarcations décrivaient des cercles autour de l'endroit où le petit avait disparu, et puis quelqu'un a sauté à l'eau mais lui aussi a failli se faire emporter par la force du courant ; au bout d'un moment ils sont tous partis alors que le gosse était probablement coincé dans la vase au fond de l'eau, mort mort mort.

Le ruisseau est vraiment étroit. En tendant les bras, je peux toucher la mangrove sur chaque rive. On rame en direction du Noosa North Shore Dreaming Project.

J'attrape les branches des arbres qui pendent au-dessus de moi et je guide le bateau vers son mouillage. Réglé comme une horloge. Comme chaque fois. Rien ne change. L'appartement est tout près. Au deuxième étage. Le complexe est toujours sombre et vraiment silencieux. Il y a bien quelques personnes qui vivent dans les autres immeubles, mais elles sont trop loin pour me voir me faufiler dans les broussailles depuis le ruisseau jusqu'à l'appartement. Je l'ai choisi avec soin. Facile d'accès, pour venir et repartir.

Le sac à dos d'abord, comme d'habitude. Il est lourd, mais je suis fort. Je peux porter un paquet en même temps.

Laissons Jenny-raide-morte dans le bateau et commençons par

Helen-les-gros-nénés. Je la mettrai par terre, contre le mur où on prendra les photos, je laisserai le sac à dos puis je reviendrai chercher Jenny-raide-morte. Je sens déjà que je vais faire des tas de photos géniales.

Au début, j'étais assez en colère contre Jenny-petits-nénés parce que les faire poser ensemble c'était vraiment cool mais, vous voyez, après m'être habitué au fait qu'elle était raide morte, j'ai trouvé plein de nouvelles idées pour des photos qui seront encore plus géniales. Ah là là, si je vais pas l'impressionner, le numéro-un-de-tous-les-policiers.

Prêt, capitaine ?

J'adore cet appartement. Vraiment que de bons souvenirs des filles et de leurs têtes quand je les installe pour la photo *sayonara*, toutes nues pendant que je leur raconte les étapes 9, 10 et 11.

Clic, quand elles entendent l'étape 11. Je ris vraiment en repensant à leurs têtes quand je leur raconte ça. Les meilleures de toutes les photos.

J'ouvre la porte coulissante de mon appartement vide et j'entre, Helen-les-gros-nénés sur une épaule, le sac à dos sur l'autre.

Mais merde ?

11. En fait, *Dead Men Do Tell Tales*, de William R Maples, non traduit en français. Littéralement : « Les cadavres racontent des histoires ».

Edinburgh of the Seven Seas

Isosceles quittait rarement son appartement. Il commandait sa nourriture. Faisait tout son shopping en ligne. Quand il s'aventurait dans les rues là en bas, c'était de nuit. Assis au sommet de la ville, au dernier étage d'un des plus hauts immeubles du centre de Melbourne, il appréciait la vue, les vastes lignes de lumière dans toutes les directions. La raison pour laquelle il préférait la nuit. Dès l'instant où on lui avait donné son premier ordinateur, il s'était transformé en créature nocturne. Il n'avait pas tardé à devenir accro à l'obscurité, et les gens qui vivaient le jour lui semblaient ennuyeux. Il se voyait lui-même comme une chauve-souris. Néanmoins, le travail exigeait qu'il passe aussi ses journées au « Pouls », sa station de travail, une immense plaque de verre servant de bureau recouverte d'ordinateurs portables et de claviers, dominée par trois immenses moniteurs et sous laquelle cinq tours et serveurs bourdonnaient sagement, vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Le matériel subissant une charge monstrueuse, il devait garder la pièce à une température permanente de deux degrés Celsius. Éviter tout risque de surchauffe. Sinon, c'était la crise.

Corollaire de ces conditions, Isosceles se baladait chez lui vêtu de doudounes trop grandes et de bottes doublées de laine. Il portait aussi une casquette fourrée qui lui couvrait les oreilles et fournissait un écrin impeccable à son casque. Chaque fois qu'il surprenait son reflet dans une vitre, il s'imaginait en chasseur de yacks, armé et prêt pour les vastes étendues congelées du Yukon. Il rêvait de vacances dans des déserts perdus, comme son voyage au Burkina Faso qu'il attendait avec impatience, dès que le vilain petit tueur en série de la Sunshine Coast serait capturé.

Isosceles adorait travailler pour Darian, mais il gagnait sa vie en tant que cyberespion free-lance. Souvent embauché pour des missions ponctuelles par la CIA et l'ASIS [12](#), il était une brillante étoile dans le firmament restreint mais vénéré des hackers.

Il lâchait rarement son Pouls. Passait en revue des journaux du

monde entier tout en gardant un œil sur les diverses caméras de surveillance qu'il avait fait installer à travers le pays – six en tout : deux pour Darian, les autres pour le FBI qui surveillait un potentiel terroriste soudanais dont Isosceles estimait qu'il était aussi dangereux qu'un philatéliste.

Alors qu'il lisait l'édition matinale de *The London Independent*, il entendit le son rare d'une intrusion.

Chaque caméra avait été programmée pour déclencher une alarme particulière. Un truc qu'il avait piqué à Darian : ses chansons différentes assignées selon les personnes. Sauf qu'Isosceles n'utilisait pas des airs de rock, mais des tonalités ; celle qui résonnait en cet instant était un bruit aigu qui lui apprit aussitôt que Danny Jim Promise venait de pénétrer dans l'appartement du Noosa North Shore Dreaming Resort.

Tout en tapant la touche préprogrammée pour appeler Darian, il scruta le moniteur. Il ne vit qu'une vague silhouette, figée sur le seuil du balcon. Le type savait. D'une manière ou d'une autre, il savait.

« Laissez un message, dit la voix de Darian.

– Appelle-moi. Il y a eu intrusion. Il est au complexe, dans l'appartement. »

Il appela Maria.

« Salut, c'est Maria. Laissez un message et je vous rappellerai dès que possible. Merci.

– Isosceles. Appelle-moi. »

Il appela Casey.

« Elle est pas là et tu vas arrêter de reluquer ses seins, fut la première chose qu'il entendit.

– Où sont-ils ? J'ai besoin d'eux. C'est urgent.

– Alors, appelle-les, merde.

– Déjà fait. Pas moyen.

– Ils doivent être hors réseau. Paumés au milieu de ces marécages à la con. Ils pourraient aussi bien être en rade à Edinburgh of the Seven Seas.

– Noté. As-tu un moyen quelconque d'entrer en contact avec eux ?

– Non. Mais je vais essayer, les appeler toutes les trois minutes pour leur dire que t'as le feu au cul. »

Isosceles raccrocha sans dire au revoir. Il continuait à fixer l'écran. Le tueur n'avait pas bougé. Il le distinguait à peine sur l'image granuleuse, mais il était là. L'alarme ne s'arrêtait pas, continuant à signaler sa présence. Il mit le son en sourdine en pensant à ses amis égarés. Il aimait bien Casey ; tous deux parlaient un langage que peu d'autres comprenaient. Tristan da Cunha était l'île la plus paumée de la planète et son unique localité, Edinburgh of the Seven Seas, la ville la plus reculée. Mais même si les habitants ne recevaient la télévision

que depuis 2001, ils avaient des lignes téléphoniques et il avait réussi à passer un appel et à joindre quelqu'un au bout de la ligne.

12. ASIS : Australian Secret Intelligence Service.

Bye bye tout ça

Capitaine, il y a eu...

Je sais !

Les amis, mes frères et mes sœurs : au cours de notre voyage, je vous en ai dit beaucoup. J'ai été votre guide et votre mentor et, en échange, vous avez été bons pour moi. Par-dessus tout, les amis, j'ai été honnête. Les grands hommes sont toujours honnêtes. Ils révèlent leurs forces autant que leurs faiblesses. Je suis ainsi.

Ne craignez rien, les amis. Je veux que vous m'écoutiez attentivement car ceci pourrait aussi vous arriver.

Vous vous rappelez Superman qui devient tout minable dès qu'il approche de la kryptonite ? Ce genre de truc peut nous arriver. Ça s'appelle *catastrophiser*. En tout cas, c'est comme ça que disent les flics et les pys. C'est vraiment vraiment vraiment horrible ; et ce n'est pas juste. C'est déjà assez dur pour nous autres, les tueurs en série. Je veux dire, vous voyez à quel point c'est dur. Les gens s'imaginent que c'est facile. La quantité de préparation et de réflexion nécessaire au métier est immense.

Je suis planté, tout raide, à l'entrée de l'appartement, Helen-les-gros-nénés sur une épaule, mon sac à dos sur l'autre. J'avais fait glisser la porte et j'allais entrer quand j'ai senti l'intrusion. (Rappelez-vous : être sur ses gardes.)

Quelqu'un était venu ici depuis mon dernier passage. Je le sens, mais il y a *autre chose*. Comme il n'y a aucun meuble dans l'appartement, le seul moyen de savoir c'est d'examiner le sol pour voir s'il n'y a pas de traces d'empreinte. (Ne paniquez pas si vous pouvez l'éviter. Restez calmes. Évaluez la situation.)

Très lentement, je recule derrière le seuil de la porte coulissante, à moitié dedans, à moitié sur le balcon. C'est une situation dangereuse. Et s'ils étaient tout près ? Il faut que je réagisse vite. Je n'ai plus le contrôle, quelqu'un est entré chez moi. (Vous devez garder le contrôle en permanence.)

Je suis un expert en surveillance. C'est un de mes talents. Comme les snipers. J'observe et je suis les mouvements de mes cibles depuis des années. Je sais quand reculer, battre en retraite, si je m'approche trop et quand me rapprocher à nouveau en faisant semblant d'être un gland de touriste. C'est une forme d'art, acquis grâce à des années de patience. Si je sais surveiller sans être repéré, je sais aussi quand je suis surveillé. (Ça vient avec l'expérience, les amis.)

Ça n'arrive pas très souvent. Mais c'est en train d'arriver maintenant. Non seulement le feeling de l'appartement a changé, mais il y a autre chose.

Il me faut quelques minutes pour laisser l'obscurité me traverser et retrouver une vision correcte. C'est alors que je remarque le fil. Un mince fil noir qui court le long de la plinthe dans la pièce. J'essaie de trouver où il démarre et où il va, mais je n'y arrive pas.

Je le perds de vue dans le coin cuisine. Je sais qu'il est relié à une caméra. C'est forcé. Si j'étais le flic-numéro-un-du-pays, c'est ce que j'aurais fait. (Essayez de vous mettre à la place de ceux qui vous traquent. Pensez comme eux. C'est très utile.)

Comment est-ce arrivé ? C'est tout mélangé dans ma tête, mais je finis par deviner. Les portables. J'ai toujours su que je prenais un risque en rebranchant leurs batteries pour charger les photos. Même si ça ne durait qu'une minute à peine, le téléphone se remettait à envoyer ses signaux. Je sais, les amis : c'était un risque professionnel qui en valait largement la peine. Jusqu'à maintenant. Mais nous ne recommencerons plus, c'est clair.

Je sais que la caméra ne me regarde pas. Je scanne tout l'appartement et je peux voir qu'il n'y en a aucune aucune aucune braquée vers là où je suis. (Connaissez, du mieux possible, le genre de technologies que les flics utilisent. Soyez là aussi sur le qui-vive.)

Elle est sans doute juste au-dessus de moi, braquée sur la porte d'entrée de l'appartement et programmée pour se déclencher au moment où je la franchis. De façon à obtenir une jolie image de moi de face. Pour le moment, ils n'ont que mon ombre, c'est tout. Une chance. Une chance que je sois passé par le balcon. (Rappelez-vous, les amis : la chance joue son rôle.)

Je recule encore d'un pas et je largue Helen par terre sur le balcon. Une pause, réfléchir au problème. J'aimerais vraiment entrer, trouver la caméra et l'enregistreur et les bousiller, mais je ne peux pas parce que je serais vu.

Je fous un coup de pied dans la gueule de Helen parce que je suis en colère et que sans elle rien de tout ça ne serait arrivé.

Je ne retourne pas à l'intérieur. Je ne pars pas. Comme je le devrais. Les amis, je suis pétrifié. Je ne sais pas quoi faire. Je n'ai plus le contrôle. C'est lui.

Signal

Le jour baissait, mais Maria était bien décidée à continuer à rouler jusqu'à ce que nous trouvions la bifurcation qui nous mènerait à Neebs. J'étais depuis longtemps parvenu à la conclusion que nous n'avions pas l'ombre d'une chance d'y arriver ce soir et que nous étions condamnés à passer la nuit sur le bord de la route ou alors à retourner lamentablement chez Casey et, comme Burke et sa caravane, à reprendre notre voyage à l'aube. Il valait mieux que je garde tout ça pour moi. Après tout, c'était entièrement ma faute.

Alors que nous franchissions un autre virage en aveugle dans notre voyage silencieux vers la bifurcation cachée, enveloppée de forêts, nos téléphones se sont mis à vibrer en même temps.

« Gare-toi, dis-je, pendant qu'on a du signal... »

Elle a écrasé le frein. Ma ceinture de sécurité m'a empêché de passer par le pare-brise.

« Huit messages, annonçai-je en composant le numéro de ma boîte vocale.

– Moi aussi. »

Les miens commençaient par le plus ancien : Casey nous rappelant que l'embranchement vers Courier Road était vraiment difficile à trouver et que nous devons chercher un gommier qui ressemblait à un fauteuil.

Les messages de Maria commençaient par le plus récent.

Pendant que j'effaçais le mien et passais au deuxième, la voiture bondit et, cette fois, j'ai bien cru passer à travers mon siège.

« Que...

– C'est lui. Il est à l'appartement. En ce moment. »

Je composai le numéro pendant qu'elle fonçait à une allure extrêmement périlleuse.

« Où êtes-vous ? demanda Isosceles.

– Paumés.

– Je redescends Tin Can Bay Road. Elle donne sur la route du complexe, cria Maria pour qu'il puisse l'entendre.

– Je vais vous guider. Il faut que Maria évite de brancher son téléphone pour ne pas créer d'interférence dans les fréquences. Je vais vous tracer et vous servir de GPS en même temps. Peu importe si vous perdez le signal. Vous le retrouverez. Ça y est. Je vous ai. Vous roulez dans le mauvais sens.

– Quoi ? dis-je.

– Quoi ? dit-elle.

– Faites demi-tour. Là, vous vous dirigez vers le sud-ouest sur Tin Can Bay Road...

– Demi-tour, fis-je à Maria.

– Mais...

– Si vous continuez comme ça, vous allez tomber sur une piste qui s'appelle Courier Road, un truc qui a un nom et rien d'autre, vous devrez la longer pendant six kilomètres, arriver à Harry's Hut Road, qui semble tout aussi invisible sur ma carte, rouler le long d'un sentier de randonnée jusqu'à un coin nommé Fig Tree Point pour ensuite vous diriger vers l'est, dans la forêt, pendant à peu près trois kilomètres puis bifurquer vers le sud et rouler encore dans la forêt sur huit à dix kilomètres. »

J'avais branché le haut-parleur pour qu'elle puisse entendre, ce qui au moins la convainquit de cesser de discuter et de faire demi-tour. *Crac* quand l'arrière du Toyota tua un arbre, *crac* quand le pare-buffle en broya un autre, *crac* quand l'arrière reprit son massacre et *crac* quand le pare-buffle défonça un quatrième arbre innocent. Un demi-tour impeccable sur une piste aussi étroite. Maintenant, nous repartions par là où nous étions arrivés.

« Ça mène à une impasse, dis-je à Isosceles.

– Non. Bientôt, vous allez arriver à un V sur la route. Restez à droite.

– On va arriver à un V...

– J'ai entendu, merci.

– Et ensuite, continua Isosceles, au bout de deux kilomètres trois, vous tomberez sur Rainbow Beach Road. Prenez-la vers Cooloolo Creek. Il se peut qu'il n'y ait pas de pancartes, en fait c'est quasiment certain, mais la route tourne très soudainement vers le nord. C'est-à-dire à gauche, Darian. Ne tournez *pas* à gauche. Ensuite, il y aura une piste pour quatre-quatre. Elle conduit directement à la plage où vous émergerez à hauteur de Little Freshwater Creek. Pas plus de quatre kilomètres. Là, vous serez sur l'autoroute des sables. Il vous restera environ trente kilomètres jusqu'au complexe, mais c'est en ligne droite et vous pourrez foncer. »

L'autoroute *Mad Max*, nous voilà.

« T'as enregistré ? »

Elle acquiesça avant de pointer le menton devant nous : le V sur la

route que nous n'avions même pas remarqué à l'aller.

« Reste à droite, dis-je.

– Ta gueule.

– Qu'est-ce que tu vois sur ton écran ? demandai-je à Isosceles.

– Pour le moment ? Rien. Il a franchi la porte coulissante du balcon.

Puis il s'est arrêté. Figé.

– Et ensuite, quoi ?

– Il est resté comme ça pendant à peu près quarante secondes. Je le voyais à peine, juste une ombre au coin de l'écran. Puis il a reculé.

– Donc, il est parti ?

– Peut-être. Peut-être pas. J'ai cru voir une ombre, un mouvement infime, il y a quelques secondes. Ce qui signifierait qu'il est toujours sur le balcon. Maria conduit horriblement vite. »

Bel euphémisme. Sur l'étroite piste qui méritait à peine ce nom, elle fonçait – je me suis penché pour regarder – à cent dix à l'heure. Pas mal pour une route à peu près normale. Comme moins d'un mètre nous séparait de chaque côté d'épaisses broussailles et d'arbres visiblement robustes, c'était, pour le moins, exaltant.

Elle ne cessait de devenir de plus en plus sexy.

« Plus vite, dis-je.

– Ta gueule. »

On en était revenus à ça. Mais, au moins, nous savions où nous allions et nous étions guidés.

« Combien de temps avant d'arriver là-bas ? On roule à cent dix.

– À cette vitesse ? Vingt-deux minutes. »

Le téléphone de Maria vibra.

« Ne réponds pas.

– Je comptais pas le faire, cria-t-elle tout en se penchant pour voir qui appelait.

– Regarde la route ! hurlai-je en lui piquant son téléphone. C'est "Chef".

– Le Gros. Qu'est-ce qu'il veut ?

– Sûrement une autre réunion de thérapie de groupe, dis-je pendant que l'appel était renvoyé vers la boîte vocale.

– Rends-moi mon téléphone.

– Tu conduis, je le garde.

– Rends-le-moi.

– D'accord », dis-je en plaçant l'engin entre nous sur le siège.

Une sorte de compromis, pensais-je. Elle l'a raflé pour le remettre entre ses cuisses sans rien dire.

Zigzag

On a l'impression d'être aspiré dans un vortex. C'est très effrayant. Plus rien n'a de sens.

Le choc de l'intrusion, le choc qu'ils aient retrouvé une de mes planques est terrible. Comment cela a-t-il pu arriver ? Quelle erreur ai-je commise ? Dans ma tête tournent en boucle toutes les fois précédentes où je suis venu ici. J'essaie de comprendre. Je ne peux pas bouger.

La rage me déchire le corps. Je veux entrer chez *moi* et fracasser cette caméra en mille morceaux. Voilà ce que j'ai vraiment envie de faire. Mieux même, je veux arracher cette caméra et la braquer sur Helen pendant que je lui tranche la tête pour la brandir devant l'objectif avant de le lui éclater sur le front.

Mais tu ne peux pas faire ça, capitaine ! Fuis ! En vitesse ! Il y a peut-être des soldats dans les autres appartements ! Fuis tout de suite.

Je ne bouge pas. Je ne peux pas. Je ne peux que rester sur le balcon en continuant à regarder le fil noir qui court le long de la plinthe, pour disparaître dans la cuisine.

Tu ne peux pas rester planté là.

Je sais.

Tu dois t'enfuir.

Je sais.

Une alerte a dû être déclenchée.

Je sais.

Des gens sont en train de venir.

Je sais.

Ce flic. Le-meilleur-du-pays. Lui.

Je sais.

Si tu restes ici, il va t'attraper.

Je sais.

Tu ne risques rien. Il va venir par la route. Il ne découvrira le ruisseau que bien après que tu seras parti et même alors il ne comprendra peut-être pas que c'est par là que tu viens.

Excellent. Un plan. S'échapper. Battre en retraite. Retourner au bateau et naviguer tranquillement à travers les marais jusqu'à la rivière. Je serai en sécurité.

Vas-y. Tout de suite.

Mais, et les filles ? Les photos ? Comment vais-je leur parler de la chaîne ? Et les téléphones avec leurs photos dedans ? Je ne peux pas faire ça à la maison. Il faut que je le fasse là où il n'y a aucun risque, c'est-à-dire, ici. Les étapes 9, 10 et 11. Qu'est-ce qu'elles vont devenir ? Comment résoudre ce problème ? Ça ne marchera pas à la maison. Il faut que ce soit ici. Et je ne peux pas non plus aller à l'autre appartement. Là-bas, c'est pour les étapes 12 et 13 seulement. Qu'est-ce que je vais faire des filles ?

Tue-les. Laisse-les.

Non !

Je me frappe la tête de toutes mes forces. Paf, bim. D'où sort cette idée idiote ? Les laisser ? Ce serait désobéir à la première des règles du métier : ne jamais abandonner un cadavre derrière toi. Seigneur ! Reste concentré ! Parfois, la voix dit des trucs vraiment cons cons.

Alors, tu dois les ramener à la maison.

J'en ai pas envie. Je déteste Helen-les-gros-nénés et Jenny est toute raide et elle va bientôt sentir. Des tueurs se sont fait prendre à cause de l'odeur.

Alors, va en amont. Va à Neebs.

Je peux pas, crétin ! Il y est ! Je viens juste de l'y envoyer !

Non, il est train de venir te choper. C'est lui, sûrement, qui a installé cette surveillance. Il doit être en bagnole, là, en train de foncer ici. Fuis. Prends les filles. Tu verras plus tard.

Tu verras plus tard, tu verras plus tard, tu verras plus tard. Merde !

Je ne bouge pas.

Cible dégaée

Après notre périple dans la forêt, sur des pistes coincées entre d'interminables murs de broussailles, crevées de nids-de-poule gigantesques, et dans des endroits où il n'y avait plus de piste du tout, nous avons émergé entre deux grosses dunes sur le vaste rivage du Pacifique Sud baigné d'un glorieux soleil couchant.

Maria repassa en première pour rouler lentement sur le sable épais et mou, un piège dangereux pour les imprudents. Dans ces cas-là, on est censé dégonfler les pneus, sauf qu'on n'avait pas le temps. La moindre seconde gaspillée était insupportable.

L'autoroute des sables était très fréquentée. Le gros de la circulation venait face à nous, en direction de Fraser Island. Dans la nuit qui tombait, on ne voyait pas vraiment les voitures, juste leurs phares. Dès qu'on est arrivés sur un terrain plus ferme, solide, Maria a tapé dans le moteur. Elle ne faisait pas semblant.

En quelques secondes, on s'est retrouvés à cent soixante. C'était l'éclate. Elle restait proche du bord de l'eau et moi je gardais un regard anxieux sur les vagues, sachant que si on se faisait prendre dans un contre-courant, on aurait un sacré problème. En collant ainsi à l'océan, cela signifiait qu'on demeurerait à bonne distance des voitures qui venaient en face et qui roulaient entre quatre-vingts et cent vingt. C'étaient les ivrognes qui roulaient le plus vite : dès qu'ils nous voyaient arriver, ils braquaient vers nous, comme dans une sorte de salut primal, pour nous éviter à la dernière seconde. Maria continuait à foncer avec une froide détermination, ne cédant jamais le moindre centimètre à ces bagnoles qui nous arrivaient dessus. C'était un peu comme dans ce vieux film, *Rollerball*.

Isosceles nous rencardait sur ce qu'il voyait sur son moniteur : Rien. Juste le « ressenti », comme il disait, que notre gars se trouvait toujours sur le balcon.

Ça commençait à m'exciter pour de bon.

Sur une autoroute des sables, il n'y a pas de lampadaires. La lune était cachée derrière une épaisse et noire couverture nuageuse. La

circulation à contresens diminuait et Maria passa en pleins phares. Il fallait faire attention à ne pas rater l'endroit où tourner. On ne risquait pas de tomber sur une pancarte... c'était juste un trou entre deux dunes.

« Là », dis-je en tendant le doigt.

Elle acquiesça et bifurqua vers l'intérieur des terres. Nous n'étions plus qu'à quelques minutes du complexe.

Elle dut à nouveau ralentir pour mouliner en première dans le sable mou. Nous nous sommes traînés entre les dunes, et puis, après avoir veillé à ne dégommer aucun de ceux qui traînaient autour du parking, elle est repartie à cent soixante. Quelques secondes plus tard, nous franchissions le portail du Noosa North Shore Dreaming Resort.

En tout, cela faisait près de quarante minutes depuis la première alerte. Serait-il encore là ?

Maria éteignit les lumières et, pendant un instant, le noir nous aveugla. Dieu merci, la route était large, plate et droite – et le revêtement était lisse. Elle ralentit avant de s'arrêter devant Sunrise Breeze. Nous avons quitté la voiture très vite et en silence – laissant les portières ouvertes pour éviter de les claquer.

« Tu passes devant, je fais le tour par le balcon », dis-je.

Elle hocha la tête. Intelligente comme elle était, elle avait subtilisé un passe à Eddie le Crapaud avant de le relâcher l'autre matin. Elle l'avait sur elle.

Moi, j'avais mon flingue, coincé sous la ceinture de mon jean et qui me démolissait le dos depuis que nous avions entamé cette expédition. Nous restions en contact l'un avec l'autre grâce à nos portables.

« J'arrive à la porte », dit-elle tandis que je venais à peine de contourner l'immeuble et que je découvrais le balcon.

Il était désert.

« Il est parti », fis-je en me mettant à courir.

La porte coulissante était encore ouverte.

« Ou alors, il est dedans », répondit-elle.

– Non. Isosceles l'aurait vu.

– Probablement. Mais...

– Je suis à dix mètres à peine », ajoutai-je, les yeux braqués sur le balcon et la porte ouverte.

S'il était à l'intérieur – et c'était possible, la caméra ne couvrant pas tous les angles –, elle était en grand danger. Les types comme Promise ne réagissent pas bien à une arrestation : ils ont tendance à vous asperger d'une grêle de balles.

« J'entre. »

J'étais en train de me hisser sur le balcon. C'est alors que sur ma gauche, au loin, deux cents mètres peut-être, j'ai cru voir une lumière. Un flash, comme une torche qu'on allume et qu'on éteint, qui n'a pas

duré plus d'une seconde. Il s'était produit au cœur de la forêt et maintenant il avait disparu. Le moment était mal choisi pour m'inquiéter de ça. J'avais pris pied sur le balcon et je fixais l'intérieur de l'appartement. J'y suis entré au moment où Maria franchissait la porte. Nous nous sommes dévisagés, silencieux. Était-il ici ? Pas un bruit. Rien. Elle a montré la chambre à coucher avant de se diriger vers elle. Je la couvrais.

« Vide, dit-elle. Il est parti. »

Nous nous y attendions, mais la déception était sévère. Il était moins une.

« Darian ? Qu'est-ce que tu fais ?

– J'ai cru voir un truc. »

J'étais retourné sur le balcon pour scruter l'épaisse forêt d'ombres.

« Quoi ? fit-elle en me rejoignant.

– Je sais pas. Une lumière, peut-être. Un reflet. Ça a duré moins d'une seconde.

– Qu'est-ce qu'il y a, là-bas ?

– Des ronces, encore des ronces et toujours des ronces. Et un ruisseau, aussi... »

J'ai compris.

« Le ruisseau, dis-je. C'est par là qu'il vient. »

Je sautai du balcon pour me mettre à courir vers ce ruisseau dans lequel j'avais failli tomber l'autre soir. Maria me suivait de près.

« Où mène-t-il ? demanda-t-elle alors que nous arrivions au bord.

– À la rivière.

– Elle était loin, cette lumière que tu as vue ? »

Elle était en train d'appeler Isosceles.

« Deux cents mètres, peut-être.

– Il y a un ruisseau qui coule derrière le complexe. Il se jette dans la Noosa. À quelle distance ? » lui demanda-t-elle.

Elle raccrocha et annonça :

« Un kilomètre deux. Tu es sûr que c'était une lumière ?

– Non ! répondis-je en me mettant à courir en direction du reflet – ou quoi que ce fût – tout en restant aussi proche du bord du ruisseau que possible.

– Je vais trouver un bateau pour passer par la rivière », me cria-t-elle tout en composant un nouveau numéro.

Peu importait ce que j'avais vu. C'était *quelque chose*. Et ce quelque chose pouvait être notre gars. L'alerte avait été déclenchée depuis près d'une heure. N'importe quel type normal, à l'esprit à peu près clair, aurait filé depuis longtemps, et s'il l'avait fait nous n'avions aucune chance. En soixante minutes, il avait eu largement le temps de rentrer chez lui pour se coincer la bulle devant la télé. Mais s'il avait paniqué, si le *ressenti* d'Isosceles était juste, s'il était bien resté sur le balcon à se

demander quoi faire, alors il était vraiment possible qu'il soit encore tout près.

Courir en pleine nuit dans une forêt d'arbres à thé le long d'un ruisseau dont la berge s'effondre, à travers des herbes sauvages, en évitant des troncs effondrés et des racines hérissées de protubérances coupantes, était une expérience nouvelle pour moi. Tous les délinquants que j'avais poursuivis fonçaient dans des ruelles plus ou moins sinistres, mais toujours goudronnées. J'avais l'impression d'être un shérif de la grande époque dans le delta du Mississippi. J'ai essayé de courir dans le ruisseau lui-même, ce qui s'est avéré à la fois stupide et crade. Même s'il n'était pas profond, il offrait encore moins de sécurité : impossible de voir les trous au fond, si bien que j'ai fini par me casser la gueule dans une eau croupie. À une telle distance de la rivière, les marées ne nettoyaient ce marécage qu'en cas d'inondation, c'est-à-dire une fois tous les dix ans. L'eau puait. Maintenant, moi aussi.

Je n'avais rien vu qui ressemblait à une personne ou à un bateau – juste un infime clignotement au moment où je grimpais sur le balcon. Mes yeux s'étant accoutumés à l'obscurité, je discernais des ombres et des formes sur une centaine de mètres à peine – les arbres se débrouillaient à merveille pour me gâcher la vue. Après ça, plus la moindre visibilité. Le ruisseau lui-même était une ligne noire et immobile qui serpentait de façon imprévisible, se fondant dans les ténèbres sans révéler quoi que ce soit. Mais je continuais à patauger, sachant que c'était notre seul espoir.

Qui risquait fort d'être le dernier. Le danger était réel qu'après cette expérience il décide de raccrocher et de quitter la région. Nous l'avions forcé à réévaluer ses plans. Il devait l'avoir très mauvaise, sachant que le confort dans lequel il réalisait une partie complexe de son projet adoré était désormais détruit. Il allait devoir tout repenser.

« Arch, c'est Maria. Tu peux mettre un bateau à l'eau et me retrouver au départ du ferry ? Tout de suite. J'y serai dans cinq minutes. Avec des projos.

– Pas de souci », entendit-elle à l'autre bout de la ligne alors qu'elle était en train de courir dans le couloir de l'immeuble.

Arch vivait en aval, pas très loin de chez Darian. C'était un vieil ami, le genre à qui on pouvait demander n'importe quoi à 3 heures du matin et qui acceptait sans poser de questions.

Elle avait vu qu'Adam et le bureau avaient appelé huit fois dans l'après-midi. Elle n'avait écouté aucun des messages, mais elle savait que c'était soit parce qu'ils avaient du nouveau sur le tueur, soit parce que le Gros avait découvert qu'elle avait fouiné.

Elle n'avait pas vraiment d'ami au poste, personne d'assez proche à

qui se confier. Un des revers de la beauté. Elle choisit Billy. Il était con et plus amoureux d'elle que n'importe quel autre.

« Hé, Maria, ça va ? Paraît que tu es malade ? »

– Ouais. Je crois qu'on devrait mettre Sil l'Oignon au trou, Billy. Ce poisson qu'il m'a vendu, putain, j'ai gerbé dix heures d'affilée.

– Je te crois. Son saumon de mangrove, c'est du requin. On a qu'à lui foutre les chocottes, il nous fera bouffer gratos. Mais rien que des frites. »

Ils rigolèrent.

« J'appelais juste pour savoir comment s'est passée la journée. »

Il redevint grave.

« Seigneur. Tu sais qu'on a retrouvé six bouteilles de vodka dans cette caisse ? Mickey n'avait jamais vu ça. Ils en ont parlé toute la nuit à la télé. Même le chef en avait les larmes aux yeux. J'lui reproche pas. Moi, j'essaie même pas de roupiller. J'veux pas me taper des cauchemars à cause de ce truc. J'me refais tous les Clint Eastwood. T'as vu *Le Bon, la Brute et le Truand* ? Carrément génial.

– Et c'est tout ? Juste ce terrible accident ?

– Ben, ça te suffit pas ? Onze morts. Ça doit être un record. En tout cas, c'est ce que dit Mickey.

– D'accord. Merci, Billy. Je voulais juste m'assurer qu'il ne s'était rien passé d'autre. Que notre tueur en série n'avait pas fait reparler de lui.

– Merde, non. Déjà que c'était un jour de merde. Tu viens, demain ?

– C'est mon jour de congé, mais j'ai reçu deux ou trois messages du Gros... »

Elle ne finit pas sa phrase pour voir s'il allait s'en charger.

« Quelle plaie, ce mec. Je comprends pas pourquoi on lui a filé le poste. Ça aurait dû être Mickey.

– Ouais, t'as raison, Mickey avait l'expérience. »

Le moment était venu de raccrocher.

« Il connaît le coin mieux que personne et il a l'ancienneté... »

– Billy, faut que j'y aille ! C'est le poisson qui remonte. Désolée !

– Pas de souci, Maria. À plus », dit-il en rigolant tandis qu'elle lui raccrochait au nez.

En franchissant le portail du complexe, elle pensa : je suis dans la merde.

Peu après, elle était au départ du ferry. La rivière, sur laquelle flottaient les lumières de Tewantin sur l'autre rive, était calme. Elle reconnut le gros hors-bord qui approchait. La vitesse sur la Noosa était limitée à quarante nœuds. Arch devait frôler les cent.

Je me déplaçais dans un monde défini par un cours d'eau étroit et sombre et d'épaisses broussailles. Le ruisseau du tueur. Ça devait être

son point d'accès. Qu'il connaissait sur le bout des doigts. Pour moi, c'était un terrain inconnu.

Quand un autre méandre inattendu me fit trébucher et que pour la dixième fois je me suis coupé sur une souche, je me suis forcé à continuer. Ignore l'inconnu – et la peur qui s'y loge – et avance encore, plus vite. N'abandonne pas.

Je n'avais encore rien vu d'autre qu'un amas d'ombres dans une forêt puante.

Maria m'avait envoyé un texto pour m'annoncer qu'Arch et elle venaient de quitter le débarcadère du ferry et remontaient la rivière. Ce qui devait vouloir dire qu'ils n'étaient plus très loin, même si en réalité je n'en avais aucune idée. Je savais juste que cet horrible petit ruisseau tordu finirait bien un jour par se déverser quelque part.

Et c'est ce qui arriva.

À quatre-vingts mètres devant moi, au bout du ruban d'eau noire, s'étalait la Noosa, large et irisée, jonchée de lumières, reflets des poches de civilisation toutes proches – maisons, lampadaires brillants du parc de Tewantin à un kilomètre de là, hangars à bateau –, et au beau milieu, j'étais sûr de discerner un minuscule *tinnie* qui glissait en direction de la rive opposée, comme s'il venait de s'extraire du ruisseau le long duquel je cavais maintenant à toute allure. On aurait dit une truite. Il progressait silencieusement, rapidement, efficacement, donnant l'impression de fuir quelque chose ou quelqu'un. Il se trouvait à une cinquantaine de mètres de ma rive.

Une lumière éclatante déferla sur le *tinnie* en provenance du bateau de Maria et d'Arch. J'étais arrivé au bout du ruisseau, au confluent, l'eau me léchait les chevilles. J'essayais de distinguer la personne dans la petite embarcation, mais c'était difficile. Elle semblait accroupie, ou tassée sur elle-même, à peine visible. Mais il y avait quelqu'un, à l'arrière du bateau, penché sur le moteur. Le *tinnie* avançait plus vite maintenant, filant vers l'autre rive. Il y avait une sorte de plage de mouillage avec quelques voitures et des quatre-quatre. Difficile à dire avec l'absence de lampadaires sur ce parking, mais l'un des véhicules ressemblait bien à un van blanc.

C'était lui. J'en étais certain.

Je me suis agenouillé, la main gauche serrant fermement mon poignet droit. Je suis bon tireur, mais c'était un pistolet et la distance rendait le tir difficile.

Maria et Arch le tenaient toujours dans leur projecteur. S'ils avaient su ce que j'étais sur le point de faire, ils n'auraient peut-être pas été aussi généreux.

« Promise ! »

La rivière porta ma voix.

La silhouette à l'arrière du bateau fit volte-face vers moi. Il était

trop loin pour que je voie son visage, la tête qu'il faisait, mais je m'en foutais. La cible était dégagée. J'ai appuyé sur la détente.

Vengeance

Arch éclata de rire.

« Ton copain est en chasse », dit-il à Maria.

Choquée, elle aboya :

« Éteins ! »

Paniqué, Promise avait accéléré l'allure ; ma balle l'avait raté. Il était proche de la rive et s'était planqué dans le fond du bateau. Je continuais à viser, juste au-dessus du moteur, là où il allait réapparaître, attendant une nouvelle occasion. Le 92 pouvait l'avoir à cette distance. Il pouvait même l'atteindre sur l'autre rive. Il fallait juste que mon prochain tir soit le bon.

C'est alors que le projecteur s'est éteint. Ma cible en mouvement, jusqu'alors illuminée, se retrouva plongée dans les ténèbres. Qui allaient durer de longues secondes avant que ma vision s'ajuste. D'ici là, il risquait de m'échapper, de débarquer sur le sable et de foncer vers le van.

« Rallumez ! » hurlai-je vers la rivière.

Je voyais le hors-bord. Aucune chance qu'il arrive sur Promise à temps. Il allait s'en sortir.

« Darian ! Ne tire pas ! »

Maria. Qui gueulait.

J'entends mon nom claquer sur la rivière. Au début, je suis désorienté, mais, en me retournant, je vois que c'est lui ; ensuite, il y a l'éclair et je sens ce bruit, ce sifflement, *whish*, tout près de mon oreille, qui passe comme une comète et une seconde après éclate la détonation, comme un minitonnerre, et je comprends que c'est un coup de feu. Par toutes les putes de l'univers. Il est en train de me tirer dessus.

« Rallumez ! » j'entends, et je comprends que le flic – le-meilleur-du-pays – ne me voit plus.

Je regarde en aval le gros hors-bord qui fonce vers moi.

Je me tourne vers la rive et je sais que je vais y arriver. Ils sont trop loin.

Et ils n'ont pas rallumé leur gros projecteur. Je suis dans le noir. Magne-toi.

Ça, c'était *catastrophisant*. Jusqu'à il y a pas longtemps, je détaçais comme un malade, sans plan ni but. Mes frères, quand on parle de ne pas respecter les règles. Là-haut sur le balcon après que toutes ces idées folles se sont mises à cavalier de partout, en zigzag, dans ma tête, j'ai fait ce que tout bon soldat devrait faire sous le feu ennemi : remballer son barda et battre en retraite pour reprendre le combat un autre jour.

Il y a beaucoup de choses auxquelles réfléchir, maintenant. Ma vie entière vient de basculer dans tous les sens et j'ai l'impression d'être Willy Wonka dans une machine à laver. Même quand je descendais le ruisseau avec les deux filles au fond du canoë, avant même d'entendre le *whish* et le coup de feu, et que je croyais n'avoir rien rien rien à craindre, j'étais tout remué à l'intérieur, tout juste capable de me concentrer sur la nécessité de traverser la rivière, de prendre le van et de rentrer à la maison.

Rentrer-maison-rentre-maison-rentre-maison. Voilà qui avait du sens, et dans le tourbillon *catastrophisant*, à peu près le seul truc qui en avait. J'avais quelque chose à faire. Juste m'en tenir à l'idée de rentrer et oublier l'odeur de la morte, Helen-les-gros-nénés et les téléphones pour suivre le conseil du zeppelin : me concentrer.

Si vous avez un problème, posez-le sur une feuille et regardez-le glisser dans le courant. Vous voyez. Il s'en va. Il est parti maintenant. Ne vous torturez pas à cause d'un problème que vous ne pouvez pas résoudre ici et maintenant. Posez-le sur une feuille et regardez-le flotter et s'en aller ; vous y reviendrez quand cela sera nécessaire. On appelle ça de la pensée cognitive. Merci zeppelin.

Mais le *whish* et la détonation qui l'avait aussitôt suivi, ça change tout. Le meilleur-enquêteur-de-la-criminelle-du-pays veut me tuer. Et il a bien failli réussir !

Ben, merde. Si ça demande pas un moment de concentration, ça.

J'espère que ça ne vous arrivera jamais, mes frères et sœurs, mais si ça vous arrive, pensez-y comme à un moment pour vous concentrer. Je ne le recommande pas mais, c'est sûr, c'est un excellent moyen d'arrêter de *catastrophiser*. Il n'y a plus de zigzag dans ma tête.

Maintenant, je suis calme.

Maria eut un moment de clarté. Le tueur était en train de débarquer du *tinny*. Arch et elle se rapprochaient de lui. Darian était coincé sur l'autre rive, dans l'impossibilité de traverser. Son tir l'avait raté et il n'essaierait pas une deuxième fois, pas dans le noir et à cette distance.

Darian était, de fait, hors jeu.

La capture était maintenant tout à elle.

« Fonce », dit-elle à Arch.

L'étrave scia l'eau ; l'avant du hors-bord se dressa encore.

Tandis que la distance faiblissait, elle regarda le tueur lancer son *tinnie* sur le sable, en bondir, saisir un sac à dos puis une jeune femme qu'il jeta sur son épaule avec le sac avant de courir vers le van. Putain de merde, se dit-elle : il en a une autre. Il balança ses fardeaux à l'arrière du van, revint en courant vers son bateau. Jeta un regard vers eux en aval. Trop loin pour voir à quoi il ressemblait. Entièrement vêtu de noir. Il était grand et mince, voilà tout ce qu'elle pouvait dire à cette distance. Mais ils se rapprochaient, se rapprochaient vraiment.

Elle le regarda se pencher dans le *tinnie* et soulever une autre fille.

Putain de Dieu, se dit Maria : une deuxième victime dont ils ne savaient rien. Puis elle vit comment il la transportait, comme une statue. Une information, sagement recopiée sur un cahier lors d'un de ses cours du soir et oubliée depuis, lui revint en mémoire. La *rigor mortis* survient douze heures après la mort et dure trois jours.

Elle sentit Arch pousser encore le moteur mais la vitesse du bateau n'augmenta pas. Ils étaient déjà au maximum. Le tueur était au van, il y jeta la seconde fille à l'arrière et claqua les portières. Sans un regard dans leur direction, il courut côté conducteur.

Ils étaient trop loin.

Il allait s'échapper.

Le van démarra. Pas de feu. Impossible de lire la plaque.

Il tourna dans la rue et disparut.

Il ne servait à rien d'appeler des renforts. Tous les postes de police du coin étaient fermés la nuit.

Rentrer-maison-vite-rentre-maison-vite-rentre-maison-vite.

J'ai pris les petites rues. Je les connais toutes. Ça avait été juste, beaucoup trop juste. Je n'aime pas l'anxiété, les amis, et cette expérience avait été vraiment stressante. Mais après dix minutes de conduite prudente, vérifiant dans mon rétroviseur que je n'étais pas suivi, j'étais de retour dans le confort de mon garage.

Helen-les-gros-nénés et Jenny-raide-morte avaient roulé dans tous les sens à l'arrière. Helen avait l'air morte. Je lui ai écrasé la gueule à coups de pied pendant un bon moment, elle l'avait bien mérité. Elles étaient vraiment étalées n'importe comment. C'était drôle. Jenny-raide-morte, surtout. On aurait dit un mannequin de magasin. Toute pâle et d'un blanc pâteux. Et ses yeux étaient bizarres. J'ai eu envie de la baiser. J'ai toujours eu envie de baiser un mannequin, mais alors je me suis souvenu qu'elle allait commencer à sentir, mais alors...

Je m'en suis tiré sauf que tout est chamboulé maintenant. Il va vraiment falloir improviser, les amis. Mais pas trop. Je vous entends déjà, *Ne t'emballe pas, Winston, ne t'écarte pas trop du plan, sinon tu te feras prendre*, parce que le plan est un chemin connu, une route très sûre.

Donc, ce que je vais faire, c'est m'asseoir et écrire une longue liste. Une nouvelle liste. Une liste de vengeance. Une liste de tout ce que je vais trouver pour vraiment faire du mal au meilleur-inspecteur-de-la-criminelle-du-pays.

Neebs

« **B**on Dieu, vous allez la fermer, tous les deux ? » dit Arch alors qu'il conduisait le bateau vers l'aval.

Après avoir compris que je n'allais pas avoir de seconde chance, je n'ai eu d'autre choix que de regarder le véhicule du tueur se fondre dans la nuit. Le bateau d'Arch s'était tourné vers moi depuis l'autre rive, me foutant son projecteur dans la gueule pendant que Maria gueulait :

« Espèce de connard ! »

C'était il y a cinq minutes. Ils étaient venus me récupérer et nous étions en train de regagner l'appontement d'Arch où Casey nous attendait.

« Je retourne me coucher. Réveillez-moi si vous avez encore besoin de moi. »

Tel avait été le premier commentaire d'Arch avant qu'il délivre sa réprimande, excédé par notre engueulade parce que j'avais tenté de descendre le tueur.

« C'est pas possible d'être aussi con, dit-elle.

– Ta gueule, répondis-je.

– Donne-moi ton arme.

– Rêve.

– Je suis déjà dans la merde. Adam sait que je m'intéresse à lui et s'il apprend qu'on a tiré des coups de feu sur la rivière...

– Non, j'irai à tout le monde qu'on a fait péter quelques vieilles fusées de feu d'artifice », intervint Arch avec confiance.

De la part du mec qui avait balancé une grenade à main dans le bureau du maire. Et qui inspirait un certain respect.

« T'es en train de boudier, là, petite ? dit-il.

– Non, marmonna Maria.

– Bon, on fait quoi maintenant, les gars ? » s'enquit-il.

Nous nous sommes dévisagés, Maria et moi. Bonne question. Promise avait détalé, peut-être pour de bon, avec deux nouvelles victimes dont l'une était morte. La frustration de Maria était aiguë. Je

savais ce qu'elle se disait. Chaque seconde où nous ne parvenions pas à l'attraper était une seconde abominable pour la survivante. Chacune de ces secondes était comme un mois de totale inutilité. C'est là que vous commencez à vous faire du mal. C'est là que ça devient votre faute.

Nous n'allions pas tarder à revenir sur terre. Nous avions besoin de bouger, d'être actifs. Ce n'est pas ça qui allait permettre de délivrer la fille sur-le-champ, mais rien, à part une fouille généralisée de toutes les maisons de la région, ne le permettait.

« Neebs, le trou d'eau, dis-je alors qu'il était quand même minuit passé.

– Content que ce soit vous et pas moi. Un vrai trou à merde, fit Arch. Pourquoi vouloir monter là-haut ?

– Le tueur y a laissé quelque chose pour nous », répondit Maria.

Le cœur n'y était pas. Elle voulait chercher, patrouiller dans le coin dans l'espoir de trouver quelque chose. Comme quand on roule dans le quartier à la recherche de son toutou perdu.

« Un piège, par exemple ? Alors, tant mieux si c'est Casey qui vous emmène. Un conseil : méfiez-vous. Ce type a entendu une balle lui siffler à l'oreille. Ça a dû l'agacer, croyez-moi. »

Casey se tenait au bout de la jetée.

« Salut, mon frère, cria-t-il à Arch tandis que celui-ci manœuvrait le bateau avant de sauter à quai.

– Ça te dit de remonter la rivière avec ces deux-là ? J'ai eu ma dose de rigolade pour la nuit, j'avais me pieuter. Hoorayh, gueula-t-il avant de se diriger vers la porte grande ouverte de sa maison qui, comme la mienne, faisait face à la Noosa.

– Vous êtes vraiment minables. Je vous ai dit de chercher le virage avec un arbre qui ressemble à un fauteuil. C'est là qu'on peut tourner de Courier Road dans Tin Can Bay Road.

– Si tu dis encore un mot, je cogne, lui dit-elle.

– D'accord, d'accord ! Bon Dieu, j'essayais juste de vous rencarder. Merci pour ton aide, Case. Bon, qu'est-ce qu'on fait ? On monte à Neebs ?

– Combien de temps pour aller là-bas en bateau ? demandai-je à Casey.

– Maintenant ? Six à huit heures. »

Je regardai ma montre. Minuit quinze.

« Et Adam ? » demanda Casey à Maria.

Elle était perdue, fixant un endroit sombre fabriqué par son imagination.

« Je veux trouver la fille », dit-elle.

Je n'ai pas répondu, j'ai juste soutenu son regard. Elle savait que ce

serait futile, une perte de temps, et je savais ce qu'elle avait en tête. Je l'avais eu trop souvent.

« Ce n'est pas un renoncement, dis-je.

– Allons à Neebs », décida-t-elle.

J'ai un autre problème avec l'eau : quand on est sur un bateau, on ne peut pas en descendre – ce que j'ai eu envie de faire dès l'instant où Casey a démarré. Métamorphosé en encyclopédie vocale, obsédé par la géographie et la flore de son nouveau pays, il n'a pas arrêté.

« Là. Regarde. C'est un *bloodwood*, un "arbre à sang". On va en voir de plus en plus », ou : « Ça, c'est le lac Cootharaba. Le plus grand lac salé d'Australie. Et le moins profond ! On peut le traverser à pied », et, joignant le saut à la parole, il passa par-dessus bord pour marcher le long du bateau dans la flotte qui lui arrivait à la taille. « Regarde. Regarde, Darian. Viens avec moi. C'est stupéfiant. Et c'est partout comme ça. Le savais-tu, c'est ici qu'ayant fait naufrage Eliza Fraser a pu s'en sortir grâce... »

Maria – qui avait l'habitude de cette profusion d'informations qui aurait pu ravir un groupe de touristes – s'était endormie et m'avait abandonné à mon sort – hocher la tête et sourire – jusqu'à ce que finalement je lui dise :

« Ferme-la, Casey.

– Attends de voir ce qui se passe une fois qu'on aura dépassé Harry's Hut. C'est sidérant. Hé, Darian ?

– Ouais ?

– Qu'est-ce que t'as pensé de ces photos de Lady Gaga en robe de viande ? »

Et ainsi de suite.

L'aube se leva et nous quitta.

C'est après avoir traversé le Como, le troisième et dernier d'une série de lacs immenses et peu profonds, que tout a changé. Comme si nous avions franchi une frontière. La Noosa se rétrécissait entre deux rives touffues de mangroves, de melaleucas, de *bloodwoods* et de gommiers hirsutes ; les arbres à thé et les niaoulis maculaient l'eau de leur végétation pourrissante ; le ciel était coincé derrière une canopée qui nous recouvrait d'immobilité. Les bateaux de touristes montaient parfois ici, jusqu'à un appontement dénommé Harry's Hut, mais pas plus loin. Nous avions vingt kilomètres de plus à faire.

Dieu merci, ce paysage lugubre eut pour effet de réduire Casey au silence. Même le passage devant Harry's Hut, la cabane de Harry, ne fut célébré que par un hochement de tête en direction de l'eau sous le bateau. Ce qui avait été d'un vert brunâtre devenait noir. Une délimitation très nette, où l'eau salée de la rivière se transformait en eau douce et en profitait pour prendre des tons inquiétants,

urnaturels. « Douce », se contenta-t-il de dire en se penchant pour en cueillir un peu dans sa main et la boire. Aussi loin que notre regard portait en amont, la rivière était noire.

Au fur et à mesure de notre lente progression, les rives changeaient elles aussi, s'effondraient pour se transformer en marécage. De chaque côté, derrière les murs d'épaisse végétation, j'apercevais par endroits l'eau noire qui s'étalait en flaques immenses couvertes de joncs et de végétaux déprimants.

« C'est encore loin ? demandai-je, appréhendant la réponse.

– Deux heures, à peu près. Une fois à Teewah Creek, on coupe vers l'ouest en direction de Cooloola Way. »

Je me suis affalé au fond de l'embarcation pour essayer de dormir. Impossible.

« C'est quand même plus facile en bateau que par la route, hein ? dit-il. On risque pas de se perdre. »

J'ai vérifié mon téléphone ; aucun réseau, encore une fois. Celui de Maria avait vibré à cinq reprises. Le Gros avait les crocs. Ce qui ne paraissait pas la troubler outre mesure. Mais, après tout, elle *avait* la main. Il pouvait essayer de l'intimider autant qu'il le voulait, elle n'avait qu'à pousser un tout petit peu pour qu'il s'écrase au pied de sa colline.

Les bruits normaux de la rivière avaient disparu depuis bien longtemps. Aucun écho de voix ou d'autres bateaux, aucun son lointain de voitures. Même les poissons sous l'eau semblaient se taire. Tout comme les oiseaux... s'il y en avait dans ce coin perdu. Tout semblait avoir été avalé par l'eau noire qui nous portait. Casey, lui-même, était silencieux. Je me suis mis à réfléchir.

Promise avait enlevé deux autres filles dont la disparition n'avait pas été signalée. Cela pouvait changer, à condition qu'elles aient de la famille ou des proches qui remarqueraient leur absence ; mais si, comme Ida, c'étaient des touristes – deux parmi les dizaines de milliers qui débarquaient pour des vacances –, il était possible qu'elles restent à jamais anonymes.

L'important, maintenant, c'était son état d'esprit. Il avait à l'évidence paniqué à l'appartement mais avait réussi à se reprendre. Et il l'avait fait tout seul. Sans nous. Il avait fui avant notre arrivée. Ce n'était pas nous qui avions déclenché une réaction. C'était *lui*. Ce qui prouvait qu'il possédait une volonté forte. Sans doute en raison des nombreuses séances de thérapie cognitive qu'on lui avait infligées quand il était délinquant mineur et que son identité était protégée par les tribunaux. C'était cependant impressionnant, et j'en conclus qu'il resterait dans la région, qu'il n'allait pas plier bagage et s'enfuir. Il aimait bien ce coin, et ce voyage à Neebs qu'il nous imposait était le produit d'une nouvelle forme de fanfaronnade.

À cause de l'article dans le journal. Ma « célébrité » l'attirait, au point qu'il avait changé ses plans. Il m'avait envoyé Ida et son message : remonte la rivière, Darian. Rien que pour frimer. Ce qui était une bonne chose. Ces types ne sont que narcissisme, mais, jusqu'à présent, Promise avait réussi à ne pas céder au sien. Un petit exploit.

Son fantasme lui suffisait. Le monde réel ne comptait pas. Il n'avait pas besoin d'y apposer sa marque, sauf avec les téléphones. Même si j'étais convaincu qu'ils assouvissaient avant tout ses propres tendances sadiques. D'après ce que Maria m'avait décrit, il faisait en sorte que sur les photos les filles soient terrorisées. Le simple fait de leur dire qu'il allait envoyer ces images à leur famille devait les mettre en transe. Première satisfaction. La seconde : diffuser la souffrance, faire encore plus de mal à encore plus de gens. Le chagrin des familles devant la disparition de leur enfant ne lui faisait ni chaud ni froid, mais imaginer leur terreur de voir leurs filles impuissantes en train de vivre leurs derniers instants, voilà qui devait l'éclater. Le contrôle, dans ce qu'il avait de plus horrible.

Malgré ce que nous allions trouver à Neebs, j'allais devoir l'inciter à frimer encore plus. Quoi qu'il ait laissé là-bas, il en était fier. Si je le dévaluais comme du vulgaire travail d'amateur ou si je l'ignorais, il réagirait sûrement en commettant un acte *vraiment* impressionnant. *Ça t'a pas suffi, alors regarde.*

Maintenant, il y avait deux possibilités : soit il allait se planquer et peut-être se débarrasser des filles sans faire les photos ; soit il allait monter d'un cran dans l'immonde et se montrer plus audacieux. Il y avait une troisième éventualité à laquelle je ne croyais pas trop : il continuerait exactement comme avant. Mais il était trop intelligent pour ça. Son instinct de survie s'était réveillé. Il ne pouvait plus se servir de l'appartement sur la North Shore ; pas plus que de celui à Mudjimba avec sa collection de sable et de petits cailloux. Je devais présumer qu'il n'y mettrait plus les pieds, mais j'avais néanmoins demandé à Isosceles de continuer la surveillance là-bas. Le narcissisme conduit à l'aveuglement. Il était encore possible qu'il s' imagine avoir été plus malin que nous sur ce coup-là.

J'avais la sale impression d'être revenu au point de départ, qu'il allait se terrer, se débarrasser de sa procédure bien établie qu'il chérissait tant pour en concevoir une autre, bien différente, qui tiendrait compte de ce nouvel ennemi qui le guettait : moi.

« Voilà Teewah », dit Casey.

J'ai levé les yeux. L'étroit serpent noir sur lequel nous naviguions tournait vers la droite. Casey guida le bateau vers la gauche. Nous étions toujours sur la Noosa, qui était, si possible, encore plus étroite et plus étrange qu'avant. Je devais me baisser pour éviter de me

cogner aux branches de mangroves au-dessus de nos têtes.

« Plus que dix bornes », reprit-il.

Nous avançons avec une lenteur lancinante. La rivière était peu profonde et Casey devait veiller à ce que l'hélice ne se coince pas dans la vase. Il avait remonté le moteur à sa position la plus haute de façon que les pales tournent juste sous la surface. Les rives ne cessaient de se refermer sur nous. Le sentiment de claustrophobie était difficile à ignorer. J'ai regardé vers le ciel, guettant un bout de bleu à travers la canopée tordue et grimaçante.

Maria était réveillée, mais elle restait assise au fond du bateau, le regard fixé droit devant.

« Qu'est-ce qu'on va trouver là-bas, selon vous ? » demanda Casey.

Je l'ai regardé.

« Aucune idée. Mais tu sais pourquoi il nous y envoie. »

Il hocha la tête.

« Ouais. »

Nous savions tous que le but était de réveiller des démons dans nos têtes.

J'avais perdu la notion du temps quand j'entendis :

« On y est. Neebs Waterhole. »

La rivière – qui n'était maintenant qu'un ruisseau – s'ouvrait subitement sur un vaste bassin circulaire, comme un très petit lac. Il était entouré d'herbes hautes et bordé de niaoulis avec leurs branches blanches, fantomatiques : des arbres qui semblaient aimer pourrir dans l'eau et qui se penchaient au-dessus de celle-ci comme s'ils voulaient y plonger. Casey arrêta le moteur, le souleva et laissa le bateau glisser vers un coin d'herbe. Je regardai autour de moi. La rivière trouvait une issue, encore une fois un ruisseau étroit, de l'autre côté. Il n'y avait aucun signe de quoi que ce soit qui ressemblât à une piste de randonnée, pas d'arbre ni de souche caractéristiques, aucune pancarte ou signal quelconque pour nous expliquer où aller et ce que nous devrions regarder.

« Il y a une clairière par là-bas, dit Casey en tendant le doigt. On ne la voit pas parce qu'elle est cachée derrière tous ces arbres mais c'est là où on est censé camper.

– Il y a des gens qui viennent camper ici ? demandai-je.

– Nan, j'en crois pas. Ou alors, des desperados. »

Il lança un regard alentour, comme Maria, comme moi, en se demandant comme nous tous : *On va où maintenant ?*

« C'est flippant », dit-il.

Nous avons sauté du bateau pour nous diriger vers le campement.

« Faites gaffe aux serpents à collier rouge. Il y en a partout, ici. Des noirs et des bruns. »

Des petites bêtes qui font partie des plus mortelles de la planète –

mortelles façon vous-êtes-mort-dix-secondes-après-la-morsure.

Tels des explorateurs à la recherche de la grande mer intérieure, nous nous sommes frayé un chemin dans le bush, taillant notre passage, jusqu'à ce que nous arrivions au Neebs Waterhole Camping Ground, un bout de terrain plat à découvert qui avait le charme et l'élégance d'une carrière. Comme la plupart des autres sites de campement ici dans le Great Sandy National Park, il était fait de sable dur et blanc. Il n'était pas très grand. Atout majeur : on voyait le ciel. La visibilité au-delà des herbes, des melaleucas et des *bloodwoods* décharnés était d'environ quatre-vingts mètres. Après, la forêt était impénétrable.

Une fois arrivés au milieu du site, nous avons regardé autour de nous.

« Je vois des arbres », dit Casey.

Ce à quoi ni Maria ni moi n'avions rien à répondre. Nous voyions tous des arbres.

« Et de l'herbe », ajouta-t-il.

Je ne suis pas un spécialiste des sites de campement. Mes scènes de crime sont des rues, des maisons, des appartements ou des parcs dans des villes. Cette zone était pour moi un terrain inconnu, hors limites. Il fallait néanmoins que je la traite comme une scène de crime. Il était venu ici. En personne ou en imagination. J'ai fermé les yeux pour essayer de me mettre à sa place. Je me suis représenté la carte sur mon mur : les lignes représentant les trajets de ses victimes et les siens, une ombre, un expert en tromperie, minutieux, un homme qui connaissait par cœur la rivière et ses affluents. Cette région était la sienne, lui appartenait, depuis le parking au bout de Hastings Street jusqu'aux centres commerciaux, en passant par ce petit ruisseau sans nom sur la North Shore. Il s'y déplaçait avec aisance. Il avait choisi cet endroit parce qu'il lui plaisait. C'était un autre chez-lui.

Au bout d'un moment, j'ai rouvert les yeux pour à nouveau étudier le site. Écorce blanche sur les arbres. Un coin d'herbe molle, différent du reste, presque une pelouse. Comme un cimetière. J'y suis allé, juste au bord du campement, juste avant que les broussailles reprennent le dessus. Comme un ultime lieu de repos.

Environ trois mètres de large. Une tache verte dans cette zone réservée au sable. Qu'est-ce qui pousse sur du sable ?

J'étais au milieu de la tache verte et je me demandais combien de temps il allait nous falloir avant de découvrir ce que nous cherchions.

Casey et Maria avaient fait le tour du site et étaient en train de revenir vers son centre. Elle s'est retournée, avec l'intention de dire quelque chose, quand j'ai vu l'horreur pétrifier son visage. Elle fixait quelque chose juste au-dessus de moi.

J'ai levé les yeux.

Une tête pendait juste au-dessus de la mienne.

Deux trous avaient été soigneusement percés dans la boîte crânienne. On y avait glissé une ficelle qu'on avait attachée à une branche sous laquelle, à une douzaine de centimètres, le crâne oscillait dans la brise.

Casey réagit aussitôt ; il fonça vers l'arbre, y grimpa comme un insecte, puis, s'allongeant sur la branche dont je crus qu'elle allait rompre sous son poids, défit délicatement le nœud avant de redescendre lentement, veillant à ne pas faire tomber le crâne ou à le cogner.

Il le posa sur le sable blanc.

« Par les larmes du Christ », dit-il.

Nous avions tous les trois vécu au bord des ténèbres humaines, mais ce qui gisait à nos pieds était tout bonnement épouvantable. Les crânes, tels qu'on les voit à la télé, dans des cliniques ou des hôpitaux, ont été nettoyés. Ils sont passés par un processus qui a pris du temps et qui les a débarrassés de la graisse, des tissus, des cheveux et des poils. Rien de tout cela n'avait eu lieu avec celui-ci. Ce qu'il restait du visage de la fille continuait à pourrir sur les os. Promise avait incisé autour de la gorge, tranché les différents muscles qui reliaient la tête au reste du corps et avait ensuite écorché le visage, laissant derrière lui la chose qu'il voulait que nous trouvions.

Je m'y connais un peu en cadavres, y compris en cadavres en voie de décomposition. J'ai vu des centaines de morts et j'en ai accompagné beaucoup à la morgue, où j'ai vu la façon très clinique que personne ne devrait voir avec laquelle on les traite lors d'une autopsie. Je n'avais encore jamais rien vu de semblable. Mais j'en devinais assez pour annoncer :

« C'est Brianna. »

J'ai regardé Maria. Elle était pétrifiée. Elle venait d'entrer dans une autre dimension.

« On appelle les renforts, dis-je calmement. Casey, tu raconteras que tu faisais un tour en quatre-quatre, que tu cherchais les vestiges d'une ancienne mine...

– Il n'y a jamais eu de mine dans le coin.

– Les flics ne le savent pas. Tu passes ton temps à récupérer des trucs. Tu vas partout. Invente quelque chose. Ils te croiront. »

Je me suis tourné vers Maria.

« Tu es chez toi, toujours au lit à cause de ton intoxication alimentaire. D'accord ? »

Elle acquiesça, mais elle était comme un boxeur au dernier round : épuisée. Si les événements avaient suivi leur cours normal, elle serait en lieu sûr : le délinquant avait un nom, il avait eu un boulot, on aurait pu faire son portrait-robot, son image et son profil auraient été

diffusés sur toute la côte dans les journaux et à la télévision. La police serait dans son élément. Il y avait un certain réconfort, là-dedans. Au lieu de cela, elle s'était mise à jouer en solo ou plutôt en duo avec moi. Un jeu d'improvisation, basé sur les faits et gestes du tueur et notre instinct, guidé par le matériel d'espionnage le plus sophistiqué de la planète.

Aux States, les flics ont une expression pour désigner quelqu'un qui se met à l'écart, qui défie la surveillance et disparaît sans qu'on puisse le retrouver : *in the wind*. « Dans le vent ».

C'était elle, maintenant. Dans le vent. Perdue.

« D'accord ? » demandai-je à nouveau.

Elle a juste hoché la tête.

« Ils vont tester l'ADN, confirmer que c'est Brianna, dis-je.

– Tu crois que c'est... »

Casey hésita.

« ... sa décharge ?

– Non. C'est juste un *one shot*. Pour me provoquer. Me dégoûter. Me montrer que c'est lui, le chef. Mais il n'y aura pas d'autres cadavres ici, sûrement pas. Il les cache dans un lieu secret. Il sait que les corps peuvent nous rapprocher de lui. Il a pris un risque ce coup-ci, mais pas si important. Nous ne récolterons que la confirmation de l'identité de la victime.

– Et un million de cauchemars à la con.

– Ouais. Ça aussi.

– Seigneur, le plus tôt tu nous débarrasses de ce mec, le mieux ce sera », dit-il avant de se signer.

Je ne m'étais encore jamais rendu compte qu'il croyait en Dieu.

Improvisation

« Allô, je voudrais acheter un congélateur...

« Non, ça ne sera pas nécessaire, j'ai votre site sous les yeux et je sais exactement ce que je veux. Si vous pouviez me dire si vous l'avez en stock... je vous paierai par carte de crédit, mais il faudra me le livrer. Je vois qu'il faut compter cinquante dollars de supplément, c'est bien ça ?

« Oui, j'habite sur la Sunshine Coast.

« Mardi ? Aïe... Le truc, c'est que je viens de pêcher une tonne de poisson et il faudrait que je le congèle le plus tôt possible. Vous voyez ? C'est, genre, super-urgent.

« Ah... De la daurade et du merlan. Ouais, le merlan, ça mord bien en ce moment. Ah-ah, c'est très drôle. Comment vous vous appelez ?

« Alors, Jack, qu'est-ce que vous en pensez ? Vous croyez que je pourrais être livré plus tôt ?

« Tewantin. Pas très loin du tout de votre magasin au Noosa Civic.

« Ouais, c'est le Kelvinator. Le grand modèle, ouais. Bien sûr, j'attends.

« Génial ! C'est super, Jack. Vous êtes le meilleur. D'accord, alors voilà mon numéro de carte. Et ils me livreront à la première heure demain matin ?

« Waow. On devrait vous nommer directeur, Jack. Ah-ah. D'accord. Prêt pour les numéros ? »

BTK s'est fait prendre parce qu'il a envoyé une disquette à un journal local, et, grâce à ça, ils sont parvenus à remonter à un ordinateur dont il se servait dans son église. On peut tout tracer. Ils vont examiner le papier et ils trouveront que c'est une marque pas chère vendue chez Woolworths. Et alors ? Ça ne les mènera pas à moi. Ils examineront l'encre et ils trouveront qu'elle provient d'une HP LaserJet. Big W les vend par palettes. Et alors ? Ça ne les mènera pas à moi. Le truc vraiment vraiment vraiment important, c'est l'arrière-plan. Il faut que je m'y prenne comme ces terroristes arabes quand ils

égorgent quelqu'un devant une caméra et qu'ils tendent un drap blanc de telle sorte qu'on ne voit même pas la couleur du mur, ni rien. Pas de meuble. Étendre un drap blanc par terre et en accrocher un au mur. Étaler les deux filles sur les draps, prendre les photos, les télécharger sur mon ordi portable, les imprimer sur le papier de chez Woolworths avec la HP LaserJet, les glisser dans les enveloppes brunes avec les téléphones. C'est important qu'ils aient les téléphones, comme ça ils peuvent entendre leurs propres voix, quand ils ont appelé Helen-les-gros-nénés et Jenny-raide-morte, devenir de plus en plus désespérées. C'est vraiment dommage de ne plus pouvoir mettre les photos dans les téléphones, mais c'est la vie. Faut s'adapter, monsieur-Darian-qui-a-essayé-de-me-descendre-avec-une-balle-qui-m'a-sifflé-à-l'oreille. Dieu me protège. Et l'improvisation est le ferment de l'amélioration. Je viens tout juste de le découvrir. Avant, je ne pouvais faire que l'étape 8, c'est-à-dire prendre la photo alors que je leur racontais les étapes 9, 10 et 11. Je ne pouvais pas photographier ces étapes-là. Mais maintenant, je peux. Et je vais le faire. En fait, j'aurais pu, je n'y ai simplement pas pensé. J'étais prisonnier de ma façon de procéder, et du plan, mais maintenant, comme j'improviser, je me perfectionne.

L'étape 8 c'était provoquer cette expression d'horreur sur leur visage en leur racontant ce qui allait se passer aux étapes 9, 10 et 11. Clic. Envoyer.

Maintenant – merci monsieur-le-meilleur-enquêteur-du-monde de m'avoir obligé à improviser et à améliorer le processus.

Maintenant – Helen n'est pas morte et c'est tant mieux. On ne peut pas provoquer d'expression d'horreur chez une morte. Elle est toute propre et douchée et même si elle a la joue toute noire, parce que je lui ai écrasé la gueule, et qu'elle a de grosses coupures aux chevilles, parce que je l'ai un peu tailladée, elle est vraiment mignonne. Je lui ai attaché les mains dans le dos et les chevilles pour qu'elle ne puisse aller nulle part.

« Salut, Helen. »

Elle me regarde, c'est tout.

« Tu es vivante, hein ? Tu veux bien me faire un clin d'œil ? »

Non. D'accord. Comme tu veux.

« Ça s'appelle l'étape 8. Normalement, on aurait dû faire ça la nuit où on s'est rencontrés ou peut-être celle d'après, mais la situation est tellement cinglée ces derniers temps qu'on n'arrête pas de zigzaguer. T'as vu un peu ce qui s'est passé hier soir ? T'y crois, toi, que ce type m'a tiré dessus ? L'étape 8, c'est quand je prends une photo de toi. Normalement, je ne fais pas comme ça mais maintenant j'improviser, alors je vais utiliser mon appareil numérique. C'est beaucoup mieux comme ça. Souris. »

Ma première photo : Helen adossée au drap blanc sur le mur, nue et

attachée.

« Et maintenant, un vrai gros plan. Souris. »

Dans la photo suivante, il n'y a que sa tête. C'est rigolo, ses yeux sont ouverts, mais ils ont déjà l'air morts.

Encore d'autres photos en plan large ou serré : ses seins, la zone entre ses jambes.

« Cool. Tu n'as pas l'air très heureuse sur ces photos. Tu te rends compte que ce sont les dernières que ton petit copain va voir de toi, alors ce serait sympa que tu fasses au moins un petit effort, mais ça te regarde. Elles sont faites, maintenant. »

Je sors le ruban adhésif et je lui scotche la bouche. C'était un petit risque de prendre les photos sans ça parce qu'elle aurait pu hurler, mais je suis plutôt expert en paquets, je sais comment ils vont réagir et j'ai bien senti qu'elle n'était plus avec moi. Mais les choses vont changer, maintenant. Montons en puissance, capitaine ! Elle est réduite au silence, à présent.

Je la laisse pour aller dans la salle de bains où Jenny-raide-morte est dans la douche, adossée à la paroi sous les robinets.

Je la soulève et je la ramène dans la pièce.

« Regarde qui est là. »

Ha-ha. Je pose le petit corps de Jenny en travers du gros corps de Helen, pour former une croix.

Il n'y a rien à dire à Jenny alors je me contente de prendre des photos d'elles ensemble. Puis je place Jenny contre le mur, raide comme une statue, et je prends encore quelques plans larges. Génial. Heureusement que je reçois le congélo demain.

« Maintenant, je parie que tu te demandes comment tout ça se termine ? » dis-je à Helen.

C'est le meilleur moment.

« Parce que tu sais que tu t'es trompée dans ton compte, n'est-ce pas ? Tu as complètement oublié de me dire quand on est arrivés à trente-deux. Peu importe. Ça se termine toujours pareil, de toute façon. »

Je suis morte. Je n'entends pas cet homme. Il n'est pas là. Je suis morte. Je suis dans un cercueil. Enterrée. Mon Dieu, où es-tu ?

Il lui parlait à nouveau. Sa voix semblait très lointaine, mais elle saisissait assez de mots pour comprendre ce qu'il voulait dire.

Clic. Une autre photo.

Je suis morte. Je suis morte. Je suis morte.

Clic. Clic. Clic.

« Leur expression quand je leur parle de la décapitation ; c'est si cool.

« Mais je vais d'abord m'occuper de Jenny. Tu pourras regarder,

comme ça tu sauras comment ça se passe. Je vais aussi prendre beaucoup de photos de toi tout en le faisant et ensuite je mettrai sa tête là. »

Il tendit le doigt entre ses jambes.

« Ça va être la photo dont tout le monde se souviendra. »

Helen le vit prendre une scie.

Elle ferma les yeux. *Je suis morte. Je suis morte. Je suis morte.*

« Ouvre les yeux ! » cria-t-il.

Et soudain, le calme l'envahit. Elle comprenait que, dans ses derniers moments, elle avait un pouvoir sur lui. Il ne pouvait pas la forcer à ouvrir les yeux. Elle supporterait ce qu'il lui restait de vie, sachant qu'au dernier moment elle avait été la plus forte.

« Ouvre les yeux. »

Il se pencha sur elle pour lui écarter les paupières, mais elle les referma dès qu'il la lâcha. Il la frappa, la frappa, la frappa en hurlant :

« Ouvre les yeux ! »

« Enfoirée de salope », voilà les derniers mots qu'elle entendit, et, soudain, sans prévenir et pas du tout comme il l'avait décrit, tout devint noir.

Juanita et Jim

Même après mille fois, on ne s'y fait pas. On ne s'y fait jamais. Debout devant la porte, j'ai hésité puis j'ai frappé. Je me suis reculé pour respirer un grand coup. J'ai entendu les pas puis le battant s'est ouvert. Juanita, la mère de Brianna, m'a dévisagé. C'était la plus intelligente de la bande, celle qui avait deviné que je leur mentais le matin où ils étaient venus chez moi.

Ma tête lui a tout dit. Ses épaules se sont affaissées, elle a ravalé des larmes.

« Je tenais à venir vous voir », dis-je.

Elle s'est reculée pour me laisser passer. Je me suis souvenu d'enlever mes chaussures ; je les ai abandonnées à la porte et je suis entré chez eux en chaussettes.

« Je vais chercher Jim, murmura-t-elle en me montrant le canapé. Vous voulez bien...

– Ouais. Je vous attends. Allez chercher Jim. »

Elle est partie, appelant :

« Jim ! »

Cela faisait longtemps que je n'avais pas fait ça. Quand on dirige une équipe, on distribue le boulot d'informer les parents. On le partage équitablement, on répartit le fardeau. Quand c'était vraiment moche, je m'en chargeais moi-même. Après tout, j'étais le chef et je croyais aux responsabilités. Ne leur demandez pas ce que vous ne feriez pas vous-même.

« Jim ! »

Elle était ailleurs dans la maison.

Dans les services des urgences, ils vous apprennent à communiquer la nouvelle de la mort. Ne dites pas : « Ils sont partis », parce qu'on pourrait vous demander : « Où ça ? » Ou bien : « Ils ne sont plus parmi nous », parce qu'on pourrait vous demander : « Dans quel hôpital les a-t-on envoyés ? » Ni même : « Je suis désolé », parce que alors c'est souvent : « De quoi ? »

Juanita et Jim sont revenus, main dans la main. Son chagrin n'avait

pas filtré jusqu'à lui.

« Salut, monsieur Richards, dit-il.

– Salut, Jim, répondis-je en les dévisageant tous les deux. Je ne suis pas ici de façon officielle. Mais un peu plus tôt aujourd'hui, j'ai retrouvé un corps. C'est celui de Brianna. Elle est morte. Je suis profondément désolé. »

Jim s'est effondré sur le canapé et a commencé à sangloter. Juanita est restée debout, refusant de pleurer. Elle avait déjà deviné.

« Comment savez-vous que c'est elle ? » demanda-t-elle.

Chacun a sa manière de réagir à un événement tragique. Juanita était clinique. Elle craquerait plus tard, après mon départ.

« À l'âge de huit ans, elle a été profondément coupée par un bout de verre. Sur le côté de la tête, juste au-dessus de l'oreille gauche. Une très vilaine coupure. Soixante-trois points ? »

Cela lui avait laissé une cicatrice qui l'embarrassait. Ce qu'elle n'avait confié qu'à ses amies les plus proches dont l'une était Henna, qui me l'avait dit.

Juanita hocha la tête.

« J'ai établi mon identification en me basant sur cette coupure et la cicatrice toujours visible.

– Pourquoi ce n'est pas la police qui est venue ? Pourquoi vous ? demanda-t-elle.

– Elle finira par venir. Mais d'abord, elle doit procéder à de nombreux examens. Il y aura une grosse couverture médiatique. La police ne pense pas aux limbes dans lesquels vous vous trouvez. Au fait de ne pas savoir. À l'attente. Je voulais que vous l'appreniez tout de suite. »

Elle hocha la tête, comme pour dire merci. Elle s'assit auprès de Jim et l'étreignit. Il ne semblait pas avoir conscience de ma présence.

J'hésitai, ne sachant pas trop si je devais les laisser ou leur révéler le reste, dont ils entendraient fatalement parler, sinon formellement, mais à coup sûr par l'usine à rumeurs des tabloïds. Impossible de compter sur l'armée du Gros pour taire les détails immondes.

Encore une fois, elle devina que je cachais quelque chose.

« Quoi ? fit-elle.

– Rien. »

Elle savait que je mentais.

J'ai répété :

« Je suis profondément désolé. Je vais vous laisser, maintenant. »

Je me suis dirigé vers la porte. Elle m'a raccompagné dehors, fermant le battant derrière elle une fois que nous fûmes sur la terrasse.

« Dois-je appeler la police ?

– Non. Comme je vous l'ai déjà dit, je ne suis pas officiellement sur cette enquête. Les policiers ne confirmeront rien, ne nieront rien. Ça

ne fera que vous mettre en colère.

– Que ne nous avez-vous pas dit ? Là, dans le salon. Qu'est-ce que c'est ?

– Elle a dû mourir très vite, sans souffrir, mentis-je.

– C'est tout ? C'est ça que vous ne nous avez pas dit ?

– Non, mais c'est ce dont je veux que vous vous souveniez. »

Elle a soutenu mon regard.

« Croyez-vous en Dieu ? » demandai-je.

Elle a hoché la tête.

« Il l'a prise avec Lui à la seconde où elle est morte. Souvenez-vous de ça. »

Flicville

La plupart des gens sont intimidés par les flics. Quand un flic pose une question, on lui répond avec respect. Je suis un bon citoyen, je n'ai rien à cacher. C'est en partie de la peur, en partie de la soumission. Quatre-vingt-dix pour cent des citoyens croient et respectent ceux qui portent un uniforme. Ils leur font confiance. Un des premiers trucs dont on se rend compte quand on en met un, c'est qu'on vous traite différemment. On vous met sur un piédestal. On cherche votre aide et vos conseils. Et c'est très facile de s'habituer à être traité avec respect. Bien sûr, c'est aussi le moment où certains peuvent mal tourner, emprunter la route qui mène à l'abus de pouvoir. Celle qui a conduit Adam à ses soixante-huit minutes avec Izzie. Mais même si vous ne vous engagez pas sur cette voie, même si vous êtes un agent des forces de l'ordre qui accomplit son devoir et fait tranquillement son boulot, vous ne supportez pas les civils qui semblent ne pas vous accorder le respect qui vous est dû.

« Monsieur, vous ne pouvez pas entrer ici, dit l'agent à l'accueil du poste de police de Noosa quand Casey lui passa devant sans le saluer et s'engagea dans le couloir qui menait à la salle principale.

– T'inquiète, mon pote », répondit Casey, sans s'arrêter.

Le flic envisagea de se lancer à sa poursuite quand il remarqua que l'individu tenait dans sa main ce qui ressemblait fort à un crâne se balançant au bout d'une ficelle.

Il appela ses collègues dans la salle pour les prévenir et se couvrir tandis que Casey pénétrait dans la pièce où étaient entassés tous les inspecteurs.

« Où est le Gros ? »

Autant ils ne supportent pas l'irrespect, autant les flics redoutent ceux qui en font preuve. Ils connaissaient tous Casey, pas tant l'amant de Maria que l'ex-gangster de Melbourne. Il en savait plus à propos de la loi que la plupart d'entre eux et c'était un cow-boy. Du genre à balancer une grenade dans le bureau du maire. La frontière entre le respect et le mépris se brouillait considérablement chez des mecs

comme Casey.

Et qu'est-ce qu'il trimballe, merde ? étaient-ils tous en train de se demander.

« Je suis là, connard, qu'est-ce que tu veux ? » fit une voix.

Adam émergeait d'une porte à côté de la pêche illégale – celle qui menait aux toilettes.

« Te donner ça. »

Casey brandit le crâne.

« C'est un crâne, constata Adam.

– Sans blague », fit Casey.

Adam prit la chose – par la ficelle et en la tenant à bout de bras – pour l'examiner.

« Bon Dieu.

– J'ai trouvé ça à Neebs Waterhole. Accroché à un arbre. Je suis venu directement te l'apporter.

– Bon Dieu », répéta Adam.

Sa fréquentation des cadavres se limitait aux accidents de la route et aux overdoses.

« Je me suis dit que ça avait peut-être un rapport avec votre tueur en série, poursuivit Casey.

– Chef, dit Billy en s'approchant d'Adam. Je vais appeler le labo à Brisbane. Vous voulez que je descende là-bas en bagnole ? »

Adam fixait toujours le crâne comme s'il essayait de le relier à un visage connu.

« Chef ?

– Ouais, dit-il en sortant de sa transe et en confiant le crâne à Billy. Vas-y tout de suite. Si c'est *bien* une des victimes... »

Il allait dire que ceci constituait une sacrée avancée dans l'enquête, quand son regard se posa sur Casey.

« Tu l'as trouvé ? demanda-t-il, soupçonneux. À Neebs ? Qu'est-ce que tu foutais là-bas ? Personne ne monte jamais là-haut. Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

– Je monte là-haut. Souvent, même. Y a des tas d'anciennes mines avec du vieil équipement que je récupère. Et je déclare tout, ajouta-t-il aussitôt, aux autorités du parc avant d'enlever quoi que ce soit. Comme je disais : des tas d'anciennes mines d'or partout. Tu devrais passer au Palais, Adam, la prochaine fois que tu cherches un cadeau d'anniversaire pour ta femme.

– Et quoi, t'as vu ce truc, et c'est tout ?

– Ouais. Tu connais le site de campement ? Je l'ai trouvé suspendu à un arbre là-bas.

– Et quoi ? T'as grimpé à l'arbre et tu l'as décroché ?

– Ouais.

– Ça s'appelle falsification de preuves.

– Va te faire foutre, Adam. Je suis en train de te faire une faveur, espèce de grosse merde. Il n’y a pas de réseau, là-haut. Je ne pouvais pas vous appeler. J’aurais pu prendre mon bateau et ma bagnole et redescendre à Noosaville ; ça m’aurait pris huit heures et ensuite on serait remontés, compte huit heures de plus, et il ne serait plus rien resté de ce crâne. Alors, je vous l’ai ramené. “Falsification de preuves”. Bon Dieu, mec, t’as du gras à la place du cerveau. Bon, je me casse d’ici. »

Il se tourna vers la sortie.

« Où est ta meuf ? demanda Adam.

– Malade, mec. Intoxication alimentaire. Du poisson pourri.

– Dis-lui que je veux la voir.

– Ouais, elle le sait. Mais quand tu passes ton temps à aller du lit aux chiottes et retour, c’est pas si simple. »

Casey connaissait la bureaucratie. Il ajouta :

« Elle a appelé pour prévenir, elle a laissé un message. En plus, c’est son jour de congé. Elle reviendra avec un joli certificat médical. Demain, peut-être.

– J’ai pas besoin d’un certificat médical, je veux juste la voir.

– Non, en ce moment, tu veux pas la voir, crois-moi. »

Il entendit certains flics rirent à ça.

Il repartit vers la sortie avant de s’arrêter.

« Hé ? Y a pas une récompense pour un tuyau sur l’enquête ? Mais bien sûr qu’y en a une. Trop fort, je me réponds tout seul. Cinquante plaques, c’est ça ? »

Adam le fixait, incrédule.

« Pas de souci, je vais pas la réclamer tout de suite parce qu’il faut que ça conduise à l’arrestation du tueur. Mais je tiens à ce que mon nom soit noté. En haut de la liste. Casey Lack : un crâne. Ça pourrait bien être le truc qui vous manquait, mon gros. À plussssss », cria-t-il aux flics rassemblés avant de sortir tranquillement.

Adam le regarda partir avec une colère égale à celle qu’il éprouvait à l’égard de sa copine et du cadavre de Melbourne. Il était certain qu’ils étaient tous les trois mêlés à ça. Menant une sorte d’enquête parallèle. Mais, pour le moment, il avait des problèmes plus importants à régler.

« Toyne, appela-t-il. Monte à Neebs. Prends une équipe avec toi. Passez-moi le coin au peigne fin.

– C’est où, ça, Neebs ? fit-elle.

– T’inquiète, c’est facile à trouver, dit un de ses collègues. Tu montes jusqu’à Tin Can Bay et t’as plus qu’à tourner dans Courier Road. »

Adam retourna dans son bureau. Il n’en fermait jamais la porte, préférant écouter les conversations de son équipe, même les plus débiles, comme en ce moment – comment aller à Neebs sans se

perdre –, car il savait s'en déconnecter. Il était doué à ce petit jeu. Rester concentré. Pour le moment, il ne pouvait rien faire au sujet de Maria. Il n'était pas sûr de croire à son intoxication. Mais pourquoi essaierait-elle de gagner du temps ? Au pire, elle pouvait le dénoncer à la Crime Commission, et pour ça elle n'avait pas besoin de s'absenter de son travail. Elle pouvait très bien passer ses journées ici, sachant qu'elle l'avait coincé. En fait, ça aurait été plus logique de se comporter ainsi : faire comme si tout était normal tout en bavant sur lui derrière son dos. Ouais, elle était peut-être bien malade, après tout. Ou alors, elle était en train de mener sa petite enquête avec Richards et Lack.

Sur le moment, il avait avalé ces conneries sur les anciennes mines. Les mecs comme Casey Lack faisaient ce genre de trucs. Mais maintenant, de retour sur sa chaise et ouvrant une boîte de donuts, il se rendait compte que l'ex-truand s'était foutu de lui. Première loi d'une enquête : les coïncidences n'existent pas. Par le plus grand des hasards, Casey était monté là-haut et était tombé sur un crâne appartenant vraisemblablement à une des filles disparues ? Ben voyons.

Soudain, il perdit l'appétit, ce qui n'arrivait que quand il se sentait menacé. Le moment était venu de passer en mode actif. Il était trop resté le cul sur sa chaise pendant que des tas de trucs survenaient autour de lui.

C'était terminé.

L'homme invisible

J'avais réussi à échapper aux médias depuis que je les avais semés. Certains journalistes traînaient encore dans le coin, allongeant leurs notes de frais à Noosa autant que possible, mais la plupart avaient été rappelés. Dans l'ancien temps, leurs rédacteurs en chef auraient dépensé le fric nécessaire pour qu'ils continuent à rôder dans la région jusqu'à ce qu'il se passe quelque chose. Plus maintenant.

En me garant devant la maison, j'ai remarqué une paire d'obstinés qui n'avaient pas encore plié bagage. Ils se mirent à courir dès qu'ils me virent dans l'espoir de grappiller de quoi remplir un entrefilet. Cette histoire restait de la bonne came pour tabloïds. Elle s'était un peu éteinte par manque de combustible. J'étais sur le point d'y jeter un bidon d'essence.

« Ce qu'on a là, c'est un type qui est désespérément en manque d'attention mais que personne n'écoute parce que c'est un minable, une face de rat qui n'a rien à dire. Il se croit probablement très malin, mais il ne l'est pas. Les pauvres mecs dans son genre vivent dans l'ombre parce qu'ils ont trop peur de sortir en plein jour. Je serais surpris si ce mec avait les couilles de quitter son salon, sauf la nuit quand il va enlever ces gamines. C'est un petit type, ordinaire, pathétique, qui fait dans son froc. Personne ne se soucie de lui, personne ne le remarque ; les seules auxquelles on pense, ce sont les filles : Jenny, Marianne, Izzie, Jessica, Carol, Brianna. »

Il y en avait deux autres, bien sûr, mais je ne savais pas qui elles étaient. Pas encore.

« Nous ne pensons qu'à elles. C'est d'elles que nous nous souviendrons, pas du pauvre trouillard qui les a enlevées. Il est tellement minable qu'il n'a jamais eu de petite amie à l'école. Un minable. Un zéro. Voilà qui nous recherchons : Monsieur Minable. Monsieur Zéro. Comparé aux autres, ceux dont j'ai l'habitude, ce mec n'est rien. Monsieur Que Dalle. Une totale absence d'imagination, un gâchis. »

C'était un choc pour les journalistes. Ils avaient l'habitude de : « Pas

de commentaire », ou : « Barrez-vous sinon j'vous bute. » Ma tirade finie, ils sont restés muets un moment. Avant que ça change, j'ai dit : « Merci », et je leur ai tourné le dos.

C'est alors qu'ils se sont réveillés. Ils se sont tous mis à brailler leurs questions en même temps.

J'en ai pris une.

« Ouais, la raison pour laquelle je vous explique à quel point ce type est pathétique, c'est qu'il a tenté de nous impressionner aujourd'hui. »

J'ai regardé droit dans l'objectif de la caméra.

« Waow, dis-je, l'air aussi peu impressionné que possible. Minable. Amateur. Là d'où je viens, des gamins de cinq ans auraient fait mieux.

– Essayer de vous impressionner ? Que voulez-vous dire ?

– Désolé, les gars. Je n'ai rien de plus à dire. »

Et je suis rentré chez moi, en chaussures.

À Noosa, puisque c'est Noosa, le chef de la police n'a pas la télé dans son bureau. Il a un climatiseur des années 1980, un appareil asthmatique qui constitue l'essentiel de son matériel électronique. Il a fallu un moment pour qu'Adam découvre ma petite sortie médiatique.

Donc, quand les journalistes se sont rués dans son domaine pour exiger des explications à propos du tueur et de « sa tentative pour vous impressionner », le Gros n'avait aucune idée de ce dont ils parlaient. Quand il vit enfin le reportage télé, il était toujours dans le cirage, même s'il avait la vague idée que ça pouvait avoir un rapport avec le crâne.

Il appela Casey.

« Lack, t'as parlé du crâne à Richards ?

– Ouais, je me suis dit que ça pourrait l'intéresser.

– La prochaine fois, ferme ta putain de gueule !

– Bien sûr, chef », répondit Casey.

Adam était en train de perdre le contrôle. Normalement, il aurait dit à Billy de répondre aux questions de la presse, mais celui-ci était à Brisbane en train de livrer le crâne au labo de la scientifique. Son second choix aurait été Toyne, mais elle était partie avec son équipe à Neebs. Il dut donc faire face, lâchant un bref : « Pas de commentaire pour le moment », avant de retourner se planquer dans son bureau dont, cette fois, il ferma la porte.

Tsantsa

De nulle part, les amis, et sans prévenir, ils ont surgi accompagnés par le tam-tam du diable. Voilà comment ils sont arrivés. Les cauchemars. J'avais dix-neuf ans et déjà onze viols derrière moi. Oui, j'ai commencé jeune. Les meurtres sont venus après. Après la fille du parc. Je dois avouer qu'il m'a fallu rassembler mon courage pour tuer. Il y a eu beaucoup de préparation, mais après ça, j'avais l'impression que c'était la chose la plus facile du monde. Grâce à la préparation. Tout était soigneusement organisé et exécuté en conséquence – depuis la traque jusqu'à l'élimination. Exactement comme une mission chez l'ennemi. Dès le début, j'ai su que tuer des filles allait faire partie de ma vie. C'était si bon, impossible de vivre sans ça. Mais les cauchemars ne faisaient pas partie du projet. Après l'élimination, vous voyez, il y a un moment de vide. C'est fini. J'avais tout si bien organisé et tout si bien exécuté en tenant compte du moindre accident éventuel que vous pouvez imaginer mon choc quand, vers 3 heures du matin, je me suis réveillé en pleine horreur, une horreur vraiment horrible. L'horreur de ces filles mortes qui me hantaient. Pourquoi ? Comment cela était-il possible ? Et impossible de les faire partir. Elles continuaient à me fixer pendant que je dormais, comme des esprits, tourbillonnant autour de mon lit, me murmurant des choses. Je n'entendais pas ce qu'elles disaient, mais je savais que c'était moche. Vraiment moche, les amis. Bien sûr, elles ne pouvaient rien me faire – elles étaient mortes et très bien enterrées –, mais elles restaient là.

Des cauchemars.

Et s'ils devenaient atroces au point que je ne puisse plus continuer ? Et si j'étais vraiment hanté ? Les amis, voilà qui était inimaginable. On aurait dit que Mister Super n'allait pas pouvoir les contrôler. Vous imaginez ; devoir arrêter le métier à cause de votre cerveau stupide et faible.

J'ai essayé les somnifères, le chocolat chaud, l'alcool. Pour rien. La méditation, l'herbe. Pour rien. La prière. Pour rien. Les esprits des filles mortes refusaient de partir. Seul le temps aidait un peu.

Lentement, après des mois à supporter les horreurs de ces horribles esprits, j'avais une nuit tranquille. Mais ils revenaient deux ou trois soirs plus tard. Si je voulais continuer à tuer des filles – ce qui était obligatoire –, il fallait trouver le moyen de régler ce problème. C'était aussi moche que si un paquet s'enfuyait et allait voir la police. Une menace avec un M monstrueux. Une question de survie. Impossible d'encaisser les sanglots et les vagissements de ces démons toutes les nuits. Et j'avais besoin de tuer à nouveau... désespérément. J'avais trouvé la suivante et j'étais trop excité à l'idée de la prendre, de faire joujou avec elle et de la zigouiller, mais je ne pouvais pas parce que je savais qu'elle allait revenir pour se joindre aux autres. Imaginez un peu quand j'aurais trente ans et que j'en aurais tué une centaine, ou plus encore ? J'aimais ça et c'était si facile – mais comment j'allais supporter d'avoir tous ces démons dans la tête toutes les nuits ? J'avais lu que des gens s'étaient mis une balle dans la tête pour se débarrasser de leurs cauchemars. Maintenant, je comprenais pourquoi.

Et c'est exactement ce qui aurait pu se passer sans une intervention divine. Je n'ai jamais cru en Dieu. Mais il y a quelque chose. Les choses n'arrivent pas sans raison. Il y a un guide spirituel. Peut-être pas l'autre vieux avec une barbe blanche, le père de Jésus. Lui, on s'en fout. Il y a une force plus grande que lui, et elle est avec moi. Alors, j'étais là, les amis, à attendre le train dans la station souterraine de Fortitude Valley, quand ce type s'est tourné vers moi.

« Vous le voulez ? »

Il tenait un journal qu'il avait fini de lire. Normalement, je lui aurais dit d'aller se faire mettre. Je hais les journaux sauf quand ils parlent de moi mais, pour une raison que seul Dieu connaît, je l'ai pris et, parce que le train avait du retard, j'ai décidé de le lire au cas où il y aurait des photos de jolies filles et, juste au moment où j'allais le jeter, je vois un petit article, coincé en bas de la page huit. C'était à propos d'une tribu de la forêt amazonienne, les Shuars. Et c'est ce qui m'a sauvé.

J'avais vraiment perdu mes nerfs avec Helen-les-gros-nénés et je l'avais tuée juste pour l'empêcher de fermer les yeux. Maintenant, ils étaient ouverts et ils me regardaient. J'ai gagné ! T'as perdu ! Parce que j'étais en colère, j'avais un peu semé la pagaille. Il y avait du sang projeté sur le mur. Mais ce n'était pas grave. Je m'en occuperais plus tard.

Maintenant, j'étais concentré sur le tsantsa. Normalement, je fais ça dans mon petit appartement de Mudjimba mais c'est un risque que je ne peux plus me permettre. Là-bas, ça doit être truffé de caméras qui m'attendent.

Écoutez bien, mes frères et sœurs. Un jour quand le Monde

Merveilleux sera révélé, les gens seront éblouis. Vous, mes amis, mes disciples, mes champions, vous avez droit à un avant-goût.

D'abord, vous enlevez la tête. J'aime me servir d'une scie. Une scie toute simple qu'on trouve dans n'importe quel magasin de bricolage, mais j'ai un faible pour les Bunnings parce qu'ils vous offrent souvent des cadeaux. (Ah, j'aurais dû dire qu'avant ça il faut étaler des bâches en plastique par terre.)

Mettez-la de côté. Ensuite, je roule les corps dans des couches et des couches de film transparent, je serre bien, je tends comme une peau de tambour jusqu'à ce qu'ils brillent comme des chenilles. Pour Helen, il va falloir que j'utilise un rouleau supplémentaire. Quelle salope ! Elle m'a valu que des emmerdes, celle-là, mais oui, les amis, c'est aussi ma faute. Elle était plus vieille. Plus mûre. Pas mon genre habituel. Je n'en reprendrai plus jamais une comme elle. Enfin si, mais ce sera dans un but précis, n'est-ce pas, Darian ?

Ensuite, c'est un peu difficile, alors essayez de ne pas vous précipiter. Il faut décoller le visage du crâne. À cause de la chaîne, je consacre beaucoup de temps à cette étape. Il ne faut surtout pas que le couteau glisse. Si ça arrivait, il y aurait une cicatrice et la chaîne serait moins belle. Commencez par insérer le couteau en bas derrière la tête. Coupez vers le haut, comme si vous épluchiez une orange.

Maintenant, mes frères, écoutez bien. Il faut coudre. Heureusement, maman m'a appris quand j'étais petit. Elle disait qu'un garçon doit savoir coudre. N'utilisez pas de coton. Du fil mince en plastique. Le coton se dissout. Ensuite, direction la cuisine.

Tout ce qu'il vous faut, c'est une grosse casserole. Remplissez-la d'eau. J'aime ajouter des herbes aromatiques, du thym et de l'ail, pour que l'odeur ne donne pas envie aux voisins de se dire qu'il se passe quelque chose de bizarre. Laissez bouillir quatre-vingt-dix minutes. Les amis, ne faites pas ça chez vous. J'utilisais toujours mon petit appartement à Mudjimba. La plomberie là-bas doit être infestée par l'ADN de mes paquets. Maintenant, ce sont les tuyaux chez moi qui vont être pleins de l'ADN de Jenny et de Helen. Mais c'est pas grave parce que je vais bientôt déménager. Je vais me trouver un ranch. Comme un cow-boy.

Inutile de contempler la casserole pendant quatre-vingt-dix minutes, les amis. Amusez-vous. Jouez à des jeux, regardez la télé, allez sur Internet. Il faudra peut-être rajouter un peu d'eau de temps en temps, alors surveillez la cuisson.

Les quatre-vingt-dix minutes passées, enlevez l'eau, sortez la tête. Utilisez des gants en caoutchouc, pas des pinces. Des pinces pourraient la déchirer. Elle ressemble à un petit sac maintenant. Tout ce temps passé à bouillir l'a réduite.

Il vous faut une provision de petites pierres et du sable. Des cailloux bien lisses, du sable très fin. L'étape suivante consiste à insérer les cailloux un par un dans la tête. Comme si vous remplissiez un sachet avec des sucettes. Ensuite, ajoutez le sable. Remplissez. Pas trop, ni trop peu. Secouez pour qu'il se glisse partout. Ceci, les amis, lui donne sa forme.

Elle devrait tenir dans la paume de votre main.

Les Shuars étaient une tribu d'Indiens qui vivaient dans la forêt amazonienne. Ils croyaient que les esprits faisaient vraiment partie du monde, comme les cauchemars dans ma chambre à coucher. Et ils avaient leurs façons de s'occuper d'eux. Surtout de l'esprit « muisak », qui est la vengeance d'une personne tuée. Un esprit puissant, mais qu'on peut arrêter. Eux et d'autres tribus amazoniennes ont trouvé des moyens géniaux de repousser les esprits muisak. Comme l'ail avec les vampires, sauf que ça c'est des conneries de Hollywood. Eux, c'est en vrai. Les esprits de vengeance sont réels, de même que les moyens de les arrêter. Je le sais.

Les Shuars croyaient en trois forces spirituelles. Le « muisak », qui est l'esprit vengeur de celui qui s'est fait tuer ; le « wakani », un esprit basique qui survit après la mort ; et l'« arutam », qui est l'esprit problème qui provoque les cauchemars. Cet esprit protège – ou est censé le faire – une personne pour empêcher qu'elle soit tuée. Et donc, si elle est tuée, il se transforme en muisak ; celui qui crée les démons qui hantaient mes nuits.

Ils avaient trouvé un moyen de chasser les démons. Et, grâce à eux, j'ai eu ma réponse. J'ai appris comment ils faisaient, je m'y suis mis moi aussi. J'ai fabriqué un tsantsa, ce qui chez nous veut dire une tête réduite, pour éloigner l'esprit muisak. Et ça a marché.

Plus un seul cauchemar depuis.

Les pouvoirs de l'arrestation

Essayez d'attraper une ombre. Vous n'y arriverez pas. C'est impossible. Elle n'existe pas, même si vous la voyez, même si elle vous suit partout. Essayez d'attraper un tueur en série. Vous n'y arriverez pas. C'est impossible. Ce qui est pire qu'avec l'ombre, c'est que vous ne le voyez même pas. Tout ce que vous avez, ce sont ses traces, des cheminements et des trajets parcourus il y a bien longtemps. Je suis un expert en tueurs en série, ce qui signifie que je suis un expert sur leurs façons de penser et d'agir. Si j'ai de la chance, j'arrive à penser comme eux et à me placer devant eux sur l'une de leurs routes. J'anticipe et je me prépare comme ils le font. Je suis prêt. Je suis leur jumeau, leur ombre.

On ne les attrape pas. Ce sont eux qui vous rattrapent. Le truc, c'est d'être prêt quand ils ne le sont pas, quand ils trébuchent. Avant qu'ils comprennent dans quoi ils sont tombés – c'est là qu'il faut être sur ses gardes. Sinon, ils s'évanouiront à nouveau et ils ne reviendront plus.

J'ai entendu une voiture. Le gravier crisser sous les semelles de deux hommes traversant ma cour. Des flics. Le Gros les avait envoyés m'arrêter. On en vient à différencier les bruits des flics de ceux des journalistes, des civils ou des gangsters. Et puis on en vient à discerner les raisons de leur venue juste en écoutant ces sons : s'ils sont là pour annoncer une mauvaise nouvelle, pour vous interroger, pour vous piéger, vous foutre une raclée ou vous interpellier. Avant même qu'ils aient atteint la porte et qu'ils puissent frapper avec le juste courroux d'officiers des forces de l'ordre habilités à procéder à une arrestation, j'avais compris. J'ai pris deux téléphones sur lesquels j'ai composé deux numéros différents en même temps.

« Ils viennent m'arrêter », dis-je à Isosceles.

Il savait quoi faire, qui appeler, comment poursuivre le scénario.

« Moi aussi, répondit Maria sur l'autre.

– Ne coopère pas. Sois la plus chiante possible.

– D'accord, fit-elle d'une voix qui ne m'a pas convaincu.

– Si tu coopères avec eux, tu es finie. »

Il y a eu un silence.

« D'accord », dit-elle d'une voix beaucoup plus forte.

J'ai raccroché.

J'ai ouvert la porte avant qu'ils frappent.

« Messieurs, vous avez pénétré illégalement sur ma propriété », dis-je.

Ils ne s'attendaient pas à ça. Les flics comptent sur le fait que les gens vont réagir d'une certaine façon à cause de l'uniforme. Quarante-vingt-dix-neuf pour cent du temps, ça marche. Pas cette fois.

Tous les gars de la colline commençaient à me paraître identiques : grands, costauds, blonds, bronzés, l'air con.

« Va te faire foutre, connard, lança l'un d'eux.

– Je vous demande pardon ? dis-je, visiblement horriblement choqué. Qu'avez-vous dit ? »

Les flics disent tout le temps aux gens d'aller se faire foutre, connard, mais c'est illégal et ils le savent. Ils ont tellement l'habitude de balancer ça sans se poser de questions qu'ils en oublient la loi.

« Laissez tomber, fit l'autre qui allait enchaîner quand je l'ai coupé.

– Il n'en est pas question. Comme je viens de vous le signaler, vous avez pénétré illégalement sur ma propriété. De plus, j'ai été agressé verbalement. Si vous ne vous retirez pas sur-le-champ, je me verrai dans l'obligation de procéder à une arrestation citoyenne, selon l'alinéa 5.46 de l'annexe I du Code pénal. L'alinéa 2.60 de ce même Code pénal évoque une infraction à l'ordre public caractérisée, dans laquelle votre “va te faire foutre, connard” s'inscrit parfaitement. »

Là-dessus, j'ai fermé la porte en me disant que j'avais gagné une demi-heure. À Melbourne, ça aurait été dix minutes. Après un moment d'incertitude, j'ai entendu le gravier crisser tandis qu'ils battaient en retraite.

J'ai appelé Maria.

« Elle n'est plus là, dit Casey.

– Motif de l'arrestation ?

– Il n'y en avait pas. C'était juste : “Tu ferais mieux de nous accompagner.” Parfois, le Gros n'est pas si con. »

Il évitait de rendre ça officiel. C'était sage, étant donné la très longue chute qui l'attendait, chute qu'elle avait les moyens de provoquer.

« Et toi ? demanda-t-il.

– J'ai semé le doute dans leur esprit. Leur mandat contre violation de domicile, agression verbale et menace d'une arrestation citoyenne », répondis-je en traversant la maison pour sortir par derrière et gagner la jetée.

Le *tinnie* d'Arch était en train d'y accoster quand j'atteignis

l'extrémité. J'ai sauté à bord avant de m'allonger sur le fond, hors de vue. Il a filé en amont.

« J'ai un scénario à boucler. Me faire arrêter n'en fait pas partie.

– T'es sur la rivière ?

– Ouais.

– Salue Arch pour nous. Rappelle-lui qu'il me doit deux bouteilles de rhum. »

Il a raccroché.

« On va où, mon frère ? demanda Arch.

– Tu peux me prêter ton quatre-quatre ?

– Pas de souci.

– Alors, chez toi. »

Il a fait un demi-tour paresseux et le sillage de sa vague est venu déferler sur la plage voisine de la mienne tandis que nous repartions vers l'aval.

Dans la mesure où ils ne m'avaient pas présenté de mandat, ils ne m'avaient pas arrêté et je n'étais donc pas officiellement un fugitif. J'étais, comme disent les flics en Amérique, dans le vent.

Le « scénario »

L'incarcération était hors de question. Quelles que soient les charges qu'Adam avait inventées pour me faire arrêter, j'aurais été maintenu en détention pendant au moins une demi-journée. Et ça, uniquement pour venir à bout de la paperasse. S'il était malin, il pouvait me coller sur le dos une accusation impossible à nier, du style obstruction à une enquête en cours, ou pire. Ce qui aurait provoqué le résultat qu'il espérait : m'enlever du décor. J'aurais été coincé pendant des jours et des jours entre les audiences au tribunal et les demandes de mise en liberté sous caution. À l'évidence, j'avais abusé de sa patience et il voulait me rappeler qui était le patron. J'en aurais fait autant, sauf que je ne me serais pas laissé échapper. Maintenant, les deux lourdauds devaient avoir compris que le jargon juridique de mes menaces n'était que du vent. Ils devaient être de retour devant ma porte.

Il fallait que je reste libre. À peine installé dans le pick-up d'Arch, j'ai appelé Isosceles pour lui dire que j'étais sur le point de partir.

« Et Maria ? demanda-t-il.

– J'en sais rien », lui dis-je.

J'étais convaincu qu'elle saurait s'en sortir face à l'autre enflé sur sa colline.

Personne ne savait quel était le problème. Mais tous savaient qu'il y en avait un. Sinon, pourquoi le chef aurait envoyé deux gars chercher Maria pour la traîner ici alors que c'était son jour de congé et qu'elle souffrait d'une intoxication alimentaire ? C'était une petite communauté, une fraternité, un clan. Leur travail les exposait au feu ennemi, ce qui créait un lien. L'uniforme les unissait, mais c'était l'appartenance à « l'équipe » qui les soudait.

Maria avait grandi sur la Coast. Certains des gars avaient été à l'école avec elle. Elle avait peut-être des goûts bizarres en matière de petit copain, mais elle était l'une d'entre eux. Le chef était nouveau. Il venait de la ville, là-bas dans le Sud, et la rumeur disait qu'il avait

magouillé pour s'offrir le trône. Diriger la station de Noosa Hill, c'était à peu près le meilleur boulot qu'un flic pouvait espérer dans le Queensland. Mickey trimait sur la colline depuis vingt ans. C'était lui qui aurait dû être nommé, tout le monde le savait.

Alors qu'ils regardaient Maria se faire escorter dans le bureau du chef, ils se disaient tous la même chose : *S'il s'en prend à elle, alors pourquoi pas à moi ?*

« Je suis malade, dit-elle en pénétrant dans la pièce.

– Fermez la porte », ordonna Adam.

Elle lui tourna le dos pour lui obéir et croisa le regard de ses collègues à travers la vitre. Elle leva les yeux comme pour dire : *Quel con*. Tous le virent. Tous comprirent. Tous entendirent la proclamation : quel con. La camaraderie.

Le projet initial d'Adam avait été de la transférer dans un avant-poste éloigné de sa juridiction, une ville hippie avec un bureau de police ouvert de 9 à 17 heures. Mais plus il y réfléchissait, plus il se rendait compte que cela aurait simplement déplacé le problème. Dans ce cas-là, « déplacer le problème » ne conduisait pas à « éliminer le problème ». Cela n'aurait fait que l'exacerber.

« Si je vomis sur votre bureau, n'allez pas dire que je ne vous avais pas prévenu. »

Maligne petite salope. Il était convaincu que cette intoxication alimentaire était une comédie pour éviter de se pointer au poste afin d'écumer le bush en compagnie de son pote Darian Richards.

« Je vais essayer d'être bref. J'ai reçu une plainte, commença-t-il.

– Vraiment ?

– Vraiment. »

C'était soit ça, soit un transfert, mais elle s'était attendue à la plainte. Elle se demandait juste s'il avait beaucoup d'imagination. Elle savait qu'il pouvait l'entuber, mais elle aussi... et bien plus profond.

« Un de vos collègues affirme que vous vous êtes livrée à du harcèlement sexuel. »

Voilà qui était inattendu. Qui avait bien pu s'associer au Gros pour inventer une insanité pareille ? Lequel des gars pouvait oser prétendre qu'elle lui avait tripoté les couilles ? Bah, elle n'allait pas tarder à le savoir.

« J'ai un rapport, dit-il en brandissant un bout de papier, mais, avant d'aller plus loin, j'ai demandé à l'officier en question de me laisser vous parler d'abord. J'ai le devoir, vous le comprenez, de m'assurer que cette affaire sera traitée de façon appropriée, mais avant de soumettre ce rapport et de rendre tout ça officiel, ce qui aurait un impact désastreux sur votre carrière, je me suis dit qu'il valait mieux vous parler auparavant. »

Elle sentit un truc froid dans son ventre en se souvenant de ce que

Darian avait dit à propos de ses collègues masculins : *Ils te baisseront la tronche parce que c'est leur seul moyen de te baiser.*

« Je nie tout harcèlement sexuel.

– Bien sûr. C'est pour cette raison que nous avons cette discussion : afin que je puisse déterminer la vérité et prendre une décision fondée pour ce qui est de transformer cette accusation en plainte officielle, auquel cas il faudra que je vous relève de vos fonctions. Avec ou sans salaire : ce sera au syndicat et aux gars des affaires internes de le déterminer. Sans oublier ceux de la Crime Commission, bien sûr. Il ne faut jamais les oublier, ceux-là. »

Il la fixait droit dans les yeux. Son téléphone sonna. Agacé, il décrocha et aboya : « J'avais dit : pas d'interruption. » Et il raccrocha.

« Je veux que vous compreniez la gravité de la situation. Vous êtes un bon flic, Maria. Réfléchissez soigneusement à la suite que vous désirez donner à cette histoire.

– Merci, chef. Et si vous commenciez par me dire ce que contiennent au juste ces fausses allégations ? »

Son téléphone sonna à nouveau.

« Quoi, bordel ? »

Il écouta, sans la quitter des yeux. Au bout d'un moment, il dit :

« Dites-leur d'effectuer leur devoir d'officiers de police judiciaire et d'arrêter de recevoir des ordres d'un connard de civil ! »

Il raccrocha.

Il regarda le bout de papier. Les allégations.

« Selon l'officier impliqué, vous êtes arrivée derrière lui, vous avez mis vos bras autour de ses épaules, descendu la main vers la zone entre ses jambes avant de “presser” ladite zone.

– Et quand ceci serait-il arrivé ? »

La colère montait en elle.

« J'y arrive. Attendez. C'était le mardi 18 juillet. Approximativement vers 2 h 15 du matin. L'officier vous a repoussée mais la nuit suivante, vers approximativement 23 h 30, vous l'avez suivi aux toilettes et vous lui avez caressé les seins. »

Les seins ?

« L'officier Toyne parle de quatre autres occasions où vous lui auriez fait des avances similaires. Elle vous a dit qu'elle n'avait pas de “tendance lesbienne”, ce à quoi vous avez répondu : “Toutes les filles sont un peu lesbiennes.” »

J'avais emprunté à Arch une paire de lunettes de soleil et un chapeau de cow-boy. Un sacré déguisement, mais qui a suffi, car j'ai croisé sur la route les deux flics qui revenaient chez moi. Je les ai même salués. C'est ce qui a dû détourner leurs soupçons.

J'ai fait le plein et vérifié que mon flingue était chargé. J'ai branché

mon portable à l'allume-cigare pour que lui aussi soit chargé à fond et je suis parti en direction de Buderim, vers une ville nommée Tanawha.

Là, j'ai attendu. Le premier d'une nombreuse série de textos est arrivé :

Y avait-il un homme accablé ?

Aucun, même si les soldats

Connaissaient la faute commise :

Nul n'était là pour douter ;

Nul n'était là pour comprendre,

Mais pour agir et mourir :

Dans la vallée de la Mort

Chevauchaient les six cents.

Tennyson, sur *La Charge de la brigade légère.*

Adam la tenait par les ovaires. Deux femmes flics, des toilettes pour femmes. C'était le piège parfait. Sa parole contre celle de Jack. Pas de témoin. Jack, on la connaît, c'est un vrai mec. Maria ? Elle est différente. Tranquille. Pas vraiment comme nous. Jack, hétéro ? J'confirme. Maria ? C'est c'qu'on croyait, mais vu qu'elle refuse de baiser et qu'elle est plutôt coincée dès qu'on parle de cul, on l'a jamais touchée. Quand on y pense, c'est pas si dingue. Une goudou ? Qui aurait cru ça ? Pauvre Jack, se faire tripoter aux chiottes.

Même si Darian et Casey respectaient leur promesse et faisaient regretter à Adam d'être né, elle porterait toujours ce stigmate et, pire, elle ne serait jamais capable de prouver son innocence. Elle était baisée.

Elle laissa Adam continuer, présenter le marché.

« J'ai parlé à l'inspecteur Toyne de la gravité d'une telle accusation si on la rend officielle. Elle comprend. Je lui ai dit que je préférerais résoudre les problèmes en évitant la bureaucratie. C'est comme ça que j'aime diriger mon navire. J'ai expliqué que nous subissions tous une pression extrême et inhabituelle à cause de ce tueur en série. C'est comme un poids dont nous ne pouvons nous débarrasser. »

Son téléphone, encore. Il a décroché, raccroché puis décroché à nouveau.

« Tout le monde commet des erreurs. C'est humain. Où serions-nous sans nos erreurs, hein ? J'ai dit à Toyne : "Peut-être que Maria était stressée. Un moment d'égarement. Si elle accepte de ne plus jamais recommencer, si elle comprend la situation, pourquoi ne pas laisser ça derrière nous. Aller de l'avant." Toyne a trouvé cela équitable. Et vous, Maria ? Qu'en pensez-vous ?

– Ça paraît équitable, dit-elle lentement, sachant qu'elle n'avait pas le choix.

– C'est ce que je crois, aussi. Bien. Je suis heureux que vous partagiez mon opinion. »

Il s'avança pour souligner ce qui allait suivre. Un des officiers tentait d'attirer son attention derrière la vitre, il l'ignora.

« Ce que nous ne voulons pas, dit-il, penché aussi loin que le lui permettait sa panse, c'est détruire la réputation d'un officier à cause d'une simple erreur. Ce n'est pas un *crime*, Maria. C'était du désir. Aucune préméditation. Pas le moindre acte criminel commis. Si vous êtes prête à aller de l'avant, alors moi aussi. »

Elle hocha la tête. Le silence : c'était ça, le marché. Elle révélait qu'il avait baisé Izzie, une gamine de treize ans, il tombait et elle avec lui. Les chances étaient contre elle. Jack témoignerait. Harcèlement sexuel et lesbienne : sa carrière aux chiottes. Alors que lui s'en tirerait sûrement. Il trafiquerait ces soixante-huit minutes de façon qu'un pauvre mec comme Mickey porte le chapeau. Après tout, ils avaient été douze à aller regarder cette petite pute baiser et sucer.

« D'accord », dit-elle.

Il sourit et se renfonça dans son siège, laissant enfin son bureau respirer.

« Bravo. »

Il leva alors les yeux vers la vitre.

« Billy ! Mickey ! » cria-t-il à travers la porte fermée.

Ils entrèrent en courant.

« Ouais, chef ?

– Ramenez cette pauvre fille chez elle. Elle souffre d'une intoxication alimentaire. Si on ne fait pas attention, elle va vomir partout. Allez, allez, sortez d'ici. »

Comme elle se levait, elle remarqua l'absence de Jack. Billy et Mickey semblaient soulagés que le truc qui était arrivé, quel qu'il soit, soit reparti. La stabilité et l'ordre étaient de retour. Ils voudraient savoir, ils l'interrogeraient, mais pas tout de suite. Ne jamais interroger tout de suite. Toujours attendre au moins une semaine.

« Au fait, dit Adam comme s'il se souvenait subitement de quelque chose. Puisque vous faites partie de l'équipe – même si vous êtes chez vous à soigner cette intoxication –, il me semble que vous devriez connaître les dernières nouvelles à propos du tueur en série. »

Elle se dit qu'il allait lui parler du crâne... maintenant qu'elle faisait partie de l'équipe.

« J'ai dû émettre un mandat d'arrêt à l'encontre de Darian Richards. J'ai des raisons de croire qu'il est complice du tueur. Je crois qu'ils bossent ensemble.

– *Quoi ?* fit Mickey. C'est pas possible que...

– Tout peut arriver, le coupa Adam. Les gens sont étranges. Vous devriez le savoir, maintenant. On ne connaît jamais vraiment

quelqu'un. Qui sait ce qui se cache sous les apparences ? »

Maria le fixait.

« Ouais, je sais, reprit-il. J'ai eu du mal à le croire, moi aussi. Mais nous avons trouvé ses empreintes sur un crâne que le tueur a peut-être laissé pour nous à Neebs... Vous devriez être au courant. C'est votre petit copain qui nous l'a ramené. »

J'aime que ma cuisine soit propre. Rien de pire que la pagaille. Maintenant que Jenny et Helen ont été réduites, leurs petites têtes rangées dans un bol en céramique, j'ai frotté la casserole, nettoyé l'évier, chargé la machine à laver la vaisselle et je l'ai lancée – un cycle complet – et, pendant qu'elle tournait, je suis allé jouer à la PlayStation. Le tsantsa n'était pas terminé, le processus allait prendre encore deux jours, mais on ne peut pas se permettre de bâcler si on veut que tout soit fait proprement.

Je me suis allongé sur le canapé pour prendre la PlayStation, mais j'ai changé d'avis. Je me suis branché en ligne pour jouer à *Warhammer*.

J'ai tenu dix minutes avant de me rendre compte que j'avais besoin de roupiller. J'ai dit aux autres joueurs que j'arrêtais et je me suis couché. Je me suis endormi en quelques secondes. Il n'y a pas eu de cauchemars.

J'attendais encore.

Sous un déluge d'obus et de balles

Chevaux et héros tombaient,

Ceux qui s'étaient si bien battus

S'offraient aux dents de la Mort

Après être passés par la gueule de l'Enfer.

Alors qu'il tournait dans Park Street, Harold se disait : chaque maison est quand même différente. Il y en avait quatre-vingt-quatre dans cette rue et elles se ressemblaient toutes. Un tas de briques assemblé pour être toujours identique. Il livrait le journal du matin à chacune d'entre elles, ce qui permettait à son esprit de vagabonder tandis qu'il pédalait au milieu de la rue, balançant les exemplaires roulés sur les pelouses et, parfois, sur les murs. Ces derniers temps, il faisait ça plus souvent parce que c'était marrant et que son patron, Cliff, avait l'air d'être sur une autre planète depuis que sa fille, Henna le super-canon, s'était retrouvée mêlée à une fusillade bizarre où un mec s'était fait descendre au bord d'une route ; elle avait assisté au truc. Donc, soit les gens avaient cessé de se plaindre, soit, et c'était plutôt ça, Cliff s'en foutait. Aux yeux de Harold, son patron était comme mort. Un cadavre ambulante.

Sans déconner, la maison la plus bizarre de Park Street, c'était au 36. Il savait que quelqu'un y habitait parce que chaque matin, le journal de la veille avait disparu de la pelouse. Celui qui y vivait était sorti le prendre. Mais c'était bien là le souci, pourquoi c'était si bizarre : il n'y avait rien d'autre sur la pelouse. Devant toutes les autres – sauf au 36 – il y avait une voiture, un vélo, un chien, une pancarte à la con avec le nom de la baraque ou un barbecue dans un coin. Quelque chose. Pas au 36. Rien. Elle était toujours fermée. Rideaux tirés. Aucun signe de vie.

Ce qui intriguait de plus en plus Harold. Maintenant que son patron planait dans le cosmos, il avait décidé de balancer le journal le plus fort possible contre la porte du 36 dans l'espoir que la personne qui y habitait en sorte pour l'engueuler. Il voulait provoquer une réaction. N'importe laquelle.

Mais rien. Chaque matin, il avait beau insister, que dalle. Qu'est-ce qui se passait, là-dedans ? Pendant un bref moment, alors qu'il approchait du 36, Harold envisagea de viser la grande vitre pour voir s'il arrivait à la casser. Ce qui, ouais, provoquerait une réaction. Et qui, ouais, lui vaudrait aussi de se faire virer.

Il ralentit. Regardez un peu ça. Rien. Il vérifia le 34, le 38, les autres du côté impair. Partout, il se passait quelque chose. Il soupira. Encore un mystère qu'il ne percera jamais. Là-dessus, il leva le bras et balança le rouleau de toutes ses forces contre la porte.

Pan !

Le sale petit connard ! J'étais en plein rêve, en train de flotter dans un palais doré avec des tas de filles aux longs cheveux blonds. Comme si on était tous sous l'eau.

4 heures. Toujours pareil. Ce gosse commence vraiment à me taper sur les nerfs. Je suis sûr que ce petit con fait exprès de lancer son journal sur ma porte. Tous les matins. Et on dirait qu'il le balance de plus en plus fort.

Je jure que si cette petite merde recommence encore une fois, j'enfreins le règlement et je le chope. Je le tuerai – non, je lui enfonce un manche à balai dans le cul et ensuite je le tuerai – et puis j'irai enterrer ce petit connard dans un puits près des filles. Je n'ai encore jamais tué un garçon, mais là c'est différent. C'est comme payer les factures ou aller chez le médecin ; ces trucs qu'on est obligé de faire pour préserver l'ordre naturel des choses.

Il n'y a pas de bébé avec qui jouer ce matin, alors, les amis, j'accomplis ma routine normale, celle quand je suis seul. Me doucher. Me raser. M'habiller. Aller chercher le journal. Le petit con a filé depuis longtemps. Faire le petit déjeuner. Des haricots sur des toasts. Manger et lire.

Monsieur Zéro ? Pathétique ? Face de rat ? Amateur ?

« Considéré comme le plus grand expert criminel du pays, spécialisé dans les tueurs en série, M. Richards est sorti de son silence cet après-midi et nous a dit que le tueur avait “tenté d'impressionner” la police. Nous n'avons obtenu aucun commentaire officiel de la part des autorités, mais des sources proches de l'enquête affirment que le tueur aurait cherché à se vanter de ses crimes. M. Richards nous a fait part de son dédain pour ces “vantardises”, dont notre journal ne connaît pas encore la nature exacte, traitant le tueur de “minable”, le qualifiant même de “Monsieur Zéro”. »

Mes frères et sœurs, vous imaginez ce que j'ai ressenti ? Il me prend pour un pauvre minable, je vais lui montrer. J'avais déjà préparé ma vengeance contre Darian, les amis, mais je voulais m'en tenir à la liste et à ma routine. Je ne comptais pas m'y mettre avant une semaine.

Plus maintenant.

Comme un guerrier qui a reçu de nouveaux ordres, je me suis levé et je suis allé dans le garage ; j'ai sorti mon équipement, les couvertures, ma corde, et j'ai tout mis à l'arrière de la camionnette. Je me suis assis au volant, j'ai pressé la télécommande et entendu la porte du garage se mettre en branle. J'ai vu la lumière du matin. Marche arrière, arrêt pour regarder la porte se fermer et verrouiller la maison puis me glisser dans la rue – déserte à cette heure de la matinée – pour partir vers Tanawha.

Troisième partie

*« Et le profond Enfer ne veut pas d'eux,
car les damnés en auraient plus de gloire 13. »*

Dante Alighieri, *L'Enfer*

13. Traduction : Jacqueline Risset, Flammarion.

Ciel rouge du matin...

...**S**igne du berger, me dis-je en voyant l'aube arriver.

Mon portable vibra. Maria.

« Je te rappelle avec un autre téléphone. Je dois garder cette ligne libre », dis-je avant de raccrocher.

Je l'ai rappelée.

« Que s'est-il passé ?

– Il m'a collé une accusation de harcèlement sexuel – harcèlement sexuel lesbien. J'ai accepté le marché. Mon silence contre le sien.

– C'est tout ?

– C'est tout. Pour moi, Darian. Pour toi, il a un mandat.

– Je sais.

– Il veut te relier aux meurtres. Il prétend qu'il y a une de tes empreintes sur le crâne. Tous les flics de la région sont à ta recherche. Ils veulent se venger. Ils n'ont pas oublié ce que tu as fait à Dennis.

– Qui est Dennis ?

– Le flic à qui tu as cassé le bras.

– Ah, lui. Pas grave. Ils ne me trouveront pas.

– N'en sois pas si sûr.

– D'accord, je ferai attention.

– Où es-tu ? »

J'ai hésité. Erreur.

« Je roule.

– Non, c'est faux. Tu me mens. Où es-tu ? »

Je ne voulais pas l'impliquer davantage. Si tout se déroulait comme je le prévoyais, elle deviendrait un problème. Elle essaierait de m'empêcher d'achever le boulot. Si – un gros si, bien sûr – je le trouvais.

« Alors, où es-tu ?

– Je fais le mort à Boreen Point. »

C'était à quatre-vingts kilomètres d'ici.

« Tu connais ce logiciel qu'Isosceles utilise pour localiser les gens grâce à leurs portables ?

- Ouais. Sans lui, on serait coincés.
 - Ouais, complètement coincés. Bon, j'ai pensé qu'il valait mieux que je l'appelle dans la mesure où il a eu la gentillesse de prendre de mes nouvelles.
 - J'espère que tu portais un débardeur moulant, dis-je en riant.
 - Très moulant, fit-elle en riant elle aussi. C'est grâce à ça que je l'ai convaincu de me le prêter. »
- La portière côté passager s'est ouverte. Elle était là, téléphone à l'oreille, me contemplant.
- « Et il marche vachement bien. »
- Elle a raccroché et s'est installée à mes côtés.
- « Salut, partenaire », dit-elle.

Angie vérifia son reflet dans le miroir. Ce n'était qu'un séminaire – elle allait rester assise dans la demi-obscurité d'un amphithéâtre à écouter une conférence sur Yeats –, mais elle aimait être bien habillée. Certains étudiants semblaient s'en foutre. Pas elle. Chaque fois qu'elle allait à la fac, elle choisissait ses vêtements avec soin et elle se maquillait. Pas pour impressionner qui que ce soit, mais simplement parce qu'elle jugeait important d'avoir un air professionnel. Elle rêvait de devenir écrivaine, comme Flannery O'Connor malgré sa pauvreté. Mieux valait, bien sûr, suivre l'exemple de J. K. Rowling ou de Stephen King – des écrivains qui avaient commencé fauchés mais qui étaient devenus riches à force de talent et de persévérance. Incroyable ce que coûtait l'université. Son père et sa mère y étaient allés dans les années 1970, à l'époque où c'était gratuit ; elle devait payer quatre mille dollars par semestre. Sans compter le reste : les livres, le loyer, la nourriture, les transports. La Sunshine Coast souffrait d'une pénurie de boulots à temps partiel. Tout était éparpillé, ici. Villages et petites villes perdus, pour l'essentiel. On pouvait bien trouver du travail dans des bars à Noosa, mais elle avait passé son tour. Ou au centre commercial de Maroochydore, mais là aussi, elle avait passé son tour. Un jour, elle avait surpris une conversation entre deux filles dans les toilettes : elles avaient pris une semaine de congé pour descendre sur la Gold Coast lors d'une grosse course automobile, l'Indy, y louer un appartement et se faire plus de deux mille dollars par nuit en tant qu'*escort*.

Escort ? Un mot poli pour « prostituée », non ?

Oui. Après quelques recherches, elle s'était rendu compte que c'était très bien payé et que ça paraissait bien organisé et sans danger. Elle avait d'abord pensé que si elle demandait très cher, cela lui éviterait les tordus, mais elle n'avait pas tardé à se rendre compte que ce n'était pas si simple. Elle savait qu'elle était jolie. Et, après être allée poser quelques questions dans un bordel où on l'avait quasiment suppliée

pour l'embaucher, elle avait compris qu'elle pouvait se faire pas mal d'argent. Elle n'avait aucun état d'âme par rapport au travail. Elle était toujours un peu nerveuse avec un nouveau client, mais maintenant, après deux ans, elle avait ses réguliers et elle gagnait largement de quoi se payer la fac, le loyer et la nourriture. Elle avait même commencé à mettre de l'argent de côté pour s'acheter un appartement l'an prochain.

Elle n'avait rien dit à personne. C'était comme avoir une vie secrète – une double personnalité. À la fin de ses études, elle laisserait tomber malgré les plaisirs qu'elle y trouvait. Certains clients étaient plus que cela. C'étaient des amants. Pour eux, elle signifiait beaucoup. Pour quelques-uns, comme Darian, elle était un moyen de survie. Elle l'aimait plus que quiconque. Pour autant qu'elle sût ce qu'était l'amour.

Mardi dernier, il lui avait offert une bague. Un étroit anneau d'or avec de minuscules éclats de diamant.

« Garde-la en permanence, avait-il dit. C'est un motif celte qui est censé protéger celui ou celle qui le porte.

– Je ne l'enlèverai jamais, avait-elle juré en tendant la main pour admirer les étincelles autour de son doigt.

– C'est promis ? demanda-t-il.

– C'est promis », répondit-elle.

Angie ferma la porte de son appartement, la verrouilla et longea le couloir jusqu'à l'ascenseur. Sa voiture était garée dans la rue, au coin. Elle consulta sa montre. Elle était un peu en retard, mais elle arriverait à temps pour le début de la conférence.

« Boreen Point ? fit Maria.

– J'ai rien trouvé de mieux.

– Tu veux le tuer. Oublie. Ça n'arrivera pas. Il ira en taule. Maintenant, raconte. »

Je l'ai dévisagée. Si – un énorme si, ne l'oublions pas – mon plan fonctionnait, nous allions devoir faire face à un sérieux désaccord, maintenant ou au milieu d'une situation forcément explosive. Je devais tuer Promise et elle essaierait de m'en empêcher. Après tout, le meurtre *est* illégal. Ça allait être moche. Mais devais-je me battre tout de suite ? C'était un combat qu'aucun de nous deux ne pouvait gagner. Mentir était peut-être la meilleure solution.

« Je ne vais pas le tuer. »

Elle a paru surprise.

« Tu es superstitieuse ? »

Je savais qu'elle l'était. Elle n'a pas répondu.

« Parce que moi, oui. Mais uniquement dans des moments comme celui-ci. J'ai préparé un piège, mais pour qu'il fonctionne, il faudra de

la chance. C'est l'étape où *j'espère* que tout se passera comme prévu. Sauf que c'est rarement le cas et que je n'ai aucun contrôle. Voilà pourquoi je n'en parle pas. À la seconde où j'évoque le plan, il se retourne contre lui-même.

– Tu ne veux pas l'évoquer parce que tu sais que tu me trouveras sur ton chemin.

– Tu as entendu parler du Tueur du Train ?

– Le tueur de Melbourne ? Celui qui enlève des filles dans des trains ? Tu l'as jamais chopé.

– J'ai failli. Une fois. Là aussi, j'avais monté un piège. C'était après la septième fille et je pensais le connaître. J'ai cru que je pouvais anticiper. J'ai expliqué mon plan à l'équipe. J'étais confiant. Plus que ça, même : j'étais sûr de l'avoir. Mais je ne l'ai pas eu. Peut-être qu'il s'est réveillé avec un mal de crâne ; peut-être que c'était l'anniversaire de sa mère. Mais il ne s'est pas comporté comme je m'y attendais. C'était peut-être de l'*hubris* de ma part. Mais ça m'a appris à ne jamais compter sur l'espoir. Depuis, il n'y a qu'une seule chose à propos de laquelle je suis superstitieux. Donc, j'ai conclu, attends et observe. »

Pas mon genre du tout. Vingt et quelques, cheveux blond doré, gros seins. Trop vieille, trop sûre d'elle, complètement développée. Mais bon, c'est pas la question, hein ? Il ne s'agit pas de moi. Il s'agit de moi et lui.

« Salut. »

La voix était derrière elle. Angie se retourna. Quels yeux étranges, se dit-elle, cette couleur...

Tout dépendait de lui. Tout dépendait d'Isosceles. Même s'il se trouvait à deux mille kilomètres de là, c'était lui qui observait et attendait, comme il le faisait depuis que Darian lui avait expliqué « le scénario ». Il était chaud bouillant, mais cette partie du scénar lui faisait aussi un peu peur. La vie d'une personne était entre ses mains. S'il la perdait, elle mourrait. Il ne mangeait pas, avalait de petites gorgées de Coca et avait mis sa musique à fond pour rester totalement concentré.

Ça lui faisait penser aux étoiles qu'il regardait dans le ciel nocturne, attendant que l'une d'entre elles s'éteigne. Ça remontait à quand il était gosse, quand il avait appris qu'elles étaient si lointaines qu'elles étaient déjà mortes. Elles s'étaient toutes déjà éteintes. Il fallait juste des millions d'années pour que la nouvelle traverse l'univers et leur parvienne.

Oui, c'était pareil : comme une étoile qui s'éteint. La transmission du portable d'Angie. Disparue. Il appela Darian.

Voodoo Child.

« Il l'a. La transmission de son téléphone vient de s'arrêter.

– Où ?

– Près de chez elle. »

J'ai passé une vitesse et j'ai lancé le pick-up tout en lui répondant.

« Bien. Je suis à deux pâtés de maisons.

– Il se déplace.

– Mais tu reçois le signal ?

– Ouais. Ils sont – attends – sur Morris Street. Vers le nord. C'est-à-dire dans le sens de la montée, Darian.

– Qu'est-ce qui se passe ? » s'enquit Maria.

Je lui ai montré le GPS que je venais d'acheter. Il était branché à l'allume-cigare.

« Cherche Morris Street. »

Elle obéit.

« C'est lui ?

– Je crois, répondis-je.

– Il a pris quelqu'un que tu connais ? »

Je n'ai pas répondu.

« Une copine à toi ? »

Elle semblait surprise. Elle a vite compris.

« Ou, peut-être, *ta* copine ?

– T'as trouvé Morris Street ?

– La prochaine à droite. »

Elle me dévisageait. J'ai continué à conduire, ignorant ses questions.

« Cette fille sait-elle qu'elle fait partie de ton plan ? »

J'ai pris Morris Street. Je l'ai dit à Isosceles.

« Nous sommes dans Morris Street.

– Ouais, je vous vois. Il est à quatre kilomètres devant toi, à peu près. Il ne fonce pas, il ne dépasse pas le cinquante. Vous vous dirigez tous les deux vers l'autoroute qui mène à Noosa et à Tewantin.

– OK. Merci. »

Elle me fixait toujours.

« Bon Dieu. Tu lui as collé un mouchard, c'est ça ? »

J'ai hoché la tête.

« Mais elle ne le sait pas, parce que le plan ne marche que si elle ne sait rien. Et ces mouchards sont si petits, si sophistiqués de nos jours qu'on peut les mettre sur un bracelet. Ou une bague. Un cadeau. Quelque chose qu'elle gardera sur elle et qu'il ne cherchera pas à lui enlever avant d'être en sécurité chez lui ou Dieu sait où il l'emmène. Bon Dieu, répéta-t-elle avant de détourner les yeux. J'espère qu'elle est du genre à pardonner. »

Avec mon coup de feu, je m'étais placé dans sa ligne de mire. Mais

pas question pour lui de m'attaquer directement, il allait chercher à me faire mal autrement. Il savait où j'habitais et il n'avait pas dû lui falloir plus d'une semaine pour découvrir qu'Angie représentait la totalité de ma vie privée. Il aurait pu se servir de Henna, puisque j'avais tenté de la protéger, mais elle était à Brisbane, dans une clinique privée, traitée pour le traumatisme d'avoir été témoin d'un « meurtre mystérieux et non résolu » ayant provoqué chez elle une amnésie partielle. Et puis, Angie était la meilleure cible. En fait, la seule. La seule personne à laquelle je tenais. Avec Angie, il pouvait vraiment m'atteindre.

Il fallait que je la piège. La seule personne à laquelle je tenais : je l'avais jetée dans les bras du tueur. Je n'avais pas d'autre solution. Je me haïssais d'avoir fait ça et je savais qu'en le faisant je tuerais le seul amour que j'avais. Elle ne me pardonnerait pas. Je ne me pardonnerais pas.

Je me suis engagé sur la Sunshine Motorway et je me suis mis à rouler à cent, la limite. Il fallait moi aussi que je veille à ne pas attirer l'attention. Les flics me recherchaient. Loin devant, à environ deux kilomètres de distance, je distinguais une camionnette blanche. Maria la vit, elle aussi. Elle se redressa, le regard intense. Le tueur : Danny Jim Promise.

Nous ne disions rien. Il n'y avait rien à dire.

Angie comprit aussitôt que c'était le tueur et qu'il exerçait sa vengeance contre Darian. Elle savait qu'elle n'était pas son genre ; non, elle n'était qu'un prétexte, un moyen de se vanter. Darian lui avait mis la pression, il avait touché un point sensible, et maintenant l'autre se vengeait à travers elle. Elle allait mourir, et le temps qui s'écoulerait entre maintenant et sa mort ne serait qu'une longue abomination. De toutes ses forces, elle essaya d'empêcher son esprit de glisser dans les profondeurs de la dépravation humaine, de ne pas revoir les visages des filles mortes sur le tableau mural de Darian, de ne pas penser aux histoires qu'elle avait entendues à propos de ces types – la prolongation de la douleur, l'ablation des trophées. Il allait lui faire du mal. La tourmenter, la torturer, la terroriser. Et il filmerait tout, il enregistrerait tout. Pour Darian.

C'était jeudi. Ce qui signifiait que Darian ne saurait rien avant mardi prochain. Jusque-là, tout serait normal. Mardi soir, quand elle ne viendrait pas chez lui, il comprendrait que quelque chose n'allait pas. Alors, il se mettrait à sa recherche. Mardi soir prochain. Dans cinq jours. Elle espérait qu'il la tuerait avant. Elle espérait qu'il voudrait en finir le plus vite possible.

Mais, au fond d'elle-même, elle savait que cela ne se passerait pas ainsi. Il allait prendre son temps ; prolonger son agonie pour décupler

son plaisir de savoir que Darian était inquiet et la recherchait. Il allait la garder en vie beaucoup plus que ces cinq jours.

Pendant un instant, elle éprouva de la fureur à l'encontre de Darian, qui avait permis que cela arrive. Il aurait dû le prévoir ! Mais la rage disparut aussi vite qu'elle l'avait submergée. Parce que, au fond, qui était-elle ? Une prostituée qu'il baisait par commodité tous les mardis soir. Angie : ce n'était même pas son vrai nom. Elle ne lui avait jamais dit son vrai nom. Elle seule était responsable.

Nous avons parcouru dix bornes d'autoroute en ligne droite quand j'ai entendu la sirène. Dans le rétro, j'ai vu la voiture de patrouille.

« Merde ! fit Maria.

– On m'arrête, dis-je à Isosceles. Tu l'as toujours ?

– Ouais.

– D'accord. Ça ne devrait pas prendre trop longtemps.

– Pas trop longtemps ! cria Maria. Ça ne devrait pas prendre trop longtemps ! Dans quel univers parallèle vis-tu ? Ces mecs vont t'arrêter, crétin ! Tu as juste de la chance que je sois là et que je puisse continuer à le suivre ! »

J'ai stoppé la voiture en laissant le moteur tourner. J'ai ouvert la portière et je suis sorti.

« Salut, les gars, dis-je aux deux flics qui approchaient.

– Darian Richards ? fit celui de gauche.

– Lui-même.

– Nous avons un mandat d'arrêt contre vous. Il va falloir nous suivre. »

Les officiers de police du Queensland sont bien armés. Ils portent un Glock et un Taser. La plupart d'entre eux, comme ces deux-là, sont costauds et en forme. En dehors du fait que j'avais étudié le karaté et le judo, ainsi que quelques autres arts martiaux, j'étais en grosse situation d'infériorité. J'ai attendu qu'ils soient à portée. Deux Glock, deux Taser, deux paires de gros bras contre moi tout seul. Ils étaient assez détendus. En temps normal, un ex-flic ne démolit pas deux collègues en activité et armés sur le bas-côté d'une autoroute très fréquentée. Mais c'est ce que j'ai fait. Je me suis élevé au-dessus du sol, ma jambe droite est partie et a touché celui de gauche au cou – il est tombé –, et, alors que je continuais à tourner sur le même élan, c'est mon autre jambe qui a cueilli le second – qui s'est écroulé lui aussi. Pas plus d'une seconde. Cinq, depuis que j'étais sorti de la voiture.

« Mais qu'est-ce que tu fous, putain de merde ? » hurla Maria derrière moi.

J'attendais pour m'assurer qu'ils restaient par terre. Ce fut le cas. Je les avais touchés juste à l'endroit désiré. Ils resteraient paralysés

pendant dix minutes.

« Désolé, les gars », dis-je avant de foncer dans la bagnole.

Ignorant Maria, qui était au bord de la fusion nucléaire, j'ai redémarré à toute allure.

« Oh, putain, putain, putain, t'as idée de la merde dans laquelle tu viens de te foutre ? Oh, putain !

– Isosceles ?

– Ouais ?

– Il y a une sortie, plus loin ? Il vaut mieux que je quitte l'autoroute au plus vite et que j'emprunte des routes secondaires. Dis à Casey de nous rejoindre ; on va devoir changer de caisse. Mais je sais pas si on aura le temps. À quelle distance, la civilisation ?

– Il y a un embranchement dans trois kilomètres. C'est une vieille route qui vous emmènera à Tewantin et à Noosa. Elle devait faire partie de l'ancienne autoroute. Il est toujours sur l'autoroute et il atteindra la banlieue dans huit minutes. Vous serez entre cinq et dix minutes derrière lui.

– Espèce de connard ! fut tout ce que Maria eut à offrir.

– Je suis branché sur la fréquence de la police en ce moment même. Je ne crois pas qu'ils aient signalé qu'ils vous avaient repérés. Sans doute parce qu'ils n'avaient pas la confirmation que c'était toi dans le pick-up d'Arch. Rien non plus sur des agents à terre.

– Mais ça va pas tarder ! » gueula Maria.

Je n'avais pas trop fait attention à la circulation, mais pas mal de bagnoles étaient passées pendant l'altercation. On avait dû me voir avec les deux gars. Les fréquences risquaient de s'affoler très vite.

« Est-ce qu'ils ont un hélicoptère en vol ? demandai-je à Maria.

– Non. Oui. Parfois. »

Elle était assez agitée.

« Ils se servent de l'hélico médical d'urgence de Coolum quand il est dispo. C'est le seul sur toute la côte.

– Un kilomètre avant l'embranchement, indiqua Isosceles.

– Ce n'est pas une grande route. Elle est étroite. Il y a des camions. Difficile de doubler, dit Maria.

– Tu l'as toujours ? demandai-je à Isosceles.

– Fort et clair. Elle nous conduira à lui.

– OK, dis-je en prenant la file de gauche pour me diriger vers la sortie.

– Il va avoir entre cinq et dix minutes avec elle avant qu'on arrive », grogna Maria.

Je n'ai pas répondu. J'en étais déjà parfaitement conscient, je n'avais pas besoin qu'elle me le rappelle. Mais rester sur l'autoroute était impossible. J'ai emprunté la bretelle et j'ai aussitôt dû sauter sur les freins : un tracteur devant nous occupait toute la largeur de la

route.

Angie sentit la camionnette ralentir. Ils avaient quitté l'autoroute depuis dix ou quinze minutes. Parfois, elle avait l'esprit clair, à d'autres instants son cerveau se perdait dans un brouillard de terreur. Mais, depuis un petit moment, elle avait l'impression qu'ils roulaient dans une banlieue, lentement, tournant à droite ou à gauche. Maintenant, le van semblait grimper une petite pente. Puis il s'arrêta. Sa maison, pensa-t-elle. Elle entendit le grondement électronique d'une porte de garage. La camionnette avança. L'obscurité l'envahit. Ils étaient dans le garage. De nouveau, le bruit de la porte qui se refermait, et, avec lui, une obscurité plus profonde encore. Elle essaya de s'étirer et de regarder vers lui, en direction du siège du conducteur. Il était vide. La portière semblait ouverte, mais c'était difficile d'en être certaine. Il avait dû quitter le van sans qu'elle l'entende.

Elle tenta de se libérer tout en sachant que c'était inutile et douloureux. Finalement, elle ne bougea plus. Et attendit.

Isosceles ne pouvait rien faire d'autre qu'attendre. Il fixait le point clignotant de l'antenne radio – désormais stationnaire – et la distance qui séparait le 36 Park Street du pick-up de Darian sur la route à deux voies. Il essayait de ne pas penser à ce qui était en train de se passer à l'intérieur du 36 Park Street ; maintenant qu'il avait fait son boulot, il aurait pu quitter son bureau, se détendre les jambes ; cela faisait de très longues heures qu'il était planté devant ses moniteurs. Mais il ne bougea pas, guettant la progression effroyablement lente de Darian et de Maria, regrettant de ne pas pouvoir lancer des éclairs de foudre sur les camions et les tracteurs qui ne cessaient de surgir sur leur route.

Je ne vais pas gâcher mon temps avec celle-là. Hé, je ne connais même pas son nom. C'est juste la fille qui va chez le-top-flic-d'Australie le mardi soir. La copine. Mes récents problèmes m'ont mis de si mauvais poil que je regrette vraiment de ne pas avoir un bébé avec qui faire joujou dans la chambre des filles. J'ai déjà trouvé la prochaine. Je ne cesse de chercher de nouvelles cibles. J'ai une liste que je remplis tous les jours. Pour le moment, il y a huit noms dessus. La prochaine sera Belinda. Elle a quatorze ans et elle travaille le week-end chez KFC. Du gâteau. Elle rentre chez elle à pied après le travail et ce week-end elle est de service de nuit. Je vais la prendre à un coin de rue, je sais déjà lequel. Le van garé juste à l'angle, je vais la cueillir quand elle passera devant moi. Ça me manque vraiment de ne pas avoir mon bébé rien que pour moi. Il y a eu bien trop de remue-ménage ces derniers temps.

Je sais, les amis, je sais. *Winston*, dites-vous, *pourquoi dévier du*

plan ? Pourquoi vouloir à ce point te venger ? N'est-ce pas une faiblesse ?

Il faut que je le démolisse, ce flic qui se croit si malin. Que je lui fasse du mal, et vite. Ce n'est pas de la faiblesse. C'est une nécessité. Ne vous inquiétez pas, les amis, je ne vais pas traîner avec cette fille – *sansnom, voilà comment nous allons l'appeler* –, je ne sais même pas si je vais la baiser. À quoi ça servirait ? Ce n'est pas comme si c'était une petite chose bandante comme Belinda. Mieux vaut que je la porte dans la chambre, que je prenne quelques photos d'elle toute nue avec les yeux exorbités de terreur pendant que je lui raconte ce que je vais lui faire. Ensuite, je la fous dans un sac et je vais jeter son corps avec les deux autres à la première heure demain matin.

Livrer les photos au meilleur-flic-de-l'univers et prendre Belinda demain après-midi – oublie le week-end, fais-le demain – et baiser, baiser comme un fou avec mon petit bébé demain soir. Génial.

Je me suis assuré que la réduction des têtes s'était bien passée. C'est la dernière étape maintenant que j'ai mis le sable et les cailloux, comme des bonbons dans un sachet. N'oubliez pas de bien coudre la bouche et les yeux pour que le sable ne coule pas. Très serré. Pas de joues molles ni de machins qui s'affaissent. Impeccable. De parfaites petites têtes de Helen et de Jenny G.

Angie entendit la porte arrière de la camionnette s'ouvrir brusquement.

« Salut, sansnom, dit l'homme en grimpaant pour venir la regarder. Normalement, on ferait des tas de choses, en commençant ici, à l'arrière du van, mais on ne va pas les faire, on ne va même pas s'occuper de la liste sur le frigo de la cuisine parce que je suis pressé. On va aller dans la chambre des filles et on va s'amuser un peu et puis c'est tout. D'accord ? »

Il dénoua les liens qui retenaient d'un côté ses poignets, de l'autre ses chevilles, au cadre. Il sortit et la traîna sur le sol du van avant de la jeter sur son épaule.

Elle ne se débattait pas, n'essayait même pas. Elle était inerte. Elle savait qu'elle allait mourir.

Le garage disparut. Ils venaient de pénétrer dans une cuisine qui avait l'air très bien tenue.

Seigneur, c'étaient bien... deux têtes réduites ?

Ils longèrent un couloir dans une maison apparemment banale. Elle aperçut vaguement un salon, une chambre à coucher, une salle de bains, avant qu'il s'arrête devant une porte. Soudain, elle se retrouva dans une pièce blanche, la chambre. Elle se tortilla sur le sol pour voir ce qui l'entourait.

C'étaient bien des têtes ?

Elle vit un mur couvert de centaines de photos. Des douzaines de

filles. Elle vit leur visage, les expressions de souffrance et d'horreur. Elle vit les traces de sang frais sur le mur. Soudain, elle fut tirée par les pieds, traînée sur le sol. Il avait des gestes vifs, précis. Il ne la regardait même pas. Il la mit dans une certaine position au milieu de la pièce.

Seigneur, il a un couteau. Il s'assoit sur moi. Il me regarde. Si seulement je pouvais hurler. Faire quelque chose. N'importe quoi. Il est si lourd. Je ne peux pas bouger.

« Maintenant, il faut que tu sois nue », dit-il, et il abaissa son couteau.

Seigneur, où est le couteau ? Qu'est-ce qu'il fait avec ?

Elle sentit qu'il lui arrachait sa chemise, qu'il tranchait son soutien-gorge.

Non.

Il lui enleva son jean, découpa sa culotte, lui égratignant la cuisse.

Aïe ! Seigneur, qu'est-ce qu'il va faire maintenant ? Tuez-moi, c'est tout. S'il vous plaît, tuez-moi.

Il s'écarta pour prendre un appareil photo. Clic. Une photo de sa tête. Clic. Son corps en gros plan. Clic. Tout son corps en plan large. Clic. Clic. Clic.

« Tu crois dans l'improvisation ? Moi, oui. T'es plutôt baisable, mais je préfère Belinda, alors je vais te finir en vitesse. Darian Richards va adorer ces photos. »

Nous nous sommes arrêtés. Cela faisait dix-sept minutes qu'Angie et Promise étaient arrivés.

Un Mitsubishi Pajero blanc était garé devant la maison de Promise. Casey. Park Street faisait partie d'un quartier récent. Chaque maison disposait d'un jardin à l'arrière qui donnait sur trois autres jardins : deux de part et d'autre et un troisième en face, celui de la maison équivalente dans la rue parallèle. L'intimité de chacun de ces jardins était assurée par ces murs en fausses pierres que les gens adorent dans la région. Deux mètres cinquante de haut. Tant mieux ; escalader un mur de deux mètres cinquante n'est pas si facile quand on fuit.

J'ai regardé autour de moi. La rue était déserte. C'était une rue de maisons à crédit. Les gens qui y habitaient travaillaient de 9 à 17 heures. Sauf au numéro 36.

Maria et moi avons couru vers la porte de devant. Casey a fait le tour pour prendre l'arrière.

Mais qu'est-ce que c'est que ce boucan ? Il y a vraiment quelqu'un qui frappe à la porte ? Casse-toi ! Je suis occupé ! Oublie-les, occupe-toi de sansnom...

Il y a vraiment des gens sans-gêne ! Barrez-vous ! Ne les écoute pas,

sansnom, ils vont...

Putain de merde ! C'est pire que ce petit con avec ses journaux ! C'est sûrement ces enfoirés de mormons ou des copains à eux qui se baladent partout pour répandre la parole de Dieu. Barrez-vous ! Il va falloir que j'y aille...

Attends, capitaine, tu as du sang sur toi ?

Non. D'accord. Arrêtez de cogner sur cette porte ! Je jure que dès que je quitte cette maison, je cherche un ranch dans les bois. C'est tout aussi anonyme et j'aurai pas à me farcir les gens.

Cela faisait plus de soixante secondes. Il était avec elle depuis dix-huit minutes, maintenant. J'ai regardé Maria. On n'a pas eu besoin de dire quoi que ce soit. Elle savait ce que je comptais faire, elle était d'accord. Je me suis reculé pour balancer mon pied. La gâche de la serrure a éclaté. Un second coup et le battant s'est ouvert. Je suis entré, Maria sur mes talons.

Ciel rouge de nuit

« Hé, Darian, vous avez compté combien il y avait de filles sur le mur ? Vous avez compté ? Plus de huit, hein ? Beaucoup plus. Vous avez compté ? Je tiens vraiment à savoir si vous avez compté. Puisque vous êtes si intelligent, monsieur-l'enquêteur-numéro-un-de-la-criminelle, je voudrais savoir si vous avez vu le score. »

Nous étions en train de rouler sur un chemin de terre qui n'avait pas de nom. J'étais au volant, Maria à la place du mort et Promise, chevilles et poignets menottés, sur le siège arrière. C'était un type grand et mince avec des cheveux blonds ondulés. Rasé de près, il ressemblait à un surfeur, sauf qu'il avait la peau pâle. Pas le genre à passer son temps au soleil. Il aurait été tout à fait ordinaire sans ces yeux orange qui vous foutaient les jetons. À vingt-cinq ans à peu près, c'était un mélange, mi-homme mi-enfant. Il couinait et fanfaronnait, me posant des questions sur un ton respectueux, comme s'il envisageait de s'engager dans la police. Il était poli avec Maria et nous guidait de façon remarquable. Il nous avait raconté comment il avait appris à utiliser la rivière et ses affluents sur son canoë et comment il s'était installé sur la Sunshine Coast, car la vie lui paraissait tellement plus sympa ici. Peinarde, vagabonde. Il nous avait aussi expliqué qu'il était bon en histoire à l'école et nous avait demandé si on connaissait Cecil Rhodes.

« Quarante ? Plus de quarante ? Moins de quarante ? À votre avis ? »

Nous nous trouvions dans le Pajero blanc de Casey. C'était un modèle récent avec un système de fermeture automatique des portes que je contrôlais. J'avais aussi attaché une chaîne à sa ceinture pour la fixer à un crochet au fond du véhicule.

« Vous voulez un indice ? »

Même si ce n'était pas une route que nous avions déjà empruntée, le terrain était familier. Nous étions de retour dans le Great Sandy National Park, dans la Cooloola Forest.

« Si je dis neuf, ça vous aide ? »

En suivant les indications de Promise, nous étions arrivés à Fig Tree Point, une sorte de plage sur la rivière située entre le deuxième et le troisième des trois lacs ; là, nous nous étions enfoncés dans le bush, sur une piste de randonnée, jusqu'à un pont en bois que nous avons traversé avant de tourner à gauche, en direction du nord.

« Trente-neuf ? Quarante-neuf ? Cinquante-neuf ? Soixante-neuf ? On chauffe ou on refroidit, à votre avis ? »

Nous roulions en direction des Coloured Sands. Une autre des curiosités touristiques locales : une longue et haute section de dunes face à l'océan qui avait les couleurs de l'arc-en-ciel.

« Sur le mur, il n'y a que les filles de la Sunshine. Sinon, si on parlait du total comme dans *total*, on dépasserait de loin un nombre à trois chiffres. En fait, j'ai perdu le compte après cent quarante-sept. C'est comme compter les étoiles. À quoi ça sert ? Vous n'êtes pas d'accord ? Darian ? Vous n'êtes pas d'accord ? »

Je sentais que Maria allait craquer. J'ai posé la main sur son genou et j'ai fait semblant de lui filer un petit coup de poing. *Du calme. Ne te laisse pas avoir.* Message reçu, elle a hoché la tête imperceptiblement.

La porte quand je l'ai défoncée heurta Promise, qui se trouvait de l'autre côté, sur le point d'ouvrir. Il tomba en arrière, abasourdi, le nez éclaté.

« Putain de merde ! » cria-t-il.

Je l'ai attrapé et jeté contre le mur, visage d'abord, tout en lui écartant les jambes avec mes pieds ; je l'ai menotté et fouillé à la recherche d'une arme. Rien.

« Où est-elle ? » lui ai-je craché au visage.

Maria fonçait déjà dans la maison. J'entendais des portes qu'on ouvrait. Casey qui entrerait par-derrière.

« Casey, je suis dans la cuisine, annonça-t-il.

– Darian ! »

C'était Maria. Au bout du couloir.

« Darian », répéta Promise d'une voix aiguë, moqueuse.

Au lieu de flipper d'avoir été pris, il semblait ravi. On aurait dit un gosse à qui on fêtait son anniversaire.

« Vaudrait mieux aller voir si elle est encore en vie ou si elle a perdu la tête, *Darian*. »

J'ai résisté à l'envie de l'abattre là, sur-le-champ. Nous avons un travail à terminer. Sois patient, me dis-je. Reste concentré. Ne perds pas les pédales. Casey est venu me relever.

« Je m'en occupe », dit-il.

Je me suis lancé dans le couloir qui ressemblait de plus en plus au tunnel de mes cauchemars.

« Où ? demandai-je.

– Ici. Troisième porte à gauche. Elle est vivante, répondit Maria.

– Encore deux minutes et elle aurait... »

Derrière moi... aussitôt suivi d'un choc sourd : Casey avait dû lui éclater la tête contre le mur pour le faire taire.

« Aïe ! » hurla-t-il.

J'étais à la porte et j'hésitais. Nous l'avions sauvée mais nous – je – l'avions coincée dans ce piège. Je suis entré. Maria la tenait dans ses bras. Angie était partiellement nue ; elle avait récupéré des bouts de vêtements déchirés mais sans pouvoir les enfiler. Elle était recroquevillée, comme Ida au bout de mon canapé, les bras serrés sur elle-même, se balançant d'avant en arrière, pleurant. Il y avait une scie sur le sol. J'ai remarqué un filet de sang sur son cou. Il avait commencé à couper.

Je me suis agenouillé devant elle mais en veillant à ne pas la toucher, à ne pas faire intrusion.

« Tout va bien, tu es en sécurité. »

Des mots creux.

« C'est toi qui m'as fait ça, n'est-ce pas ? »

Elle parlait dans ses bras et ses jambes, la tête encore enfouie dans son corps fermé sur lui-même.

Je ne savais pas quoi dire. Je ne voulais ni mentir ni dire la vérité. Je m'étais servi d'elle et j'en serais damné. Elle leva les yeux vers moi. Ils étaient gonflés de larmes. Dans cette position, la ligne de sang était parfaitement visible. Ça avait dû être douloureux. Et elle en ferait des cauchemars pour le restant de ses jours.

« La bague... », dit-elle en me fixant droit dans les yeux.

Elle était en train de comprendre : quelque chose rampait sur son visage.

« ... quand tu m'as donné la bague, c'était pour pouvoir me suivre. Je n'arrêtais pas de me dire que tu allais venir me sauver. Mon héros. Mais quand je t'ai entendu il y a deux secondes, j'ai soudain compris. Comment mon héros aurait-il pu savoir où j'étais ? C'est pas un film de Hollywood, Rose. C'est la vraie vie et dans la vraie vie les héros n'existent pas. N'est-ce pas ? Il n'y a qu'"eux" et "nous". »

Elle détourna les yeux, enfouissant à nouveau son visage entre ses genoux.

« Je vais l'aider à se nettoyer. Casey la ramènera à la maison », dit Maria.

J'ai hoché la tête. Si seulement j'avais eu quelque chose à dire. Si seulement il y avait eu une rédemption possible, mais il n'y en avait pas. Je le savais quand je lui avais glissé la bague au doigt en lui faisant promettre de ne jamais l'enlever.

Maria allait résoudre l'affaire.

J'ai remarqué une camionnette blanche qui semblait suivre une adolescente blonde et j'ai décidé de la suivre. Une chance sur un million, inutile d'appeler des renforts. Et, en effet, elle a suivi la fille pendant un bon moment avant de faire subitement demi-tour. Un comportement qui m'a paru bizarre. Alors, j'ai continué à la suivre. La camionnette m'a conduite au 36 Park Road. Rien d'inhabituel. J'étais sur le point de partir quand j'ai cru entendre des cris de jeune femme à l'intérieur. Le suspect était déjà entré dans les lieux. Alors que je m'approchais de la maison, Darian Richards m'a interceptée et m'a expliqué qu'il avait utilisé une fille comme appât, que le suspect l'avait prise et que c'était elle que nous entendions crier. Nous avons défoncé la porte ensemble. Il a aussitôt été évident que c'était la maison du tueur en série que nous recherchions. J'étais en état de choc. Richards a libéré la fille qui s'est enfuie. Je n'ai pas pu lui parler, je l'ai à peine entrevue. Richards a alors exigé que je ne signale pas cette scène de crime, car, disait-il, il voulait que le suspect l'emmène là où il enterrait ses victimes. Quand j'ai refusé, Richards m'a désarmée et immobilisée. Il m'a attachée sur le siège avant de son véhicule. J'étais dans l'incapacité de me servir de mon téléphone et je n'avais aucun moyen de me libérer pour prévenir qui que ce soit. Richards a ensuite ligoté le suspect à l'arrière du véhicule et nous avons roulé un moment avant d'atteindre le site funéraire. Tout ce dont je me souviens c'est qu'il se situait non loin des Coloured Sands. Le trajet a pris un moment. Quand le suspect a prévenu Richards que nous étions arrivés, celui-ci a arrêté le véhicule et il a emmené le suspect avec lui, m'abandonnant dans le véhicule. J'y suis restée seule pendant deux heures environ. Richards et le suspect sont ensuite revenus. Le suspect a de nouveau été ligoté à l'arrière du véhicule et Richards nous a ramenés à Noosaville. Il s'est garé devant la maison du suspect, a appelé mon ami, Casey Lack, pour l'informer que le suspect et moi nous trouvions devant le 36 Park Street, puis il a quitté la scène de crime. Je n'ai pas revu M. Richards depuis.

Cette histoire la satisfaisait.

« Mais elle va te foutre dans une sacrée merde, dit-elle après que nous l'eûmes concoctée ensemble.

– Plus que d'assommer deux flics qui avaient un mandat d'arrêt contre moi au bord d'une autoroute ? »

J'ai raconté que je m'arrangerais avec les flics. Que j'étais un expert dans ce genre de trucs. Que si elle avait passé un marché avec le Gros sur ses soixante-huit minutes de baise avec Izzie, ce n'était pas mon cas. On me devait des services, ce n'était pas les leviers qui me manquaient. Tout cela était vrai et rien de tout cela n'avait la moindre importance. Son histoire n'était que ça : une histoire. Et ne serait jamais rien de plus que cela. Elle n'aurait jamais l'occasion de la raconter. Parce que j'allais intervenir. J'allais en effet la désarmer et l'immobiliser, mais d'une façon qui arrangeait mon histoire, pas la

sienne.

« Stop, vous êtes allé trop loin, dit Promise sur le siège arrière. Demi-tour, soldat, vous venez de rater l'embranchement. »

J'ai suivi ses indications pour emprunter un étroit chemin de randonnée qui n'était pas conçu pour les véhicules. La Noosa coulait à côté de nous. Promise avait transporté les corps dans son petit bateau à coque d'aluminium. La rivière, ses méandres et ses affluents étaient son domaine. Il les connaissait comme mon Tueur du Train connaissait les horaires des trains.

« Ouais, ici c'est bon », reprit-il.

J'ai arrêté la voiture, coupé le moteur.

« Vous avez apporté un appareil photo ? demanda-t-il. C'est vraiment spécial. Ma grotte d'Aladin. »

Je suis sorti, j'ai ouvert la porte de derrière et j'ai commencé à enlever la chaîne. Depuis que nous avons libéré Angie – Rose –, Promise s'était montré coopératif. Il était, en fait, puérilement ravi par la révélation qui nous attendait à la fin de ce voyage. Il n'avait pas arrêté de se vanter depuis que nous étions partis, tous les trois, une heure plus tôt.

« Suivez-moi, Darian, et vous, mademoiselle-muette-pas-question-que-je-te-dise-mon-nom. Par ici », dit-il comme si nous partions en pique-nique.

Nous avons emprunté un sentier. On y voyait à peine à vingt mètres tant le bush était dense.

Cette région a été déboisée à la fin des années 1920. Des forêts entières ont été coupées, rasées, les troncs étant ensuite roulés jusqu'à la rivière où on les laissait flotter jusqu'à la vieille scierie qui est désormais devenue la grande jetée de Tewantin, une promenade publique. À certains endroits, disséminés un peu partout, on trouve les vestiges des campements des bûcherons ou, comme à celui qui commençait à surgir devant nous, une grotte creusée dans la terre et étayée par des poutres en bois. On aurait dit l'entrée d'une vieille mine. Autrefois, elle avait dû servir d'endroit de stockage – pour leurs scies, leurs haches, leurs outils – et de campement, un lieu où les bûcherons pouvaient se reposer, allumer un feu, manger, dormir. Elle semblait inhabitée et oubliée depuis les années 1920.

« Mon petit coin très spécial », continua Promise alors que nous en franchissions l'entrée.

Un affluent de la rivière, calme et noir, coulait tout près. J'ai remarqué que le sol était solide et brun, une petite parcelle de terre dans une immense étendue de sable. L'océan était proche. J'entendais le ressac.

Un orifice avait été creusé dans une des parois. Il donnait sur une caverne de dix mètres de profondeur sur à peine trois de haut, à

l'origine, sans doute, un deuxième espace de stockage. Il y faisait un noir d'encre.

« Là-dedans », chuchotai-je.

J'ai allumé ma torche.

« Seigneur Dieu », s'exclama Maria.

Telles des perles sur un rosaire, des têtes réduites pendaient du plafond, formant une ligne en zigzag au-dessus de nous. Elles se balançaient doucement comme si nous avions fait entrer un souffle d'air en pénétrant dans la grotte.

« La chaîne », dit-il avec fierté.

Nous avions déjà vu les deux têtes dans la cuisine. Nous savions à quoi nous attendre. Mais pas à un tel nombre.

Comme s'il avait lu dans mes pensées, il annonça :

« Quatre-vingt-neuf.

– Où sont-elles enterrées ? demandai-je.

– Sous vos pieds. Le tsantsa. Il éloigne les esprits des morts. »

Il se pencha vers moi et sourit comme si nous étions sur le point de partager un secret.

« Et ça marche, fit-il.

– D'accord, dis-je. On y va. »

Glissant la main dans mon dos, j'ai saisi mon Beretta.

« Darian », lança Maria.

Quand je me suis retourné, je me suis retrouvé face à son Glock.

« Donne-moi ton arme », dit-elle.

Pendant un moment, Promise a paru perdu, puis il a compris.

« Ah, il veut me tuer ? Il ne faut pas le laisser faire. Merde, ce serait horrible. Personne ne saurait qui je suis. Personne n'entendrait jamais parler de la chaîne. »

Nous ne l'écoutions pas, ni l'un ni l'autre.

« Ton arme », répéta-t-elle.

Je la lui ai tendue.

« Merci.

– Ouais, merci, fit Promise. Quel homme horrible. »

Je ne quittais pas Maria des yeux, attendant qu'elle prenne la direction des opérations et nous enjoigne de retourner à la voiture.

Et je ne lâchais pas Promise non plus, attendant qu'il passe à l'action. Nous étions sur ses terres. Nous étions des intrus, physiquement et psychologiquement. Il nous avait montré sa chaîne ; il nous avait impressionnés. Il allait se remettre de notre stupeur. De notre stupeur sincère. Trente mille personnes disparaissent chaque année en Australie. Volontairement ou pas. La plupart réapparaissent. Très peu d'entre elles finissent dans une fosse commune comme celle que nous quittions. Néanmoins, quatre-vingt-neuf, ça dépassait largement nos attentes. Ce qui lui avait procuré un plaisir immense.

Maintenant, il ne lui restait plus rien d'intéressant à faire, sinon s'échapper. Pas question d'aller en prison. Si nous lui refusions sa raison de vivre, il choisirait la mort dès qu'il en aurait l'occasion. Il n'avait pas peur de la mort. Il la fréquentait de très près. C'était son amie. Tout ceci je le savais et je l'avais anticipé, sans rien dire à Maria.

Elle n'avait pas protesté quand j'avais enlevé ses menottes aux chevilles après l'avoir traîné hors de la voiture. Et c'était inutile. Comment aurait-il pu marcher à travers le bush avec les jambes entravées ?

La nuit allait bientôt tomber. Une traînée rouge maculait le ciel. Ciel rouge du matin : signe du berger. Ciel rouge du soir : joie du berger. Et, entre-temps : une belle journée de ciel bleu ? Bonne question.

Deux flingues et un suspect menotté ; Maria avait toutes les raisons de croire qu'elle contrôlait la situation. Je voyais l'exubérance tranquille du succès qui gonflait en elle. Promise se décida au moment où elle ouvrit la porte arrière. Elle avait déjà ouvert celle de devant, côté conducteur, et s'était, par inadvertance, placée dans une position idéale pour lui. Il bondit soudain en arrière pour se propulser sur Maria, l'expédiant à l'intérieur du Pajero ; puis, d'une brusque torsion du dos, il claqua la portière sur elle. Elle l'a prise en plein visage et sur les genoux. Direct, basique, puissant. J'étais de l'autre côté de la voiture, comme si j'allais grimper à bord. Trop loin. Incapable de l'arrêter.

Il a filé. Les calmes eaux noires étaient à lui. Elles formaient son trapèze de vie : ruisseaux, trous d'eau et rivière. Une fois là-dedans, il serait perdu pour nous.

« Stop ! cria-t-elle.

– Ne le laisse pas s'enfuir ! » criai-je.

Deux ordres complètement inutiles mais dictés par l'instinct. Elle le voyait courir, filer vers la forêt si dense. Là-bas, ce serait terminé.

« Stop ! répéta-t-elle.

– Maria, hurlai-je. S'il entre dans le ruisseau ou s'il dépasse ces arbres, on le perd ! À jamais !

– Stop ! »

Une dernière fois en braquant son Glock et en visant.

« Ne le laisse pas partir ! »

Je la regardais qui le regardait fuir. Tout ce qui fait qu'on est flic se résume à des instants comme celui-ci. Il n'y avait plus qu'un seul instinct invincible en elle.

Elle appuya sur la détente. Raté. Tira à nouveau. Et cette fois, fit mouche dans le dos. Une explosion écarlate jaillit là où la balle était entrée, déchiquetant les entrailles. Il tituba, comme s'il venait de pénétrer sur des sables mouvants, fit encore deux pas et s'effondra.

Même si c'est celle d'un tueur en série, un monstre qui répand la souffrance autour de lui, la prise d'une vie est un moment profondément obsédant.

Elle courut jusqu'à lui et je la suivis.

Je m'agenouillai pour tâter sa gorge. Pas de pouls.

« Tu as fait ce qu'il fallait.

– Vraiment ? »

Plus tard, peut-être, elle finirait par comprendre que je l'avais piégée. Mais, pour le moment, elle tremblait, des frissons de culpabilité et de stupeur devant cette vie qu'elle avait arrêtée.

« Viens, dis-je, la guidant vers la voiture. Assieds-toi et ne bouge pas. »

J'ai ouvert le coffre. Casey y avait laissé une pelle et une pioche. Je n'avais besoin que de la pelle. Je l'ai prise et je suis retourné vers lui.

« Qu'est-ce que tu fais ? » demanda-t-elle d'une voix douce et perdue...

... une voix qui n'avait pas besoin de réponse. Elle savait déjà. Si elle avait une seule bonne raison de protester, elle ne me la donna pas. Il n'y en avait pas.

Ne jamais enterrer un tueur près de ses victimes. C'est une insulte à leur mémoire et à leur esprit. Je l'ai porté loin dans la forêt, puis j'ai creusé un grand trou dans le sable où je l'ai jeté. Je l'ai recouvert. En moins d'une demi-heure, il avait disparu.

Je suis retourné à la voiture. Maria s'était endormie sur le volant. J'ai espéré que les cauchemars ne lui faisaient pas trop de mal. Le ciel était d'un rouge brillant, la couleur du sang, la couleur de la joie du berger.

Ténèbres à midi

Syd Barrett souffrait de troubles mentaux peut-être provoqués par des prises trop importantes d'acide. Ça se sent parfois dans sa musique. Personnellement, *Dark Side of the Moon* est mon album préféré des Pink Floyd. Mon père me l'avait offert pour mes dix ans. Il venait de quitter la maison pour s'enfuir en Thaïlande. Je ne l'ai jamais revu depuis qu'il nous a quittés, la maison, ma mère et moi. Le disque est arrivé par la poste. Un bout de papier jaune collé sur la pochette. « Joyeux anniversaire, petit », voilà tout ce qui y était écrit.

Harold Shipman était lui aussi atteint de troubles mentaux. C'était un médecin anglais qui a discrètement tué plus de deux cent cinquante de ses patients âgés. Personne ne sait pourquoi. Les rapports psychiatriques disent qu'il était dépressif, qu'il était accro aux antidouleurs et atteint d'un délire de contrôle et de grandeur. Qu'est-ce qui séparait Harold Shipman de Syd Barrett ? Qui sait ?

Winston Promise était-il fou ? Il était capable de garder un boulot quand il en avait envie ; aux yeux de ses voisins, il paraissait normal et il rendait régulièrement visite à une psychologue. Pas une fois au cours de ces séances, elle n'a envisagé que c'était un monstre, que son patient allait enlever et décapiter sa jeune réceptionniste.

Elle a cessé d'exercer, maintenant.

La découverte d'une fosse commune de ce genre est une sacrée nouvelle. Les hélicoptères bourdonnaient tandis que les équipes de la police scientifique fouillaient le site funéraire. Elles avaient restreint leurs recherches, se limitant à la grotte et à son voisinage immédiat. Si elles avaient agrandi le cercle, elles auraient découvert le corps récemment enterré d'un jeune homme de vingt-quatre ans. Mais elles n'auraient pas trouvé la balle qui l'avait tué. Celle-ci l'avait traversé de part en part pour se perdre dans le bush.

Notre recherche d'empreintes n'avait pas révélé son identité. Il s'en était chargé. Sans son désir de se vanter, en prenant les photos des filles avec leurs téléphones dans le but de répandre la peur et la

splendeur de son projet, nous ne l'aurions peut-être jamais trouvé.

L'une après l'autre, les familles des victimes sont venues me voir.

« Est-ce terminé ? demandaient-elles.

– Oui », répondais-je.

Elles attendent encore la fin de l'interminable processus officiel d'identification. Elles doivent encaisser les articles des journaux et la sinistre fascination pour la chaîne de Promise. Ses enlèvements et ses meurtres aléatoires ont laissé de profondes cicatrices un peu partout dans la région.

J'ai ramené Maria chez elle et elle m'a quitté sans un mot. Je ne l'ai pas revue depuis, je ne lui ai pas parlé non plus. Mais le lendemain, elle a alerté Adam et les flics à propos d'une maison dans Park Street. Au numéro 36. Selon les journaux, elle était passée devant en voiture, avait vu une pile de journaux dans le jardin et tous les volets fermés. Son sixième sens de flic éveillé, elle s'était arrêtée, avait interrogé les voisins qui lui avaient dit que cela faisait plusieurs jours qu'ils n'avaient pas vu le jeune homme qui habitait là. Quelqu'un avait aussi évoqué une étrange odeur qui émanait de la maison. Ses soupçons désormais étayés, Maria était allée voir d'un peu plus près et avait remarqué que la porte avait été défoncée. Elle avait appelé sans recevoir de réponse. La situation lui paraissant l'exiger, elle avait pénétré dans les lieux.

Plus tard, après que la police scientifique et les équipes de spécialistes eurent passé la maison au peigne fin, tous les voisins affirmèrent que le jeune homme paraissait normal.

En raison de son excellent travail qui avait permis de trouver la pièce manquante du puzzle, Maria reçut une promotion. Le visage de Danny Jim Promise orne maintenant la liste des criminels les plus recherchés et une récompense est offerte pour sa capture. Il voulait la gloire et la célébrité. Il les a. Je suis heureux de les lui avoir données.

Casey continue de m'inviter à dîner. Je décline.

Le calme n'est pas encore revenu dans la communauté. En fait, c'est le contraire, mais ça passera. Avec le temps, avec l'arrêt de la disparition des filles, Promise et la terreur qu'il cherchait à répandre s'effaceront.

Le Gros a tenté de m'emmerder.

J'ai accepté le mandat d'arrêt. Deux agents m'ont escorté au poste où j'ai été accusé de multiples récidives de résistance à arrestation, d'agression d'agents des forces de l'ordre et de quelques autres centaines de charges.

Je lui ai dit que je connaissais ses exploits sexuels avec Izzie. Son désir de me punir était-il si impérieux ? Généralement, je ne fais pas

dans le chantage, mais si ça aide à se débarrasser des emmerdeurs, pourquoi pas ? Il a retiré toutes les accusations. L'instinct de survie est toujours le plus primaire et le plus primal. Il m'a souhaité bon vent, m'a raccompagné à la sortie. On s'est quittés comme deux potes qui attendent la prochaine occasion de se taper une bière.

Plusieurs jours plus tard, je suis au sommet de la falaise face à Granite Bay, dans le parc national. Noosa Heads à ma gauche, Sunshine Beach à ma droite. Je suis seul. J'étais retourné au flingue et maintenant le moment était venu de le renvoyer dans l'océan. Casey ne me pardonnera pas, mais je vais lui mentir, prétendre que j'ai traité le 92 avec tout le respect qui lui est dû.

Je suis sous le soleil. Il va y avoir une éclipse, aujourd'hui. À midi pile. Les plages sont noires de touristes et de locaux, tous en train d'attendre le moment où la lune va passer. Ce sera une éclipse totale. Pendant quelques instants, le soleil sera complètement masqué.

Je réfléchis à mon ancienne vie, celle que j'ai laissée derrière moi, celle qui consistait en une interminable enfilade de meurtres, d'enquêtes et de captures. Celle qui était définie par la mort. Par les tueurs. Par les cauchemars, par les gémissements des victimes qui m'appelaient dans mon sommeil.

Je n'entends plus les cris des victimes de Promise. Je dors bien. Je n'ai plus de cauchemars, ces cauchemars qui me hantaient, que je ne pouvais repousser, qui m'ont forcé à le trouver et à le tuer. Leurs cris se sont tus.

Je pense à Rose qui se faisait appeler Angie. Pendant un moment, j'avais imaginé le bonheur à travers elle et avec elle. Je n'ai pas essayé de reprendre contact. Je ne le ferai pas. Je ne peux pas lui demander le pardon. Ce serait trop cruel. Je ne peux pas lui demander de comprendre. Ce serait trop égoïste.

Je baisse les yeux vers l'océan, vers l'arme dans ma main. Je les lève vers le soleil. L'éclipse commence. J'entends les bruits lointains des foules de spectateurs réunis sur les plages. J'imagine tous ces papas, ces mamans, ces gosses, tous arrêtés, le visage vers le ciel, les doigts tendus vers l'éclipse. Un événement dont les enfants se souviendront toute leur vie. J'entends des bruits de joie.

Le ciel prend une teinte argentée. Pâle. Une éclipse solaire n'amène pas l'obscurité, mais une étrange lueur irréelle, comme celle d'un autre monde.

Les oiseaux s'arrêtent de chanter. Un calme se pose sur les foules. Tout est silence quand la lune passe lentement devant le soleil. J'imagine une obscurité totale et absolue, mais il n'y en a pas.

Je me souviens de *Dark Side of the Moon*. Syd Barrett ne faisait plus partie du groupe qu'il avait créé à l'époque où le disque a été

enregistré. Il était devenu fou. C'est leur meilleur disque. Dedans, il y a des paroles qui décrivent notre monde et tout ce qu'il contient, tout, tout ce qui s'ébat sous le soleil, ce soleil qui sera toujours éclipsé par la lune.

Je tiens l'arme fermement. En bas, les vagues s'écrasent contre les rochers.

Je regarde de nouveau le soleil tandis que la lune commence lentement à le dépasser ; un arc scintillant apparaît. Je renforce le flingue dans ma ceinture. L'impression qu'il est à sa place.

Je m'en vais.

Remerciements

Écrire un premier roman est une expérience insolite. J'aimerais remercier les gens qui ont aidé à rendre cela possible. Claude Minisini, pour ses conseils. Ross Macrea, pour sa connaissance de la région et de la vie sur la rivière. Merci aussi de leurs retours et de m'avoir offert leurs avis sincères. Je suis seul responsable des éventuelles erreurs ou fautes. Jasin Boland, pour son soutien et sa générosité à toute épreuve. Mes éditeurs chez Hachette Australie : Bernadette Foley, pour m'avoir offert les premiers retours et encouragements ; Claire de Medici, Karen Ward et Kate Stevens, pour leurs excellentes et perspicaces corrections ; Vanessa Radnidge, pour son soutien sans faille tout au long du processus, son aide et ses corrections supplémentaires. Merci à Vanessa, aussi, d'avoir trouvé le titre. À Rachel McGuirk, sans qui ce livre et tout un tas d'autres choses ne seraient pas arrivés. Merci pour les retours excessivement francs, l'aide pour la conjugaison et la ponctuation, l'amour et le soutien.

J'aimerais aussi remercier les nombreux officiers de police d'avoir, depuis plusieurs années, partagé leur expérience avec moi. Ma description des services de police de Melbourne et de Noosa est entièrement fictive et les personnages ne ressemblent en rien aux personnes réelles. Les officiers de ces deux services sont extrêmement compétents et dévoués à leur travail difficile.

Merci finalement à toi, lecteur. Si tu es arrivé jusqu'ici, j'ai une dette éternelle envers toi.

Contents

1. Couverture
2. Titre
3. Du même auteur
4. Copyright
5. Dédicace
6. Première partie
 1. 1-Ne pas faire de promesse
 2. 2-La fille du vendeur de journaux
 3. 3-Territoire
 4. 4-Maria
 5. 5-Sous le soleil du geek
 6. 6-Sentiments
 7. 7-« Izzie Gobe-Zobs,la folle du cul »
 8. 8-Le Gros sur la jetée
 9. 9-La profusion des doppelgängers
10. 10-Retour à l'arme
11. 11-En série
12. 12-Tueur de vampires
13. 13-Film plastique
14. 14-Helen 95D (I)
15. 15-Le deal (I)
16. 16-Helen 95D (II)
17. 17-Le deal (II)
18. 18-La malédiction : une ombre
19. 19-Angie
20. 20-What's the Frequency, Kenneth ?
21. 21-Le garçon qui se vantait (I)
22. 22-Henna, moi, et Lady Gaga
23. 23-Le garçon qui se vantait (II)
24. 24-Oh, doux Sauveur, sois béni,sois mille fois béni

7. Deuxième partie

1. 25-Familles des victimes
2. 26-Étape 1 : se retirer de la cible
3. 27-Zap
4. 28-L.A. Woman
5. 29-La femme dans le parc
6. 30-Les pierres de Kurtz
7. 31-Le marteau de Thor
8. 32-Le cadeau
9. 33-Douze sur soixante-huit, qui font...
10. 34-« Et cette immobilité de la vie ne ressemblait en rien à la paix »
11. 35-Le tunnel (I)
12. 36-Devant le canon (I)
13. 37-Le tunnel (II)
14. 38-Devant le canon (II)
15. 39-Brise-Roche
16. 40-Intrusion
17. 41-« Nous sommes en train de mourir de faim... mon moral reste excellent »
18. 42-Étape 8 : la photo
19. 43-Edinburgh of the Seven Seas
20. 44-Bye bye tout ça
21. 45-Signal
22. 46-Zigzag
23. 47-Cible dégagée
24. 48-Vengeance
25. 49-Nees
26. 50-Improvisation
27. 51-Juanita et Jim
28. 52-Flicville
29. 53-L'homme invisible
30. 54-Tsantsa
31. 55-Les pouvoirs de l'arrestation

- 32. 56-Le « scénario »
- 8. Troisième partie
 - 1. 57-Ciel rouge du matin...
 - 2. 58-Ciel rouge de nuit
 - 3. 59-Ténèbres à midi
- 9. Remerciements

Landmarks

- 1. Cover